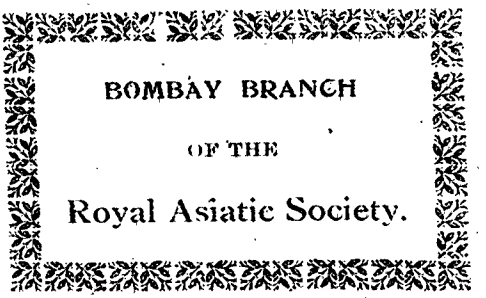
00100258

BOMBAY BRANCH

OF THE

Royal Asiatic Society.



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016

ŒUVRES

DE

LA FONTAINE

NOUVELLE ÉDITION,

REVUE, MISE EN ORDRE, ET ACCOMPAGNÉE DE NOTES,

PAR C. A. WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

100258

TOME CINQUIÈME.

VOL V

LIBRARY

A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

M DCCC XXVI.

1826

God
Fr 843-f
La-f/Oec.
100258
00100258

LES AMOURS
DE PSYCHÉ
ET
DE CUPIDON.

1669.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Le roman des *Amours de Psyché et de Cupidon*, par La Fontaine, parut pour la première fois en 1669, sous format grand in-8°, accompagné du poëme d'*Adonis*. C'est la seule édition qui ait été publiée en France du temps de l'auteur. Après la mort du libraire Claude Barbin, propriétaire de cet ouvrage, sa veuve obtint en 1701 un nouveau privilége, sur l'approbation du célèbre Fontenelle, lequel déclara « qu'il avoit trouvé dans ce roman de La Fontaine « l'agrément commun à tous les ouvrages de cet in- « imitable auteur, et une parfaite retenue par rapport « aux mœurs. » Cette seconde édition parut sous format in-12, et contient aussi le poëme d'Adonis. Ce n'est qu'une réimpression de la première édition, avec un plus grand nombre de fautes d'imprimeur.

Adrien Moetjen, libraire de La Haye, qui paroissoit s'être arrogé le droit d'exploiter à son profit, dans son pays, les œuvres de notre poëte, publia son roman de Psyché, à La Haye, en 1707, avec un titre qui porte : *édition nouvelle, plus correcte que la précédente*. Ce n'est au contraire qu'une réimpression incorrecte de la seconde édition.

L'année suivante, les libraires de Paris réimprimèrent de nouveau Psyché et Adonis sous format in-12. Cet ouvrage fut inséré dans l'édition des œuvres de notre poëte, en trois volumes in-4°, qui parut en 1726, sous la rubrique d'Anvers, mais évidemment imprimée à Paris, d'après les dernières et fautives éditions. En 1728 on réimprima encore cet ouvrage in-8°, avec aussi peu de soin et d'exactitude que précédemment. Psyché et Adonis furent encore réimprimés dans l'édition des *Œuvres diverses* de notre poëte, publiées en 1729 en trois volumes in-8°. Cette édition, dont l'abbé d'Olivet a été, dit-on, l'éditeur, fut faite, relativement au roman de Psyché, sur les dernières éditions, et reproduisit les mêmes fautes. La remarque est aussi applicable aux éditions en quatre volumes petit in-12 des *Œuvres diverses de La Fontaine*, qui parurent à Paris en 1744 et en 1758, puisque ces diverses éditions, ainsi que les contrefaçons qu'on en fit en Hollande, ne sont que la réimpression de celle de 1729.

Dans ces derniers temps, cet ouvrage de La Fontaine est un de ceux qu'on a le plus souvent réimprimés, et que l'art du typographe, du dessinateur, et du graveur, ont ornés avec le plus de goût et de magnificence : cependant non seulement on ne s'est pas donné la moindre peine pour reproduire le texte avec exactitude, mais on l'a encore altéré par de nouvelles fautes, dont il est nécessaire de faire connoître la cause.

Quand on compare toutes les éditions récentes

avec les anciennes que nous avons citées précédemment, on aperçoit au premier coup d'œil une différence essentielle ; c'est que les anciennes éditions sont toutes imprimées en pages pleines et sans aucun alinéa, tandis que dans les dernières le texte est divisé en un grand nombre d'alinéa. Nous ne prétendons pas nier l'utilité de ce changement, mais nous dirons qu'il a été exécuté par quelque prote peu instruit, et avec tant de maladresse, que le sens de plusieurs phrases a été altéré par des coupures trop fréquentes et intempestives ; de sorte que les éditeurs subséquents, pour compléter ces phrases et les rendre intelligibles, ou les assujettir aux règles de la grammaire, se sont vus forcés d'ajouter ou de retrancher un ou plusieurs mots au texte. C'est par cette raison que les dernières éditions qu'on a données de ce roman sont encore moins exactes que les premières.

Nous avons rétabli le texte des *Amours de Psyché et de Cupidon* sur la première édition de l'an 1669, grand in-8°, la seule que l'auteur ait avouée, la seule dont il ait revu les épreuves. Nous avons divisé ce texte en autant d'alinéa que nous avons jugé nécessaire : enfin nous avons fait disparoître les fautes d'impression assez nombreuses qui déparent la première édition. Nous pouvons donc dire avec vérité que nous donnons ici la première édition exacte de la Psyché de La Fontaine. En la réimprimant, nous avons jugé nécessaire de la faire précéder d'une notice sur la fable de Psyché, et d'y joindre un plus grand nombre de notes et d'éclaircissements.

NOTICE

SUR

LA FABLE DE PSYCHÉ.

Apulée, philosophe platonicien, né au second siècle de l'ère chrétienne, est le premier, et même le seul des écrivains anciens qui ait raconté les aventures de Psyché. Elles forment un épisode de l'ouvrage intitulé la *Métamorphose* ou l'*Ane d'or*, ouvrage qui prouve dans son auteur beaucoup d'imagination et d'esprit. Il est écrit en latin. Mais comme Apulée étoit né à Madaure en Afrique, qu'il avoit fait ses études à Athènes, il savoit mal la langue latine, qu'il avoit apprise sans maître. Son style est dur, pénible, plein d'expressions et de tournures étranges; cependant il n'est dépourvu ni de chaleur, ni d'éloquence, ni même de grace. Son incorrection a de la force, et son néologisme est expressif et brillant.

La fable de Psyché est sans comparaison ce que l'ouvrage d'Apulée [1] renferme de meilleur. Cette fable est considérée à juste titre comme une des plus ingénieuses et des plus intéressantes que l'antiquité nous ait transmises; mais quoique Apulée soit le premier auteur où on la trouve, on ne croit pas qu'il en soit l'inventeur. On pense avec raison qu'elle est beaucoup plus ancienne que le siècle où il a vécu; et on se fonde à cet égard sur le nom

[1] Apulei *Metamorphoseon cum animadv. Fr. Oudendorpii et Præf. D. Rhunkenii.* Lugd. Batav. 1786, in-4°, liv. IV, V, VI.

même de *Psyché*, qui, en grec, signifie âme, et est aussi le nom du papillon emblème chez les Grecs de l'immortalité de l'âme. De plus un grand nombre de monuments des arts de la Grèce, dont plusieurs appartiennent à l'âge reculé de leur plus grande perfection, retracent quelques unes des aventures de Psyché.

D'après ces faits, il est difficile d'expliquer pourquoi aucun auteur ancien n'en à parlé; pourquoi on ne trouve dans aucun de ceux qui nous restent la moindre allusion à une aussi charmante fiction.

A la vérité Fulgence [1], qui écrivoit au sixième siècle, après avoir abrégé en quelques pages la fable de Psyché, termine en disant : « Apulée a rempli deux livres entiers de ces fabuleux récits; et Aristophonte, Athénien, dans l'ouvrage qu'il a intitulé *Dysaristia*, a traité le même sujet avec une grande profusion de paroles. « Ce passage de Fulgence ne nous apprend point si cet Aristophonte (Aristophanes, ou Aristophantes, selon d'autres manuscrits) est antérieur ou postérieur à Apulée; et comme nous ne savons rien de cet auteur athénien que la mention qu'en a faite Fulgence, Apulée reste toujours pour nous le seul des anciens écrivains qui ait parlé de la fable de Psyché, et la difficulté que nous avons exposée plus haut reste entière.

Un savant danois [2] a cherché à expliquer ce silence des auteurs, si fort en opposition avec les témoignages produits par les monuments des arts.

Selon lui la fable de Psyché est un *mythe* moral faisant partie de ces mystères auxquels les femmes seules

[1] Fulgentius, lib. III, apud *Mytograph. latin.* edit. Th. Munckerii Amstel. 1681, in-8°, t. II, p. 117.

[2] Birgerus Thorlacius. *Prolusiones et Opuscula Academica.* Havniæ, 1806, in-8°, p. 315 à 392.

étoient initiées, et qui étoient destinés à être représentés devant elles sous la forme d'un drame symbolique, afin de leur rappeler les dangers qui assiégent la beauté, et de leur inculquer les devoirs que la femme mariée doit accomplir au milieu des épreuves et des difficultés de tout genre. Les ouvrages du ciseau ou du burin antique qui en retracent quelques circonstances avoient été, selon notre auteur, exécutés pour ces mystérieuses cérémonies, et pouvoient d'ailleurs être mis sans danger sous les yeux des profanes, puisqu'ils ne pouvoient donner qu'une connoissance partielle, et par-là même insuffisante, du mythe secret; d'ailleurs ils n'en révéloient pas le sens allégorique.

Le même savant a comparé la fable de Psyché, telle qu'elle est écrite dans Apulée, avec tous les monuments de l'art qui en représentent quelques circonstances, et il a remarqué qu'on ne trouve pas un seul de ces monuments qui ait trait aux sœurs ou aux parents de Psyché, ni aux supplications que celle-ci adresse après son malheur à Cérès et à Junon, ni enfin à la maladie que la brûlure de la lampe a causée à Cupidon; et comme ces évènements tiennent une grande place dans le roman d'Apulée, notre savant en conclut qu'ils sont de son invention, et que primitivement cette fable mythologique et morale étoit beaucoup plus simple.

Quoi qu'il en soit de ces conjectures, qui sont au moins très ingénieuses, il est certain qu'Apulée s'est mis peu en peine de donner à son récit un air d'antiquité, et qu'au contraire il a modifié une fable fort ancienne, pour l'assortir aux goûts et aux idées de son siècle, tellement, qu'il n'a pas craint de mettre dans la bouche de Jupiter la citation de la loi Julia, rendue par Auguste contre les adultères.

La Fontaine a pris encore plus de liberté à cet égard.

Ainsi qu'il le dit dans sa préface, il a puisé le sujet de son roman dans le récit d'Apulée ; mais il a modifié ce récit à son gré; il a ajouté ce qui lui paroissoit nécessaire, et retranché tout ce qui n'étoit pas de son goût. Dans son ouvrage, ce sont quatre amis qui se rendent à Versailles pour voir ces superbes jardins et ces magnifiques palais, nouvelles merveilles du nouveau règne. Un d'entre eux, pour varier les amusements de ses trois amis, et aussi pour consulter leur goût et profiter de leurs critiques, fait la lecture de ce qu'il a écrit sur les aventures de Psyché. Sa narration est souvent interrompue par la description des beaux lieux que les quatre amis ont occasion de contempler, par les discussions littéraires auxquelles ils s'abandonnent, et par les réflexions ou les observations que chacun d'eux se plaît à faire. Ces entretiens, souvent badins, et quelquefois sérieux et moraux, produisent des divagations et des longueurs ; mais il en résulte un avantage, c'est de faire oublier l'auteur et le livre. Tel est le charme de la prose naïve et élégante de La Fontaine, qu'on croit être présent à la conversation de quelques hommes choisis et distingués par leur esprit, qui, unis par les mêmes penchants, jouissent avec effusion du plaisir de se trouver ensemble ; qui, tout en se promenant et s'asseyant sous de beaux ombrages, et près de limpides ruisseaux, lisent, écoutent, causent, dissertent ou récitent des vers. A la vérité ces vers ne sont pas toujours excellents ; mais il en est qui sont au nombre des meilleurs échappés à la muse de La Fontaine ; et plusieurs n'ont paru longs et obscurs, que parcequ'ils décrivent des objets qui n'existent plus. C'est principalement à bien éclaircir ceux-ci que nous nous sommes attachés dans cette édition, et nous espérons ne l'avoir pas tenté sans succès.

A MADAME

LA DUCHESSE DE BOUILLON

MADAME,

C'est avec quelque sorte de confiance que je vous dédie cet ouvrage, non qu'il n'ait assurément des défauts, et que le présent que je vous fais soit d'un tel mérite qu'il ne me donne sujet de craindre; mais comme Votre Altesse est équitable, elle agréera du

[1] Marie-Anne Mancini, nièce du cardinal de Mazarin, née le 1er août 1639, épousa le duc de Bouillon le 20 avril 1662. Elle fut la constante amie et la protectrice de La Fontaine. Elle mourut le 21 juin 1714.

moins mon intention. Ce qui doit toucher les grands, ce n'est pas le prix des dons qu'on leur fait, c'est le zèle qui accompagne ces mêmes dons, et qui, pour en mieux parler, fait leur véritable prix auprès d'une ame comme la vôtre. Mais, MADAME, *j'ai tort d'appeler présent ce qui n'est qu'une simple reconnoissance.*

Il y a long-temps que monseigneur le duc de Bouillon me comble de graces, d'autant plus grandes que je les mérite moins. Je ne suis pas né pour le suivre dans les dangers; cet honneur est réservé à des destinées plus illustres que la mienne : ce que je puis, est de faire des vœux pour sa gloire, et d'y prendre part en mon cabinet, pendant qu'il remplit les provinces les plus éloignées des témoignages de sa valeur[1]*, et qu'il suit les traces de son oncle*[2] *et de ses ancêtres sur ce théâtre où ils ont paru avec tant d'é-*

[1] Godefroi-Maurice de La Tour, duc de Bouillon, après avoir fait quelques campagnes en France, alla joindre Montécuculli pour combattre les Turcs, et se trouvoit présent à la victoire qu'on remporta contre eux le 1er août 1664. Après son retour en France, le duc de Bouillon se trouva à la prise de Tournai, à celle de Douai, et à celle de Lille. Lorsque La Fontaine écrivoit cette épître en 1668, le duc de Bouillon accompagnoit le roi à la conquête de la Franche-Comté. Il étoit né le 21 juin 1641, et mourut le 25 juillet 1721.

[2] Turenne.

clat, et qui retentira long-temps de leur nom et de leurs exploits. Je me figure l'héritier de tous ces héros, cherchant les périls dans le même temps que je jouis d'une oisiveté que les seules Muses interrompent. Certes c'est un bonheur extraordinaire pour moi, qu'un prince qui a tant de passion pour la guerre, tellement ennemi du repos et de la mollesse, me voie d'un œil aussi favorable, et me donne autant de marques de bienveillance que si j'avois exposé ma vie pour son service. J'avoue, MADAME, *que je suis sensible à ces choses: heureux que Sa Majesté m'ait donné un maître qu'on ne sauroit trop aimer! malheureux de lui être si inutile! j'ai cru que Votre Altesse seroit bien aise que je la fisse entrer en société de louanges avec un époux qui lui est si cher. L'union vous rend vos avantages communs, et en multiplie la gloire, pour ainsi dire. Pendant que vous écoutez avec transport le récit de ses belles actions, il n'a pas moins de ravissement d'entendre ce que toute la France publie de la beauté de votre ame, de la vivacité de votre esprit, de votre humeur bienfaisante, de l'amitié que vous avez contractée avec les Graces; elle est telle qu'on ne croit pas que vous puissiez jamais vous séparer. Ce n'est là qu'une partie*

des louanges que l'on vous donne. Je voudrois avoir un amas de paroles assez précieuses pour achever cet éloge, et pour vous témoigner, plus parfaitement que je n'ai fait jusqu'ici, avec combien de passion et de zèle je suis,

MADAME,

DE VOTRE ALTESSE

Le très humble et très obéissant serviteur,

DE LA FONTAINE.

PRÉFACE

J'ai trouvé de plus grandes difficultés dans cet ouvrage qu'en aucun autre qui soit sorti de ma plume. Cela surprendra sans doute ceux qui le liront: on ne s'imaginera jamais qu'une fable contée en prose m'ait tant emporté de loisir; car pour le principal point, qui est la conduite, j'avois mon guide; il m'étoit impossible de m'égarer. Apulée me fournissoit la matière; il ne restoit que la forme, c'est-à-dire les paroles: et d'amener de la prose à quelque point de perfection, il ne semble pas que ce soit une chose fort malaisée; c'est la langue naturelle de tous les hommes. Avec cela, je confesse qu'elle me coûte autant que les vers; que, si jamais elle m'a coûté, c'est dans cet ouvrage. Je ne savois quel caractère choisir: celui de l'histoire est trop simple; celui du roman n'est pas encore assez orné; et celui du poëme l'est plus qu'il ne faut. Mes personnages me demandoient quelque chose de galant: leurs aventures, étant

pleines de merveilleux en beaucoup d'endroits, me demandoient quelque chose d'héroïque et de relevé. D'employer l'un en un endroit, et l'autre en autre, il n'est pas permis : l'uniformité de style est la règle la plus étroite que nous ayons. J'avois donc besoin d'un caractère nouveau, et qui fût mêlé de tous ceux-là : il me le falloit réduire dans un juste tempérament. J'ai cherché ce tempérament avec un grand soin : que je l'aie ou non rencontré, c'est ce que le public m'apprendra.

Mon principal but est toujours de plaire : pour en venir là, je considère le goût du siècle. Or, après plusieurs expériences, il m'a semblé que ce goût se porte au galant et à la plaisanterie : non que l'on méprise les passions ; bien loin de cela, quand on ne les trouve pas dans un roman, dans un poëme, dans une pièce de théâtre, on se plaint de leur absence ; mais dans un conte comme celui-ci, qui est plein de merveilleux, à la vérité, mais d'un merveilleux accompagné de badineries, et propre à amuser des enfants, il a fallu badiner depuis le commencement jusqu'à la fin ; il a fallu chercher du galant et de la plaisanterie. Quand il ne l'auroit pas fallu, mon inclination m'y

portoit, et peut-être y suis-je tombé en beaucoup d'endroits contre la raison et la bienséance.

Voilà assez raisonné sur le genre d'écrire que j'ai choisi : venons aux inventions. Presque toutes sont d'Apulée, j'entends les principales et les meilleures. Il y a quelques épisodes de moi, comme l'aventure de la grotte, le vieillard et les deux bergères, le temple de Vénus et son origine, la description des enfers, et tout ce qui arrive à Psyché pendant le voyage qu'elle y fait, et à son retour jusqu'à la conclusion de l'ouvrage. La manière de conter est aussi de moi, et les circonstances, et ce que disent les personnages. Enfin ce que j'ai pris de mon auteur est la conduite et la fable ; et c'est en effet le principal, le plus ingénieux, et le meilleur de beaucoup. Avec cela j'y ai changé quantité d'endroits, selon la liberté ordinaire que je me donne. Apulée fait servir Psyché par des voix dans un lieu où rien ne doit manquer à ses plaisirs, c'est-à-dire qu'il lui fait goûter ces plaisirs sans que personne paroisse. Premièrement, cette solitude est ennuyeuse ; outre cela elle est effroyable. Où est l'aventurier et le brave qui toucheroit à des viandes lesquelles viendroient d'elles-

mêmes se présenter? Si un luth jouoit tout seul, il me feroit fuir, moi qui aime extrêmement la musique. Je fais donc servir Psyché par des nymphes qui ont soin de l'habiller, qui l'entretiennent de choses agréables, qui lui donnent des comédies et des divertissements de toutes les sortes.

Il seroit long, et même inutile, d'examiner les endroits où j'ai quitté mon original, et pourquoi je l'ai quitté. Ce n'est pas à force de raisonnement qu'on fait entrer le plaisir dans l'ame de ceux qui lisent : leur sentiment me justifiera, quelque téméraire que j'aie été, ou me rendra condamnable, quelque raison qui me justifie. Pour bien faire, il faut considérer mon ouvrage, sans relation à ce qu'a fait Apulée, et ce qu'a fait Apulée, sans relation à mon livre, et là-dessus s'abandonner à son goût.

Au reste, j'avoue qu'au lieu de rectifier l'oracle dont il se sert au commencement des aventures de Psyché, et qui fait en partie le nœud de la fable, j'en ai augmenté l'inconvénient, faute d'avoir rendu cet oracle ambigu et court, qui sont les deux qualités que les réponses des dieux doivent avoir, et qu'il m'a été impossible de bien obser-

ver. Je me suis assez mal tiré de la dernière, en disant que cet oracle contenoit aussi la glose des prêtres; car les prêtres n'entendent pas ce que le dieu leur fait dire : toutefois il peut leur avoir inspiré la paraphrase aussi bien qu'il leur a inspiré le texte, et je me sauverai encore par-là. Mais sans que je cherche ces petites subtilités, quiconque fera réflexion sur la chose trouvera que ni Apulée ni moi nous n'avons failli.

Je conviens qu'il faut tenir l'esprit en suspens dans ces sortes de narrations, comme dans les pièces de théâtre : on ne doit jamais découvrir la fin des événements; on doit bien les préparer, mais on ne doit pas les prévenir. Je conviens encore qu'il faut que Psyché appréhende que son mari ne soit un monstre. Tout cela est apparemment contraire à l'oracle dont il s'agit, et ne l'est pas en effet : car premièrement la suspension des esprits et l'artifice de cette fable ne consistent pas à empêcher que le lecteur ne s'aperçoive de la véritable qualité du mari qu'on donne à Psyché; il suffit que Psyché ignore qui est celui qu'elle a épousé, et que l'on soit en attente de savoir si elle verra cet époux, par quels moyens elle le verra, et quelles

seront les agitations de son ame après qu'elle l'aura vu. En un mot, le plaisir que doit donner cette fable à ceux qui la lisent, ce n'est pas leur incertitude à l'égard de la qualité de ce mari, c'est l'incertitude de Psyché seule : il ne faut pas que l'on croie un seul moment qu'une si aimable personne ait été livrée à la passion d'un monstre, ni même qu'elle s'en tienne assurée ; ce seroit un trop grand sujet d'indignation au lecteur. Cette belle doit trouver de la douceur dans la conversation et dans les caresses de son mari, et de fois à autres appréhender que ce ne soit un démon ou un enchanteur ; mais le moins de temps que cette pensée lui peut durer jusqu'à ce qu'il soit besoin de préparer la catastrophe, c'est assurément le plus à propos. Qu'on ne dise point que l'oracle l'empêche bien de l'avoir. Je confesse que cet oracle est très clair pour nous ; mais il pouvoit ne l'être pas pour Psyché : elle vivoit dans un siècle si innocent, que les gens d'alors pouvoient ne pas connoître l'Amour sous toutes les formes que l'on lui donne. C'est à quoi on doit prendre garde ; et par ce moyen il n'y aura plus d'objection à me faire pour ce point-là.

Assez d'autres fautes me seront reprochées sans doute; j'en demeurerai d'accord, et ne prétends pas que mon ouvrage soit accompli: j'ai tâché seulement de faire en sorte qu'il plût, et que même on y trouvât du solide aussi bien que de l'agréable.

C'est pour cela que j'y ai enchâssé des vers en beaucoup d'endroits, et quelques autres enrichissements, comme le voyage des quatre amis, leur dialogue touchant la compassion et le rire, la description des enfers, celle d'une partie de Versailles. Cette dernière n'est pas tout-à-fait conforme à l'état présent des lieux; je les ai décrits en celui où dans deux ans on les pourra voir. Il se peut faire que mon ouvrage ne vivra pas si long-temps; mais quelque peu d'assurance qu'ait un auteur qu'il entretiendra un jour la postérité, il doit toujours se la proposer autant qu'il lui est possible, et essayer de faire les choses pour son usage.

LES AMOURS DE PSYCHÉ

ET

DE CUPIDON.

LIVRE PREMIER.

Quatre amis, dont la connoissance avoit commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerois académie si leur nombre eût été plus grand, et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir d'entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique. Quand ils se trouvoient ensemble et qu'ils avoient bien parlé de leurs divertissements, si le hasard les faisoit tomber sur quelque point de science ou de belles-lettres, ils profitoient de l'occasion : c'étoit toutefois sans s'arrêter trop long-temps à une même matière, voltigeant de propos en autre, comme des abeilles qui rencon-

treroient en leur chemin diverses sortes de fleurs. L'envie, la malignité, ni la cabale, n'avoient de voix parmi eux. Ils adoroient les ouvrages des anciens, ne refusoient point à ceux des modernes les louanges qui leur sont dues, parloient des leurs avec modestie, et se donnoient des avis sincères lorsque quelqu'un d'eux tomboit dans la maladie du siécle, et faisoit un livre, ce qui arrivoit rarement [1].

Polyphile y étoit le plus sujet (c'est le nom que je donnerai à l'un de ces quatre amis). Les aventures de Psyché lui avoient semblé fort propres pour être contées agréablement. Il y travailla long-temps sans en parler à personne: enfin il communiqua son dessein à ses trois amis, non pas pour leur demander s'il continueroit, mais comment ils trouvoient à propos qu'il continuât. L'un lui donna un avis, l'autre un autre: de tout cela il ne prit que ce qu'il lui plut. Quand l'ouvrage fut achevé, il demanda jour et rendez-vous pour le lire.

Acanthe ne manqua pas, selon sa coutume, de proposer une promenade en quelque lieu, hors de la ville, qui fût éloigné, et où peu de gens en-

[1] La Fontaine a eu ici en vue la liaison intime qui s'étoit formée entre Boileau, Racine, Molière, et lui, et les réunions qui eurent long-temps lieu entre eux. Notre poëte s'est désigné lui-même par le nom de Polyphile, tiré du grec, et qui signifie celui qui aime beaucoup de choses.

trassent : on ne les viendroit point interrompre ; ils écouteroient cette lecture avec moins de bruit et plus de plaisir. Il aimoit extrêmement les jardins, les fleurs, les ombrages. Polyphile lui ressembloit en cela ; mais on peut dire que celui-ci aimoit toutes choses. Ces passions, qui leur remplissoient le cœur d'une certaine tendresse, se répandoient jusqu'en leurs écrits, et en formoient le principal caractère. Ils penchoient tous deux vers le lyrique, avec cette différence qu'Acanthe avoit quelque chose de plus touchant, Polyphile de plus fleuri. Des deux autres amis, que j'appellerai Ariste et Gelaste, le premier étoit sérieux sans être incommode ; l'autre étoit fort gai.

La proposition d'Acanthe fut approuvée. Ariste dit qu'il y avoit de nouveaux embellissements à Versailles : il falloit les aller voir, et partir matin, afin d'avoir le loisir de se promener après qu'ils auroient entendu les aventures de Psyché. La partie fut incontinent conclue : dès le lendemain ils l'exécutèrent. Les jours étoient encore assez longs, et la saison belle : c'étoit pendant le dernier automne.

Nos quatre amis, étant arrivés à Versailles de fort bonne heure, voulurent voir, avant le dîner, la ménagerie : c'est un lieu rempli de plusieurs sortes de volatiles et de quadrupèdes, la plupart très rares et de pays éloignés. Ils admirèrent en combien d'espèces une seule espèce d'oiseaux se

multiplioit, et louèrent l'artifice et les diverses imaginations de la nature, qui se joue dans les animaux comme elle fait dans les fleurs. Ce qui leur plut davantage, ce furent les demoiselles de Numidie[1], et certains oiseaux pêcheurs qui ont un bec extrêmement long, avec une peau au-dessous qui leur sert de poche. Leur plumage est blanc, mais d'un blanc plus clair que celui des cygnes; même de près il paroît carné, et tire sur la couleur de rose vers la racine. On ne peut rien voir de plus beau. C'est une espéce de cormorans[2].

Comme nos gens avoient encore du loisir, ils firent un tour à l'orangerie[3]. La beauté et le

[1] La demoiselle de Numidie est l'*ardea virgo* des naturalistes, remarquable par sa taille svelte, son cou noir, et deux touffes de plumes blanches effilées qui lui tombent des deux côtés de la tête. Ces oiseaux ressemblent à nos grues; mais on en a formé un genre à part, sous le nom d'*Anthropoïdes*, parcequ'ils imitent les gestes de l'homme, et aiment à se donner en spectacle. Ils se trouvent en Afrique; mais ils sont rares; et les seules observations que nous ayons sur ce qui les concerne ont été faites sur ces mêmes individus amenés sous Louis XIV à la ménagerie de Versailles, et dont La Fontaine parle ici.

[2] C'étoient des pélicans, et la description que La Fontaine en donne est fort exacte: il est assez étonnant qu'il n'ait pas connu leur nom, plus ancien que lui dans la langue françoise, et qui se trouve dans Belon.

[3] Depuis l'époque à laquelle La Fontaine écrivit, l'orangerie de Versailles a été fort embellie par la construction d'une magnifique serre en souterrain, faite sur les dessins de J. H. Mansard, en 1685 et 1686.

nombre des orangers et des autres plantes qu'on y conserve ne se sauroit exprimer. Il y a tel de ces arbres qui a résisté aux attaques de cent hivers.

Acanthe, ne voyant personne autour de lui que ses trois amis (celui qui les conduisoit étoit éloigné); Acanthe, dis-je, ne se put tenir de réciter certains couplets de poésie que les autres se souvinrent d'avoir vus dans un ouvrage de sa façon.

Sommes-nous, dit-il, en Provence?
Quel amas d'arbres toujours verts
Triomphe ici de l'inclémence
Des aquilons et des hivers!

Jasmins dont un air doux s'exhale,
Fleurs que les vents n'ont pu ternir,
Aminte en blancheur vous égale;
Et vous m'en faites souvenir.

Orangers, arbres que j'adore,
Que vos parfums me semblent doux!
Est-il dans l'empire de Flore
Rien d'agréable comme vous?

Vos fruits aux écorces solides
Sont un véritable trésor;
Et le jardin des Hespérides
N'avoit point d'autres pommes d'or.

Lorsque votre automne s'avance,
On voit encor votre printemps;

L'espoir avec la jouissance
Logent chez vous en même temps.

Vos fleurs ont embaumé tout l'air que je respire:
Toujours un aimable zéphyre
Autour de vous se va jouant.
Vous êtes nains; mais tel arbre géant,
Qui déclare au soleil la guerre,
Ne vous vaut pas,
Bien qu'il couvre un arpent de terre
Avec ses bras.

La nécessité de manger fit sortir nos gens de ce lieu si délicieux. Tout leur dîner se passa à s'entretenir des choses qu'ils avoient vues, et à parler du monarque pour qui on a assemblé tant de beaux objets. Après avoir loué ses principales vertus, les lumières de son esprit, ses qualités héroïques, la science de commander; après, dis-je, l'avoir loué fort long-temps, ils revinrent à leur premier entretien, et dirent que Jupiter seul peut continuellement s'appliquer à la conduite de l'univers. Les hommes ont besoin de quelque relâche. Alexandre faisoit la débauche; Auguste jouoit; Scipion et Lælius s'amusoient souvent à jeter des pierres plates sur l'eau: notre monarque se divertit à faire bâtir des palais, cela est digne d'un roi. Il y a même une utilité générale; car, par ce moyen, les sujets peuvent prendre part aux plaisirs du prince, et voir avec admiration ce

qui n'est pas fait pour eux. Tant de beaux jardins et de somptueux édifices sont la gloire de leur pays. Et que ne disent point les étrangers! Que ne dira point la postérité quand elle verra ces chefs-d'œuvre de tous les arts!

Les réflexions de nos quatre amis finirent avec leur repas. Ils retournèrent au château; virent les dedans, que je ne décrirai point, ce seroit une œuvre infinie. Entre autres beautés, ils s'arrêtèrent long-temps à considérer le lit, la tapisserie et les siéges dont on a meublé la chambre et le cabinet du roi. C'est un tissu de la Chine, plein de figures qui contiennent toute la religion de ce pays-là. Faute de brachmane, nos quatre amis n'y comprirent rien.

Du château ils passèrent dans les jardins, et prièrent celui qui les conduisoit de les laisser dans la grotte[1] jusqu'à ce que la chaleur fût adoucie; ils avoient fait apporter des siéges. Leur billet venoit de si bonne part, qu'on leur accorda ce qu'ils demandoient: même afin de rendre le lieu plus frais, on en fit jouer les eaux. La face de cette grotte est composée, en dehors, de trois arcades,

[1] Il s'agit ici de la grotte de Téthys, qui depuis a été détruite, mais dont il existe une description qui est le meilleur commentaire de celle de notre poëte. Voyez *Description de la grotte de Versailles; à Paris, de l'imprimerie Royale*, 1679, *in-folio*. Le texte, qui est de Félibien, a onze pages, et le nombre des planches est de vingt.

qui font autant de portes grillées[1]. Au milieu d'une des arcades est un soleil, de qui les rayons servent de barreaux aux portes[2] : il ne s'est jamais rien inventé de si à propos, ni de si plein d'art. Au-dessus sont trois bas-reliefs.

Dans l'un, le dieu du jour achève sa carrière.
Le sculpteur a marqué ces longs traits de lumière,
Ces rayons dont l'éclat, dans les airs s'épanchant,
Peint d'un si riche émail les portes du couchant[3].
On voit aux deux côtés le peuple d'Amathonte
Préparer le chemin sur des dauphins qu'il monte[4].
Chaque amour à l'envi semble se réjouir
De l'approche du dieu dont Téthys va jouir,
Des troupes de zéphyrs dans les airs se promènent,
Les tritons empressés sur les flots vont et viennent[5].

[1] Ces trois portes étoient en fer : elles ont été gravées par le Pôtre, en 1672. Voyez planche II de la *description*, etc.

[2] Ces rayons étoient dorés, et comme ils étoient tournés au couchant, quand le soleil frappoit dessus, ils faisoient un effet magique, et paroissoient de véritables traits de lumière.

[3] Ce bas-relief du soleil, qui se couche dans la mer, étoit de Girard Vanopstal de Bruxelles. Voyez la planche III de la *description* gravée par le Pôtre en 1673.

[4] Ces petits amours, qui se jouent avec les dauphins, formoient quatre médaillons ronds sur la plinthe au-dessous, et étoient du même sculpteur que les bas-reliefs. Voyez les planches V et VI de la *description*.

[5] Ces troupes de tritons et de néréides étoient deux grands bas-reliefs carrés sur la plinthe en haut et de chaque côté du soleil, qui, sur son char, se précipitoit dans la mer. Ils étoient du même sculpteur que les précédents. Voyez planche IV de la *description*, gravée aussi par le Pôtre, en 1673.

Le dedans de la grotte est tel, que les regards,
Incertains de leur choix, courent de toutes parts[1].
Tant d'ornements divers, tous capables de plaire,
Font accorder le prix tantôt au statuaire,
Et tantôt à celui dont l'art industrieux
Des trésors d'Amphitrite a revêtu ces lieux.
La voûte et le pavé sont d'un rare assemblage :
Ces cailloux que la mer pousse sur son rivage,
Ou qu'enferme en son sein le terrestre élément,
Différents en couleur, font maint compartiment[2].
Au haut de six piliers d'une égale structure,
Six masques de rocaille, à grotesque figure,
Songes de l'art, démons bizarrement forgés,
Au-dessus d'une niche en face sont rangés[3].
De mille raretés la niche est toute pleine :
Un triton d'un côté, de l'autre une sirène,
Ont chacun une conque en leurs mains de rocher;
Leur souffle pousse un jet qui va loin s'épancher[4].

[1] Vis-à-vis les trois portes il y avoit des enfoncements séparés par deux gros massifs ou piliers isolés. Apollon étoit dans l'enfoncement du milieu, et les chevaux dans les deux autres. Voyez la planche VII de la description dont l'intitulé est : *Vue du fond de la grotte ornée de trois groupes de marbre blanc, qui représentent le soleil au milieu des nymphes de Téthys, et ses chevaux pansés par les tritons;* gravés par le Pôtre en 1676.

[2] Ces coquilles étoient séparées par des bandes de différents marbres.

[3] Voyez, dans la *description*, la planche XV, gravée par Chauveau en 1675. Elle représente ces masques de coquillages et de rocailles.

[4] C'est-à-dire un jet d'eau qui tomboit dans une coquille de marbre. Voyez Félibien, page 5 de la *description*, et les planches VIII, IX, X, XI, XII et XIII, gravées par le Pôtre en 1673. Elles représentent les piliers ornés de coquillages et de rocailles, avec un bassin de marbre blanc en forme de coquille.

Au haut de chaque niche un bassin répand l'onde:
Le masque la vomit de sa gorge profonde [1];
Elle retombe en nappe, et compose un tissu
Qu'un autre bassin rend sitôt qu'il l'a reçu.
Le bruit, l'éclat de l'eau, sa blancheur transparente,
D'un voile de cristal alors peu différente,
Font goûter un plaisir de cent plaisirs mêlé.
Quand l'eau cesse, et qu'on voit son cristal écoulé,
La nacre et le corail en réparent l'absence:
Morceaux pétrifiés, coquillage, croissance,
Caprices infinis du hasard et des eaux,
Reparoissent aux yeux, plus brillants et plus beaux.
Dans le fond de la grotte, une arcade est remplie
De marbres à qui l'art a donné de la vie.
Le dieu de ces rochers, sur une urne penché,
Goûte un morne repos, en son antre couché.
L'urne verse un torrent; tout l'antre s'en abreuve;
L'eau retombe en glacis, et fait un large fleuve [2].
J'ai pu jusqu'à présent exprimer quelques traits
De ceux que l'on admire en ce moite palais:
Le reste est au-dessus de mon foible génie.
Toi qui lui peux donner une force infinie,
Dieu des vers et du jour, Phébus, inspire-moi:
Aussi bien désormais faut-il parler de toi.
Quand le soleil est las, et qu'il a fait sa tâche,
Il descend chez Téthys, et prend quelque relâche:

[1] Ce masque, au moyen d'un lien de fleur, étoit soutenu d'une main par le triton et la sirène. Dans un cadre étoit le chiffre du roi surmonté de la couronne de France.

[2] On ne voit que dans la planche VII de la *description* cette figure de fleuve. Elle étoit placée dans une arcade au-dessus de l'enfoncement du milieu et du groupe où est Apollon. Félibien, (pages 6 et 7) dit que l'aviron tenu par le dieu-fleuve étoit en nacre.

C'est ainsi que Louis s'en va se délasser
D'un soin que tous les jours il faut recommencer.
Si j'étois plus savant en l'art de bien écrire,
Je peindrois ce monarque étendant son empire
Il lanceroit la foudre; on verroit à ses pieds
Des peuples abattus, d'autres humiliés.
Je laisse ces sujets aux maîtres du Parnasse;
Et pendant que Louis, peint en dieu de la Thrace,
Fera bruire en leurs vers tout le sacré vallon,
Je le célébrerai sous le nom d'Apollon [1].
Ce dieu, se reposant sous ces voûtes humides,
Est assis au milieu d'un chœur de néréides [2].
Toutes sont des Vénus, de qui l'air gracieux
N'entre point dans son cœur, et s'arrête à ses yeux.
Il n'aime que Téthys, et Téthys les surpasse.
Chacune, en le servant, fait office de grace.
Doris verse de l'eau sur la main qu'il lui tend.
Chloé dans un bassin reçoit l'eau qu'il répand [3].
A lui laver les pieds Mélicerte s'applique [4].
Delphire entre ses bras tient un vase à l'antique.
Climène auprès du dieu pousse en vain des soupirs [5]:

[1] Apollon étoit le dieu-soleil, et l'on doit se rappeler que Louis XIV avoit pris pour emblème un soleil.

[2] Ce groupe, dans la *description*, fait le sujet de la planche XVI, belle estampe qui a été dessinée par Pierre Monier, et gravée par Édelinck en 1678. L'intitulé porte: *Le Soleil, après avoir achevé son cours, descend chez Téthys, où six des nymphes sont occupées à le servir et à lui offrir toutes sortes de rafraîchissements.* La figure d'Apollon est de Girardon.

[3] Ce sont les figures marquées n° IV dans la planche; elles sont de Girardon.

[4] Cette figure est celle du n° III sur la planche. Elle est aussi de Girardon.

[5] Ce sont les figures à la droite d'Apollon et à gauche de la

Hélas! c'est un tribut qu'elle envoie aux zéphyrs:
Elle rougit parfois, parfois baisse la vue;
(Rougit, autant que peut rougir une statue:
Ce sont des mouvements qu'au défaut du sculpteur
Je veux faire passer dans l'esprit du lecteur.)
Parmi tant de beautés, Apollon est sans flamme;
Celle qu'il s'en va voir seule occupe son ame.
Il songe au doux moment où, libre et sans témoins,
Il reverra l'objet qui dissipe ses soins.
Oh! qui pourroit décrire en langue du Parnasse
La majesté du dieu, son port si plein de grace,
Cet air que l'on n'a point chez nous autres mortels,
Et pour qui l'âge d'or inventa les autels!
Les coursiers de Phébus, aux flambantes narines,
Respirent l'ambrosie en des grottes voisines.
Les tritons en ont soin: l'ouvrage est si parfait,
Qu'ils semblent panteler du chemin qu'ils ont fait [1].
Aux deux bouts de la grotte, et dans deux enfonçures,
Le sculpteur a placé deux charmantes figures:
L'une est le jeune Acis [2], aussi beau que le jour.
Les accords de sa flûte inspirent de l'amour:
Debout contre le roc, une jambe croisée,

gravure. Les trois femmes en arrière sont du sculpteur Thomas Regnaudin, de Moulins.

[1] Voyez les planches XVII et XVIII de la *description*: la première gravée en 1675 par Bernard Picard, la seconde en 1676 par Étienne Baudet. Elles sont intitulées: *Groupe de marbre blanc représentant deux chevaux du soleil et deux tritons qui les pansent.* Le groupe de la planche XVII, qui étoit dans l'enfoncement, à droite du spectateur, a été fait par les sculpteurs Gaspar et Balthazar de Marcy, de Cambrai; celui de gauche, ou de la planche XVIII, par Jules Guérin, Parisien.

[2] Sujet de la planche XIX dans la *description*. Cette planche a été gravée par Édelinck. L'intitulé est *statue d'Acis*. Cette statue est de Baptiste Tubi, Romain.

Il semble par ses sons attirer Galatée [1];
Par ses sons, et peut-être aussi par sa beauté.
Le long de ces lambris un doux charme est porté.
Les oiseaux, envieux d'une telle harmonie,
Épuisent ce qu'ils ont et d'art et de génie.
Philomèle, à son tour, veut s'entendre louer,
Et chante par ressorts que l'onde fait jouer [2].
Écho même répond; Écho, toujours hôtesse
D'une voûte ou d'un roc témoin de sa tristesse.
L'onde tient sa partie. Il se forme un concert
Où Philomèle, l'eau, la flûte, enfin tout sert.
Deux lustres de rocher de ces voûtes descendent,
En liquide cristal leurs branches se répandent:
L'onde sert de flambeaux [3]; usage tout nouveau.
L'art en mille façons a su prodiguer l'eau:
D'une table de jaspe un jet part en fusée;
Puis en perles retombe, en vapeur, en rosée.
L'effort impétueux dont il va s'élançant
Fait frapper le lambris au cristal jaillissant.
Telle et moins violente est la balle enflammée.
L'onde, malgré son poids, dans le plomb renfermée,
Sort avec un fracas qui marque son dépit,
Et plaît aux écoutants, plus il les étourdit.
Mille jets, dont la pluie à l'entour se partage,
Mouillent également l'imprudent et le sage.
Craindre ou ne craindre pas à chacun est égal:

[1] Sujet de la planche XX, gravée par Édelinck, intitulée *statue de Galatée*. Elle a été faite par Baptiste Tubi, Romain.

[2] Il est question ici de l'orgue que l'eau par sa chute faisoit jouer, et dont l'emplacement est marqué sur la planche de la *description*.

[3] Voyez dans la *description* la planche XIV, intitulée *chandeliers de coquillages et de rocaille*, gravée par Chauveau, en 1676. On voit l'eau qui jaillit de chaque bobèche.

Chacun se trouve en butte au liquide cristal.
Plus les jets sont confus, plus leur beauté se montre.
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite à travers les rochers,
Et fait, comme alambics, distiller leurs planchers.
Niches, enfoncements, rien ne sert de refuge.
Ma muse est impuissante à peindre ce déluge.
Quand d'une voix de fer je frapperois les cieux,
Je ne pourrois nombrer les charmes de ces lieux[1].

Les quatre amis ne voulurent point être mouil-

[1] La description de La Fontaine est si exacte, que celle de Félibien, en onze pages in-folio, n'en apprend pas plus. Cette description de Félibien a été réimprimée dans l'ouvrage intitulé : *Recueil des descriptions de peintures et d'autres ouvrages faits pour le roi.* Paris, 1689, in-12, page 389 à 387. Ce volume est sans gravures; mais il y a à la page 334 un plan du château et du petit parc qui nous indique bien où la grotte étoit située. Cette grotte n'existe plus depuis long-temps. Quoiqu'elle fût une des plus grandes merveilles de Versailles, Louis XIV la fit détruire : l'agrandissement du château rendit ce sacrifice nécessaire. Elle fit place à l'aile neuve du nord, dans laquelle on pratiqua une chapelle, qui est devenue le vaste salon d'Hercule, lorsqu'en 1711 la chapelle qu'on voit actuellement eut été achevée. Le beau groupe d'Apollon, avec ses coursiers et ses nymphes, ouvrage de Girardon, de Regnaudin, de Guérin, et de Marcy, qui ornoit cette grotte, fut transporté dans le bosquet des dômes; mais ensuite, et toujours du temps de Louis XIV, il fut rapproché du château, dans un petit bosquet simple et triste, et tourné vers le levant, ce qui faisoit un contre-sens avec l'allégorie qu'il représente. Enfin, en 1778, M. d'Angivillers fit retourner tout ce groupe à l'exposition du couchant, et le fit placer sur un rocher artificiel, exécuté d'après les dessins du peintre Robert. Ce groupe forme encore aujourd'hui tout l'ornement du bosquet connu sous le nom du *Rocher* ou des *Bains d'Apollon.*

lés; ils prièrent celui qui leur faisoit voir la grotte de réserver ce plaisir pour le bourgeois ou pour l'Allemand, et de les placer en quelque coin où ils fussent à couvert de l'eau. Ils furent traités comme ils souhaitoient. Quand leur conducteur les eut quittés, ils s'assirent à l'entour de Polyphile, qui prit son cahier; et, ayant toussé pour se nettoyer la voix, il commença par ces vers:

Le dieu qu'on nomme Amour n'est pas exempt d'aimer:
A son flambeau quelquefois il se brûle;
Et si ses traits ont eu la force d'entamer
Les cœurs de Pluton et d'Hercule,
Il n'est pas inconvénient
Qu'étant aveugle, étourdi, téméraire,
Il se blesse en les maniant;
Je n'y vois rien qui ne se puisse faire:
Témoin Psyché, dont je vous veux conter
La gloire et les malheurs, chantés par Apulée.
Cela vaut bien la peine d'écouter;
L'aventure en est signalée.

Polyphile toussa encore une fois après cet exorde; puis, chacun s'étant préparé de nouveau pour lui donner plus d'attention, il commença ainsi son histoire:

Lorsque les villes de la Grèce étoient encore soumises à des rois, il y en eut un qui, régnant avec beaucoup de bonheur, se vit non seulement aimé de son peuple, mais aussi recherché de tous ses voisins. C'étoit à qui gagneroit son amitié;

c'étoit à qui vivroit avec lui dans une parfaite correspondance; et cela, parcequ'il avoit trois filles à marier. Toutes trois étoient plus considérables par leurs attraits que par les états de leur père. Les deux aînées eussent pu passer pour les plus belles filles du monde, si elles n'eussent point eu de cadette; mais véritablement cette cadette leur nuisoit fort. Elles n'avoient que ce défaut-là: défaut qui étoit grand, à n'en point mentir; car Psyché (c'est ainsi que leur jeune sœur s'appeloit), Psyché, dis-je, possédoit tous les appas que l'imagination peut se figurer, et ceux où l'imagination même ne peut atteindre. Je ne m'amuserai point à chercher des comparaisons jusque dans les astres pour vous la représenter assez dignement: c'étoit quelque chose au-dessus de tout cela, et qui ne se sauroit exprimer par les lis, les roses, l'ivoire, ni le corail. Elle étoit telle enfin que le meilleur poëte auroit de la peine à en faire une pareille. En cet état, il ne se faut pas étonner si la reine de Cythère en devint jalouse. Cette déesse appréhendoit, et non sans raison, qu'il ne lui fallût renoncer à l'empire de la beauté, et que Psyché ne la détrônât: car, comme on est toujours amoureux des choses nouvelles, chacun couroit à cette nouvelle Vénus. Cythérée se voyoit réduite aux seules îles de son domaine; encore une bonne partie des Amours, anciens habitants de ces îles bienheureuses, la quittoient-ils

pour se mettre au service de sa rivale. L'herbe croissoit dans ses temples, qu'elle avoit vus naguère si fréquentés : plus d'offrandes, plus de dévots, plus de pélerinages pour l'honorer. Enfin la chose passa si avant, qu'elle en fit ses plaintes à son fils, et lui représenta que le désordre iroit jusqu'à lui.

Mon fils, dit-elle, en lui baisant les yeux,
La fille d'un mortel en veut à ma puissance;
Elle a juré de me chasser des lieux
Où l'on me rend obéissance :
Et qui sait si son insolence
N'ira pas jusqu'au point de me vouloir ôter
Le rang que dans les cieux je pense mériter?

Paphos n'est plus qu'un séjour importun :
Des Graces et des Ris la troupe m'abandonne;
Tous les Amours, sans en excepter un,
S'en vont servir cette personne.
Si Psyché veut notre couronne,
Il faut la lui donner; elle seule aussi bien
Fait en Grèce à présent votre office et le mien.
L'un de ces jours je lui vois pour époux
Le plus beau, le mieux fait de tout l'humain lignage,
Sans le tenir de vos traits ni de vous,
Sans vous en rendre aucun hommage.
Il naîtra de leur mariage
Un autre Cupidon, qui d'un de ses regards
Fera plus mille fois que vous avec vos dards.
Prenez-y garde; il vous y faut songer :
Rendez-la malheureuse; et que cette cadette,
Malgré les siens, épouse un étranger

Qui ne sache où trouver retraite,
Qui soit laid, et qui la maltraite,
La fasse consumer en regrets superflus,
Tant que ni vous ni moi nous ne la craignions plus.

Ces extrémités où s'emporta la déesse marquent merveilleusement bien le naturel et l'esprit des femmes : rarement se pardonnent-elles l'avantage de la beauté. Et je dirai en passant que l'offense la plus irrémissible parmi ce sexe, c'est quand l'une d'elles en défait une autre en pleine assemblée ; cela se venge ordinairement comme les assassinats et les trahisons. Pour revenir à Vénus, son fils lui promit qu'il la vengeroit. Sur cette assurance, elle s'en alla à Cythère en équipage de triomphante. Au lieu de passer par les airs, et de se servir de son char et de ses pigeons, elle entra dans une conque de nacre, attelée de deux dauphins. La cour de Neptune l'accompagna. Ceci est proprement matière de poésie : il ne siéroit guère bien à la prose de décrire une cavalcade de dieux marins : d'ailleurs je ne pense pas qu'on pût exprimer avec le langage ordinaire ce que la déesse parut alors.

C'est pourquoi nous dirons en langage rimé
Que l'empire flottant en demeura charmé.
Cent tritons la suivant jusqu'au port de Cythère,
Par leurs divers emplois s'efforcent de lui plaire.
L'un nage à l'entour d'elle, et l'autre au fond des eaux
Lui cherche du corail et des trésors nouveaux.

L'un lui tient un miroir fait de cristal de roche;
Aux rayons du soleil l'autre en défend l'approche.
Palémon, qui la guide, évite les rochers:
Glauque de son cornet fait retentir les mers:
Téthys lui fait ouïr un concert de sirènes.
Tous les vents attentifs retiennent leurs haleines.
Le seul Zéphyre est libre, et d'un souffle amoureux
Il caresse Vénus, se joue à ses cheveux;
Contre ses vêtements parfois il se courrouce.
L'onde, pour la toucher, à longs flots s'entrepousse;
Et d'une égale ardeur chaque flot à son tour
S'en vient baiser les pieds de la mère d'Amour.

Cela devoit être beau, dit Gelaste; mais j'aimerois mieux avoir vu votre déesse au milieu d'un bois, habillée comme elle étoit quand elle plaida sa cause devant un berger. Chacun sourit de ce qu'avoit dit Gelaste; puis Polyphile continua en ces termes:

A peine Vénus eut fait un mois de séjour à Cythère, qu'elle sut que les sœurs de son ennemie étoient mariées; que leurs maris, qui étoient deux rois leurs voisins, les traitoient avec beaucoup de douceur et de témoignages d'affection; enfin qu'elles avoient sujet de se croire heureuses. Quant à leur cadette, il ne lui étoit resté pas un seul amant, elle qui en avoit eu une telle foule que l'on en savoit à peine le nombre: ils s'étoient retirés comme par miracle, soit que ce fût le vouloir des dieux, soit par une vengeance particulière de Cupidon. On avoit encore de la vénéra-

tion, du respect, de l'admiration pour elle, si vous voulez; mais on n'avoit plus de ce qu'on appelle amour: cependant c'est la véritable pierre de touche à quoi l'on juge ordinairement des charmes de ce beau sexe.

Cette solitude de soupirants, près d'une personne du mérite de Psyché, fut regardée comme un prodige, et fit craindre aux peuples de la Grèce qu'il ne leur arrivât quelque chose de fort sinistre. En effet, il y avoit de quoi s'étonner. De tout temps l'empire de Cupidon, aussi bien que celui des flots, a été sujet à des changements; mais jamais il n'en étoit arrivé de semblable: au moins n'y en avoit-il point d'exemples dans ces pays. Si Psyché n'eût été que belle, on ne l'eût pas trouvé si étrange; mais, comme j'ai dit, outre la beauté qu'elle possédoit en un souverain degré de perfection, il ne lui manquoit aucune des graces nécessaires pour se faire aimer: on lui voyoit un million d'amours, et pas un amant.

Après que chacun eut bien raisonné sur ce miracle, Vénus déclara qu'elle en étoit cause; qu'elle s'étoit ainsi vengée par le moyen de son fils; que les parents de Psyché n'avoient qu'à se préparer à d'autres malheurs, parceque son indignation dureroit autant que la vie, ou du moins autant que la beauté de leur fille; qu'ils auroient beau s'humilier devant ses autels, et que les sacrifices

qu'ils lui feroient seroient inutiles, à moins que de lui sacrifier Psyché même.

C'est ce qu'on n'étoit pas résolu de faire: loin de cela, quelques personnes dirent à la belle que la jalousie de Vénus lui étoit un témoignage bien glorieux, et que ce n'étoit pas être trop malheureuse que de donner de l'envie à une déesse, et à une déesse telle que celle-là.

Psyché eût voulu que ces fleurettes lui eussent été dites par un amant. Bien que sa fierté l'empêchât de témoigner aucun déplaisir, elle ne laissoit pas de verser des pleurs en secret. Qu'ai-je fait au fils de Vénus? disoit-elle souvent en soi-même; et que lui ont fait mes sœurs, qui sont si contentes? Elles ont eu des amants de reste; moi, qui croyois être la plus aimable, je n'en ai plus. De quoi me sert ma beauté? Les dieux, en me la donnant, ne m'ont pas fait un si grand présent que l'on s'imagine: je leur en rends la meilleure part; qu'ils me laissent au moins un amant, il n'y a fille si misérable qui n'en ait un: la seule Psyché ne sauroit rendre personne heureux; les cœurs que le hasard lui a donnés, son peu de mérite les lui fait perdre. Comment me puis-je montrer après cet affront? Va, Psyché, va te cacher au fond de quelque désert: les dieux ne t'ont pas faite pour être vue, puisqu'ils ne t'ont pas faite pour être aimée.

Tandis qu'elle se plaignoit ainsi, ses parents ne s'affligeoient pas moins de leur part; et ne pou-

vant se résoudre à la laisser sans mari, ils furent contraints de recourir à l'oracle. Voici la réponse qui leur fut faite, avec la glose que les prêtres y ajoutèrent:

L'époux que les destins gardent à votre fille
Est un monstre cruel qui déchire les cœurs,
Qui trouble maint état, détruit mainte famille,
Se nourrit de soupirs, se baigne dans les pleurs.

A l'univers entier il déclare la guerre,
Courant de bout en bout un flambeau dans la main:
On le craint dans les cieux, on le craint sur la terre;
Le Styx n'a pu borner son pouvoir souverain.

C'est un empoisonneur, c'est un incendiaire,
Un tyran qui de fers charge jeunes et vieux.
Qu'on lui livre Psyché; qu'elle tâche à lui plaire:
Tel est l'arrêt du Sort, de l'Amour et des dieux.

Menez-la sur un roc, au haut d'une montagne,
En des lieux où l'attend le monstre son époux;
Qu'une pompe funèbre en ces lieux l'accompagne,
Car elle doit mourir pour ses sœurs et pour vous.

Je laisse à juger l'étonnement et l'affliction que cette réponse causa. Livrer Psyché aux desirs d'un monstre! y avoit-il de la justice à cela? Aussi les parents de la belle doutèrent long-temps s'ils obéiroient. D'ailleurs, le lieu où il la falloit conduire n'avoit point été spécifié par l'oracle. De quel mont les dieux vouloient-ils parler? Étoit-il voisin

de la Grèce ou de la Scythie? Étoit-il situé sous l'Ourse, ou dans les climats brûlants de l'Afrique? car on dit que dans cette terre il y a toutes sortes de monstres. Le moyen de se résoudre à laisser une beauté délicate sur un rocher, entre des montagnes et des précipices, à la merci de tout ce qu'il y a de plus épouvantable dans la nature? Enfin, comment rencontrer cet endroit fatal? C'est ainsi que les bonnes gens cherchoient des raisons pour garder leur fille; mais elle-même leur représenta la nécessité de suivre l'oracle.

Je dois mourir, dit-elle à son père, et il n'est pas juste qu'une simple mortelle, comme je suis, entre en parallèle avec la mère de Cupidon: que gagneriez-vous à lui résister? Votre désobéissance nous attireroit une peine encore plus grande. Quelle que puisse être mon aventure, j'aurai lieu de me consoler quand je ne vous serai plus un sujet de larmes. Défaites-vous de cette Psyché sans qui votre vieillesse seroit heureuse: souffrez que le ciel punisse une ingrate pour qui vous n'avez eu que trop de tendresse, et qui vous récompense si mal des inquiétudes et des soins que son enfance vous a donnés.

Tandis que Psyché parloit à son père de cette sorte, le vieillard la regardoit en pleurant, et ne lui répondoit que par des soupirs: mais ce n'étoit rien en comparaison du désespoir où étoit la mère. Quelquefois elle couroit par les temples tout éche-

velée; d'autres fois elle s'emportoit en blasphèmes contre Vénus; puis, tenant sa fille embrassée, protestoit de mourir plutôt que de souffrir qu'on la lui ôtât pour l'abandonner à un monstre. Il fallut pourtant obéir.

En ce temps-là les oracles étoient maîtres de toutes choses: on couroit au-devant de son malheur propre, de crainte qu'ils ne fussent trouvés menteurs; tant la superstition avoit de pouvoir sur les premiers hommes! La difficulté n'étoit donc plus que de savoir sur quelle montagne il falloit conduire Psyché.

L'infortunée fille éclaircit encore ce doute. Qu'on me mette, dit-elle, sur un chariot, sans cocher ni guide, et qu'on laisse aller les chevaux à leur fantaisie: le sort les guidera infailliblement au lieu ordonné.

Je ne veux pas dire que cette belle, trouvant à tout des expédients, fût de l'humeur de beaucoup de filles, qui aiment mieux avoir un méchant mari que de n'en avoir point du tout. Il y a de l'apparence que le désespoir, plutôt qu'autre chose, lui faisoit chercher ces facilités.

Quoi que ce soit, on se résout à partir: on fait dresser un appareil de pompe funèbre, pour satisfaire à chaque point de l'oracle. On part enfin; et Psyché se met en chemin sous la conduite de ses parents. La voilà sur un char d'ébène, une urne auprès d'elle, la tête penchée sur sa mère,

son père marchant à côté du char, et faisant autant de soupirs qu'il faisoit de pas: force gens à la suite, vêtus de deuil; force ministres de funérailles; force sacrificateurs portant de longs vases et de longs cornets dont ils entonnoient des sons fort lugubres. Les peuples voisins, étonnés de la nouveauté d'un tel appareil, ne savoient que conjecturer. Ceux chez qui le convoi passoit l'accompagnoient par honneur jusqu'aux limites de leur territoire, chantant des hymnes à la louange de Psyché leur jeune déesse, et jonchant de roses tout le chemin, bien que les maîtres des cérémonies leur criassent que c'étoit offenser Vénus: mais quoi! les bonnes gens ne pouvoient retenir leur zèle.

Après une traite de plusieurs jours, lorsque l'on commençoit à douter de la vérité de l'oracle, on fut étonné qu'en côtoyant une montagne fort élevée, les chevaux, bien qu'ils fussent frais et nouveau repus, s'arrêtèrent court; et, quoi qu'on pût faire, ils ne voulurent point passer outre. Ce fut là que se renouvelèrent les cris; car on jugea bien que c'étoit le mont qu'entendoit l'oracle.

Psyché descendit du char; et, s'étant mise entre l'un et l'autre de ses parents, suivi de la troupe, elle passa par dedans un bois assez agréable, mais qui n'étoit pas de longue étendue. A peine eurent-ils fait quelque mille pas, toujours en montant, qu'ils se trouvèrent entre des rochers habités par

des dragons de toute espèce. A ces hôtes près, le lieu se pouvoit bien dire une solitude, et la plus effroyable qu'on pût trouver: pas un seul arbre, pas un brin d'herbe, point d'autre couvert que ces rocs, dont quelques uns avoient des pointes qui avançoient en forme de voûte, et qui, ne tenant presque à rien, faisoient appréhender à nos voyageurs qu'elles ne tombassent sur eux. D'autres se trouvoient creusés en beaucoup d'endroits par la chute des torrents; ceux-ci servoient de retraite aux hydres, animal fort familier en cette contrée.

Chacun demeura si surpris d'horreur, que, sans la nécessité d'obéir au sort, on s'en fût retourné tout court. Il fallut donc gagner le sommet, malgré qu'on en eût: plus on alloit en avant, plus le chemin étoit escarpé. Enfin, après beaucoup de détours, on se trouva au pied d'un rocher d'énorme grandeur, lequel étoit au faîte de la montagne, et où l'on jugea qu'il falloit laisser l'infortunée fille.

De représenter à quel point l'affliction se trouva montée, c'est ce qui surpasse mes forces:

L'éloquence elle-même, impuissante à le dire,
Confesse que ceci n'est point de son empire;
C'est au silence seul d'exprimer les adieux
Des parents de la belle, au partir de ces lieux.
Je ne décrirai point ni leur douleur amère,
Ni les pleurs de Psyché, ni les cris de sa mère,
Qui, du fond des rochers renvoyés dans les airs,

Firent de bout en bout retentir ces déserts.
Elle plaint de son sang la cruelle aventure,
Implore le soleil, les astres, la nature;
Croit fléchir par ses cris les auteurs du destin:
Il lui faut arracher sa fille de son sein.
Après mille sanglots enfin on les sépare:
Le Soleil, las de voir ce spectacle barbare,
Précipite sa course; et, passant sous les eaux,
Va porter la clarté chez des peuples nouveaux.
L'horreur de ces déserts s'accroît par son absence:
La Nuit vient sur un char conduit par le Silence;
Il amène avec lui la crainte en l'univers.

La part qu'en eut Psyché ne fut pas des moindres. Représentez-vous une fille qu'on a laissée seule en des déserts effroyables, et pendant la nuit. Il n'y a point de conte d'apparitions et d'esprits qui ne lui revienne dans la mémoire: à peine ose-t-elle ouvrir la bouche afin de se plaindre. En cet état, et mourant presque d'appréhension, elle se sentit enlever dans l'air. D'abord elle se tint pour perdue, et crut qu'un démon l'alloit emporter en des lieux d'où jamais on ne la verroit revenir: cependant c'étoit le Zéphyre qui incontinent la tira de peine, et lui dit l'ordre qu'il avoit de l'enlever de la sorte, et de la mener à cet époux dont parloit l'oracle, et au service duquel il étoit. Psyché se laissa flatter à ce que lui dit le Zéphyre; car c'est un dieu des plus agréables. Ce ministre, aussi fidèle que diligent, des volontés de son maître, la porta au haut du rocher. Après qu'il lui

eut fait traverser les airs avec un plaisir qu'elle auroit mieux goûté dans un autre temps, elle se trouva dans la cour d'un palais superbe. Notre héroïne, qui commençoit à s'accoutumer aux aventures extraordinaires, eut bien l'assurance de contempler ce palais à la clarté des flambeaux qui l'environnoient; toutes les fenêtres en étoient bordées. Le firmament, qui est la demeure des dieux, ne parut jamais si bien éclairé.

Tandis que Psyché considéroit ces merveilles, une troupe de nymphes la vint recevoir jusque par-delà le perron; et, après une inclination très profonde, la plus apparente lui fit une espèce de compliment, à quoi la belle ne s'étoit nullement attendue. Elle s'en tira pourtant assez bien. La première chose fut de s'enquérir du nom de celui à qui appartenoient des lieux si charmants: et il est à croire qu'elle demanda de le voir. On ne lui répondit là-dessus que confusément: puis ces nymphes la conduisirent en un vestibule d'où l'on pouvoit découvrir, d'un côté les cours, et de l'autre côté les jardins. Psyché le trouva proportionné à la richesse de l'édifice. De ce vestibule on la fit passer en des salles que la magnificence elle-même avoit pris la peine d'orner, et dont la dernière enchérissoit toujours sur la précédente. Enfin cette belle entra dans un cabinet, où on lui avoit préparé un bain. Aussitôt ces nymphes se mirent en devoir de la déshabiller et de la servir. Elle fi

d'abord quelque résistance, et puis leur abandonna toute sa personne. Au sortir du bain, on la revêtit d'habits nuptiaux: je laisse à penser quels ils pouvoient être, et si l'on y avoit épargné les diamants et les pierreries; il est vrai que c'étoit ouvrage de fée, lequel d'ordinaire ne coûte rien. Ce ne fut pas une petite joie pour Psyché de se voir si brave, et de se regarder dans les miroirs dont le cabinet étoit plein.

Cependant on avoit mis le couvert dans la salle la plus prochaine. Il y fut servi de l'ambrosie en toutes les sortes. Quant au nectar, les Amours en furent les échansons. Psyché mangea peu. Après le repas, une musique de luths et de voix se fit entendre à l'un des coins du plafond, sans qu'on vît ni chantres ni instruments; musique aussi douce et aussi charmante que si Orphée et Amphion en eussent été les conducteurs. Parmi les airs qui furent chantés, il y en eut un qui plut particulièrement à Psyché. Je vais vous en dire les paroles, que j'ai mises en notre langue au mieux que j'ai pu

Tout l'univers obéit à l'Amour;
Belle Psyché, soumettez-lui votre ame.
Les autres dieux à ce dieu font la cour,
Et leur pouvoir est moins doux que sa flamme.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien:
Aimez, aimez; tout le reste n'est rien.

Sans cet Amour, tant d'objets ravissants,
Lambris dorés, bois, jardins, et fontaines,

N'ont point d'appas qui ne soient languissants,
Et leurs plaisirs sont moins doux que ses peines.
Des jeunes cœurs c'est le suprême bien :
Aimez, aimez ; tout le reste n'est rien.

Dès que la musique eut cessé, on dit à Psyché qu'il étoit temps de se reposer. Il lui prit alors une petite inquiétude, accompagnée de crainte, et telle que les filles l'ont d'ordinaire le jour de leurs noces, sans savoir pourquoi. La belle fit toutefois ce que l'on voulut. On la met au lit, et on se retire. Un moment après, celui qui en devoit être le possesseur arriva, et s'approcha d'elle. On n'a jamais su ce qu'ils se dirent, ni même d'autres circonstances bien plus importantes que celle-là : seulement a-t-on remarqué que le lendemain les nymphes rioient entre elles, et que Psyché rougissoit en les voyant rire. La belle ne s'en mit pas fort en peine, et n'en parut pas plus triste qu'à l'ordinaire.

Pour revenir à la première nuit de ses noces, la seule chose qui l'embarrassoit étoit que son mari l'avoit quittée devant qu'il fût jour, et lui avoit dit que pour beaucoup de raisons il ne vouloit pas être connu d'elle, et qu'il la prioit de renoncer à la curiosité de le voir. Ce fut ce qui lui en donna davantage. Quelles peuvent être ces raisons? disoit en soi-même la jeune épouse ; et pourquoi se cache-t-il avec tant de soin? Assurément l'oracle nous a dit vrai, quand il nous l'a peint comme

quelque chose de fort terrible : si est-ce qu'au toucher et au son de voix il ne m'a semblé nullement que ce fût un monstre. Toutefois les dieux ne sont pas menteurs; il faut que mon mari ait quelque défaut remarquable : si cela étoit, je serois bien malheureuse. Ces réflexions tempérèrent pour quelques moments la joie de Psyché. Enfin elle trouva à propos de n'y plus penser, et de ne point corrompre elle-même les douceurs de son mariage.

Dès que son époux l'eut quittée, elle tira les rideaux : à peine le jour commençoit à poindre. En l'attendant, notre héroïne se mit à rêver à ses aventures, particulièrement à celles de cette nuit. Ce n'étoient pas véritablement les plus étranges qu'elle eût courues; mais elle en revenoit toujours à ce mari qui ne vouloit point être vu. Psyché s'enfonça si avant en ces rêveries, qu'elle en oublia ses ennuis passés, les frayeurs du jour précédent, les adieux de ses parents, et ses parents mêmes; et là-dessus elle s'endormit. Aussitôt le songe lui représente son mari sous la forme d'un jouvenceau de quinze à seize ans, beau comme l'Amour, et qui avoit toute l'apparence d'un dieu. Transportée de joie, la belle l'embrasse : il veut s'échapper, elle crie; mais personne n'accourt au bruit. Qui que vous soyez, dit-elle, et vous ne sauriez être qu'un dieu, je vous tiens, ô charmant époux! et je vous verrai tant qu'il me plaira. L'émotion l'ayant

éveillée, il ne lui demeura que le souvenir d'une illusion agréable; et, au lieu d'un jeune mari, la pauvre Psyché ne voyant en cette chambre que des dorures, ce qui n'étoit pas ce qu'elle cherchoit, ses inquiétudes recommencèrent. Le sommeil eut encore une fois pitié d'elle; il la replongea dans les charmes de ses pavots: et la belle acheva ainsi la première nuit de ses noces.

Comme il étoit déja tard, les nymphes entrèrent, et la trouvèrent encore tout endormie. Pas une ne lui en demanda la raison, ni comment elle avoit passé la nuit, mais bien si elle se vouloit lever, et de quelle façon elle vouloit qu'on l'habillât. En disant cela, on lui montre cent sortes d'habits, la plupart très riches. Elle choisit le plus simple, se lève, se fait habiller avec précipitation, et témoigne aux nymphes une impatience de voir les raretés de ce beau séjour. On la mène donc en toutes les chambres: il n'y a point de cabinet ni d'arrière-cabinet qu'elle ne visite, et où elle ne trouve un nouveau sujet d'admiration. De là elle passe sur des balcons, et de ces balcons les nymphes lui font remarquer l'architecture de l'édifice, autant qu'une fille est capable de la concevoir. Elle se souvient qu'elle n'a pas assez regardé de certaines tapisseries. Elle rentre donc, comme une jeune personne qui voudroit tout voir à-la-fois, et qui ne sait à quoi s'attacher. Les nymphes avoient assez de peine à la suivre, l'avidité de ses

yeux la faisant courir sans cesse de chambre en chambre, et considérer à la hâte les merveilles de ce palais, où, par un enchantement prophétique, ce qui n'étoit pas encore et ce qui ne devoit jamais être se rencontroit.

On fit ses murs d'un marbre aussi blanc que l'albâtre.
Les dedans sont ornés d'un porphyre luisant.
Ces ordres dont les Grecs nous ont fait un présent,
Le dorique sans fard, l'élégant ionique,
Et le corinthien superbe et magnifique,
L'un sur l'autre placés, élèvent jusqu'aux cieux
Ce pompeux édifice où tout charme les yeux.
Pour servir d'ornement à ses divers étages,
L'architecte y posa les vivantes images
De ces objets divins, Cléopâtre, Phrynés,
Par qui sont les héros en triomphe menés.
Ces fameuses beautés dont la Grèce se vante,
Celles que le Parnasse en ses fables nous chante,
Ou de qui nos romans font de si beaux portraits,
A l'envi, sur le marbre étaloient leurs attraits.
L'enchanteresse Armide, héroïne du Tasse,
A côté d'Angélique avoit trouvé sa place.
On y voyoit sur-tout Hélène au cœur léger,
Qui causa tant de maux pour un prince berger.
Psyché dans le milieu voit aussi sa statue,
De ces reines des cœurs pour reine reconnue:
La belle à cet aspect s'applaudit en secret,
Et n'en peut détacher ses beaux yeux qu'à regret.
Mais on lui montre encor d'autres marques de gloir
Là ses traits sont de marbre, ailleurs ils sont d'ivoir
Les disciples d'Arachne, à l'envi des pinceaux,
En ont aussi formé de différents tableaux.

Dans l'un on voit les Ris divertir cette belle;
Dans l'autre, les Amours dansent à l'entour d'elle:
Et, sur cette autre toile, Euphrosine et ses sœurs
Ornent ses blonds cheveux de guirlandes de fleurs.
Enfin, soit aux couleurs, ou bien dans la sculpture,
Psyché dans mille endroits rencontre sa figure;
Sans parler des miroirs et du cristal des eaux,
Que ses traits imprimés font paroître plus beaux.

Les endroits où la belle s'arrêta le plus, ce furent les galeries. Là les raretés, les tableaux, les bustes, non de la main des Apelles et des Phidias, mais de la main même des fées, qui ont été les maîtresses de ces grands hommes, composoient un amas d'objets qui ébloüissoit la vue, et qui ne laissoit pas de lui plaire, de la charmer, de lui causer des ravissements, des extases; en sorte que Psyché, passant d'une extrémité en une autre, demeura long-temps immobile, et parut la plus belle statue de ces lieux.

Des galeries elle repasse encore dans les chambres, afin d'en considérer les richesses, les précieux meubles, les tapisseries de toutes les sortes, et d'autres ouvrages conduits par la fille de Jupiter. Sur-tout on voyoit une grande variété dans ces choses, et dans l'ordonnance de chaque chambre: colonnes de porphyre aux alcôves (ne vous étonnez pas de ce mot d'alcôve: c'est une invention moderne, je vous l'avoue; mais ne pouvoit-elle pas être dès-lors en l'esprit des fées? et ne se-

roit-ce point de quelque description de ce palais que les Espagnols, les Arabes, si vous voulez, l'auroient prise[1]?); les chapiteaux de ces colonnes étoient d'airain de Corinthe pour la plupart. Ajoutez à cela les balustres d'or. Quant aux lits, ou c'étoit broderie de perles, ou c'étoit un travail si beau, que l'étoffe n'en devoit pas être considérée. Je n'oublierai pas, comme on peut penser, les cabinets, et les tables de pierreries; vases singuliers et par leur matière, et par l'artifice de leur gravure; enfin de quoi surpasser en prix l'univers entier. Si j'entreprenois de décrire seulement la quatrième partie de ces merveilles, je me rendrois

[1] La Fontaine se trompe : les Espagnols et les Arabes n'avoient pas besoin de recourir aux fées pour imaginer les alcôves. Les anciens les connoissoient : on en pratiquoit presque toujours dans les chambres à coucher de l'*hibernaculum*, ou appartement d'hiver. Le nom d'une alcôve étoit *zotheca*; on les construisoit en bois de citron, et on les ornoit de bronze et d'écailles de tortues. On a trouvé des alcôves antiques à la villa Adriani et à la villa Pompeii. (Voyez Plin. jun. lib. II, epist. XVII. — Plin. *Hist. nat.* lib. XVI, cap. XXIII. — Félibien des Avaux, *les plans et les descriptions de deux des plus belles maisons de campagne de Pline le consul*, 1699, in-12, Paris, p. 22 et 112. Le *palais de Scaurus*, 1819, in-8°, p. 76.) Ce qui a trompé La Fontaine, c'est que l'usage des alcôves en France paroît être peu ancien. J'ai lu dans les mémoires manuscrits intitulés *les Historiettes*, que la célèbre madame de Rambouillet fut la première qui construisit dans son hôtel une alcôve à Paris. J'ignore jusqu'à quel point ce fait est exact. Cet usage nous est venu d'Espagne. Le mot *alcôve* vient du mot espagnol *alcoba*, lui-même dérivé du mot arabe *al-cobba*, qui signifie un dôme, ou toute construction en forme de voûte.

sans doute importun; car à la fin on s'ennuie de tout, et des belles choses comme du reste.

Je me contenterai donc de parler d'une tapisserie relevée d'or, laquelle on fit remarquer principalement à Psyché, non tant pour l'ouvrage, quoiqu'il fût rare, que pour le sujet. La tenture étoit composée de six pièces.

Dans la première on voyoit un chaos,
Masse confuse, et de qui l'assemblage
Faisoit lutter contre l'orgueil des flots
Des tourbillons d'une flamme volage.

Non loin de là, dans un même monceau,
L'air gémissoit sous le poids de la terre:
Ainsi le feu, l'air, la terre, avec l'eau,
Entretenoient une cruelle guerre.

Que fait l'Amour? volant de bout en bout,
Ce jeune enfant, sans beaucoup de mystère,
En badinant vous débrouille le tout,
Mille fois mieux qu'un sage n'eût su faire.

Dans la seconde, un cyclope amoureux,
Pour plaire aux yeux d'une nymphe jolie,
Se démêloit la barbe et les cheveux;
Ce qu'il n'avoit encor fait de sa vie.

En se moquant la nymphe s'enfuyoit:
Amour l'atteint; et l'on voyoit la belle,
Qui, dans un bois, le cyclope prioit
Qu'il l'excusât d'avoir été rebelle.

Dans la troisième, Cupidon paroissoit assis sur un char tiré par des tigres. Derrière ce char un petit Amour menoit en laisse quatre grands dieux, Jupiter, Hercule, Mars, et Pluton; tandis que d'autres enfants les chassoient, et les faisoient marcher à leur fantaisie. La quatrième et la cinquième représentoient en d'autres manières la puissance de Cupidon. Et dans la sixième ce dieu, quoiqu'il eût sujet d'être fier des dépouilles de l'univers, s'inclinoit devant une personne de taille parfaitement belle, et qui témoignoit à son air une très grande jeunesse. C'est tout ce qu'on en pouvoit juger, car on ne lui voyoit point le visage; et elle avoit alors la tête tournée, comme si elle eût voulu se débarrasser d'un nombre infini d'Amours qui l'environnoient. L'ouvrier avoit peint le dieu dans un grand respect, tandis que les Jeux et les Ris, qu'il avoit amenés à sa suite, se moquoient de lui en cachette, et se faisoient signe du doigt que leur maître étoit attrapé. Les bordures de cette tapisserie étoient toutes pleines d'enfants qui se jouoient avec des massues, des foudres et des tridents; et l'on voyoit en beaucoup d'endroits pendre pour trophées force bracelets et autres ornements de femmes.

Parmi cette diversité d'objets, rien ne plut tant à la belle que de rencontrer par-tout son portrait, ou bien sa statue, ou quelque autre ouvrage de cette nature. Il sembloit que ce palais fût un tem-

ple, et Psyché la déesse à qui il étoit consacré. Mais de peur que le même objet se présentant si souvent à elle ne lui devînt ennuyeux, les fées l'avoient diversifié, comme vous savez que leur imagination est féconde. Dans une chambre elle étoit représentée en amazone; dans une autre, en nymphe, en bergère, en chasseresse, en grecque, en persane, en mille façons différentes et si agréables, que cette belle eut la curiosité de les éprouver, un jour l'une, un autre jour l'autre, plus par divertissement et par jeu que pour en tirer aucun avantage, sa beauté se soutenant assez d'elle-même. Cela se passoit toujours avec beaucoup de satisfaction de sa part, force louanges de la part des nymphes, un plaisir extrême de la part du monstre, c'est-à-dire de son époux, qui avoit mille moyens de la contempler sans qu'il se montrât. Psyché se fit donc impératrice, simple bergère, ce qu'il lui plut. Ce ne fut pas sans que les nymphes lui dissent qu'elle étoit belle en toutes sortes d'habits, et sans qu'elle-même se le dît aussi. Ah! si mon mari me voyoit parée de la sorte! s'écrioit-elle souvent étant seule. En ce moment-là son mari la voyoit peut-être de quelque endroit d'où il ne pouvoit être vu; et, outre le plaisir de la voir, il avoit celui d'apprendre ses plus secrètes pensées, et de lui entendre faire un souhait où l'amour avoit pour le moins autant de part que la bonne opinion de soi-même. Enfin il ne se passa

presque point de jour que Psyché ne changeât d'ajustement. Changer d'ajustement tous les jours! s'écria Acanthe; je ne voudrois point d'autre paradis pour nos dames. On avoua qu'il avoit raison, et il n'y en eut pas un dans la compagnie qui ne souhaitât un pareil bonheur à quelque femme de sa connoissance. Cette réflexion étant faite, Polyphile reprit ainsi:

Notre héroïne passa presque tout ce premier jour à voir le logis: sur le soir elle s'alla promener dans les cours et dans les jardins, d'où elle considéra quelque temps les diverses faces de l'édifice, sa majesté, ses enrichissements, et ses graces, la proportion, le bel ordre, et la correspondance de ses parties. Je vous en ferois la description si j'étois plus savant dans l'architecture que je ne suis. A ce défaut, vous aurez recours au palais d'Apollidon, ou bien à celui d'Armide; ce m'est tout un. Quant aux jardins, voyez ceux de Falerine; ils vous pourront donner quelque idée des lieux que j'ai à décrire.

Assemblez, sans aller si loin,
Vaux[1]; Liancourt[2], et leurs naïades,

[1] Vaux-le-Vicomte, situé à dix lieues de Paris, près Melun, et sur les bords de la Seine, demeure célèbre du surintendant Fouquet, qui y dépensa dix-huit millions. Voyez ci-après le *Songe de Vaux*.

[2] Le château de Liancourt étoit remarquable par ses belles eaux et les belles cascades de ses jardins; il est situé près de Clermont

Y joignant, en cas de besoin,
Ruel[1] avecque ses cascades.
Cela fait, de tous les côtés,
Placez en ces lieux enchantés
Force jets affrontant la nue,
Des canaux à perte de vue;
Bordez-les d'orangers, de myrtes, de jasmins,
Qui soient aussi géants que les nôtres sont nains:
Entassez-en des pépinières;
Plantez-en des forêts entières;
Des forêts, où chante en tout temps
Philomèle, honneur des bocages,
De qui le règne, en nos ombrages,
Naît et meurt avec le printemps;
Mêlez-y les sons éclatants
De tout ce que les bois ont d'agréables chantres.
Chassez de ces forêts les sinistres oiseaux;
Que les fleurs bordent leurs ruisseaux;
Que l'Amour habite leurs antres.
N'y laissez entrer toutefois
Aucune hôtesse de ces bois
Qu'avec un paisible zéphyre,
Et jamais avec un satyre.
Point de tels amants dans ces lieux;
Psyché s'en tiendroit offensée:

en Beauvoisis, dans une contrée délicieuse sur la petite rivière d'Arc. Lorsque La Fontaine écrivoit sa Psyché, ce beau domaine avoit passé dans la maison de La Rochefoucauld, par suite du mariage célébré le 13 novembre 1659 entre le prince de Marsillac, fils aîné du duc de La Rochefoucauld, et Charlotte du Plessis, héritière de Liancourt et de La Roche-Guyon.

[1] A Ruel se trouvoit la célèbre maison de plaisance du cardinal de Richelieu, dont les jardins, dans le goût italien, étoient magnifiques.

Ne les offrez point à ses yeux,
Et moins encore à sa pensée.
Qu'en ce canton délicieux
Flore et Pomone, à qui mieux mieux,
Fassent montre de leurs richesses;
Et que ce couple de déesses
Y renouvelle ses présents
Quatre fois au moins tous les ans.
Que tout y naisse sans culture;
Toujours fraîcheur, toujours verdure,
Toujours l'haleine et les soupirs
D'une brigade de zéphyrs.

Psyché ne se promenoit au commencement que dans les jardins, n'osant se fier aux bois, bien qu'on l'assurât qu'elle n'y rencontreroit que des dryades et pas un seul faune. Avec le temps elle devint plus hardie.

Un jour que la beauté d'un ruisseau l'avoit attirée, elle se laissa conduire insensiblement aux replis de l'onde. Après bien des tours, elle parvint à sa source. C'étoit une grotte assez spacieuse, où dans un bassin taillé par les seules mains de la nature, couloit le long d'un rocher une eau argentée, et qui, par son bruit, invitoit à un doux sommeil. Psyché ne se put tenir d'entrer dans la grotte. Comme elle en visitoit les recoins, la clarté, qui alloit toujours en diminuant, lui faillit enfin tout-à-coup. Il y avoit certainement de quoi avoir peur; mais elle n'en eut pas le loisir. Une voix qui lui étoit familière l'assura d'abord: c'é-

toit celle de son époux. Il s'approcha d'elle, la fit asseoir sur un siége couvert de mousse, se mit à ses pieds; et, après lui avoir baisé la main, il lui dit, en soupirant: Faut-il que je doive à la beauté d'un ruisseau une si agréable rencontre? Pourquoi n'est-ce pas à l'amour? Ah! Psyché! Psyché! je vois bien que cette passion et vos jeunes ans n'ont encore guère de commerce ensemble. Si vous aimiez, vous chercheriez le silence et la solitude avec plus de soin que vous ne les évitez maintenant. Vous chercheriez les antres sauvages, et auriez bientôt appris que de tous les lieux où on sacrifie au dieu des amants, ceux qui lui plaisent le plus ce sont ceux où on peut lui sacrifier en secret: mais vous n'aimez point.

Que voulez-vous que j'aime? répondit Psyché. Un mari, dit-il, que vous vous figurerez à votre mode, et à qui vous donnerez telle sorte de beauté qu'il vous plaira.

Oui: mais, repartit la belle, je ne me rencontrerai peut-être pas avec la nature; car il y a bien de la fantaisie en cela. J'ai ouï dire que non seulement chaque nation avoit son goût, mais chaque personne aussi. Une Amazone se proposeroit un mari dont les graces feroient trembler, un mari ressemblant à Mars: moi je m'en proposerai un semblable à l'Amour. Une personne mélancolique ne manqueroit pas de donner à ce mari un air sérieux: moi, qui suis gaie, je lui en donnerai un

enjoué. Enfin je croirai vous faire plaisir en vous attribuant une beauté délicate, et peut-être vous ferai-je tort.

Quoi que c'en soit, dit le mari, vous n'avez pas attendu jusqu'à présent à vous forger une image de votre époux : je vous prie de me dire quelle elle est.

Vous avez dans mon esprit, poursuivit la belle, une mine aussi douce que trompeuse; tous les traits fins; l'œil riant et fort éveillé; de l'embonpoint et de la jeunesse, on ne sauroit se tromper à ces deux points-là : mais je ne sais si vous êtes Éthiopien ou Grec; et quand je me suis fait une idée de vous, la plus belle qu'il m'est possible, votre qualité de monstre vient tout gâter. C'est pourquoi le plus court et le meilleur, selon mon avis, c'est de permettre que je vous voie.

Son mari lui serra la main, et lui dit avec beaucoup de douceur : C'est une chose qui ne se peut, pour des raisons que je ne saurois même vous dire. Je ne saurois donc vous aimer, reprit-elle assez brusquement. Elle en eut regret, d'autant plus qu'elle avoit dit cela contre sa pensée : mais quoi! la faute étoit faite. En vain elle voulut la réparer par quelques caresses : son mari avoit le cœur si serré, qu'il fut un temps assez long sans pouvoir parler. Il rompit à la fin son silence par un soupir, que Psyché n'eut pas plus tôt entendu qu'elle y répondit, bien qu'avec quelque sorte de dé-

fiance. Les paroles de l'oracle lui revenoient en l'esprit. Le moyen de les accorder avec cette douceur passionnée que son époux lui faisoit paroître? Celui qui empoisonnoit, qui brûloit, qui faisoit ses jeux des tortures, soupirer pour un simple mot! Cela sembloit tout-à-fait étrange à notre héroïne; et, à dire vrai, tant de tendresse en un monstre étoit une chose assez nouvelle. Des soupirs il en vint aux pleurs, et des pleurs aux plaintes. Tout cela plut extrêmement à la belle: mais comme il disoit des choses trop pitoyables [1], elle ne put souffrir qu'il continuât, et lui mit premièrement la main sur la bouche, puis la bouche même; et par un baiser, bien mieux qu'elle n'auroit fait avec toutes les paroles du monde, elle l'assura que, tout invisible et tout monstre qu'il vouloit être, elle ne laissoit pas de l'aimer. Ainsi se passa l'aventure de la grotte. Il leur en arriva beaucoup de pareilles.

Notre héroïne ne perdit pas la mémoire de ce que lui avoit dit son époux. Ses rêveries la menoient souvent jusqu'aux lieux les plus écartés de ce beau séjour, et faisoient si bien que la nuit la surprenoit devant qu'elle pût gagner le logis. Aussitôt son mari la venoit trouver sur un char environné de ténèbres; et, plaçant à côté de lui notre jeune épouse, ils se promenoient au bruit

[1] Qui excitoient une pitié ou une compassion trop forte. Aujourd'hui on n'emploie plus en ce sens le mot *pitoyable*, et il se prend presque toujours en mauvaise part.

des fontaines. Je laisse à penser si les protestations, les serments, les entretiens pleins de passion, se renouveloient, et de fois à autres aussi les baisers; non point de mari à femme, il n'y a rien de plus insipide, mais de maîtresse à amant, et, pour ainsi dire, de gens qui n'en seroient encore qu'à l'espérance.

Quelque chose manquoit pourtant à la satisfaction de Psyché. Vous voyez bien que j'entends parler de la fantaisie de son mari, c'est-à-dire de cette opiniâtreté à demeurer invisible. Toute la postérité s'en est étonnée. Pourquoi une résolution si extravagante? Il se peut trouver des personnes laides qui affectent de se montrer; la rencontre n'en est pas rare; mais que ceux qui sont beaux se cachent, c'est un prodige dans la nature; et peut-être n'y avoit-il que cela de monstrueux en la personne de notre époux. Après en avoir cherché la raison, voici ce que j'ai trouvé dans un manuscrit qui est venu depuis peu à ma connoissance.

Nos amants s'entretenoient à leur ordinaire, et la jeune épouse, qui ne songeoit qu'aux moyens de voir son mari, ne perdoit pas une seule occasion de lui en parler. De discours en autre ils vinrent aux merveilles de ce séjour. Après que la belle eut fait une longue énumération des plaisirs qu'elle y rencontroit, disoit-elle, de tous côtés, il se trouva qu'à son compte le principal point y

manquoit. Son mari ne voyoit que trop où elle avoit dessein d'en venir ; mais, comme entre amants les contestations sont quelquefois bonnes à plus d'une chose, il voulut qu'elle s'expliquât, et lui demanda ce que ce pouvoit être que ce point d'une si grande importance, vu qu'il avoit donné ordre aux fées que rien ne manquât. Je n'ai que faire des fées pour cela, repartit la belle : voulez-vous me rendre tout-à-fait heureuse? je vous en enseignerai un moyen bien court : il ne faut.... Mais je vous l'ai dit tant de fois inutilement, que je n'oserois plus vous le dire.

Non, non, reprit le mari, n'appréhendez pas de m'être importune : je veux bien que vous me traitiez comme on fait les dieux ; ils prennent plaisir à se faire demander cent fois une même chose qui vous a dit que je ne suis pas de leur naturel.

Notre héroïne, encouragée par ces paroles, lui repartit : Puisque vous me le permettez, je vous dirai franchement que tous vos palais, tous vos meubles, tous vos jardins, ne sauroient me récompenser d'un moment de votre présence, et vous voulez que j'en sois tout-à-fait privée : car je ne puis appeler présence un bien où les yeux n'ont aucune part.

Quoi! je ne suis pas maintenant de corps auprès de vous, reprit le mari, et vous ne me touchez pas?

Je vous touche, repartit-elle, et sens bien que

vous avez une bouche, un nez, des yeux, un visage, tout cela proportionné comme il faut, et, selon que je m'imagine, assorti de traits qui n'ont pas leurs pareils au monde; mais jusqu'à ce que j'en sois assurée, cette présence de corps dont vous me parlez est présence d'esprit pour moi. Présence d'esprit! repartit l'époux. Psyché l'empêcha de continuer, et lui dit en l'interrompant: Apprenez-moi du moins les raisons qui vous rendent si opiniâtre.

Je ne vous les dirai pas toutes, reprit l'époux; mais afin de vous contenter en quelque façon, examinez la chose en vous-même; vous serez contrainte de m'avouer qu'il est à propos pour l'un et pour l'autre de demeurer en l'état où nous nous trouvons. Premièrement, tenez-vous certaine que du moment que vous n'aurez plus rien à souhaiter, vous vous ennuierez: et comment ne vous ennuieriez-vous pas? les dieux s'ennuient bien; ils sont contraints de se faire de temps en temps des sujets de desir et d'inquiétude: tant il est vrai que l'entière satisfaction et le dégoût se tiennent la main! Pour ce qui me touche, je prends un plaisir extrême à vous voir en peine; d'autant plus que votre imagination ne se forme guère de monstres, j'entends d'images de ma personne, qui ne soient très agréables. Et pour vous dire une raison plus particulière, vous ne doutez pas qu'il n'y ait quelque chose en moi de surnaturel. Nécessai-

rement je suis dieu, ou je suis démon, ou bien enchanteur. Si vous trouvez que je sois démon, vous me haïrez: et si je suis dieu, vous cesserez de m'aimer, ou du moins vous ne m'aimerez plus avec tant d'ardeur; car il s'en faut bien qu'on aime les dieux aussi violemment que les hommes. Quant au troisième, il y a des enchanteurs agréables: je puis être de ceux-là; et possible suis-je tous les trois ensemble. Ainsi le meilleur pour vous est l'incertitude, et qu'après la possession vous ayez toujours de quoi desirer: c'est un secret dont on ne s'étoit pas encore avisé. Demeurons-en là, si vous m'en croyez: je sais ce que c'est d'amour, et le dois savoir.

Psyché se paya de ces raisons, ou, si elle ne s'en paya, elle fit semblant de s'en payer. Cependant elle inventoit mille jeux pour se divertir. Les parterres étoient dépouillés, l'herbe des prairies foulée: ce n'étoient que danses et combats de nymphes, qui se séparoient souvent en deux troupes, et, distinguées par des écharpes de fleurs, comme par des ordres de chevalerie, se jetoient ensuite tout ce que Flore leur présentoit; puis le parti victorieux dressoit un trophée, et dansoit autour, couronné d'œillets et de roses. D'autres fois Psyché se divertissoit à entendre un défi de rossignols, ou à voir un combat naval de cygnes, des tournois et des joutes de poissons. Son plus grand plaisir étoit de présenter un appât

à ces animaux, et, après les avoir pris, de les rendre à leur élément. Les nymphes suivoient en cela son exemple. Il y avoit tous les soirs gageure à qui en prendroit davantage. La plus heureuse en sa pêche obtenoit quelque faveur de notre héroïne : la plus malheureuse étoit condamnée à quelque peine, comme de faire un bouquet ou une guirlande à chacune de ses compagnes. Ces spectacles se terminoient par le coucher du soleil.

Il étoit témoin de la fête,
Paré d'un magnifique atour;
Et, caché le reste du jour,
Sur le soir il montroit sa tête.

Mais comment la montroit-il? environnée d'un diadème d'or et de pourpre, et avec toute la magnificence et la pompe qu'un roi des astres peut étaler.

Le logis fournissoit pareillement ses plaisirs, qui n'étoient tantôt que de simples jeux, et tantôt des divertissements plus solides. Psyché commençoit à ne plus agir en enfant. On lui racontoit les amours des dieux, et les changements de forme qu'a causés cette passion, source de bien et de mal. Le savoir des fées avoit mis en tapisseries les malheurs de Troie, bien qu'ils ne fussent pas encore arrivés. Psyché se les faisoit expliquer. Mais voici un merveilleux effet de l'enchantement. Les

hommes, comme vous savez, ignoroient alors ce bel art que nous appelons comédie; il n'étoit pas même encore dans son enfance; cependant on le fit voir à la belle dans sa plus grande perfection, et tel que Ménandre et Sophocle nous l'ont laissé. Jugez si on y épargnoit les machines, les musiques, les beaux habits, les ballets des anciens, et les nôtres. Psyché ne se contenta pas de la fable, il fallut y joindre l'histoire, et l'entretenir des diverses façons d'aimer qui sont en usage chez chaque peuple; quelles sont les beautés des Scythes; quelles sont celles des Indiens, et tout ce qui est contenu sur ce point dans les archives de l'univers, soit pour le passé, soit pour l'avenir, à l'exception de son aventure, qu'on lui cacha, quelque prière qu'elle fît aux nymphes de la lui apprendre. Enfin, sans qu'elle bougeât de son palais, toutes les affaires qu'Amour a dans les quatre parties du monde lui passèrent devant les yeux.

Que vous dirai-je davantage? On lui enseigna jusqu'aux secrets de la poésie. Cette corruptrice des cœurs acheva de gâter celui de notre héroïne, et la fit tomber dans un mal que les médecins appellent glycomorie[1], qui lui pervertit tous les sens,

[1] Ce mot, d'après son étymologie grecque, signifie une douce folie, un tendre délire; mais nous n'avons pu découvrir un autre exemple de son emploi, même parmi les auteurs qui ont écrit sur la médecine. Cependant ce n'est pas La Fontaine qui a pu le forger.

et la ravit comme à elle-même. Elle parloit, étant seule,

Ainsi qu'en usent les amants
Dans les vers et dans les romans.

Aller rêver au bord des fontaines, se plaindre aux rochers, consulter les antres sauvages, c'étoit où son mari l'attendoit. Il n'y eut chose dans la nature qu'elle n'entretînt de sa passion. Hélas! disoit-elle aux arbres, je ne saurois graver sur votre écorce que mon nom seul, car je ne sais pas celui de la personne que j'aime. Après les arbres, elle s'adressoit aux ruisseaux: ceux-ci étoient ses principaux confidents, à cause de l'aventure que je vous ai dite. S'imaginant que leur rencontre lui étoit heureuse, il n'y en eut pas un auquel elle ne s'arrêtât, jusqu'à espérer qu'elle attraperoit sur leurs bords son mari dormant, et qu'après il seroit inutile au monstre de se cacher.

Dans cette pensée, elle leur disoit à-peu-près les choses que je vais vous dire, et les leur disoit en vers aussi bien que moi.

Ruisseaux, enseignez-moi l'objet de mon amour;
Guidez vers lui mes pas, vous dont l'onde est si pure.
Ne dormiroit-il point en ce sombre séjour,
Payant un doux tribut à votre doux murmure?
En vain, pour le savoir, Psyché vous fait la cour,
En vain elle vous vient conter son aventure.

Vous n'osez déceler cet ennemi du jour,
Qui rit en quelque coin du tourment que j'endure.

Il s'envole avec l'ombre, et me laisse appeler.
Hélas! j'use au hasard de ce mot d'envoler:
Car je ne sais pas même encor s'il a des ailes.
J'ai beau suivre vos bords, et chercher en tous lieux:
Les autres seulement m'en disent des nouvelles,
Et ce que je chéris n'est pas fait pour mes yeux.

Ne doutez point que ces peines dont parloit Psyché n'eussent leurs plaisirs: elle les passoit souvent sans s'apercevoir de la durée, je ne dirai pas des heures, mais des soleils, de sorte que l'on peut dire que ce qui manquoit à sa joie faisoit une partie des douceurs qu'elle goûtoit en aimant; mille fois heureuse si elle eût suivi les conseils de son époux, et qu'elle eût compris l'avantage et le bien que c'est de ne pas atteindre à la suprême félicité! car, sitôt que l'on en est là, il est force que l'on descende, la fortune n'étant pas d'humeur à laisser reposer sa roue. Elle est femme, et Psyché l'étoit aussi, c'est-à-dire incapable de demeurer en un même état. Notre héroïne le fit bien voir par la suite.

Son mari, qui sentoit approcher ce moment fatal, ne la venoit plus visiter avec sa gaieté ordinaire. Cela fit craindre à la jeune épouse quelque refroidissement. Pour s'en éclaircir, comme nous voulons tout savoir, jusqu'aux choses qui nous dé-

plaisent, elle dit à son époux : D'où vient la tristesse que je remarque depuis quelque temps dans tous vos discours? Rien ne vous manque, et vous soupirez! que feriez-vous donc si vous étiez en ma place? N'est-ce point que vous commencez à vous dégoûter? En vérité, je le crains, non pas que je sois devenue moins belle; mais, comme vous dites vous-même, je suis plus vôtre que je n'étois. Seroit-il possible, après tant de cajoleries et de serments, que j'eusse perdu votre amour? Si ce malheur-là m'est arrivé, je ne veux plus vivre.

A peine eut-elle achevé ces paroles, que le monstre fit un soupir, soit qu'il fût touché des choses qu'elle avoit dites, soit qu'il eût un pressentiment de ce qui devoit arriver. Il se mit ensuite à pleurer, mais fort tendrement; puis, cédant à la douleur, il se laissa mollement aller sur le sein de sa jeune épouse, qui de son côté, pour mêler ses larmes avec celles de son mari, pencha doucement la tête; de sorte que leurs bouches se rencontrèrent, et nos amants, n'ayant pas le courage de les séparer, demeurèrent long-temps sans rien dire.

Toutes ces circonstances sont déduites au long dans le manuscrit dont je vous ai parlé tantôt. Il faut que je vous l'avoue; je ne lis jamais cet endroit, que je ne me sente ému. En effet, dit alors Gelaste, qui n'auroit pitié de ces pauvres gens? Perdre la parole! Il faut croire que leurs bouches

s'étoient bien malheureusement rencontrées : cela me semble tout-à-fait digne de compassion. Vous en rirez tant qu'il vous plaira, reprit Polyphile; mais, pour moi, je plains deux amants de qui les caresses sont mêlées de crainte et d'inquiétude. Si, dans une ville assiégée ou dans un vaisseau menacé de la tempête, deux personnes s'embrassoient ainsi, les tiendriez-vous heureuses? Oui vraiment, repartit Gelaste; car en tout ce que vous dites là le péril est encore bien éloigné. Mais, vu l'intérêt que vous prenez à la satisfaction de ces deux époux, et la pitié que vous avez d'eux, vous ne vous hâtez guère de les tirer de ce misérable état où vous les avez laissés : ils mourront si vous ne leur rendez la parole. Rendons-la-leur donc, continua Polyphile.

Au sortir de cette extase, la première chose que fit Psyché, ce fut de passer sa main sur les yeux de son époux, afin de sentir s'ils étoient humides; car elle craignoit que ce ne fût feinte. Les ayant trouvés en bon état, et comme elle les demandoit, c'est-à-dire mouillés de larmes, elle condamna ses soupçons, et fit scrupule de démentir un témoignage de passion beaucoup plus certain que toutes les assurances de bouche, serments, et autres. Cela lui fit attribuer le chagrin de son mari à quelque défaut de tempérament, ou bien à des choses qui ne la regardoient point. Quant à elle, après tant de preuves, la puissance de ses

appas lui sembla trop bien établie, et le monstre trop amoureux, pour faire qu'elle craignît aucun changement.

Lui, au contraire, auroit souhaité qu'elle appréhendât; car c'étoit l'unique moyen de la rendre sage, et de mettre un frein à sa curiosité. Il lui dit beaucoup de choses sur ce sujet, moitié sérieusement, et moitié avec raillerie; à quoi Psyché repartoit fort bien, et le mari déclamoit toujours contre les femmes trop curieuses.

Que vous êtes étrange avec votre curiosité! lui dit son épouse. Est-ce vous désobliger que de souhaiter de vous voir, puisque vous dites vous-même que vous êtes si agréable? Hé bien! quand j'aurai fâché de me satisfaire, qu'en sera-t-il? Je vous quitterai, dit le mari. Et moi, je vous retiendrai, repartit la belle. Mais si j'ai juré par le Styx? continua son époux. Qui est-il ce Styx? dit notre héroïne. Je vous demanderois volontiers s'il est plus puissant que ce qu'on appelle beauté. Quand il le seroit, pourriez-vous souffrir que j'errasse par l'univers, et que Psyché se plaignît d'être abandonnée de son mari sur un prétexte de curiosité, et pour ne pas manquer de parole au Styx? Je ne vous puis croire si déraisonnable. Et le scandale, et la honte...

Il paroît bien que vous ne me connoissez pas, repartit l'époux, de m'alléguer le scandale et la honte: ce sont choses dont je ne me mets guère

en peine. Quant à vos plaintes, qui vous écoutera? et que direz-vous? Je voudrois bien que quelqu'un des dieux fût si téméraire que de vous accorder sa protection! Voyez-vous, Psyché, ceci n'est point une raillerie: je vous aime autant que l'on peut aimer; mais ne me comptez plus pour ami dès le moment que vous m'aurez vu. Je sais bien que vous n'en parlez que par raillerie, et non pas avec un véritable dessein de me causer un tel déplaisir: cependant j'ai sujet de craindre qu'on ne vous conseille de l'entreprendre. Ce ne seront pas les nymphes: elles n'ont garde de me trahir, ni de vous rendre ce mauvais office. Leur qualité de demi-déesses les empêche d'être envieuses; puis, je les tiens toutes par des engagements trop particuliers. Défiez-vous du dehors. Il y a déja deux personnes au pied de ce mont qui vous viennent rendre visite. Vous et moi nous nous passerions fort bien de ce témoignage de bienveillance. Je les chasserois, car elles me choquent, si le destin, qui est maître de toutes choses, me le permettoit. Je ne vous nommerai point ces personnes: elles vous appellent de tous côtés. S'il arrive que le destin porte leurs voix jusqu'à vous, ce que je ne saurois empêcher, ne descendez pas, laissez-les crier, et qu'elles viennent comme elles pourront.

Là-dessus il la quitta, sans vouloir lui dire quelles personnes c'étoient, quoique la belle pro-

mît avec grands serments de ne pas les aller trouver, et encore moins de les croire.

Voilà Psyché fort embarrassée, comme vous voyez. Deux curiosités à-la-fois! Y a-t-il femme qui y résistât? Elle épuisa sur ce dernier point tout ce qu'elle avoit de lumières et de conjectures. Cette visite m'étonne, disoit-elle en se promenant un peu loin des nymphes. Ne seroient-ce point mes parents? Hélas! mon mari est bien cruel d'envier à deux personnes qui n'en peuvent plus la satisfaction de me voir! Si les bonnes gens vivent encore, ils ne sauroient être fort éloignés du dernier moment de leur course. Quelle consolation pour eux que d'apprendre combien je suis pourvue richement, et si, avant que d'entrer dans la tombe, ils voyoient au moins un échantillon des douceurs et des avantages dont je jouis, afin d'en emporter quelque souvenir chez les morts! Mais si ce sont eux, pourquoi mon mari se met-il en peine? ils ne m'ont jamais inspiré que l'obéissance. Vous verrez que ce sont mes sœurs. Il ne doit pas non plus les appréhender. Les pauvres femmes n'ont autre soin que de contenter leurs maris. O dieux! je serois ravie de les mener en tous les endroits de ce beau séjour, et sur-tout de leur faire voir la comédie et ma garde-robe. Elles doivent avoir des enfants, si la mort ne les a privées, depuis mon départ, de ces doux fruits de leur mariage: qu'elles seroient aises de leur repor-

ter mille menus affiquets et joyaux de prix dont je ne tiens compte, et que les nymphes et moi nous foulons aux pieds, tant ce logis en est plein!

Ainsi raisonnoit Psyché, sans qu'il lui fût possible d'asseoir aucun jugement certain sur ces deux personnes: il y avoit même des intervalles où elle croyoit que ce pouvoient être quelques uns de ses amants. Dans cette pensée, elle disoit quelque peu plus bas: Ne va point en prendre l'alarme, charmant époux! laisse-les venir: je te les sacrifierai de la plus cruelle manière dont jamais femme se soit avisée; et tu en auras le plaisir, fussent-ils enfants de roi.

Ces réflexions furent interrompues par le Zéphyre, qu'elle vit venir à grands pas et fort échauffé. Il s'approcha d'elle avec le respect ordinaire, lui dit que ses sœurs étoient au pied de cette montagne; qu'elles avoient plusieurs fois traversé le petit bois sans qu'il leur eût été possible de passer outre, les dragons les arrêtant avec grand'frayeur; qu'au reste c'étoit pitié que de les ouïr appeler; qu'elles n'avoient tantôt plus de voix, et que les échos n'étoient occupés qu'à répéter le nom de Psyché. Le pauvre Zéphyre pensoit bien faire: son maître, qui avoit défendu aux nymphes de donner ce funeste avis, ne s'étoit pas souvenu de lui en parler.

Psyché le remercia agréablement, et lui dit qu'on auroit peut-être besoin de son ministère. Il

ne fut pas sitôt retiré, que la belle, mettant à part les menaces de son époux, ne songea plus qu'aux moyens d'obtenir de lui que ses sœurs seroient enlevées comme elle à la cime de ce rocher. Elle médita une harangue pour ce sujet, ne manqua pas de s'en servir, de bien prendre son temps, et d'entremêler le tout de caresses: faites votre compte qu'elle n'omit rien de ce qui pouvoit contribuer à sa perte. Je voudrois m'être souvenu des termes de cette harangue; vous y trouveriez une éloquence, non pas véritablement d'orateur, ni aussi d'une personne qui n'auroit fait toute sa vie qu'écouter.

La belle représenta, entre autres choses, que son bonheur seroit imparfait tant qu'il demeureroit inconnu. A quoi bon tant d'habits superbes? Il savoit très bien qu'elle avoit de quoi s'en passer: s'il avoit cru à propos de lui en faire un présent, ce devoit être plutôt pour la montre que pour le besoin. Pourquoi les raretés de ce séjour, si on ne lui permettoit de s'en faire honneur? car à son égard ce n'étoit plus raretés: l'émail des parterres, celui des prés, et celui des pierreries, commençoient à lui être égaux; leur différence ne dépendoit plus que des yeux d'autrui. Il ne falloit pas blâmer une ambition dont elle avoit pour exemple tout ce qu'il y a de plus grand au monde. Les rois se plaisent à étaler leurs richesses, et à se montrer quelquefois avec l'éclat et la gloire dont

ils jouissent. Il n'est pas jusqu'à Jupiter qui n'en fasse autant. Quant à elle, cela lui étoit interdit, bien qu'elle en eût plus de besoin qu'aucun autre: car, après les paroles de l'oracle, quelle croyance pouvoit-on avoir de l'état de sa fortune? point d'autre, sinon qu'elle vivoit enfermée dans quelque repaire, où elle se nourrissoit de la proie que lui apportoit son mari, devenue compagne des ours; pourvu qu'encore ce même mari eût attendu jusque-là à la dévorer. Qu'il avoit intérêt, pour son propre honneur; de détruire cette croyance, et qu'elle lui en parloit beaucoup plus pour lui que pour elle; quoique, à dire la vérité, il lui fût fâcheux de passer pour un objet de pitié, après avoir été un objet d'envie. Et que savoit-elle si ses parents n'en étoient point morts, ou n'en mourroient point de douleur? Si ses sœurs l'aimoient, pourquoi leur laisser ce déplaisir? Et si elles avoient d'autres sentiments, y avoit-il un meilleur moyen de les punir que de les rendre témoins de sa gloire? C'est en substance ce que dit Psyché.

Son époux lui repartit: Voilà les meilleures raisons du monde; mais elles ne me persuaderoient pas, s'il m'étoit libre d'y résister. Vous êtes tombée justement dans les trois défauts qui ont le plus accoutumé de nuire aux personnes de votre sexe, la curiosité, la vanité, et le trop d'esprit. Je ne réponds pas à vos arguments, ils sont trop

subtils; et puisque vous voulez votre perte, et que le destin la veut aussi, je vais y mettre ordre, et commander au Zéphyre de vous apporter vos sœurs. Plût au sort qu'il les laissât tomber en chemin!

Non, non, reprit Psyché quelque peu piquée, puisque leur visite vous déplaît tant, ne vous en mettez plus en peine: je vous aime trop pour vous vouloir obliger à ces complaisances. Vous m'aimez trop, repartit l'époux; vous, Psyché, vous m'aimez trop? et comment voulez-vous que je le croie? Sachez que les vrais amants ne se soucient que de leur amour. Que le monde parle, raisonne, croie ce qu'il voudra; qu'on les plaigne, qu'on les envie, tout leur est égal, c'est-à-dire indifférent.

Psyché l'assura qu'elle étoit dans ces sentiments; mais il falloit pardonner quelque chose à sa jeunesse, outre l'amitié qu'elle avoit toujours eue pour ses sœurs; non qu'elle insistât davantage sur la liberté de les voir. En disant qu'elle ne la demandoit pas, ses caresses la demandoient, et l'obtinrent enfin. Son époux lui dit qu'elle possédât à son aise ces sœurs si chéries; qu'afin de lui en donner le loisir, il demeureroit quelques jours sans la venir voir. Et sur ce que notre héroïne lui demanda s'il trouveroit bon qu'elle les régalât de quelques présents: Non seulement elles, lui dit l'époux, mais leur famille, leur parenté. Divertis-

sez-les comme il vous plaira ; donnez-leur diamants et perles ; donnez-leur tout, puisque tout vous appartient. C'est assez pour moi que vous vous gardiez de les croire. Psyché le promit, et ne le tint pas.

Le monstre partit, et quitta sa femme plus matin que de coutume : si bien qu'y ayant encore beaucoup de chemin à faire jusqu'à l'aurore, notre héroïne en acheva une partie en rêvant à la visite qu'elle étoit près de recevoir, une autre partie en dormant. Et à son lever elle fut tout étonnée que les nymphes lui amenèrent ses sœurs. La joie de Psyché ne fut pas moindre que sa surprise : elle en donna mille marques, mille baisers, que ses sœurs reçurent au moins mal qu'il leur fut possible, et avec toute la dissimulation dont elles se trouvèrent capables. Déja l'envie s'étoit emparée du cœur de ces deux personnes. Comment ! on les avoit fait attendre que leur sœur fût éveillée ! Étoit-elle d'un autre sang ? avoit-elle plus de mérite que ses aînées ? Leur cadette être une déesse, et elles de chétives reines ! La moindre chambre de ce palais valoit dix royaumes comme ceux de leurs maris ! Passe encore pour des richesses, mais de la divinité, c'étoit trop. Hé quoi ! les mortelles n'étoient pas dignes de la servir ! on voyoit une douzaine de nymphes à l'entour d'une toilette, à l'entour d'un brodequin : mais quel brodequin ! qui valoit autant que tout ce qu'elles avoient coûté

en habits depuis qu'elles étoient au monde. C'est ce qui rouloit au cœur de ces femmes, ou pour mieux dire de ces furies: je ne devrois plus les appeler autrement.

Cette première entrevue se passa pourtant comme il faut, grace à la franchise de Psyché et à la dissimulation de ses sœurs. Leur cadette ne s'habilla qu'à demi, tant il tardoit à la belle de leur montrer sa béatitude! Elle commença par le point le plus important, c'est-à-dire par les habits, et par l'attirail que le sexe traîne après lui. Il étoit rangé dans des magasins dont à peine on voyoit le bout: vous savez que cet attirail est une chose infinie. Là se rencontroit avec abondance ce qui contribue non seulement à la propreté, mais à la délicatesse: équipage de jour et de nuit, vases et baignoires d'or ciselé, instruments du luxe; laboratoires, non pour les fards: de quoi eussent-ils servi à Psyché, puisque l'usage en étoit alors inconnu? L'artifice et le mensonge ne règnoient pas comme ils font en ce siècle-ci. On n'avoit point encore vu de ces femmes qui ont trouvé le secret de devenir vieilles à vingt ans et de paroître jeunes à soixante, et qui, moyennant trois ou quatre boîtes, l'une d'embonpoint, l'autre de fraîcheur, et la troisième de vermillon, font subsister leurs charmes comme elles peuvent. Certainement l'Amour leur est obligé de la peine qu'elles se donnent. Les laboratoires dont il s'agit

n'étoient donc que pour les parfums : il y en avoit en eaux, en essences, en poudres, en pastilles, et en mille espèces dont je ne sais pas les noms, et qui n'en eurent possible jamais. Quand tout l'empire de Flore, avec les deux Arabies, et les lieux où naît le baume, seroient distillés, on n'en feroit pas un assortiment de senteurs comme celui-là. Dans un autre endroit étoient des piles de joyaux, ornements et chaînes de pierreries, bracelets, colliers, et autres machines qui se fabriquent à Cythère. On étala les filets de perles ; on déploya les habits chamarrés de diamants : il y avoit de quoi armer un million de belles de toutes pièces. Non que Psyché ne se pût passer de ces choses, comme je l'ai déja dit ; elle n'étoit pas de ces conquérantes à qui il faut un peu d'aide : mais, pour la grandeur et pour la forme, son mari le vouloit ainsi.

Ses sœurs soupiroient à la vue de ces objets : c'étoient autant de serpents qui leur rongeoient l'ame. Au sortir de cet arsenal, elles furent menées dans les chambres, puis dans les jardins ; et par-tout elles avaloient un nouveau poison. Une des choses qui leur causa le plus de dépit fut qu'en leur présence notre héroïne ordonna aux zéphyrs de redoubler la fraîcheur ordinaire de ce séjour, de pénétrer jusqu'au fond des bois, d'avertir les rossignols qu'ils se tinssent prêts, et que ses sœurs se promèneroient sur le soir en un tel endroit. Il ne lui reste, se dirent les sœurs à l'oreille,

que de commander aux saisons et aux éléments.

Cependant les nymphes n'étoient pas inutiles: elles préparoient les autres plaisirs, chacune selon son office; celles-là les collations, celles-ci la symphonie; d'autres les divertissements de théâtre. Psyché trouva bon que ces dernières missent son aventure en comédie. On y joua les plus considérables de ses amants, à l'exception du mari, qui ne parut point sur la scène: les nymphes étoient trop bien averties pour le donner à connoître. Mais, comme il falloit une conclusion à la piéce, et que cette conclusion ne pouvoit être autre qu'un mariage, on fit épouser la belle par ambassadeurs; et ces ambassadeurs furent les Jeux et les Ris: mais on ne nomma point le mari.

Ce fut le premier sujet qu'eurent les deux sœurs de douter des charmes de cet époux. Elles s'étoient malicieusement informées de ses qualités, s'imaginant que ce seroit un vieux roi, qui, ne pouvant mieux, amusoit sa femme avec des bijoux. Mais Psyché leur en avoit dit des merveilles; qu'il n'étoit guère plus âgé que la plus jeune d'entre elles deux; qu'il avoit la mine d'un Mars, et pourtant beaucoup de douceur en son procédé; les traits du visage agréables; galant, sur-tout. Elles en seroient juges elles-mêmes: non de ce voyage, il étoit absent; les affaires de son état le retenoient en une province dont elle avoit oublié le nom; au reste, qu'elles se gardassent bien d'interpréter l'o-

racle à la lettre : ces qualités d'incendiaire et d'empoisonneur n'étoient autre chose qu'une énigme qu'elle leur expliqueroit quelque jour, quand les affaires de son époux le lui permettroient.

Les deux sœurs écoutoient ces choses avec un chagrin qui alloit jusqu'au désespoir. Il fallut pourtant se contraindre pour leur honneur, et aussi pour se conserver quelque créance en l'esprit de leur cadette : cela leur étoit nécessaire dans le dessein qu'elles avoient. Les maudites femmes s'étoient proposé de tenter toutes sortes de moyens pour engager leur sœur à se perdre, soit en lui donnant de mauvaises impressions de son mari, soit en renouvelant dans son ame le souvenir d'un de ses amants.

Huit jours se passèrent en divertissements continuels, à toujours changer : nos envieuses se gardoient bien de demander deux fois une même chose ; c'eût été faire plaisir à leur sœur, qui, de son côté, les accabloit de caresses. Moins elles avoient lieu de s'ennuyer, et plus elles s'ennuyoient. Elles auroient pris congé dès le second jour, sans la curiosité de voir ce mari, qu'elles ne croyoient ni si beau ni si aimable que disoit Psyché. Beaucoup de raisons le leur faisoient juger de la sorte : premièrement les paroles de l'oracle ; cette prétendue absence, qui se rencontroit justement dans le temps de leur visite ; cette province dont Psyché avoit oublié le nom ; l'embar-

ras où elle étoit en parlant de son mari : elle n'en parloit qu'en hésitant, étant trop bien née et trop jeune pour pouvoir mentir avec assurance. Ses sœurs faisoient leur profit de tout. L'envie leur ouvroit les yeux : c'est un démon qui ne laisse rien échapper, et qui tire conséquence de toutes choses, aussi bien que la jalousie.

Au bout des huit jours, Psyché congédia ses aînées, avec force dons et prières de revenir : *qu'on ne les feroit plus attendre comme on avoit fait; qu'elle tâcheroit d'obtenir de son mari que les dragons fussent enchaînés*; qu'aussitôt qu'elles seroient arrivées au pied du rocher on les enlèveroit au sommet, soit le Zéphyre en personne, soit son haleine : elles n'auroient qu'à s'abandonner dans les airs. Les présents que leur fit Psyché furent des essences et des pierreries, force raretés à leurs maris, toutes sortes de jouets à leurs enfants; quant aux personnes dont la belle tenoit le jour, deux fioles d'un élixir capable de rajeunir la vieillesse même.

Les deux sœurs parties, et le mari revenu, Psyché lui conta tout ce qui s'étoit passé, et le reçut avec les caresses que l'absence a coutume de produire entre nouveaux mariés, si bien que le monstre, ne trouvant point l'amour de sa femme diminué ni sa curiosité accrue, se mit en l'esprit qu'en vain il craignoit ses sœurs, et se laissa tellement persuader, qu'il agréa leurs visites, et donna

les mains à tout ce que voulut sa femme sur ce sujet.

Les sœurs ne trouvèrent pas à propos de révéler ces merveilles : c'eût été contribuer elles-mêmes à la gloire de leur cadette. Elles dirent que leur voyage avoit été inutile, qu'elles n'avoient point vu Psyché, mais qu'elles espéroient la voir par le moyen d'un jeune homme appelé Zéphyre, qui tournoit sans cesse à l'entour du roc, et qu'elles gagneroient infailliblement, pourvu qu'elles s'en voulussent donner la peine.

Quand elles étoient seules, et qu'on ne pouvoit les entendre, elles se plaignoient l'une à l'autre de la félicité de leur sœur. Si son mari, disoit l'une, est aussi bien fait qu'il est riche, notre cadette se peut vanter que l'épouse de Jupiter n'est pas si heureuse qu'elle. Pourquoi le sort lui a-t-il donné tant d'avantages sur nous? Méritions-nous moins que cette jeune étourdie? et n'avions-nous pas autant de beauté et plus d'esprit qu'elle? Je voudrois que vous sussiez, disoit l'autre, quelle sorte de mari j'ai épousé : il a toujours une douzaine de médecins à l'entour de sa personne. Je ne sais comme il ne les fait point coucher avec lui : car, pour me faire cet honneur, cela ne lui arrive que rarement, et par des considérations d'état; encore faut-il qu'Esculape le lui conseille. Ma condition, continuoit la première, est pire que tout cela; car non seulement mon mari me

prive des caresses qui me sont dues ; mais il en fait part à d'autres personnes. Si votre époux a une douzaine de médecins à l'entour de lui, je puis dire que le mien a deux fois autant de maîtresses, qui toutes, grâces à Lucine, ont le don de fécondité. La famille royale est tantôt si ample, qu'il y auroit de quoi faire une colonie très considérable. C'est ainsi que nos envieuses se confirmoient dans leur mécontentement et dans leur dessein. Un mois étoit à peine écoulé, qu'elles proposèrent un second voyage. Les parents l'approuvèrent fort; les maris ne les désapprouvèrent pas : c'étoit autant de temps passé sans leurs femmes. Elles partent donc, laissent leur train à l'entrée du bois, arrivent au pied du rocher sans obstacle et sans dragons. Le Zéphyre ne parut point, et ne laissa pas de les enlever.

Ce méchant couple amenoit avec lui
La curieuse et misérable Envie,
Pâle démon, que le bonheur d'autrui
Nourrit de fiel et de mélancolie.

Cela ne les rendit pas plus pesantes; au contraire, la maigreur étant inséparable de l'envie, la charge n'en fut que moindre, et elles se trouvèrent en peu d'heures dans le palais de leur sœur. On les y reçut si bien, que leur déplaisir en augmenta de moitié.

Psyché, s'entretenant avec elles, ne se souvint

pas de la manière dont elle leur avoit peint son mari la première fois; et, par un défaut de mémoire où tombent ordinairement ceux qui ne disent pas la vérité, elle le fit de moitié plus jeune, d'une beauté délicate, et non plus un Mars, mais un Adonis qui ne feroit que sortir de page.

Les sœurs, étonnées de ces contradictions, ne surent d'abord qu'en juger. Tantôt elles soupçonnoient leur sœur de se railler d'elles, tantôt de leur déguiser les défauts de son mari. A la fin elles la tournèrent de tant de côtés, que la pauvre épouse avoua la chose comme elle étoit. Ce fut aussitôt de lui glisser leur venin; mais d'une manière que Psyché ne s'en pût apercevoir. Toute honnête femme, lui dirent-elles, se doit contenter du mari que les dieux lui ont donné, quel qu'il puisse être, et ne pas pénétrer plus avant qu'il ne ne plaît à ce mari. Si c'étoit toutefois un monstre que vous eussiez épousé, nous vous plaindrions; d'autant plus que vous pouvez en devenir grosse: et quel déplaisir de mettre au jour des enfants que le jour n'éclaire qu'avec horreur, et qui vous font rougir vous et la nature! Hélas! dit la belle avec un soupir, je n'avois pas encore fait de réflexion là-dessus. Ses sœurs lui ayant allégué de méchantes raisons pour ne s'en pas soucier, se séparèrent un peu d'elle, afin de laisser agir leur venin.

Quand elle fut seule, toutes ses craintes, tous ses soupçons lui revinrent dans la pensée. Ah!

mes sœurs, s'écria-t-elle, en quelle peine vous m'avez mise! Les personnes riches souhaitent d'avoir des enfants: moi qui ne suis entourée que de pierreries, il faut que je fasse des vœux au contraire. C'est être bien malheureuse que de posséder tant de trésors et appréhender la fécondité! Elle demeura quelque temps comme ensevelie dans cette pensée, puis recommença avec plus de véhémence qu'auparavant. Quoi! Psyché peuplera de monstres tout l'univers! Psyché, à qui l'on a dit tant de fois qu'elle le peupleroit d'Amours et de Graces! Non, non; je mourrai plutôt que de m'exposer davantage à un tel hasard. En arrive ce qui pourra, je veux m'éclaircir; et si je trouve que mon mari soit tel que je l'appréhende, il peut bien se pourvoir de femme; je ne voudrois pas l'être un seul moment du plus riche monstre de la nature.

Nos deux furies, qui ne s'étoient pas tant éloignées qu'elles ne pussent voir l'effet du poison, entendirent plus d'à demi ces paroles, et se rapprochèrent. Psyché leur déclara naïvement la résolution qu'elle avoit prise. Pour fortifier ce sentiment, les deux sœurs le combattirent; et, non contentes de le combattre, elles firent encore mille façons propres à augmenter la curiosité et l'inquiétude: elles se parloient à l'oreille, haussoient les épaules, jetoient des regards de pitié sur leur sœur.

La pauvre épouse ne put résister à tout cela. Elle les pressa à la fin d'une telle sorte, qu'après un nombre infini de précautions, elles lui dirent tout bas : Nous voulons bien vous avertir que nous avons vu sur le point du jour un dragon dans l'air. Il voloit avec assez de peine, appuyé sur le Zéphyre, qui voloit aussi à côté de lui. Le Zéphyre l'a soutenu jusqu'à l'entrée d'une caverne effroyable; là le dragon l'a congédié, et s'est étendu sur le sable. Comme nous n'étions pas loin, nous l'avons vu se repaître de toutes sortes d'insectes: vous savez que les avenues de ce palais en fourmillent. Après ce repas et un sifflement, il s'est traîné sur le ventre dans la caverne. Nous, qui étions étonnées et toutes tremblantes, nous nous sommes éloignées de cet endroit avec le moins de bruit que nous avons pu, et avons fait le tour du rocher, de peur que le dragon ne nous entendît lorsque nous vous appellerions. Nous vous avons même appelée moins haut que nous n'avions fait à la précédente visite. Aux premiers accents de notre voix, une douce haleine est venue nous enlever, sans que le Zéphyre ait paru.

C'étoit mensonge que tout cela; cependant Psyché y ajouta foi : les personnes qui sont en peine croient volontiers ce qu'elles appréhendent. De ce moment-là notre héroïne cessa de goûter sa béatitude, et n'eut en l'esprit qu'un dragon imaginaire dont la pensée ne la quitta point. C'étoit, à son

compte, ce digne époux que les dieux lui avoient donné, avec qui elle avoit eu des conversations si touchantes, passé des heures si agréables, goûté de si doux plaisirs. Elle ne trouvoit plus étrange qu'il appréhendât d'être vu: c'étoit judicieusement fait à lui. Il y avoit pourtant des moments où notre héroïne doutoit. Les paroles de l'oracle ne lui sembloient nullement convenir à la peinture de ce dragon. Mais voici comme elle accordoit l'un et l'autre. Mon mari est un démon ou bien un magicien qui se fait tantôt dragon, tantôt loup, tantôt empoisonneur et incendiaire, mais toujours monstre. Il me fascine les yeux, et me fait accroire que je suis dans un palais, servie par des nymphes, environnée de magnificence, que j'entends des musiques, que je vois des comédies; et tout cela, songe: il n'y a rien de réel, sinon que je couche aux côtés d'un monstre ou de quelque magicien; l'un ne vaut pas mieux que l'autre.

Le désespoir de Psyché passa si avant, que ses sœurs eurent tout sujet d'en être contentes; ce que ces misérables femmes se gardèrent bien de témoigner. Au contraire, elles firent les affligées: elles prirent même à tâche de consoler leur cadette, c'est-à-dire de l'attrister encore davantage, et lui faire voir que, puisqu'elle avoit besoin qu'on la consolât, elle étoit véritablement malheureuse. Notre héroïne, ingénieuse à se tour-

menter, fit ce qu'elle put pour les satisfaire. Mille pensées lui vinrent en l'esprit, et autant de résolutions différentes, dont la moins funeste étoit d'avancer ses jours, sans essayer de voir son mari. Je m'en irai, disoit-elle, parmi les morts, avec cette satisfaction que de m'être fait violence pour lui complaire. La curiosité fut toutefois la plus forte, outre le dépit d'avoir servi aux plaisirs d'un monstre. Comment se montrer après cela? Il falloit sortir du monde, mais il en falloit sortir par une voie honorable: c'étoit de tuer celui qui se trouveroit avoir abusé de sa beauté, et se tuer elle-même après.

Psyché ne se put rien imaginer de plus à propos ni de plus expédient; elle en demeura donc là. Il ne restoit plus que de trouver les moyens de l'exécuter; c'est où la difficulté consistoit; car, premièrement, de voir son mari, il ne se pouvoit; on emportoit les flambeaux dès qu'elle étoit dans le lit: de le tuer, encore moins; il n'y avoit en ce séjour bienheureux ni poison, ni poignard, ni autre instrument de vengeance et de désespoir. Nos envieuses y pourvurent, et promirent à la pauvre épouse de lui apporter au plus tôt une lampe et un poignard: elle cacheroit l'un et l'autre jusqu'à l'heure que le sommeil se rendoit maître de ce palais, et tenoit charmés le monstre et les nymphes; car c'étoit un des plaisirs de ce

beau séjour, que de bien dormir. Dans ce dessein les deux sœurs partirent.

Pendant leur absence, Psyché eut grand soin de s'affliger, et encore plus grand soin de dissimuler son affliction. Tous les artifices dont les femmes ont coutume de se servir quand elles veulent tromper leurs maris furent employés par la belle : ce n'étoient qu'embrassements et caresses, complaisances perpétuelles, protestations et serments de ne point aller contre le vouloir de son cher époux ; on n'y omit rien, non seulement envers le mari, mais envers les nymphes : les plus clairvoyantes y furent trompées. Que si elle se trouvoit seule, l'inquiétude la reprenoit. Tantôt elle avoit peine à s'imaginer qu'un mari qu'à toutes sortes de marques elle avoit sujet de croire jeune et bien fait, qui avoit la peau et l'humeur si douces, le ton de voix si agréable, la conversation si charmante ; qu'un mari qui aimoit sa femme et qui la traitoit comme une maîtresse ; qu'un mari, dis-je, qui étoit servi par des nymphes, et qui traînoit à sa suite tous les plaisirs, fût quelque magicien ou quelque dragon. Ce que la belle avoit trouvé si délicieux au toucher, et si digne de ses baisers, étoit donc la peau d'un serpent! Jamais femme s'étoit-elle trompée de la sorte? D'autres fois elle se remettoit en mémoire la pompe funèbre qui avoit servi de cérémonie à son mariage, les horribles hôtes de ce rocher,

sur-tout le dragon qu'avoient vu ses sœurs, et qui, étant soutenu par le Zéphyre, ne pouvoit être autre que son mari. Cette dernière pensée l'emportoit toujours sur les autres, soit par une fatalité particulière, soit à cause que c'étoit la pire, et que notre esprit va naturellement là.

Au bout de cinq ou six jours les deux sœurs revinrent. Elles s'étoient abandonnées dans les airs comme si elles eussent voulu se laisser tomber. Un souffle agréable les avoit incontinent enlevées et portées au sommet du roc. Psyché leur demanda dès l'abord où étoient la lampe et le poignard.

Les voici, dit ce couple; et nous vous assurons
De la clarté que fait la lampe.
Pour le poignard, il est des bons,
Bien affilé, de bonne trempe.
Comme nous vous aimons, et ne négligeons rien
Quand il s'agit de votre bien,
Nous avons eu le soin d'empoisonner la lame:
Tenez-vous sûre de ses coups;
C'est fait du monstre votre époux,
Pour peu que ce poignard l'entame.
A ces mots, un trait de pitié
Toucha le cœur de notre belle.
Je vous rends graces, leur dit-elle,
De tant de marques d'amitié.

Psyché leur dit ces paroles assez froidement; ce qui leur fit craindre qu'elle n'eût changé d'avis: mais elles reconnurent bientôt que l'esprit de leur

cadette étoit toujours dans la meme assiette, et que ce sentiment de pitié, dont elle n'avoit pas été la maîtresse, étoit ordinaire à ceux qui sont sur le point de faire du mal à quelqu'un.

Quand nos deux furies eurent mis leur sœur en train de se perdre, elles la quittèrent, et ne firent pas long séjour aux environs de cette montagne.

Le mari vint sur le soir, avec une mélancolie extraordinaire, et qui lui devoit être un pressentiment de ce qui se préparoit contre lui : mais les caresses de sa femme le rassurèrent. Il se coucha donc, et s'abandonna au sommeil aussitôt qu'il fut couché.

Voilà Psyché bien embarrassée. Comme on ne connoît l'importance d'une action que quand on est près de l'exécuter, elle envisagea la sienne dans ce moment-là avec ses suites les plus fâcheuses, et se trouva combattue de je ne sais combien de passions aussi contraires que violentes. L'appréhension, le dépit, la pitié, la colère, et le désespoir, la curiosité principalement, tout ce qui porte à commettre quelque forfait, et tout ce qui en détourne, s'empara du cœur de notre héroïne, et en fit la scène de cent agitations différentes. Chaque passion la tiroit à soi. Il fallut pourtant se déterminer. Ce fut en faveur de la curiosité que la belle se déclara : car, pour la colère, il lui fut impossible de l'écouter, quand elle songea qu'elle

alloit tuer son mari. On n'en vient jamais à une telle extrémité sans de grands scrupules, et sans avoir beaucoup à combattre. Qu'on fasse telle mine que l'on voudra, qu'on se querelle, qu'on se sépare, qu'on proteste de se haïr, il reste toujours un levain d'amour entre deux personnes qui ont été unies si étroitement.

Ces difficultés arrêtèrent la pauvre épouse quelque peu de temps. Elle les franchit à la fin, se leva sans bruit, prit le poignard et la lampe qu'elle avoit cachés, s'en alla le plus doucement qu'il lui fut possible vers l'endroit du lit où le monstre s'étoit couché, avançant un pied, puis un autre, et prenant bien garde à les poser par mesure, comme si elle eût marché sur des pointes de diamants. Elle retenoit jusqu'à son haleine, et craignoit presque que ses pensées ne la décelassent. Il s'en fallut peu qu'elle ne priât son ombre de ne point faire de bruit en l'accompagnant.

A pas tremblants et suspendus,
Elle arrive enfin où repose
Son époux aux bras étendus,
Époux plus beau qu'aucune chose:
C'étoit aussi l'Amour: son teint, par sa fraîcheur,
Par son éclat, par sa blancheur,
Rendoit le lis jaloux, faisoit honte à la rose.
Avant que de parler du teint,
Je devrois vous avoir dépeint,
Pour aller par ordre en l'affaire,
La posture du dieu. Son col étoit penché:

C'est ainsi que le Somme en sa grotte est couché;
Ce qu'il ne falloit pas vous taire.
Ses bras à demi nus étaloient des appas,
Non d'un Hercule, ou d'un Atlas,
D'un Pan, d'un Sylvain, ou d'un Faune,
Ni même ceux d'une Amazone;
Mais ceux d'une Vénus à l'âge de vingt ans.
Ses cheveux épars et flottants,
Et que les mains de la Nature
Avoient frisés à l'aventure,
Celles de Flore parfumés,
Cachoient quelques attraits dignes d'être estimés;
Mais Psyché n'en étoit qu'à prendre plus facile:
Car, pour un qu'ils cachoient, elle en soupçonnoit mille.
Leurs anneaux, leurs boucles, leurs nœuds,
Tour-à-tour de Psyché reçurent tous des vœux:
Chacun eut à part son hommage.
Une chose nuisit pourtant à ces cheveux;
Ce fut la beauté du visage.
Que vous en dirai-je? et comment
En parler assez dignement?
Suppléez à mon impuissance:
Je ne vous aurois d'aujourd'hui
Dépeint les beautés de celui
Qui des beautés a l'intendance.
Que dirois-je des traits où les Ris sont logés?
De ceux que les Amours ont entre eux partagés?
Des yeux aux brillantes merveilles,
Qui sont les portes du desir;
Et sur-tout des lèvres vermeilles,
Qui sont les sources du plaisir?

100258

Psyché demeura comme transportée à l'aspect de son époux. Dès l'abord elle jugea bien que c'é-

toit l'Amour; car quel autre dieu lui auroit paru si agréable?

Ce que la beauté, la jeunesse, le divin charme qui communique à ces choses le don de plaire; ce qu'une personne faite à plaisir peut causer aux yeux de volupté, et de ravissement à l'esprit, Cupidon en ce moment-là le fit sentir à notre héroïne. Il dormoit à la manière d'un dieu, c'est-à-dire profondément, penché nonchalamment sur un oreiller, un bras sur sa tête, l'autre bras tombant sur les bords du lit, couvert à demi d'un voile de gaze, ainsi que sa mère en use, et les nymphes aussi, et quelquefois les bergères.

La joie de Psyché fut grande, si l'on doit appeler joie ce qui est proprement extase: encore ce mot est-il foible, et n'exprime pas la moindre partie du plaisir que reçut la belle. Elle bénit mille fois le défaut du sexe, se sut très bon gré d'être curieuse, bien fâchée de n'avoir pas contrevenu dès le premier jour aux défenses qu'on lui avoit faites, et à ses serments. Il n'y avoit pas d'apparence, selon son sens, qu'il en dût arriver du mal; au contraire, cela étoit bien, et justifioit les caresses que jusque-là elle avoit cru faire à un monstre. La pauvre femme se repentoit de ne lui en avoir pas fait davantage: elle étoit honteuse de son peu d'amour, toute prête de réparer cette faute si son mari le souhaitoit, quand même il ne le souhaiteroit pas.

Ce ne fut pas à elle peu de retenue de ne point jeter et lampe et poignard pour s'abandonner à son transport. Véritablement le poignard lui tomba des mains, mais la lampe non: elle en avoit trop affaire, et n'avoit pas encore vu tout ce qu'il y avoit à voir. Une telle commodité ne se rencontroit pas tous les jours; il s'en falloit donc servir: c'est ce qu'elle fit, sollicitée de faire cesser son plaisir par son plaisir même. Tantôt la bouche de son mari lui demandoit un baiser, et tantôt ses yeux; mais la crainte de l'éveiller l'arrêtoit tout court. Elle avoit de la peine à croire ce qu'elle voyoit, se passoit la main sur les yeux, craignant que ce ne fût songe et illusion; puis recommençoit à considérer son mari. Dieux immortels! dit-elle en soi-même, est-ce ainsi que sont faits les monstres? Comment donc est fait ce que l'on appelle Amour? Que tu es heureuse, Psyché! Ah! divin époux! pourquoi m'as-tu refusé si longtemps la connoissance de ce bonheur? Craignois-tu que je n'en mourusse de joie? Étoit-ce pour plaire à ta mère ou à quelqu'une de tes maîtresses? car tu es trop beau pour ne faire le personnage que de mari. Quoi! je t'ai voulu tuer! quoi! cette pensée m'est venue! O dieux! je frémis d'horreur à ce souvenir. Suffisoit-il pas, cruelle Psyché, d'exercer ta rage contre toi seule? L'univers n'y eût rien perdu: et sans ton époux que deviendroit-il? Folle que je suis! mon mari est

immortel : il n'a pas tenu à moi qu'il ne le fût point.

Après ces réflexions, il lui prit envie de regarder de plus près celui qu'elle n'avoit déja que trop vu. Elle pencha quelque peu l'instrument fatal qui l'avoit jusque-là servie si utilement. Il en tomba sur la cuisse de son époux une goutte d'huile enflammée. La douleur éveilla le dieu. Il vit la pauvre Psyché qui, toute confuse, tenoit sa lampe ; et, ce qui fut le plus malheureux, il vit aussi le poignard tombé près de lui.

Dispensez-moi de vous raconter le reste : vous seriez touchés de trop de pitié au récit que je vous ferois.

Là finit de Psyché le bonheur et la gloire :
Et là votre plaisir pourroit cesser aussi.
Ce n'est pas mon talent d'achever une histoire
Qui se termine ainsi.

Ne laissez pas de continuer, dit Acanthe, puisque vous nous l'avez promis : peut-être aurez-vous mieux réussi que vous ne croyez. Quand cela seroit, reprit Polyphile, quelle satisfaction aurez-vous ? Vous verrez souffrir une belle, et en pleurerez, pour peu que j'y contribue. Eh bien ! repartit Acanthe, nous pleurerons. Voilà un grand mal pour nous ! les héros de l'antiquité pleuroient bien. Que cela ne vous empêche pas de conti-

nuer. La compassion a aussi ses charmes, qui ne sont pas moindres que ceux du rire; je tiens même qu'ils sont plus grands, et crois qu'Ariste est de mon avis. Soyez si tendre et si émouvant que vous voudrez, nous ne vous en écouterons tous deux que plus volontiers.

Et moi, dit Gelaste, que deviendrai-je? Dieu m'a fait la grace de me donner des oreilles aussi bien qu'à vous. Quand Polyphile les consulteroit, et qu'il ne feroit pas tant le pathétique, la chose n'en iroit que mieux, vu la manière d'écrire qu'il a choisie.

Le sentiment de Gelaste fut approuvé. Et Ariste, qui s'étoit tu jusque-là, dit en se tournant vers Polyphile: Je voudrois que vous me pussiez attendrir le cœur par le récit des aventures de votre belle; je lui donnerois des larmes avec le plus grand plaisir du monde. La pitié est celui des mouvements du discours qui me plaît le plus: je le préfère de bien loin aux autres. Mais ne vous contraignez point pour cela: il est bon de s'accommoder à son sujet; mais il est encore meilleur de s'accommoder à son génie. C'est pourquoi suivez le conseil que vous a donné Gelaste.

Il faut bien que je le suive, continua Polyphile: comment ferois-je autrement? J'ai déja mêlé malgré moi de la gaieté parmi les endroits les plus sérieux de cette histoire; je ne vous assure pas que tantôt je n'en mêle aussi parmi les plus tristes.

C'est un défaut dont je ne me saurois corriger, quelque peine que j'y apporte.

Défaut pour défaut, dit Gelaste, j'aime beaucoup mieux qu'on me fasse rire quand je dois pleurer, que si l'on me faisoit pleurer lorsque je dois rire. C'est pourquoi, encore une fois, continuez comme vous avez commencé.

Laissons-lui reprendre haleine auparavant, dit Acanthe; le grand chaud étant passé, rien ne nous empêche de sortir d'ici, et de voir en nous promenant les endroits les plus agréables de ce jardin. Bien que nous les ayons vus plusieurs fois, je ne laisse pas d'en être touché, et crois qu'Ariste et Polyphile le sont aussi. Quant à Gelaste, il aimeroit mieux employer son temps autour de quelque Psyché, que de converser avec des arbres et des fontaines. On pourra tantôt le satisfaire: nous nous asseoirons sur l'herbe menue pour écouter Polyphile, et plaindrons les peines et les infortunes de son héroïne avec une tendresse d'autant plus grande que la présence de ces objets nous remplira l'ame d'une douce mélancolie. Quand le soleil nous verra pleurer, ce ne sera pas un grand mal: il en voit bien d'autres par l'univers qui en font autant, non pour le malheur d'autrui, mais pour le leur propre. Acanthe fut cru, et on se leva.

Au sortir de cet endroit, ils firent cinq ou six cents pas sans rien dire. Gelaste, ennuyé de ce

long silence, l'interrompit; et fronçant un peu son sourcil: Je vous ai, dit-il, tantôt laissés mettre le plaisir de rire après celui de pleurer: trouverez-vous bon que je vous guérisse de cette erreur? Vous savez que le rire est ami de l'homme, et le mien particulier: m'avez-vous cru capable d'abandonner sa défense sans vous contredire le moins du monde? Hélas! non, repartit Acanthe; car, quand il n'y auroit que le plaisir de contredire, vous le trouverez assez grand pour nous engager en une très longue et très opiniâtre dispute.

Ces paroles, à quoi Gelaste ne s'attendoit point, et qui firent faire un petit éclat de risée, l'interdirent un peu. Il en revint aussitôt. Vous croyez, dit-il, vous sauver par-là; c'est l'ordinaire de ceux qui ont tort, et qui connoissent leur foible, de chercher des fuites: mais évitez tant que vous voudrez le combat, si faut-il que vous m'avouiez que votre proposition est absurde, et qu'il vaut mieux rire que pleurer.

A le prendre en général comme vous faites, poursuivit Ariste, cela est vrai; mais vous falsifiez notre texte. Nous vous disons seulement que la pitié est celui des mouvements du discours que nous tenons le plus noble, le plus excellent si vous voulez; je passe encore outre, et le maintiens le plus agréable: voyez la hardiesse de ce paradoxe.

O dieux immortels! s'écria Gelaste, y a-t-il des gens assez fous au monde pour soutenir une opi-

nion si extravagante? Je ne dis pas que Sophocle et Euripide ne me divertissent davantage que quantité de faiseurs de comédies; mais mettez les choses en pareil degré d'excellence, quitterez-vous le plaisir de voir attraper deux vieillards par un drôle comme Phormion, pour aller pleurer avec la famille du roi Priam? Oui, encore un coup, je le quitterai, dit Ariste. Et vous aimerez mieux, ajouta Gelaste, écouter Sylvandre [1] faisant des plaintes, que d'entendre Hylas entretenant agréablement ses maîtresses? C'est un autre point, poursuivit Ariste; mettez les choses, comme vous dites, en pareil degré d'excellence, je vous répondrai là-dessus: Sylvandre, après tout, pourroit faire de telles plaintes, que vous les préfèreriez vous-même aux bons mots d'Hylas [2].

Aux bons mots d'Hylas! repartit Gelaste: pensez-vous bien à ce que vous dites? Savez-vous quel homme c'est que l'Hylas de qui nous parlons? C'est le véritable héros d'Astrée: c'est un homme plus nécessaire dans le roman, qu'une douzaine de Céladons. Avec cela, dit Ariste, s'il y en avoit deux, ils vous ennuieroient; et les autres, en quelque nombre qu'ils soient, ne vous ennuient point. Mais nous ne faisons qu'insister l'un et l'autre pour

[1] Personnage du roman d'*Astrée*. Sylvandre est d'Urfé, l'auteur même du roman.

[2] Voyez l'*Astrée*, 1633, in-8°, première partie, liv. I, tome I, page 35

notre avis, sans en apporter d'autre fondement que notre avis même. Ce n'est pas là le moyen de terminer la dispute, ni de découvrir qui a tort ou qui a raison.

Cela me fait souvenir, dit Acanthe, de certaines gens dont les disputes se passent entières à nier et à soutenir, et point d'autre preuve. Vous en allez voir une pareille si vous ne vous y prenez d'autre sorte.

C'est à quoi il faut remédier, dit Ariste; cette matière en vaut bien la peine, et nous peut fournir beaucoup de choses dignes d'être examinées. Mais, comme elles mériteroient plus de temps que nous n'en avons, je suis d'avis de ne toucher que le principal, et qu'après nous réduisions la dispute au jugement qu'on doit faire de l'ouvrage de Polyphile, afin de ne pas sortir entièrement du sujet pour lequel nous nous rencontrons ici. Voyons seulement qui établira le premier son opinion. Comme Gelaste est l'agresseur, il seroit juste que ce fût lui. Néanmoins je commencerai s'il le veut.

Non, non, dit Gelaste, je ne veux point qu'on m'accorde de privilége: vous n'êtes pas assez fort pour donner de l'avantage à votre ennemi. Je vous soutiens donc que, les choses étant égales, la plus saine partie du monde préfèrera toujours la comédie à la tragédie. Que dis-je, la plus saine partie du monde? mais tout le monde. Je vous de-

mande où le goût universel d'aujourd'hui se porte. La cour, les dames, les cavaliers, les savants, le peuple, tout demande la comédie; point de plaisir que la comédie. Aussi voyons-nous qu'on se sert indifféremment de ce mot de comédie pour qualifier tous les divertissements du théâtre[1]: on n'a jamais dit, Les tragédiens; ni, Allons à la tragédie.

Vous en savez mieux que moi la véritable raison, dit Ariste, et que cela vient du mot de bourgade, en grec. Comme cette érudition seroit longue, et qu'aucun de nous ne l'ignore, je la laisse à part, et m'arrêterai seulement à ce que vous dites. Parceque le mot de comédie est pris abusivement pour toutes les espèces du dramatique, la comédie est préférable à la tragédie: n'est-ce pas là bien conclure? Cela fait voir seulement que la comédie est plus commune; et parcequ'elle est plus commune, je pourrois dire qu'elle touche moins les esprits.

Voilà bien conclure à votre tour, répliqua Gelaste: le diamant est plus commun que certaines pierres; donc le diamant touche moins les yeux. Hé! mon ami! ne voyez-vous pas qu'on ne se lasse jamais de rire? On peut se lasser du jeu, de la bonne chère, des dames; mais de rire, point. Avez-vous entendu dire à qui que ce soit: Il y a

[1] Sous ce rapport la langue a changé.

huit jours entiers que nous rions; je vous prie, pleurons aujourd'hui?

Vous sortez toujours, dit Ariste, de notre thèse, et apportez des raisons si triviales, que j'en ai honte pour vous.

Voyez un peu l'homme difficile! reprit Gelaste. Et vraiment, puisque vous voulez que je discoure de la comédie et du rire en philosophe platonicien, j'y consens; faites-moi seulement la grace de m'écouter. Le plaisir dont nous devons faire le plus de cas est toujours celui qui convient le mieux à notre nature; car c'est s'unir à soi-même que de le goûter. Or, y a-t-il rien qui nous convienne mieux que le rire? Il n'est pas moins naturel à l'homme que la raison; il lui est même particulier: vous ne trouverez aucun animal qui rie, et en rencontrerez quelques uns qui pleurent. Je vous défie, tout sensible que vous êtes, de jeter des larmes aussi grosses que celles d'un cerf qui est aux abois, ou du cheval de ce pauvre prince dont on voit la pompe funèbre dans l'onzième livre de l'Énéide. Tombez d'accord de ces vérités; je vous laisserai après pleurer tant qu'il vous plaira : vous tiendrez compagnie au cheval du pauvre Pallas, et moi je rirai avec tous les hommes.

La conclusion de Gelaste fit rire ses trois amis, Ariste comme les autres : après quoi celui-ci dit : Je vous nie vos deux propositions, aussi bien la

seconde que la première. Quelque opinion qu'ait eue l'école jusqu'à présent, je ne conviens pas avec elle que le rire appartienne à l'homme privativement au reste des animaux. Il faudroit entendre la langue de ces derniers pour connoître qu'ils ne rient point. Je les tiens sujets à toutes nos passions : il n'y a, pour ce point-là, de différence entre nous et eux que du plus au moins, et en la manière de s'exprimer. Quant à votre première proposition, tant s'en faut que nous devions toujours courir après les plaisirs qui nous sont les plus naturels, et que nous avons le plus à commandement, que ce n'est pas même un plaisir de posséder une chose très commune. De là vient que dans Platon l'Amour est fils de la Pauvreté, voulant dire que nous n'avons de passion que pour les choses qui nous manquent, et dont nous sommes nécessiteux. Ainsi le rire, qui nous est, à ce que vous dites, si familier, sera dans la scène le plaisir des laquais et du menu peuple; le pleurer, celui des honnêtes gens.

Vous poussez la chose un peu trop loin, dit Acanthe; je ne tiens pas que le rire soit interdit aux honnêtes gens. Je ne le tiens pas non plus, reprit Ariste. Ce que je dis n'est que pour payer Gelaste de sa monnoie. Vous savez combien nous avons ri en lisant Térence, et combien je ris en voyant les Italiens : je laisse à la porte ma raison et mon argent, et je ris après tout mon soûl. Mais que les

belles tragédies ne nous donnent une volupté plus grande que celle qui vient du comique, Gelaste ne le niera pas lui-même, s'il y veut faire réflexion.

Il faudroit, repartit froidement Gelaste, condamner à une très grosse amende ceux qui font ces tragédies dont vous nous parlez. Vous allez là pour vous réjouir, et vous y trouvez un homme qui pleure auprès d'un autre homme, et cet autre auprès d'un autre, et tous ensemble avec la comédienne qui représente Andromaque, et la comédienne avec le poëte : c'est une chaîne de gens qui pleurent, comme dit votre Platon. Est-ce ainsi que l'on doit contenter ceux qui vont là pour se réjouir?

Ne dites point qu'ils y vont pour se réjouir, reprit Ariste; dites qu'ils y vont pour se divertir. Or je vous soutiens, avec le même Platon, qu'il n'y a divertissement égal à la tragédie, ni qui mène plus les esprits où il plaît au poëte. Le mot dont se sert Platon fait que je me figure le même poëte se rendant maître de tout un peuple, et faisant aller les ames comme des troupeaux, et comme s'il avoit en ses mains la baguette du dieu Mercure. Je vous soutiens, dis-je, que les maux d'autrui nous divertissent, c'est-à-dire qu'ils nous attachent l'esprit.

Ils peuvent attacher le vôtre agréablement, poursuivit Gelaste, mais non pas le mien. En vé-

rité, je vous trouve de mauvais goût. Il vous suffit que l'on vous attache l'esprit; que ce soit avec des charmes agréables ou non, avec les serpents de Tisiphone, il ne vous importe. Quand vous me feriez passer l'effet de la tragédie pour une espèce d'enchantement, cela feroit-il que l'effet de la comédie n'en fût un aussi? Ces deux choses étant égales, serez-vous si fou que de préférer la première à l'autre?

Mais vous-même, reprit Ariste, osez-vous mettre en comparaison le plaisir du rire avec la pitié; la pitié, qui est un ravissement, une extase? Et comment ne le seroit-elle pas, si les larmes que nous versons pour nos propres maux sont, au sentiment d'Homère, non pas tout-à-fait au mien; si les larmes, dis-je, sont, au sentiment de ce divin poëte, une espèce de volupté? Car en cet endroit où il fait pleurer Achille et Priam, l'un du souvenir de Patrocle, l'autre de la mort du dernier de ses enfants, il dit qu'ils se soûlent de ce plaisir; il les fait jouir du pleurer, comme si c'étoit quelque chose de délicieux.

Le ciel vous veuille envoyer beaucoup de jouissances pareilles, reprit Gelaste; je n'en serai nullement jaloux. Ces extases de la pitié n'accommodent pas un homme de mon humeur. Le rire a pour moi quelque chose de plus vif et de plus sensible: enfin le rire me rit davantage. Toute la nature est en cela de mon avis. Allez-vous-en à la

cour de Cythérée, vous y trouverez des ris, et jamais de pleurs.

Nous voici déja retombés, dit Ariste, dans ces raisons qui n'ont aucune solidité: vous êtes le plus frivole défenseur de la comédie que j'aie vu depuis long-temps.

Et nous voici retombés dans le platonisme, répliqua Gelaste: demeurons-y donc, puisque cela vous plaît tant. Je m'en vais vous dire quelque chose d'essentiel contre le pleurer, et veux vous convaincre par ce même endroit d'Homère dont vous avez fait votre capital. Quand Achille a pleuré son soûl (par parenthèse, je crois qu'Achille ne rioit pas de moins bon courage; tout ce que font les héros, ils le font dans le suprême degré de perfection); lorsqu'Achille, dis-je, s'est rassasié de ce beau plaisir de verser des larmes, il dit à Priam: Vieillard, tu es misérable; telle est la condition des mortels, ils passent leur vie dans les pleurs. Les dieux seuls sont exempts de mal, et vivent là-haut à leur aise, sans rien souffrir. Que répondrez-vous à cela?

Je répondrai, dit Ariste, que les mortels sont mortels quand ils pleurent de leurs douleurs; mais, quand ils pleurent des douleurs d'autrui, ce sont proprement des dieux.

Les dieux ne pleurent ni d'une façon ni d'une autre, reprit Gelaste: pour le rire, c'est leur partage. Qu'il ne soit ainsi: Homère dit en un autre

endroit que, quand les bienheureux immortels virent Vulcain qui boitoit dans leur maison, il leur prit un rire inextinguible. Par ce mot d'inextinguible[1], vous voyez qu'on ne peut trop rire ni trop long-temps; par celui de bienheureux, que la béatitude consiste au rire.

Par ces deux mots que vous dites, reprit Ariste, je vois qu'Homère a failli, et ne vois rien autre chose. Platon l'en reprend dans son troisième de la République. Il le blâme de donner aux dieux un rire démesuré, et qui seroit même indigne de personnes tant soit peu considérables.

Pourquoi voulez-vous qu'Homère ait plutôt failli

[1] L'abbé Grou, traducteur de la République de Platon (t. I, p. 134, édit. 1794, in-12), dit qu'il s'est servi de cette expression *rire inextinguible* d'après La Fontaine, qui l'emploie dans une de ses fables en traduisant le vers d'Homère dont il s'agit dans cet endroit de Platon:

Un rire inextinguible en l'Olympe éclata.

Il ne faut pas croire, d'après cette remarque de Grou, que ce mot *inextinguible* fût nouveau, même du temps de La Fontaine; car il se trouve dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie: mais cette épithète appliquée au mot *rire* formoit en françois une alliance de mots hardie et neuve. Ce n'étoit cependant que la traduction littérale du mot grec Ἄσβεστος qu'Homère emploie (*Iliad.* I, 599). Toutefois madame Dacier n'a pas osé le rendre littéralement, et s'est servie d'une périphrase, en mettant *un rire qui ne finissoit point;* et l'auteur de la traduction latine interlinéaire n'a aussi rendu ce mot que par un équivalent, *immensus.* Depuis La Fontaine, le *rire inextinguible* est devenu une expression en quelque sorte consacrée pour rendre ce vers d'Homère.

que Platon? répliqua Gelaste. Mais laissons les autorités, et n'écoutons que la raison seule. Nous n'avons qu'à examiner sans prévention la comédie et la tragédie. Il arrive assez souvent que cette dernière ne nous touche point: car le bien ou le mal d'autrui ne nous touche que par rapport à nous-mêmes, et en tant que nous croyons que pareille chose nous peut arriver, l'amour-propre faisant sans cesse que l'on tourne les yeux sur soi. Or, comme la tragédie ne nous représente que des aventures extraordinaires, et qui vraisemblablement ne nous arriveront jamais, nous n'y prenons point de part, et nous sommes froids, à moins que l'ouvrage ne soit excellent, que le poëte ne nous transforme, que nous ne devenions d'autres hommes par son adresse, et ne nous mettions en la place de quelque roi. Alors j'avoue que la tragédie nous touche, mais de crainte, mais de colère, mais de mouvements funestes qui nous renvoient au logis pleins des choses que nous avons vues, et incapables de tout plaisir. La comédie, n'employant que des aventures ordinaires et qui peuvent nous arriver, nous touche toujours plus ou moins, selon son degré de perfection. Quand elle est fort bonne, elle nous fait rire. La tragédie nous attache, si vous voulez; mais la comédie nous amuse agréablement, et mène les ames aux Champs-Élysées, au lieu que vous les menez dans la demeure des malheureux. Pour

preuve infaillible de ce que j'avance, prenez garde que, pour effacer les impressions que la tragédie avoit faites en nous, on lui fait souvent succéder un divertissement comique; mais de celui-ci à l'autre il n'y a point de retour: ce qui vous fait voir que le suprême degré du plaisir, après quoi il n'y a plus rien, c'est la comédie. Quand on vous la donne, vous vous en retournez content et de belle humeur; quand on ne vous la donne pas, vous vous en retournez chagrin et rempli de noires idées. C'est ce qu'il y a à gagner avec les Orestes et les OEdipes, tristes fantômes qu'a évoqués le poëte magicien dont nous avons parlé tantôt. Encore serions-nous heureux s'ils excitoient le terrible toutes les fois que l'on nous les fait paroître: cela vaut mieux que de s'ennuyer; mais où sont les habiles poëtes qui nous dépeignent ces choses au vif? Je ne veux pas dire que le dernier soit mort avec Euripide ou avec Sophocle; je dis seulement qu'il n'y en a guère. La difficulté n'est pas si grande dans le comique; il est plus assuré de nous toucher, en ce que ses incidents sont d'une telle nature, que nous nous les appliquons à nous-mêmes plus aisément.

Cette fois-là, dit Ariste, voilà des raisons solides, et qui méritent qu'on y réponde; il faut y tâcher. Le même ennui qui nous fait languir pendant une tragédie où nous ne trouvons que de médiocres beautés, est commun à la comédie et à tous les

ouvrages de l'esprit, particulièrement aux vers: je vous le prouverois aisément si c'étoit la question; mais ne s'agissant que de comparer deux choses également bonnes, chacune selon son genre, et la tragédie, à ce que vous dites vous-même, devant l'être souverainement, nous ne devons considérer la comédie que dans un pareil degré. En ce degré donc vous dites qu'on peut passer de la tragédie à la comédie; et de celle-ci à l'autre, jamais. Je vous le confesse, mais je ne tombe pas d'accord de vos conséquences ni de la raison que vous apportez. Celle qui me semble la meilleure est que dans la tragédie nous faisons une grande contention d'ame; ainsi on nous représente ensuite quelque chose qui délasse notre cœur, et nous remet en l'état où nous étions avant le spectacle, afin que nous en puissions sortir ainsi que d'un songe. Par votre propre raisonnement, vous voyez déja que la comédie touche beaucoup moins que la tragédie. Il reste à prouver que cette dernière est beaucoup plus agréable que l'autre. Mais auparavant, de crainte que la mémoire ne m'en échappe, je vous dirai qu'il s'en faut bien que la tragédie nous renvoie chagrins et mal satisfaits, la comédie tout-à-fait contents et de belle humeur; car, si nous apportons à la tragédie quelque sujet de tristesse qui nous soit propre, la compassion en détourne l'effet ailleurs, et nous sommes heureux de répandre pour les maux d'au-

trui les larmes que nous gardions pour les nôtres. La comédie, au contraire, nous faisant laisser notre mélancolie à la porte, nous la rend lorsque nous sortons. Il ne s'agit donc que du temps que nous employons au spectacle, et que nous ne saurions mieux employer qu'à la pitié. Premièrement, niez-vous qu'elle soit plus noble que le rire?

Il y a si long-temps que nous disputons, repartit Gelaste, que je ne vous veux plus rien nier.

Et moi je vous veux prouver quelque chose, reprit Ariste; je vous veux prouver que la pitié est le mouvement le plus agréable de tous. Votre erreur provient de ce que vous confondez ce mouvement avec la douleur. Je crains celle-ci encore plus que vous ne faites: quant à l'autre, c'est un plaisir, et très grand plaisir. En voici quelques raisons nécessaires, et qui vous prouveront par conséquent que la chose est telle que je vous dis. La pitié est un mouvement charitable et généreux, une tendresse de cœur dont tout le monde se sait bon gré. Y a-t-il quelqu'un qui veuille passer pour un homme dur et impénétrable à ses traits? Or, qu'on ne fasse les choses louables avec un très grand plaisir, je m'en rapporte à la satisfaction intérieure des gens de bien; je m'en rapporte à vous-même, et vous demande si c'est une chose louable que de rire. Assurément ce n'en est pas une, non plus que de boire et de manger, ou de prendre

quelque plaisir qui ne regarde que notre intérêt. Voilà donc déja un plaisir qui se rencontre en la tragédie, et qui ne se rencontre pas en la comédie. Je vous en puis alléguer beaucoup d'autres. Le principal, à mon sens, c'est que nous nous mettons au-dessus des rois par la pitié que nous avons d'eux, et devenons dieux à leur égard, contemplant d'un lieu tranquille leurs embarras, leurs afflictions, leurs malheurs; *ni plus ni moins que* les dieux considèrent de l'Olympe les misérables mortels. La tragédie a encore cela au-dessus de la comédie, que le style dont elle se sert est sublime; et les beautés du sublime, si nous en croyons Longin et la vérité, sont bien plus grandes et ont tout un autre effet que celles du médiocre. Elles enlèvent l'ame, et se font sentir à tout le monde avec la soudaineté des éclairs. Les traits comiques, tout beaux qu'ils sont, n'ont ni la douceur de ce charme ni sa puissance. Il est de ceci comme d'une beauté excellente, et d'une autre qui a des graces: celle-ci plaît, mais l'autre ravit. Voilà proprement la différence que l'on doit mettre entre la pitié et le rire. Je vous apporterois plus de raisons que vous n'en souhaiteriez, s'il n'étoit temps de terminer la dispute. Nous sommes venus pour écouter Polyphile; c'est lui cependant qui nous écoute avec beaucoup de silence et d'attention, comme vous voyez.

Je veux bien ne pas répliquer, dit Gelaste, et

avoir cette complaisance pour lui : mais ce sera à condition que vous ne prétendrez pas m'avoir convaincu ; sinon, continuons la dispute.

Vous ne me ferez point en cela de tort, reprit Polyphile ; mais vous en ferez peut-être à Acanthe, qui meurt d'envie de vous faire remarquer les merveilles de ce jardin.

Acanthe ne s'en défendit pas trop. Il répondit toutefois à l'honnêteté de Polyphile ; mais en même temps il ne laissa pas de s'écarter. Ses trois amis le suivirent. Ils s'arrêtèrent *long*-temps à l'endroit qu'on appelle le Fer-à-cheval, ne se pouvant lasser d'admirer cette longue suite de beautés toutes différentes qu'on découvre du haut des rampes.

Là, dans des chars dorés, le prince avec sa cour
Va goûter la fraîcheur sur le déclin du jour.
L'un et l'autre Soleil, unique en son espèce,
Étale aux regardants sa pompe et sa richesse.
Phébus brille à l'envi du monarque françois ;
On ne sait bien souvent à qui donner sa voix :
Tous deux sont pleins d'éclat et rayonnants de gloire.
Ah ! si j'étois aidé des Filles de mémoire,
De quels traits j'ornerois cette comparaison !
Versailles, ce seroit le palais d'Apollon :
Les belles de la cour passeroient pour les Heures.
Mais peignons seulement ces charmantes demeures.

En face d'un parterre au palais opposé
Est un amphithéâtre en rampes divisé.

La descente en est douce, et presque imperceptible;
Elles vont vers leur fin d'une pente insensible.
D'arbrisseaux toujours verts les bords en sont ornés.
Le myrte, par qui sont les amants couronnés,
Y range son feuillage en globe, en pyramide;
Tel jadis le tailloient les ministres d'Armide.
Au haut de chaque rampe, un sphynx aux larges flancs
Se laisse entortiller de fleurs par des enfants.
Il se joue avec eux, leur rit à sa manière,
Et ne se souvient plus de son humeur si fière.
Au bas de ce degré, Latone et ses jumeaux
De gens durs et grossiers font de vils animaux,
Les changent avec l'eau que sur eux ils répandent[1].
Déja les doigts de l'un en nageoires s'étendent;
L'autre en le regardant est métamorphosé:
De l'insecte et de l'homme un autre est composé:
Son épouse le plaint d'une voix de grenouille;
Le corps est femme encor. Tel lui-même se mouille,
Se lave, et plus il croit effacer tous ces traits,
Plus l'onde contribue à les rendre parfaits.
La scène est un bassin d'une vaste étendue.
Sur les bords, cette engeance, insecte devenue,
Tâche de lancer l'eau contre les déités.
A l'entour de ce lieu, pour comble de beautés,

[1] La Fontaine, après avoir parlé du parterre qui est en face du château de Versailles, décrit le *bassin de Latone* situé au centre de la demi-lune de ce parterre, et au milieu duquel ont été placés, sur plusieurs gradins de marbre rouge, le groupe en marbre blanc de Latone avec ses enfants, Apollon et Djane, et des grenouilles jetant de l'eau qui couvre tout le groupe. Ces grenouilles représentent les paysans de la Libye, métamorphosés par Jupiter sur la plainte que lui en fit Latone, à laquelle ils avoient refusé un peu d'eau pour se rafraîchir quand elle fuyoit pour échapper aux persécutions de Junon.

Une troupe immobile et sans pieds se repose,
Nymphes, héros, et dieux de la métamorphose,
Termes, de qui le sort sembleroit ennuyeux
S'ils n'étoient enchantés par l'aspect de ces lieux
Deux parterres ensuite entretiennent la vue.
Tous deux ont leurs fleurons d'herbe tendre et menue,
Tous deux ont un bassin qui lance ses trésors,
Dans le centre en aigrette, en arcs le long des bords.
L'onde sort du gosier de différents reptiles.
Là sifflent les lézards, germains des crocodiles :
Et là mainte tortue, apportant sa maison,
Alonge en vain le cou pour sortir de prison.
Enfin, par une allée aussi large que belle,
On descend vers deux mers d'une forme nouvelle.
L'une est un rond à pans [1], l'autre est un long canal,
Miroirs où l'on n'a point épargné le cristal [2].
Au milieu du premier, Phébus, sortant de l'onde,
A quitté de Téthys la demeure profonde.
En rayons infinis l'eau sort de son flambeau ;
On voit presque en vapeur se résoudre cette eau.
Telle la chaux exhale une blanche fumée.
D'atomes de cristal une nue est formée :
Et lorsque le Soleil se trouve vis-à-vis,
Son éclat l'enrichit des couleurs de l'iris.
Les coursiers de ce dieu, commençant leur carrière,
A peine ont hors de l'eau la croupe tout entière :
Cependant on les voit impatients du frein ;
Ils forment la rosée en secouant leur crin.
Phébus quitte à regret ces humides demeures :
Il se plaint à Téthys de la hâte des Heures.

[1] Le *bassin d'Apollon*, qui est vis-à-vis celui de Latone, à l'autre extrémité de l'*allée Verte* ou *allée Royale*.

[2] Le *grand canal*, qui est immédiatement après le *bassin d'Apollon* : il a la forme d'une croix.

Elles poussent son char par leurs mains préparé,
Et disent que le Somme en sa grotte est rentré.
Cette figure à pans d'une place est suivie[1].
Mainte allée en étoile, à son centre aboutie,
Mène aux extrémités de ce vaste pourpris.
De tant d'objets divers les regards sont surpris.
Par sentiers alignés l'œil va de part et d'autre:
Tout chemin est allée au royaume du Nostre[2].
Muses, n'oublions pas à parler du canal.
Cherchons des mots choisis pour peindre son cristal.
Qu'il soit pur, transparent; que cette onde argentée
Loge en son moite sein la blanche Galatée.
Jamais on n'a trouvé ses rives sans zéphyrs:
Flore s'y rafraîchit au vent de leurs soupirs.

[1] Dans le bassin d'Apollon on voit aujourd'hui ce dieu représenté en bronze, tiré par quatre coursiers, et environné de tritons, de baleines, et de dauphins. Quoique ce bassin ait été refait en partie en 1737 et en 1738, cependant dès l'an 1674 ce groupe figuroit les mêmes choses, ainsi que le prouve la *Description sommaire du château de Versailles* par Felibien, Paris, 1674, in-12, p. 86. Il paroît que lorsque La Fontaine écrivoit, c'est-à-dire cinq ou six ans avant la publication de l'ouvrage de Felibien, ce groupe étoit tout différent, puisque notre auteur ne parle ni de tritons, ni de baleines, ni de dauphins, mais de Téthys et des Heures qui poussent le char du dieu.

[2] André Le Nostre, contrôleur-général des bâtiments du roi, arts et manufactures de France, et chevalier de Saint-Michel, étoit né à Paris, en 1613, d'un père qui étoit chargé du soin du jardin des Tuileries. André Le Nostre avoit environ quarante ans lorsque Fouquet lui donna occasion de développer son génie pour les jardins d'apparat dans la construction de ceux de Vaux-le-Vicomte. Louis XIV, qui distingua son mérite, le fit travailler à Versailles, à Saint-Germain, à Trianon, à Clugny, à Marly. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt-sept ans, étant mort au mois de septembre de l'an 1700.

Les nymphes d'alentour souvent dans les nuits sombres
S'y vont baigner en troupe à la faveur des ombres.
Les lieux que j'ai dépeints, le canal, le rond-d'eau,
Parterre d'un dessin agréable et nouveau,
Amphithéâtres, jets, tous au palais répondent,
Sans que de tant d'objets les beautés se confondent.
Heureux ceux de qui l'art a ces traits inventés!
On ne connoissoit point autrefois ces beautés.
Tous parcs étoient vergers du temps de nos ancêtres;
Tous vergers sont faits parcs: le savoir de ces maîtres
Change en jardins royaux ceux des simples bourgeois,
Comme en jardins des dieux il change ceux des rois.
Que ce qu'ils ont planté dure mille ans encore!
Tant qu'on aura des yeux, tant qu'on chérira Flore,
Les nymphes des jardins loueront incessamment
Cet art qui les savoit loger si richement.

Polyphile et ensuite ses trois amis prirent là-dessus occasion de parler de l'intelligence qui est l'ame de ces merveilles, et qui fait agir tant de mains savantes pour la satisfaction du monarque. Je ne rapporterai point les louanges qu'on lui donna; elles furent grandes, et par conséquent ne lui plairoient pas. Les qualités sur lesquelles nos quatre amis s'étendirent furent sa fidélité et son zèle. On remarqua que c'est un génie qui s'applique à tout, et ne se relâche jamais. Ses principaux soins sont de travailler pour la gloire de son maître; mais il ne croit pas que le reste soit indigne de l'occuper. Rien de ce qui regarde Jupiter n'est au-dessous des ministres de sa puissance.

Nos quatre amis, étant convenus de toutes ces choses, allèrent ensuite voir le salon et la galerie qui sont demeurés debout après la fête qui a été tant vantée. On a jugé à propos de les conserver, afin d'en bâtir de plus durables sur le modèle. Tout le monde a ouï parler des merveilles de cette fête, des palais devenus jardins, et des jardins devenus palais; de la soudaineté[1] avec laquelle on a créé, s'il faut ainsi dire, ces choses, et qui rendra les enchantements croyables à l'avenir. Il n'y a point de peuple en l'Europe que la renommée n'ait entretenu de la magnificence de ce spectacle. Quelques personnes en ont fait la description avec beaucoup d'élégance et d'exactitude[2]; c'est pourquoi je ne m'arrêterai point en

[1] Vieux mot qui est si clair et si expressif qu'il n'a pas besoin d'être expliqué. On le rencontre fréquemment dans nos vieux auteurs. Voici quelques exemples; nous aurons occasion d'en citer d'autres par la suite.

« Par *soudaineté* et légèreté de changement, tantost elle dissipe, « tantost elle rassemble. » (MONTAIGNE, *Essays*, l. II, c. 12.)

« Nous ne nous apercevons pas de ce changement à cause de « sa *soudaineté*. » (AMYOT, *Plutarque*, *OEuvres morales*, t. XIII, p. 210.)

Delille a osé se servir de ce mot, mais non sans précaution.

La grace lui donna son facile abandon,
Cette *soudaineté* que nous vante Montagne.

(*L'Imagination*, chant III, t. VIII, p. 155, *des OEuvres de Delille*, édit. 1824, in-8°.)

[2] Ces fêtes célèbres commencèrent le 7 mai 1664, et continuèrent sept jours de suite. On en trouve une description très détaillée dans presque toutes les éditions de Molière, à la suite de la pièce

cet endroit : je dirai seulement que nos quatre amis s'assirent sur le gazon qui borde un ruisseau, ou plutôt une goulette [1], dont cette galerie est ornée. Les feuillages qui la couvroient, étant déjà secs et rompus en beaucoup d'endroits, laissoient entrer assez de lumière pour faire que Polyphile lût aisément : il commença donc de cette sorte le récit des malheurs de son héroïne.

intitulée *la Princesse d'Élide*, composée pour cette circonstance. Louis XIV avoit fait venir exprès d'Italie l'architecte Vigarani, quoiqu'il fût âgé de soixante-seize ans. Il dirigea ces fêtes sous les ordres du duc de Saint-Aignan, alors premier gentilhomme de la chambre.

[1] Le grand Dictionnaire de Arts de Furetière, 1696, in-folio, explique le mot *goulette* de la manière suivante : « Petit canal taillé « sur des tablettes de pierres ou de marbre que l'on pose en pente « pour le jet des eaux. De petits bassins en coquille interrompent « ce canal d'espace en espace, et de ces bassins l'eau sort par « bouillons ou par des chutes dans des cascades et autres en- « droits. »

LIVRE SECOND.

La criminelle Psyché n'eut pas l'assurance de dire un mot. Elle se pouvoit jeter à genoux devant son mari; elle lui pouvoit conter comme la chose s'étoit passée, et si elle n'eût justifié entièrement son dessein, elle en auroit du moins rejeté la faute sur ses deux sœurs: en tout cas elle pouvoit demander pardon, prosternée aux pieds de l'Amour, les lui embrassant avec des marques de repentir, et les lui mouillant de ses larmes. Il y avoit outre cela un parti à prendre; c'étoit de relever le poignard par la pointe, et le présenter à son mari, en lui découvrant son sein, et en l'invitant de percer un cœur qui s'étoit révolté contre lui. L'étonnement et sa conscience lui ôtèrent l'usage de la parole et celui des sens: elle demeura immobile; et, baissant les yeux, elle attendit avec des transes mortelles sa destinée.

Cupidon, outré de colère, ne sentit pas la moitié du mal que la goutte d'huile lui auroit fait dans un autre temps. Il jeta quelques regards foudroyants sur la malheureuse Psyché: puis, sans lui faire seulement la grace de lui reprocher son

crime, ce dieu s'envola, et le palais disparut. Plus de nymphes, plus de zéphyrs: la pauvre épouse se trouva seule sur le rocher, demi-morte, pâle, tremblante, et tellement possédée de son excessive douleur, qu'elle demeura long-temps les yeux attachés à terre sans se connoître, et sans prendre garde qu'elle étoit nue. Ses habits de fille étoient à ses pieds: elle avoit les yeux dessus, et ne les apercevoit pas.

Cependant l'Amour étoit demeuré dans l'air, afin de voir à quelles extrémités son épouse seroit réduite, ne voulant pas qu'elle se portât à aucune violence contre sa vie; soit que le courroux du dieu n'eût pas éteint tout-à-fait en lui la compassion, soit qu'il réservât Psyché à de longues peines, et à quelque chose de plus cruel que de se tuer soi-même. Il la vit tomber évanouie sur la roche dure: cela le toucha, mais non jusqu'au point de l'obliger à ne se plus souvenir de la faute de son épouse.

Psyché ne revint à soi de long-temps après. La première pensée qu'elle eut, ce fut de courir à un précipice. Là, considérant les abymes, leur profondeur, les pointes des rocs toutes prêtes à la mettre en pièces, et levant quelquefois les yeux vers la Lune, qui l'éclairoit: Sœur du Soleil, lui dit-elle, que l'horreur du crime ne t'empêche pas de me regarder: sois témoin du désespoir d'une malheureuse; et fais-moi la grace de raconter à

celui que j'ai offensé les circonstances de mon trépas, mais ne les raconte point aux personnes dont je tiens le jour. Tu vois dans ta course des misérables, dis-moi, y en a-t-il un de qui l'infortune ne soit légère au prix de la mienne? Rochers élevés, qui serviez naguère de fondements à un palais dont j'étois maîtresse, qui auroit dit que la nature vous eût formés pour me servir maintenant à un usage si différent?

A ces mots elle regarda encore le précipice; et en même temps la mort se montra à elle sous la forme la plus affreuse. Plusieurs fois elle voulut s'élancer, plusieurs fois aussi un sentiment naturel l'en empêcha. Quelles sont, dit-elle, mes destinées! J'ai quelque beauté, je suis jeune; il n'y a qu'un moment que je possédois le plus agréable de tous les dieux, et je vas mourir! Je me vas moi-même donner la mort! Faut-il que l'aurore ne se lève plus pour Psyché! Quoi! voilà les derniers instants qui me sont donnés par les Parques! Encore si ma nourrice me fermoit les yeux! si je n'étois point privée de la sépulture!

Ces irrésolutions et ces retours vers la vie, qui font la peine de ceux qui meurent, et dont les plus désespérés ne sont pas exempts, entretinrent un cruel combat dans le cœur de notre héroïne. Douce lumière, s'écria-t-elle, qu'il est difficile de te quitter! Hélas! en quels lieux irai-je quand je me serai bannie moi-même de ta présence? Chari-

tables filles d'enfer, aidez-moi à rompre les nœuds qui m'attachent; venez, venez me représenter ce que j'ai perdu.

Alors elle se recueillit en elle-même; et l'image de son malheur, étouffant enfin ce reste d'amour pour la vie, l'obligea de s'élancer avec tant de promptitude et de violence, que le Zéphyre, qui l'observoit, et qui avoit ordre de l'enlever quand le comble du désespoir l'auroit amenée à ce point, n'eut presque pas le loisir d'y apporter le remède. Psyché n'étoit plus, s'il eût attendu encore un moment. Il la retira du gouffre, et lui faisant prendre un autre chemin dans les airs que celui qu'elle avoit choisi, il l'éloigna de ces lieux funestes, et l'alla poser avec ses habits sur le bord d'un fleuve dont la rive, extraordinairement haute et fort escarpée, pouvoit passer pour un précipice encore plus horrible que le premier.

C'est l'ordinaire des malheureux d'interpréter toutes choses sinistrement. Psyché se mit en l'esprit que son époux, outré de ressentiment, ne l'avoit fait transporter sur le bord d'un fleuve qu'afin qu'elle se noyât; ce genre de mort étant plus capable de le satisfaire que l'autre, parcequ'il étoit plus lent, et par conséquent plus cruel: peut-être même ne falloit-il pas qu'elle souillât de sang ces rochers. Savoit-elle si son mari ne les avoit point destinés à un usage tout opposé? Ce pouvoit être une retraite amoureuse, où l'infant de Cypre,

craignant sa mère, logeoit secrètement ses maîtresses, comme il y avoit logé son épouse; car le lieu étoit écarté et inaccessible: ainsi elle auroit commis un sacrilége, si elle avoit fait servir à son désespoir ce qui ne servoit qu'aux plaisirs.

Voilà comme raisonnoit la pauvre Psyché, ingénieuse à se procurer du mal, mais bien éloignée de l'intention qu'avoit eue l'Amour, à qui cet endroit où la belle se trouvoit alors étoit venu fortuitement dans l'esprit, ou qui peut-être l'avoit laissé à la discrétion du Zéphyre. Il vouloit la faire souffrir; tant s'en faut qu'il exigeât d'elle une mort si prompte. Dans cette pensée, il défendit au Zéphyre de la quitter, pour quelque occasion que ce fût, quand même Flore lui auroit donné un rendez-vous, tant que cette première violence eût jeté son feu.

Je me suis étonné cent fois comme le Zéphyre n'en devint pas amoureux. Il est vrai que Flore a bien du mérite: puis de courir sur les pas d'un maître, et d'un maître comme l'Amour, c'eût été à lui une perfidie trop grande, et même inutile.

Le Zéphyre ayant donc l'œil incessamment sur Psyché, et lui voyant regarder le fleuve d'une manière toute pitoyable[1], il se douta de quelque nouvelle pensée de désespoir; et, pour n'être pas surpris encore une fois, il en avertit aussitôt le

[1] D'une manière qui excitoit la compassion ou la pitié. Sur l'emploi de ce mot en ce sens, voyez ci-dessus, p. 66.

dieu de ce fleuve, qui, de bonne fortune, tenoit sa cour à deux pas de là, et qui avoit alors auprès de lui la meilleure partie de ses nymphes.

Ce dieu étoit d'un tempérament froid, et ne se soucioit pas beaucoup d'obliger la belle ni son mari. Néanmoins, la crainte qu'il eut que les poëtes ne le diffamassent si la première beauté du monde, fille de roi, et femme d'un dieu, se noyoit chez lui, et ne l'appelassent frère du Styx; cette crainte, dis-je, l'obligea de commander à ses nymphes qu'elles recueillissent Psyché, et qu'elles la portassent vers l'autre rive, qui étoit moins haute et plus agréable que celle-là, près de quelque habitation. Les nymphes lui obéirent avec beaucoup de plaisir. Elles se rendirent toutes à l'endroit où étoit la belle, et se cachèrent sous le rivage.

Psyché faisoit alors des réflexions sur son aventure, ne sachant que conjecturer du dessein de son mari, ni à quelle mort se résoudre. A la fin, tirant de son cœur un profond soupir: Eh bien! dit-elle, je finirai ma vie dans les eaux: veuillent seulement les destins que ce supplice te soit agréable! Aussitôt elle se précipita dans le fleuve, bien étonnée de se voir incontinent entre les bras de Cymodocé et de la gentille Naïs. Ce fut la plus heureuse rencontre du monde. Ces deux nymphes ne faisoient presque que de la quitter: car l'Amour en avoit choisi de toutes les sortes et dans

tous les chœurs pour servir de filles d'honneur à notre héroïne pendant le temps bienheureux où elle avoit part aux affections et à la fortune d'un dieu.

Cette rencontre, qui devoit du moins lui apporter quelque consolation, ne lui apporta au contraire que du déplaisir. Comment se résoudre sans mourir à paroître ainsi malheureuse et abandonnée devant celles qui la servoient il n'y avoit pas plus d'une heure? Telle est la folie de l'esprit humain : les personnes nouvellement déchues de quelque état florissant fuient les gens qui les connoissent, avec plus de soin qu'elles n'évitent les étrangers, et préfèrent souvent la mort au service qu'on leur peut rendre. Nous supportons le malheur, et ne saurions supporter la honte.

Je ne vous assurerai pas si ce fleuve avoit des Tritons, et ne sais pas bien si c'est la coutume des fleuves que d'en avoir. Ce que je vous puis assurer, c'est qu'aucun Triton n'approcha de notre héroïne : les seules naïades eurent cet honneur. Elles se pressoient si fort autour de la belle, que malaisément un Triton y eût trouvé place. Naïs et Cymodocé la tenoient entre leurs bras, tandis que d'abattement et de lassitude elle se laissoit aller la tête languissamment, tantôt sur l'une, tantôt sur l'autre, arrosant leur sein tour-à-tour avec ses larmes.

Aussitôt qu'elle fut à bord, ces deux nymphes,

qui avoient été du nombre de ses favorites, comme prudentes et discrètes entre toutes les nymphes du monde, firent signe à leurs compagnes de se retirer; et, ne diminuant rien du respect avec lequel elles la servoient pendant sa fortune, elles prirent ses habits des mains du Zéphyre, qui se retira aussi, et demandèrent à Psyché si elle ne vouloit pas bien qu'elles eussent l'honneur de l'habiller encore une fois. Psyché se jeta à leurs pieds pour toute réponse, et les leur baisa.

Cet abaissement excessif leur causa beaucoup de confusion et de pitié. L'Amour même en fut touché plus que de pas une chose qui fût arrivée à notre héroïne depuis sa disgrace. Il ne l'avoit point quittée de vue, recevant quelque satisfaction à l'aspect du mal qu'elle se faisoit; car cela ne pouvoit partir que d'un bon principe. Cupidon goûtoit dans les airs ce cruel plaisir. Le battement de ses ailes obligea Naïs et Cymodocé de tourner la tête: elles aperçurent le dieu; et, par considération tout au moins autant que par respect, mais principalement pour faire plaisir à la belle, elles se retirèrent à leur tour.

Eh bien! Psyché, dit l'Amour, que te semble de ta fortune? Est-ce impunément que l'on veut tuer le maître des dieux? Il te tardoit que tu te fusses détruite: te voilà contente. Tu sais comme je suis fait; tu m'as vu: mais de quoi cela te peut-il servir? Je t'avertis que tu n'es plus mon épouse.

Jusque-là la pauvre Psyché l'avoit écouté sans lever les yeux : à ce mot d'épouse elle dit : Hélas! je suis bien éloignée de prendre cette qualité; je n'ose seulement espérer que vous me recevrez pour esclave. Ni mon esclave non plus, reprit l'Amour; c'est de ma mère que tu l'es; je te donne à elle. Et garde-toi bien d'attenter contre ta vie; je veux que tu souffres, mais je ne veux pas que tu meures; tu en serois trop tôt quitte. Que si tu as dessein de m'obliger, venge-moi de tes deux démons de sœurs; n'écoute ni considération du sang ni pitié; sacrifie-les-moi. Adieu, Psyché : la brûlure que cette lampe m'a faite ne me permet pas de t'entretenir plus long-temps.

Ce fut bien là que l'affliction de notre héroïne reprit des forces. Exécrable lampe! maudite lampe! avoir brûlé un dieu si sensible et si délicat! qui ne sauroit rien endurer! l'Amour! Pleure, pleure, Psyché; ne te repose ni jour ni nuit : cherche sur les monts et dans les vallées quelque herbe pour le guérir, et porte-la-lui. S'il ne s'étoit point tant pressé de me dire adieu, il verroit l'extrême douleur que son mal me fait, et ce lui seroit un soulagement; mais il est parti! il est parti sans me laisser aucune espérance de le revoir!

Cependant l'aurore vint éclairer l'infortune de notre belle, et amena ce jour-là force nouveautés. Vénus, entre autres, fut avertie de ce qui étoit

arrivé à Psyché. Et voyez comme les choses se rencontrent! Les médecins avoient ordonné à cette déesse de se baigner pour des chaleurs qui l'incommodoient. Elle prenoit son bain dès le point du jour, puis se recouchoit. C'étoit dans ce fleuve qu'elle se baignoit d'ordinaire, à cause de la qualité de ses eaux refroidissantes. Je pense même vous avoir dit que le dieu du fleuve en tenoit un peu. Une oie babillarde qui savoit ces choses, et qui, se trouvant cachée entre des glaïeuls, avoit vu Psyché arriver à bord, et avoit entendu ensuite les reproches de son mari, ne manqua pas d'aller redire à Vénus l'aventure de point en point. Vénus ne perd point de temps; elle envoie des gens de tous les côtés, avec ordre de lui amener morte ou vive Psyché son esclave.

Il s'en fallut peu que ces gens ne la rencontrassent. Dès que son époux l'eut quittée, elle s'habilla, ou, pour mieux parler, elle jeta sur soi ses habits: c'étoient ceux qu'elle avoit quittés en se mariant, habits lugubres et commandés par l'oracle, comme vous pouvez vous en souvenir. En cet état elle résolut d'aller par le monde, cherchant quelque herbe pour la brûlure de son mari, puis de le chercher lui-même. Elle n'eut pas marché une demi-heure, qu'elle crut apercevoir un peu de fumée qui sortoit d'entre des arbres et des rochers. C'étoit l'habitation d'un pêcheur, située au penchant d'un mont où les chèvres mêmes

avoient de la peine à monter. Ce mont, revêtu de chênes aussi vieux que lui, et tout plein de rocs, présentoit aux yeux quelque chose d'effroyable, mais de charmant. Le caprice de la nature ayant creusé deux ou trois de ces rochers qui étoient voisins l'un de l'autre, et leur ayant fait des passages de communication et d'issue, l'industrie humaine avoit achevé cet ouvrage, et en avoit fait la demeure d'un bon vieillard et de deux jeunes bergères. Encore que Psyché, dans ces commencements, fût timide et appréhendât la moindre rencontre, si est-ce qu'elle avoit besoin de s'enquérir en quelle contrée elle étoit, et si on ne savoit point une composition, une racine, ou une herbe, pour la brûlure de son mari. Elle dressa donc ses pas vers le lieu où elle avoit vu cette fumée, ne découvrant aucune habitation que celle-là, de quelque côté que sa vue se pût étendre. Il n'y avoit point d'autre chemin pour y aller qu'un petit sentier tout bordé de ronces. De moyen de les détourner, elle n'en avoit aucun; de façon qu'à chaque pas les épines lui déchiroient son habit, quelquefois la peau, sans que d'abord elle le sentît: l'affliction suspendoit en elle les autres douleurs. A la fin, son linge, qui étoit mouillé, le froid du matin, les épines, et la rosée, commencèrent à l'incommoder. Elle se tira d'entre ces halliers le mieux qu'elle put; puis un petit pré, dont l'herbe étoit encore aussi vierge

que le jour qu'elle naquit, la mena jusque sur le bord d'un torrent. C'étoit un torrent et un abyme. Un nombre infini de sources s'y précipitoient par cascades du haut du mont, puis, roulant leurs eaux entre des rochers, formoient un gazouillement à-peu-près semblable à celui des catad du Nil.

Psyché, arrêtée tout court par cette ba et d'ailleurs extrêmement abattue tant de leur que du travail, et pour avoir pass mir une nuit entière, se coucha sous d seaux que l'humidité du lieu rendoit fo Ce fut ce qui la sauva.

Deux satellites de son ennemie arri moment après en ce même endroit. La empêcha de passer outre : ils s'arrêtè que temps à la regarder avec un si g pour Psyché, que l'un d'eux marcha su et, croyant la belle aussi loin de lui qu étoit près, il dit à son camarade : Nous ch ici inutilement ; ce ne sauroient être que seaux qui se réfugient dans ces lieux : nos gnons seront plus heureux que nous, et je cette personne s'ils la rencontrent ; car not tresse n'est pas telle qu'on s'imagine : il sem la voir que ce soit la douceur même ; mais je la donne pour une femme vindicative, et cruelle qu'il y en ait. On dit que Psyché lui pute la prééminence des charmes : c'est juste

le moyen de la rendre furieuse, et d'en faire une lionne à qui on a enlevé ses petits : sa concurrente fera fort bien de ne pas tomber entre ses mains.

Psyché entendit ces mots fort distinctement, et rendit graces au hasard, qui, en lui donnant des frayeurs mortelles, lui donnoit aussi un avis qui n'étoit nullement à négliger. De bonheur pour elle ces gens partirent presque aussitôt. A peine elle en étoit revenue, que, sur l'autre bord de la ravine, un nouveau spectacle lui causa de l'étonnement. La vieillesse en propre personne lui apparut chargée de filets, et en habit de pêcheur : les cheveux lui pendoient sur les épaules, et la barbe sur la ceinture. Un très beau vieillard, et blanc comme un lis, mais non pas si frais, se disposoit à passer. Son front étoit plein de rides, dont la plus jeune étoit presque aussi ancienne que le déluge. Aussi Psyché le prit pour Deucalion ; et, se mettant à genoux : Père des humains, lui cria-t-elle, protégez-moi contre des ennemis qui me cherchent !

Le vieillard ne répondit rien : la force de l'enchantement le rendit muet. Il laissa tomber ses filets, s'oubliant soi-même aussi bien que s'il eût été dans son plus bel âge, oubliant aussi le danger où il se mettroit d'être rencontré par les ennemis de la belle, s'il alloit la prendre sur l'autre bord. Il me semble que je vois les vieillards de Troie qui se préparent à la guerre en voyant Hélène.

Celui-ci ne se soucioit pas de périr, pourvu qu'il contribuât à la sûreté d'une malheureuse comme la nôtre. Le besoin pressant qu'on avoit de son assistance lui fit remettre au premier loisir les exclamations ordinaires dans ces rencontres. Il passa du côté où étoit Psyché, et l'abordant de fort bonne grace et avec respect, comme un homme qui savoit faire autre chose que de tromper les poissons :

Belle princesse, dit-il, car à vos habits c'est le moins que vous puissiez être, réservez vos adorations pour les dieux. Je suis un mortel qui ne possède que ces filets, et quelques petites commodités dont j'ai meublé deux ou trois rochers sur le penchant du mont. Cette retraite est à vous aussi bien qu'à moi : je ne l'ai point achetée ; c'est la nature qui l'a bâtie. Et ne craignez pas que vos ennemis vous y cherchent : s'il y a sur terre un lieu d'assurance contre les poursuites des hommes, c'est celui-là : je l'éprouve depuis long-temps.

Psyché accepta l'asile. Le vieillard la fit descendre dans la ravine, marchant devant elle, et lui enseignant à poser le pied, tantôt sur cet endroit-là, tantôt sur cet autre ; non sans péril : mais la crainte donne du courage. Si Psyché n'eût point fui Vénus, elle n'auroit jamais osé faire ce qu'elle fit.

La difficulté fut de traverser le torrent qui couloit au fond. Il étoit large, creux, et rapide.

Où es-tu, Zéphyre? s'écria Psyché. Mais plus de Zéphyre: l'Amour lui avoit donné congé, sur l'assurance que notre héroïne n'oseroit attenter contre elle, puisqu'il le lui avoit défendu, ni faire chose qui lui déplût. En effet, elle n'avoit garde. Un pont portatif que le vieillard tiroit après soi sitôt qu'il étoit passé, suppléa à ce défaut. C'étoit un tronc à demi pourri, avec deux bâtons de saule pour garde-fous. Ce tronc se posoit sur deux gros cailloux qui servoient de bordages à l'eau en cet endroit-là. Psyché passa donc, et n'eut pas plus de peine à remonter qu'elle en avoit eu à descendre.

De nouveaux obstacles se présentèrent. Il falloit encore grimper, et grimper par-dedans un bois si touffu, que l'ombre éternelle n'est pas plus noire. Psyché suivoit le vieillard, et le tenoit par l'habit. Après bien des peines, ils arrivèrent à une petite esplanade assez découverte et employée à divers offices; c'étoient les jardins, la cour principale, les avant-cours, et les avenues de cette demeure. Elle fournissoit des fleurs à son maître, un peu de fruits, et d'autres richesses du jardinage.

De là ils montèrent à l'habitation du vieillard par des degrés et par des perrons qui n'avoient point eu d'autre architecte que la nature: aussi tenoient-ils un peu du toscan, pour en dire la vérité. Ce palais n'avoit pour toit que cinq ou six

arbres d'une prodigieuse hauteur, dont les racines cherchoient passage entre les voûtes de ces rochers.

Là deux jeunes bergères assises voyoient paître à dix pas d'elles cinq ou six chévres, et filoient de si bonne grace, que Psyché ne se pût tenir de les admirer. Elles avoient assez de beauté pour ne se pas voir méprisées par la concurrente de Vénus. La plus jeune approchoit de quatorze ans, l'autre en avoit seize. Elles saluèrent notre héroïne d'un air naïf, et pourtant fort spirituel, quoiqu'un peu de honte l'accompagnât. Mais ce qui fit principalement que Psyché crut trouver de l'esprit en elles, ce fut l'admiration qu'elles témoignèrent en la regardant. Psyché les baisa, et leur fit un petit compliment champêtre, dans lequel elle les louoit de beauté et de gentillesse: à quoi elles répondirent par l'incarnat qui leur monta aussitôt aux joues.

Vous voyez mes petites-filles, dit le vieillard à Psyché: leur mère est morte depuis six mois. Je les éléve avec un aussi grand soin que si ce n'étoient pas des bergères. Le regret que j'ai, c'est que, n'ayant jamais bougé de cette montagne, elles sont incapables de vous servir. Souffrez toutefois qu'elles vous conduisent dans leur demeure: vous devez avoir besoin de repos.

Psyché ne se fit pas presser davantage: elle s'alla mettre au lit. Les deux pucelles la déshabillèrent avec cent signes d'admiration à leur mode

quand elle avoit la tête tournée, se faisant l'une à l'autre remarquer de l'œil fort innocemment les beautés qu'elles découvroient; beautés capables de leur donner de l'amour, et d'en donner, s'il faut ainsi dire, à toutes les choses du monde. Psyché avoit pris leur lit: couchée proprement sous du linge jonché de roses, l'odeur de ces fleurs, ou la lassitude, ou d'autres secrets dont Morphée se sert, l'assoupirent incontinent. J'ai toujours cru, et le crois encore, que le sommeil est une chose invincible. Il n'y a ni procès, ni affliction, ni amour qui tienne.

Pendant que Psyché dormoit, les bergères coururent aux fruits. On lui en fit prendre à son réveil, et un peu de lait; il n'entroit guère d'autre nourriture en ce lieu. On y vivoit à-peu-près comme chez les premiers humains; plus proprement, à la vérité, mais de viandes que la seule nature assaisonnoit. Le vieillard couchoit en une enfonçure du rocher, sans autre tapis de pied qu'un peu de mousse étendue, et sur cette mousse l'équipage du dieu Morphée. Un autre rocher plus spacieux et plus richement meublé étoit l'appartement des deux jeunes filles. Mille petits ouvrages de jonc et d'écorce tendre y tenoient lieu de tapisserie, des plumes d'oiseaux, des festons, des corbeilles remplies de fleurs. La porte du roc servoit aussi de fenêtre, comme celles de nos balcons; et, par le moyen de l'esplanade, elle décou-

vroit un pays fort grand, diversifié, agréable : le vieillard avoit abattu les arbres qui pouvoient nuire à la vue.

Une chose m'embarrasse, c'est de vous dépeindre cette porte servant aussi de fenêtre, et semblable à celles de nos balcons, en sorte que le champêtre soit conservé. Je n'ai jamais pu savoir comment cela s'étoit fait. Il suffit de dire qu'il n'y avoit rien de sauvage en cette habitation, et que tout l'étoit à l'entour.

Psyché, ayant regardé ces choses, témoigna à notre vieillard qu'elle souhaitoit de l'entretenir, et le pria de s'asseoir près d'elle. Il s'en excusa sur sa qualité de simple mortel, puis il obéit. Les deux filles se retirèrent.

C'est en vain, dit notre héroïne, que vous me cachez votre véritable condition. Vous n'avez pas employé toute votre vie à pêcher, et parlez trop bien pour n'avoir jamais conversé qu'avec des poissons. Il est impossible que vous n'ayez vu le beau monde, et hanté les grands, si vous n'êtes vous-même d'une naissance au-dessus de ce qui paroît à mes yeux : votre procédé, vos discours, l'éducation de vos filles, même la propreté de cette demeure, me le font juger. Je vous prie, donnez-moi conseil. Il n'y a qu'un jour que j'étois la plus heureuse femme du monde. Mon mari étoit amoureux de moi ; il me trouvoit belle : et ce mari, c'est l'Amour. Il ne veut plus que je sois sa

femme : je n'ai pu seulement obtenir de lui d'être son esclave. Vous me voyez vagabonde; tout me fait peur; je tremble à la moindre haleine du vent : hier je commandois au Zéphyre. J'eus à mon coucher une centaine de nymphes des plus jolies et des plus qualifiées, qui se tinrent heureuses d'une parole que je leur dis, et qui baisèrent en me quittant le bas de ma robe. Les adorations, les délices, la comédie, rien ne me manquoit. Si j'eusse voulu qu'un plaisir fût venu des extrémités de la terre pour me trouver, j'eusse été incontinent satisfaite. Ma félicité étoit telle, que le changement des habits et celui des ameublements ne me touchoit plus. J'ai perdu tous ces avantages; et je les ai perdus par ma faute, et sans espérance de les recouvrer jamais : l'Amour me hait trop. Je ne vous demande pas si je cesserai de l'aimer, il m'est impossible; je vous demande aussi peu si je cesserai de vivre, ce remède m'est interdit : Garde-toi, m'a dit mon mari, d'attenter contre ta vie. Voilà les termes où je suis réduite : il m'est défendu de me soustraire à la peine. C'est bien le comble du désespoir que de n'oser se désespérer. Quand je le ferai néanmoins, quelle punition y a-t-il par-delà la mort? Me conseillez-vous de traîner ma vie dans des alarmes continuelles, craignant Vénus, m'imaginant voir à tous les moments les ministres de sa fureur? Si je tombe entre ses mains, et je ne puis m'empêcher d'y tomber, elle

me fera mille maux. Ne vaut-il pas mieux que j'aille en un monde où elle n'a point de pouvoir? Mon dessein n'est pas de m'enfoncer un fer dans le sein; les dieux me gardent de désobéir à l'Amour jusqu'à ce point-là! mais si je refuse la nourriture, si je permets à un aspic de décharger sur moi sa colère, si par hasard je rencontre de l'aconit, et que j'en mette un peu sur ma langue, est-ce un si grand crime? Tout au moins me doit-il être permis de me laisser mourir de tristesse.

Au nom de l'Amour le vieillard s'étoit levé. Quand la belle eut achevé de parler, il se prosterna; et, la traitant de déesse, il s'alloit jeter en des excuses qui n'eussent fini de long-temps, si Psyché ne les eût d'abord prévenues, et ne lui eût commandé par tous les titres qu'il voudroit lui donner, soit de belle, soit de princesse, soit de déesse, de se remettre en sa place, et de dire son sentiment avec liberté; mais que pour le mieux il laissât ces qualités qui ne faisoient rien pour la consoler, et dont il étoit libéral jusqu'à l'excès.

Le vieillard savoit trop bien vivre pour contester de cérémonies avec l'épouse de Cupidon. S'étant donc assis: Madame, dit-il, ou votre mari vous a communiqué l'immortalité; et cela étant, que vous servira de vouloir mourir? où vous êtes encore sujette à la loi commune. Or cette loi veut deux choses: l'une, véritablement que nous mou-

rions; l'autre, que nous tâchions de conserver notre vie le plus long-temps qu'il nous est possible. Nous naissons également pour l'un et pour l'autre; et l'on peut dire que l'homme a en même temps deux mouvements opposés: il court incessamment vers la mort; il la fuit aussi incessamment. De violer cet instinct, c'est ce qui n'est pas permis. Les animaux ne le font pas. Y a-t-il rien de plus malheureux qu'un oiseau qui, ayant eu pour demeure une forêt agréable et toute la campagne des airs, se voit renfermé dans une cage d'un pied d'espace? cependant il ne se donne pas la mort; il chante, au contraire, et tâche à se divertir. Les hommes ne sont pas si sages: ils se désespèrent. Regardez combien de crimes un seul crime leur fait commettre. Premièrement, vous détruiscz l'ouvrage du ciel; et plus cet ouvrage est beau, plus le crime doit être grand: jugez donc quelle seroit votre faute. En second lieu, vous vous défiez de la Providence, ce qui est un autre crime. Pouvez-vous répondre de ce qui vous arrivera? Peut-être le ciel vous réserve-t-il un bonheur plus grand que celui que vous regrettez; peut-être vous réjouirez-vous bientôt du retour de votre mari, ou pour mieux dire de votre amant; car à son dépit je le juge tel. J'ai tant vu de ces amants échappés revenir incontinent, et faire satisfaction aux personnes qui leur avoient donné sujet de se plaindre; j'ai tant vu de mal-

eureux, d'un autre côté, changer de condition t de sentiment, que ce seroit imprudence à vous e ne pas donner à la Fortune le loisir de tourner a roue. Outre ces raisons générales, votre mari ous a défendu d'attenter contre votre vie. Ne me roposez point pour expédient de vous laisser nourir de tristesse : c'est un détour que votre ropre conscience doit condamner. J'approuve- ois bien plutôt que vous vous perçassiez le sein 'un poignard. Celui-ci est un crime d'un mo- ient, qui a le premier transport pour excuse; autre est une continuation de crimes que rien e peut excuser. Qu'il n'y ait point de punition ar-delà la mort, je ne pense pas qu'on vous ait aseigné cette doctrine. Croyez, madame, qu'il y n a, et de particulièrement ordonnées contre eux qui jettent leur ame au vent, et qui ne la aissent pas envoler.

Mon père, reprit Psyché, cette dernière con- idération fait que je me rends; car d'espérer le étour de mon mari, il n'y a pas d'apparence: je erai réduite à ne faire de ma vie autre chose que e chercher.

Je ne le crois pas, dit le vieillard. J'ose vous épondre, au contraire, qu'il vous cherchera. Quelle joie alors aurez-vous! Attendez du moins uelques jours en cette demeure. Vous pourrez ous y appliquer à la connoissance de vous-même à l'étude de la sagesse; vous y mènerez la vie

que j'y mène depuis long-temps; et que j'y mène avec tant de tranquillité, que si Jupiter vouloit changer de condition contre moi, je le renverrois sans délibérer.

Mais comment vous êtes-vous avisé de cette retraite? repartit Psyché: ne vous serai-je point importune, si je vous prie de m'apprendre votre aventure?

Je vous la dirai en peu de mots, reprit le vieillard. J'étois à la cour d'un roi qui se plaisoit à m'entendre, et qui m'avoit donné la charge de premier philosophe de sa maison. Outre la faveur, je ne manquois pas de biens. Ma famille ne consistoit qu'en une personne qui m'étoit fort chère; j'avois perdu mon épouse depuis long-temps: il me restoit une fille de beauté exquise, quoique infiniment au-dessous des charmes que vous possédez. Je l'élevai dans des sentiments de vertu convenables à l'état de notre fortune et à la profession que je faisois. Point de coquetterie ni d'ambition; point d'humeur austère non plus. Je voulois en faire une compagne commode pour un mari, plutôt qu'une maîtresse agréable pour des amants.

Ses qualités la firent bientôt rechercher par tout ce qu'il y avoit d'illustre à la cour. Celui qui commandoit les armées du roi l'emporta. Le lendemain qu'il l'eut épousée, il en fut jaloux; il lui donna des espions et des gardes: pauvre esprit

qui ne voyoit pas que si la vertu ne garde une femme, en vain l'on pose des sentinelles à l'entour! Ma fille auroit été long-temps malheureuse sans les hasards de la guerre. Son mari fut tué dans un combat. Il la laissa mère d'une des filles que vous voyez, et grosse de l'autre. L'affliction fut plus forte que le souvenir des mauvais traitements du défunt, et le temps fut plus fort que l'affliction. Ma fille reprit à la fin sa gaieté, sa douce conversation, et ses charmes; résolue pourtant de demeurer veuve, voire[1] de mourir plutôt que de tenter un second hasard. Les amants reprirent aussi leur train ordinaire: mon logis ne désemplissoit point d'importuns; le plus incommode de tous fut le fils du roi.

Ma fille, à qui ces choses ne plaisoient pas, me pria de demander pour récompense de mes services qu'il me fût permis de me retirer. Cela me fut accordé. Nous nous en allâmes à une maison des champs que j'avois. A peine étions-nous partis, que les amants nous suivirent: ils y arrivèrent aussitôt que nous. Le peu d'espérance de s'en sauver nous obligea d'abandonner des provinces où il n'y avoit point d'asile contre l'amour, et d'en chercher un chez des peuples du voisinage. Cela fit des guerres, et ne nous délivra point des amants: ceux de la contrée étoient plus persécu-

[1] Même.

tants que les autres. Enfin nous nous retirâmes au désert, avec peu de suite, sans équipage, n'emportant que quelques livres, afin que notre fuite fût plus secrète. La retraite que nous choisîmes étoit fort cachée ; mais ce n'étoit rien en comparaison de celle-ci. Nous y passâmes deux jours avec beaucoup de repos. Le troisième jour on sut où nous nous étions réfugiés : un amant vint nous demander le chemin ; un autre amant se mit à couvert de la pluie dans notre cabane. Nous voilà désespérés, et n'attendant de tranquillité qu'aux Champs-Élysées.

Je proposai à ma fille de se marier. Elle me pria d'attendre qu'on l'y eût condamnée sous peine du dernier supplice : encore préféroit-elle la mort à l'hymen. Elle avouoit bien que l'importunité des amants étoit quelque chose de très fâcheux ; mais la tyrannie des méchants maris alloit au-delà de tous les maux qu'on étoit capable de se figurer : que je ne me misse en peine que de moi seul ; elle sauroit résister aux cajoleries que l'on lui feroit : et si l'on venoit à la violence, ou à la nécessité du mariage, elle sauroit encore mieux mourir. Je ne la pressai pas davantage.

Une nuit que je m'étois endormi sur cette pensée, la Philosophie m'apparut en songe. Je veux, dit-elle, te tirer de peine : suis-moi. Je lui obéis. Nous traversâmes les lieux par où je vous ai conduite. Elle m'amena jusque sur le seuil de cette

habitation. Voilà, dit-elle, le seul endroit où tu trouveras du repos. L'image du lieu, celle du chemin, demeurèrent dans ma mémoire. Je me réveillai fort content.

Le lendemain je contai ce songe à ma fille; et comme nous nous promenions, je remarquai que le chemin où la Philosophie m'avoit fait entrer aboutissoit à notre cabane. Qu'est-il besoin d'un plus long récit? nous fîmes résolution d'éprouver le reste du songe. Nous congédiâmes nos domestiques, et nous nous sauvâmes avec ces deux filles, dont la plus âgée n'avoit pas six ans; il nous fallut porter l'autre. Après les mêmes peines que vous avez eues, nous arrivâmes sous ces rochers. Ma famille s'y étant établie, je retournai prendre le peu de meubles que vous voyez, les apportant à diverses fois, et mes livres aussi. Pour ce qui nous étoit resté de bagues et d'argent, il étoit déja en lieu d'assurance: nous n'en avons pas encore eu besoin. Le voisinage du fleuve nous fait subsister, sinon avec luxe et délicatesse, avec beaucoup de santé tout au moins. J'y prends du poisson que je vas vendre en une ville que ce mont vous cache, et où je ne suis connu de personne. Mon poisson n'est pas sitôt sur la place qu'il est vendu. Tous les habitants sont gens riches, de bonne chère, fort paresseux. Ils ont peine à sortir de leurs murailles; comment viendroient-ils ici m'interrompre, si ce n'est que votre mari s'en mêle à la fin,

et qu'il nous envoie des amants, soit de ce lieu-là, soit d'un autre? les amants se font passage partout; ce n'est pas pour rien que leur protecteur a des ailes. Ces filles, comme vous voyez, sont en âge de l'appréhender. Je ne suis pourtant pas certain qu'elles prennent la chose du même biais que l'a toujours prise leur mère. Voilà, madame, comme je suis arrivé ici. Le vieillard finit par l'exagération de son bonheur, et par les louanges de la solitude.

Mais, mon père, reprit Psyché, est-ce un si grand bien que cette solitude dont vous parlez? est-il possible que vous ne vous y soyez point ennuyés, vous ni votre fille? A quoi vous êtes-vous occupés pendant dix années?

A nous préparer pour une autre vie, lui répondit le vieillard : nous avons fait des réflexions sur les fautes et sur les erreurs à quoi sont sujets les hommes; nous avons employé le temps à l'étude.

Vous ne me persuaderez point, repartit Psyché, qu'une grandeur légitime et des plaisirs innocents ne soient préférables au train de vie que vous menez.

La véritable grandeur, à l'égard des philosophes, lui répliqua le vieillard, est de régner sur soi-même; et le véritable plaisir, de jouir de soi. Cela se trouve en la solitude, et ne se trouve guère autre part. Je ne vous dis pas que toutes personnes s'en accommodent; c'est un bien pour moi, ce

seroit un mal pour vous. Une personne que le ciel a composée avec tant de soin et avec tant d'art, doit faire honneur à son ouvrier, et régner ailleurs que dans le désert.

Hélas! mon père, dit notre héroïne en soupirant, vous me parlez de régner, et je suis esclave de mon ennemie! Sur qui voulez-vous que je règne? Ce ne peut être ni sur mon cœur, ni sur celui de l'Amour: de régner sur d'autres, c'est une gloire que je refuse. Là-dessus elle lui conta son histoire succinctement. Après avoir achevé: Vous voyez, dit-elle, combien j'ai sujet de craindre Vénus. J'ai toutefois résolu de me mettre en quête de mon mari devant que le jour se passe. Sa brûlure m'inquiète trop: ne savez-vous point un secret pour le guérir sans douleur et en un moment?

Le vieillard sourit. J'ai, dit-il, cherché toute ma vie dans les simples, dans les compositions, dans les minéraux, et n'ai pu encore trouver de remèdes pour aucun mal: mais croyez-vous que les dieux en manquent? Il faut bien qu'ils en aient de bons, et de bons médecins aussi, puisque la mort ne peut rien sur eux. Ne vous mettez donc en peine que de regagner votre époux: pour cela il vous faut attendre; laissez-le dormir sur sa colère: si vous vous présentez à lui devant que le temps l'ait adoucie, vous vous mettez au hasard d'être rebutée; ce qui vous seroit d'une très périlleuse conséquence pour l'avenir. Quand les ma-

ris se sont fâchés une fois, et qu'ils ont fait une fois les difficiles, la mutinerie ne leur coûte plus rien après.

Psyché se rendit à cet avis, et passa huit jours en ce lieu-là, sans y trouver le repos que son hôte lui promettoit. Ce n'est pas que l'entretien du vieillard et celui même des jeunes filles ne charmassent quelquefois son mal; mais incontinent elle retournoit aux soupirs: et le vieillard lui disoit que l'affliction diminueroit sa beauté, qui étoit le seul bien qui lui restoit, et qui feroit infailliblement revenir les autres. On n'avoit point encore allégué de raison à notre héroïne qui lui plût tant. Ce n'étoit pas seulement au vieillard qu'elle parloit de sa passion: elle demandoit quelquefois conseil aux choses inanimées; elle importunoit les arbres et les rochers. Le vieillard avoit fait une longue route dans le fond du bois. Un peu de jour y venoit d'en haut. Des deux côtés de la route étoient des réduits où une belle pouvoit s'endormir sans beaucoup de témérité: les Sylvains ne fréquentoient pas cette forêt; ils la trouvoient trop sauvage. La commodité du lieu obligea Psyché d'y faire des vers, et d'en rendre les hêtres participants. Elle rappela les idées de la poésie que les nymphes lui avoient données. Voici à-peu-près le sens de ses vers:

Que nos plaisirs passés augmentent nos supplices!
Qu'il est dur d'éprouver, après tant de délices,

Les cruautés du sort!
Falloit-il être heureuse avant qu'être coupable?
Et si de me haïr, Amour, tu fus capable,
Pourquoi m'aimer d'abord?

Que ne punissois-tu mon crime par avance?
Il est bien temps d'ôter à mes yeux ta présence,
Quand tu luis dans mon cœur!
Encor si j'ignorois la moitié de tes charmes!
Mais je les ai tous vus; j'ai vu toutes les armes
Qui te rendent vainqueur.

J'ai vu la beauté même et les graces dormantes.
Un doux ressouvenir de cent choses charmantes
Me suit dans les déserts.
L'image de ces biens rend mes maux cent fois pires.
Ma mémoire me dit : Quoi! Psyché, tu respires,
Après ce que tu perds?

Cependant il faut vivre : Amour m'a fait défense
D'attenter sur des jours qu'il tient en sa puissance,
Tout malheureux qu'ils sont.
Le cruel veut, hélas! que mes mains soient captives.
Je n'ose me soustraire aux peines excessives
Que mes remords me font.

C'est ainsi qu'en un bois Psyché contoit aux arbres
Sa douleur, dont l'excès faisoit fendre les marbres
Habitants de ces lieux.
Rochers, qui l'écoutiez avec quelque tendresse,
Souvenez-vous des pleurs qu'au fort de sa tristesse
Ont versés ses beaux yeux.

Elle n'avoit guère d'autre plaisir. Une fois pour-

tant la curiosité de son sexe, et la sienne propre, lui fit écouter une conversation secrète des deux bergères. Le vieillard avoit permis à l'aînée de lire certaines fables amoureuses que l'on composoit alors, à-peu-près comme nos romans, et l'avoit défendu à la cadette, lui trouvant l'esprit trop ouvert et trop éveillé. C'est une conduite que nos mères de maintenant suivent aussi: elles défendent à leurs filles cette lecture pour les empêcher de savoir ce que c'est qu'amour: en quoi je tiens qu'elles ont tort; et cela est même inutile, la Nature servant d'Astrée[1]. Ce qu'elles gagnent par-là n'est qu'un peu de temps: encore n'en gagnent-elles point; une fille qui n'a rien lu croit qu'on n'a garde de la tromper, et est plus tôt prise. Il est de l'amour comme du jeu; c'est prudemment fait que d'en apprendre toutes les ruses; non pas pour les pratiquer, mais afin de s'en garantir. Si jamais vous avez des filles, laissez-les lire.

Celles-ci s'entretenoient à l'écart. Psyché étoit assise à quatre pas d'elles sans qu'on la vît. La jeune bergère disoit à l'aînée: Je vous prie, ma sœur, consolez-moi: je ne me trouve plus belle comme je faisois. Vous semble-t-il pas que la présence de Psyché nous ait changées l'une et l'autre? J'avois du plaisir à me regarder devant qu'elle

[1] Allusion au roman intitulé l'*Astrée*, qui roule entièrement sur l'amour.

vînt; je n'y en ai plus. Et ne vous regardez pas, dit l'aînée. Il se faut bien regarder, reprit la cadette: comment feroit-on autrement pour s'ajuster comme il faut? Pensez-vous qu'une fille soit comme une fleur, qui sait arranger ses feuilles sans se servir de miroir? Si j'étois rencontrée de quelqu'un qui ne me trouvât pas à son gré?

Rencontrée dans ce désert! dit l'aînée: vous me faites rire. Je sais bien, reprit la cadette, qu'il est difficile d'y aborder; mais cela n'est pas absolument impossible. Psyché n'a point d'ailes, ni nous non plus; nous nous y rencontrons cependant. Mais, à propos de Psyché, que signifient les paroles qu'elle a gravées sur nos hêtres? pourquoi mon père l'a-t-il priée de ne me les point expliquer? d'où vient qu'elle soupire incessamment? qui est cet Amour qu'elle dit qu'elle aime?

Il faut que ce soit son frère, repartit l'aînée. Je gagerois bien que non, dit la jeune fille. Vous qui parlez, feriez-vous tant de façons pour un frère? C'est donc son mari, répliqua la sœur. Je vous entends bien, reprit la cadette; mais les maris viennent-ils au monde tout faits? ne sont-ils point quelque autre chose auparavant? Qu'étoit l'Amour à sa femme devant que de l'épouser? c'est ce que je vous demande. Et ce que je ne vous dirai pas, répondit la sœur, car on me l'a défendu.

Vous seriez bien étonnée, dit la jeune fille, si je le savois déja. C'est un mot qui m'est venu dans

l'esprit sans que personne me l'ait appris : devant que l'Amour fût le mari de Psyché, c'étoit son amant. Qu'est-ce à dire amant? s'écria l'aînée ; y a-t-il des amants au monde? S'il y en a! reprit la cadette : votre cœur ne vous l'a-t-il point encore dit? il y a tantôt six mois que le mien ne me parle d'autre chose. Petite fille, reprit sa sœur, si l'on vous entend, vous serez criée[1]. Quel mal y a-t-il à ce que je dis? lui repartit la jeune bergère. Hé! ma chère sœur, continua-t-elle en lui jetant les deux bras au cou, apprenez-moi, je vous prie, ce qu'il y a dans vos livres. On ne le veut pas, dit l'aînée. C'est à cause de cela, reprit la cadette, que j'ai une extrême envie de le savoir. Je me lasse d'être un enfant et une ignorante. J'ai résolu de prier mon père qu'il me mène un de ces jours à la ville ; et la première fois que Psyché se parlera à elle-même, ce qui lui arrive souvent étant seule, je me cacherai pour l'entendre.

Cela n'est pas nécessaire, dit tout haut Psyché de l'endroit où elle étoit. Elle se leva aussitôt, et courut à nos deux bergères, qui se jetèrent à ses genoux si confuses, qu'à peine purent-elles ouvrir la bouche pour lui demander pardon. Psyché les baisa, les prit par la main, et les fit asseoir à côté d'elle, puis leur parla de cette manière : Vous n'a-

[1] C'est-à-dire *grondée*. Ce mot s'emploie peu dans ce sens, surtout au participe.

vez rien dit qui m'offense, les belles filles. Et vous, continua-t-elle en s'adressant à la jeune sœur et en la baisant encore une fois, je vous satisferai tout-à-l'heure sur vos soupçons. Votre père m'avoit priée de ne le pas faire; mais puisque ses précautions sont inutiles, et que la nature vous en a déja tant appris, je vous dirai qu'en effet il y a au monde un certain peuple agréable, insinuant, dont les manières sont tout-à-fait douces, qui ne songe qu'à nous plaire, et nous plaît aussi: il n'a rien d'extraordinaire en son visage ni en sa mine; cependant nous le trouvons beau par-dessus tous les autres peuples de l'univers. Quand on en vient là, les sœurs et les frères ne sont plus rien. Ce peuple est répandu par toute la terre sous le nom d'amants. De vous dire précisément comme il est fait, c'est une chose impossible: en certain pays il est blanc; en d'autres pays il est noir. L'Amour ne dédaignoit pas d'en faire partie. Ce dieu étoit mon amant devant que de m'épouser: et ce qui vous étonneroit si vous saviez comme se gouverne le monde, c'est qu'il l'étoit même étant mon mari; mais il ne l'est plus.

Ensuite de cette déclaration, Psyché leur conta son aventure bien plus au long qu'elle ne l'avoit contée au vieillard. Son récit étant achevé: Je vous ai, dit-elle, conté ces choses afin que vous fassiez dessus des réflexions, et qu'elles vous ser-

vent pour la conduite de votre vie. Non que mes malheurs, provenant d'une cause extraordinaire, doivent être tirés à conséquence par des bergères, ni qu'ils doivent vous dégoûter d'une passion dont les peines mêmes sont des plaisirs: comment résisteriez-vous à la puissance de mon mari? tout ce qui respire lui sacrifie. Il y a des cœurs qui s'en voudroient dispenser; ces cœurs y viennent à leur tour. J'ai vu le temps que le mien étoit du nombre; je dormois tranquillement, on ne m'entendoit point soupirer, je ne pleurois point: je n'étois pas plus heureuse que je le suis. Cette félicité languissante n'est pas une chose si souhaitable que votre père se l'imagine: les philosophes la cherchent avec un grand soin, les morts la trouvent sans nulle peine. Et ne vous arrêtez pas à ce que les poëtes disent de ceux qui aiment; ils leur font passer leur plus bel âge dans les ennuis: les ennuis d'amour ont cela de bon qu'ils n'ennuient jamais. Ce que vous avez à faire est de bien choisir, et de choisir une fois pour toutes: une fille qui n'aime qu'en un endroit ne sauroit être blâmée; pourvu que l'honnêteté, la discrétion, la prudence, soient conductrices de cette affaire, et pourvu qu'on garde des bornes, c'est-à-dire qu'on fasse semblant d'en garder. Quand vos amours iront mal, pleurez, soupirez, désespérez-vous; je n'ai que faire de vous le dire; faites seulement que cela ne paroisse pas: quand elles iront bien,

que cela paroisse encore moins, si vous ne voulez que l'envie s'en mêle, et qu'elle corrompe de son venin toute votre béatitude, comme vous voyez qu'il est arrivé à mon égard. J'ai cru vous rendre un fort bon office en vous donnant ces avis, et ne comprends pas la pensée de votre père. Il sait bien que vous ne demeurerez pas toujours dans cette ignorance: qu'attend-il donc? que votre propre expérience vous rende sages? Il me semble qu'il vaudroit mieux que ce fût l'expérience d'autrui, et qu'il vous permît la lecture à l'une aussi bien qu'à l'autre: je vous promets de lui en parler.

Psyché plaidoit la cause de son époux, et peut-être sans cela n'auroit-elle pas inspiré ces sentiments aux deux jeunes filles. Les sœurs l'écoutoient comme une personne venue du ciel. Il se tint ensuite entre les trois belles un conseil secret touchant les affaires de notre héroïne.

Elle demanda aux bergères ce qu'il leur sembloit de son aventure, et quelle conduite elle avoit à tenir de là en avant. Les sœurs la prièrent de trouver bon qu'elles demeurassent dans le respect, et s'abstinssent de dire leur sentiment: il ne leur appartenoit pas, dirent-elles, de délibérer sur la fortune d'une déesse: quel conseil pouvoit-on attendre de deux jeunes filles qui n'avoient encore vu que leur troupeau?

Notre héroïne les pressa tant, que l'aînée lui dit qu'elle approuvoit ses soumissions et son repen-

tir: qu'elle lui conseilloit de continuer; car cela ne pouvoit lui nuire, et pouvoit extrêmement lui profiter: qu'assurément son mari n'avoit point discontinué de l'aimer; ses reproches, et le soin qu'il avoit eu d'empêcher qu'elle ne mourût, sa colère même, en étoient des témoignages infaillibles: il vouloit, sans plus, lui faire acheter ses bonnes graces, pour les lui rendre plus précieuses. C'étoit un second ragoût[1] dont il s'avisoit, et qui, tout considéré, n'étoit pas à beaucoup près si étrange que le premier.

La cadette fut d'un avis tout contraire, et s'emporta fort contre l'Amour. Ce dieu étoit-il raisonnable? avoit-il des yeux, de laisser languir à ses pieds la fille d'un roi, reine elle-même de la beauté, tout cela parcequ'on avoit eu la curiosité de le voir? La belle raison de quitter sa femme, et de faire un si grand bruit! S'il eût été laid, il eût eu sujet de se fâcher; mais étant si beau, on lui avoit fait plaisir. Bien loin que cette curiosité fût blâmable, elle méritoit d'être louée, comme ne pouvant provenir que d'excès d'amour. Si vous m'en croyez, madame, vous attendrez que votre mari revienne au logis. Je ne connois ni le naturel des dieux ni celui des hommes; mais je juge d'autrui

[1] *Ragoût*, au *figuré*, signifie un plaisir qui chatouille les sens. Dans le comte de Bussy on lit: « C'est un grand *ragoût* pour vous que le bruit. » Et dans Molière: « Je voudrois savoir quel ragoût il y a à eux. » (L'*Avare*, acte II, scène v.)

par moi-même, et crois que chacun est fait à-peu-près de la même sorte : quand nous avons quelque différent, ma sœur et moi, si je fais la froide et l'indifférente, elle me recherche ; si elle se tient sur son quant à moi, je vas au-devant.

Psyché admira l'esprit de nos deux bergères, et conjectura que la cadette avoit attrapé les livres dont la bibliothèque de sa sœur étoit composée, et les avoit lus en cachette : ajoutez aux livres l'excellence du naturel, lequel, ayant été fort heureux dans la mère de ces deux filles, revivoit en l'une et en l'autre avec avantage, et n'avoit point été abâtardi par la solitude. Psyché préféra l'avis de l'aînée à celui de la cadette : elle résolut de se mettre en quête de son mari dès le lendemain.

Cette entreprise avoit quelque chose de bien hardi et de bien étrange. La fille d'un roi aller ainsi seule! car, pour être femme d'un dieu, ce n'étoit pas une qualité qui dût faire trouver de la messéance en la chose : les déesses vont et viennent comme il leur plaît, et personne n'y trouve à dire. La difficulté étoit plus grande à l'égard de notre héroïne : non seulement elle appréhendoit de rencontrer les satellites de son ennemie, mais tous les hommes en général. Et le moyen d'empêcher qu'on ne la reconnût d'abord? Quoique son habit fût de deuil, c'étoit aussi un habit de noces, chargé de diamants en beaucoup d'en-

droits, et qui avoit consumé deux années du revenu de son père. Tant de beauté en une personne, et de richesses en son vêtement, tenteroient le premier venu. Elle espéroit véritablement que son mari préserveroit la personne, et empêcheroit que l'on n'y touchât: les diamants deviendroient ce qu'il plairoit au destin. Quand elle n'auroit rien espéré, je crois qu'il n'en eût été autre chose. Io courut par toute la terre: on dit qu'elle étoit piquée d'une mouche; je soupçonne fort cette mouche de ressembler à l'Amour autrement que par les ailes. Bien prit à Psyché que la mouche qui la piquoit étoit son mari: cela excusoit toutes choses.

L'aînée des deux filles lui proposa de se faire faire un autre habit dans cette ville voisine dont j'ai parlé: leur père auroit ce soin-là, si elle le jugeoit à propos. Psyché, qui voyoit que cette fille étoit d'une taille à-peu-près comme la sienne, aima mieux changer d'habit avec elle, et voulut que la métamorphose s'en fît sur-le-champ. C'étoit une occasion de s'acquitter envers ses hôtesses. Quelle satisfaction pour elle si le prix de ces diamants augmentoit celui de ces filles, et y faisoit mettre l'enchère par plus d'amants!

Qui se trouva empêchée? ce fut la bergère. Le respect, la honte, la répugnance de recevoir ce présent, mille choses l'embarrassoient; elle appréhendoit que son père ne la blâmât. Toutes ber-

gères qu'étoient ces filles, elles avoient du cœur, et se souvenoient de leur naissance quand il en étoit besoin. Il fallut cette fois-là que l'aînée se laissât persuader; à condition, dit-elle, que cet habit lui tiendroit lieu de dépôt.

Nos deux travesties se trouvèrent en leurs nouveaux accoutrements comme si Psyché n'eût fait toute sa vie autre chose qu'être bergère, et la bergère qu'être princesse. Quand elles se présentèrent au vieillard, il eut de la peine à les reconnoître. Psyché se fit un divertissement de cette métamorphose. Elle commençoit à mieux espérer, goûtant les raisons qu'on lui apportoit.

Le lendemain, ayant trouvé le vieillard seul, elle lui parla ainsi: Vous ne pouvez pas toujours vivre, et êtes en un âge qui vous doit faire songer à vos filles: que deviendront-elles si vous mourez?

Je leur laisserai le ciel pour tuteur, reprit le vieillard; puis l'aînée a de la prudence, et toutes deux ont assez d'esprit. Si la Parque me surprend, elles n'auront qu'à se retirer dans cette ville voisine: le peuple y est bon, et aura soin d'elles. Je vous confesse que le plus sûr est de prévenir la Parque. Je les conduirai moi-même en ce lieu dès que vous serez partie. C'est un lieu de félicité pour les femmes; elles y font tout ce qu'elles veulent, et cela leur fait vouloir tout ce qui est bien. Je ne crois pas que mes filles en usent autrement. S'il étoit bienséant à moi de les louer, je vous dirois

que leurs inclinations sont bonnes, et que l'exemple et les leçons de leur mère ont trouvé en elles des sujets déja disposés à la vertu. La cadette ne vous a-t-elle point semblé un peu libre?

Ce n'est que gaieté et jeunesse, reprit Psyché: elle n'aime pas moins la gloire que son aînée. L'âge lui donnera de la retenue: la lecture lui en auroit déja donné, si vous y aviez consenti. Au reste, servez-vous des diamants qui sont sur l'habit que j'ai laissé à vos filles: cela vous aidera peut-être à les marier. Non que leur beauté ne soit une dot plus que suffisante; mais vous savez aussi bien que moi que quand la beauté est riche, elle est de moitié plus belle.

Le vieillard eut trop de fierté pour un philosophe. Il ne se voulut charger de l'habit qu'à condition de n'y point toucher. Dès le même jour tous quatre partirent de ce désert.

Quand ils eurent passé la ravine et le petit sentier bordé de ronces, ils se séparèrent. Le vieillard, avec ses enfants, prit le chemin de la ville, Psyché, celui que la fortune lui présenta. La peine de se quitter fut égale, et les larmes bien réciproques. Psyché embrassa cent fois les deux jeunes filles, et les assura que, si elle rentroit en grace, elle feroit tant auprès de l'Amour, qu'il les combleroit de ses biens, leur départiroit à petite mesure ses maux, justement ce qu'il en faudroit pour leur faire trouver les biens meilleurs. Après le re-

nouvellement des adieux et celui des larmes, chacun suivit son chemin: ce ne fut pas sans tourner la tête.

La famille du vieillard arriva heureusement dans le lieu où elle avoit dessein de s'établir. Je vous conterois ses aventures si je ne m'étois point prescrit des bornes plus resserrées. Peut-être qu'un jour les mémoires que j'ai recueillis tomberont entre les mains de quelqu'un qui s'exercera sur cette matière, et qui s'en acquittera mieux que moi: maintenant je n'achéverai que l'histoire de notre héroïne.

Sitôt qu'elle eut perdu de vue le vieillard et sa famille, son dessein se représenta à elle tel qu'il étoit, avec ses inconvénients, ses dangers, ses peines, dont elle n'avoit aperçu jusque-là qu'une petite partie. Il ne lui restoit de tant de trésors qu'un simple habit de bergère. Les palais où il lui falloit coucher étoient quelquefois le tronc d'un arbre, quelquefois un antre, ou une masure. Là, pour compagnie, elle rencontroit des hiboux et force serpents. Son manger croissoit sur le bord de quelque fontaine, ou pendoit aux branches des chênes, ou se trouvoit parmi celles des palmiers. Qui l'auroit vue pendant le midi, lorsque la campagne n'est qu'un désert, contrainte de s'appuyer contre la première pierre qu'elle rencontroit, et n'en pouvant plus de chaleur, de faim, et de lassitude, priant le Soleil de modérer

quelque peu l'excessive ardeur de ses rayons, puis considérant la terre, et ressuscitant avec ses larmes les herbes que la canicule avoit fait mourir; qui l'auroit vue, dis-je, en cet état, et ne se seroit pas fondu en pleurs aussi bien qu'elle, auroit été un véritable rocher.

Deux jours se passèrent à aller de côté et d'autre, puis revenir sur ses pas, aussi peu certaine du lieu par où elle vouloit commencer sa quête, que de la route qu'il falloit prendre. Le troisième, elle se souvint que l'Amour lui avoit recommandé sur toutes choses de le venger. Psyché étoit bonne: jamais elle n'auroit pu se résoudre de faire du mal à ses sœurs autrement que par un motif d'obéissance, quelque méchantes et quelque dignes de punition qu'elles fussent. Que si elle avoit voulu tuer son mari, ce n'étoit pas comme son mari, mais comme dragon. Aussi ne se proposa-t-elle point d'autre vengeance que de faire accroire à chacune de ses sœurs séparément que l'Amour vouloit l'épouser, ayant répudié leur cadette comme indigne de l'honneur qu'il lui avoit fait: tromperie qui, dans l'apparence, n'aboutissoit qu'à les faire courir l'une et l'autre, et leur faire consumer un peu plus de temps autour d'un miroir.

Dans cette résolution elle se remet en chemin; et, comme une personne de son sexe vint à passer (elle avoit soin de se détourner des hommes),

elle la pria de lui dire par où on alloit à certains royaumes, situés en un canton qui étoit entre telle et telle contrée, enfin où régnoient les sœurs de Psyché. Le nom de Psyché étoit plus connu que celui de ces royaumes : ainsi cette femme comprit par-là ce qu'on lui demandoit, et enseigna à notre bergère une partie de la route qu'il falloit suivre.

A la première croisée de chemins qu'elle rencontra, ses frayeurs se renouvelèrent. Les gens qu'avoit envoyés Vénus pour se saisir d'elle ayant rendu à leur reine un fort mauvais compte de leur recherche, cette déesse ne trouva point d'autre expédient que de faire trompeter sa rivale. Le crieur des dieux est Mercure : c'est un de ses cent métiers. Vénus le prit dans sa belle humeur; et, après s'être laissé dérober par ce dieu deux ou trois baisers et une paire de pendants d'oreilles, elle fit marché avec lui, moyennant lequel il se chargea de crier Psyché par tous les carrefours de l'univers, et d'y faire planter des poteaux où ce placard seroit affiché :

De par la reine de Cythère,
Soient, dans l'un et l'autre hémisphère,
Tous humains dûment avertis
Qu'elle a perdu certaine esclave blonde,
Se disant femme de son fils,
Et qui court à présent le monde.
Quiconque enseignera sa retraite à Vénus,

Comme c'est chose qui la touche,
Aura trois baisers de sa bouche;
Qui la lui livrera, quelque chose de plus.

Notre bergère rencontra donc un de ces poteaux: il y en avoit à toutes les croisées de chemins un peu fréquentés. Après six jours de travail, elle arriva au royaume de son aînée. Cette malheureuse femme savoit déja, par le moyen des placards, ce qui étoit arrivé à sa sœur. Ce jour-là elle étoit sortie afin d'en voir un. La satisfaction qu'elle en eut fut véritablement assez grande pour mériter qu'elle la goûtât à loisir. Ainsi elle renvoya à la ville la meilleure partie de son train, et voulut coucher en une maison des champs où elle alloit quelquefois, située au-dessus d'une prairie fort agréable et fort étendue. Là sa joie se dilatoit, quand notre bergère passa. La maudite reine avoit voulu qu'on la laissât seule. Deux ou trois de ses officiers et autant de femmes se promenoient à cinq cents pas d'elle, et s'entretenoient possible de leur amour, plus attachés à ce qu'ils disoient qu'à ce que pensoit leur maîtresse.

Psyché la reconnut d'assez loin. L'autre étoit tellement occupée à se réjouir du placard, que sa sœur se jeta à ses genoux devant qu'elle l'aperçût. Quelle témérité à une bergère! surprendre sa majesté! la retirer de ses rêveries! se jeter à ses ge-

noux sans l'en avertir! il falloit châtier cette audacieuse. Et qui es-tu, insolente, qui oses ainsi m'approcher?

Hélas! madame, je suis votre sœur, autrefois l'épouse de Cupidon, maintenant esclave, et ne sachant presque que devenir. La curiosité de voir mon mari l'a mis en telle colère, qu'il m'a chassée. Psyché, m'a-t-il dit, vous ne méritez pas d'être aimée d'un dieu: pourvoyez-vous d'époux ou d'amant, comme vous le jugerez à propos; car de votre vie vous n'aurez aucune part à mon cœur. Si je l'avois donné à votre aînée, elle l'auroit conservé, et ne seroit pas tombée dans la faute que vous avez faite; je ne serois pas malade d'une brûlure qui me cause des douleurs extrêmes, et dont je ne guérirai de long-temps. Vous n'avez que de la beauté; j'avoue que cela fait naître l'amour: mais, pour le faire durer, il faut autre chose; il faut ce qu'a votre aînée, de l'esprit, de la beauté, et de la prudence. Je vous ai dit les raisons qui m'empêchoient de me laisser voir: votre sœur s'y seroit rendue; mais pour vous, ce n'a été que légèreté d'esprit, contradiction, opiniâtreté. Je ne m'étonne plus que ma mère ait désapprouvé notre mariage; elle voyoit vos défauts: que je lui propose de trouver bon que j'épouse votre sœur, je suis certain qu'elle l'agréera. Si je faisois cas de vous, je prendrois le soin moi-même de vous punir: je laisse cela à ma mère;

elle saura s'en acquitter. Soyez son esclave, puisque vous ne méritez pas d'être mon épouse. Je vous répudie, et vous donne à elle. Votre emploi sera, si elle me croit, de garder certaine sorte d'oisons qu'elle fait nourrir dans sa ménagerie d'Amathonte. Allez la trouver tout incontinent, portez-lui ces lettres, et passez par le royaume de votre aînée. Vous lui direz que je l'aime, et que, si elle veut m'épouser, tous ces trésors sont à elle. Je vous ai traitée comme une étourdie et comme un enfant: je la traiterai d'une autre manière, et lui permettrai de me voir tant qu'il lui plaira. Qu'elle vienne seulement, et s'abandonne à l'haleine du Zéphyre, comme déja elle a fait, j'aurai soin qu'elle soit enlevée dans mon palais. Oubliez entièrement notre hymen: je ne veux pas qu'il vous en reste la moindre chose, non pas même cet habit que vous portez maintenant; dépouillez-le tout-à-l'heure, en voilà un autre. Il a fallu obéir. Voilà, madame, quel est mon sort.

La sœur, se croyant déja entre les bras de l'Amour, chatouillée de ce témoignage de son mérite et de mille autres pensées agréables, ne marchanda point à se résoudre en son ame à quitter mari et enfants. Elle fit pourtant la petite bouche devant Psyché; et regardant sa cadette avec un visage de matrone: Ne vous avois-je pas dit aussi, lui repartit-elle, qu'une honnête femme se devoit contenter du mari que les dieux lui avoient donné,

de quelque façon qu'il fût fait, et ne pas pénétrer plus avant qu'il ne plaisoit à ce mari qu'elle pénétrât? Si vous m'eussiez crue, vous ne seriez pas vagabonde comme vous êtes. Voilà ce que c'est qu'une jeunesse inconsidérée, qui veut agir à sa tête, et qui ne croit pas conseil. Encore êtes-vous heureuse d'en être quitte à si bon marché: vous méritiez que votre mari vous fît enfermer dans une tour. Or bien ne raisonnons plus sur une faute arrivée. Ce que vous avez à faire est de vous montrer le moins qu'il sera possible; et puisqu'Amour veut que vous ne bougiez d'avec les oisons, ne les point quitter. Il y a même trop de somptuosité à votre habit. Cela ne sent pas sa criminelle assez repentante. Coupez ces cheveux, et prenez un sac; je vous en ferai donner un: vous laisserez ici cet accoutrement.

Psyché la remercia. Puisque vous voulez, ajouta la faiseuse de remontrances, suivre toujours votre fantaisie, je vous abandonne, et vous laisse aller où il vous plaira. Quant aux propositions de l'Amour, nous ferons ce qu'il sera à propos de faire. Là-dessus elle se tourna vers ses gens, et laissa Psyché, qui ne s'en soucioit pas trop, et qui voyoit bien que son aînée avoit mordu à l'hameçon; car à peine tenoit-elle à terre, n'en pouvant plus qu'elle ne fût seule pour donner un libre cours à sa joie.

Psyché, de ce même pas, s'en alla faire à son

autre sœur la même ambassade. Cette sœur-ci n'avoit plus d'époux; il étoit allé en l'autre monde à grandes journées, et par un chemin plus court que celui que tiennent les gens du commun: les médecins le lui avoient enseigné. Quoiqu'il n'y eût pas plus d'un mois qu'elle étoit veuve, il y paroissoit déja; c'est-à-dire que sa personne étoit en meilleur état: peut-être l'entendiez-vous d'autre sorte. Si bien que cette puînée étant de deux ans plus jeune, plus nouvelle mariée, et moins de fois mère que l'autre, le rétablissement de ses charmes n'étoit pas une affaire de si longue haleine: elle pouvoit bien plus tôt et plus hardiment se présenter à l'Amour.

L'autre avoit des réparations à faire de tous les côtés. Le bain y fut employé, les chimistes, les atourneuses. Cela étonna le roi son mari. La galanterie croissoit à vue d'œil, les galants ne paroissoient point. Il n'y avoit ni ingrédient, ni eau, ni essence, qu'on n'éprouvât: mais tout cela n'étoit que plâtrer la chose. Les charmes de la pauvre femme étoient trop avant dans les chroniques du temps passé pour les rappeler si facilement.

Tandis qu'elle fait ses préparatifs, sa seconde sœur la prévient, s'en va droit à cette montagne dont nous avons tant parlé, arrive au sommet sans rencontrer de dragons. Cela lui plut fort: elle crût qu'Amour lui épargnoit ces frayeurs par un privilége particulier; tourna vers l'endroit où elle et

sa sœur avoient coutume de se présenter; et, pour être enlevée plus aisément par le Zéphyre, elle se planta sur un roc qui commandoit aux abymes de ces lieux-là.

Amour, dit-elle, me voilà venue: notre étourdie de cadette m'a assurée que tu me voulois épouser. Je n'attendois autre chose, et me doutois bien que tu la répudierois pour l'amour de moi; car c'est une écervelée. Regarde comme je te suis déja obéissante. Je ne ferai pas comme a fait ma sœur Psyché. Elle a voulu à toute force te voir; moi je veux tout ce que l'on veut: montre-toi, ne te montre pas, je me tiendrai très heureuse. Si tu me caresses, tu verras comme je sais y répondre: si tu ne me caresses pas, mon défunt mari m'y a tout accoutumée. Je te ferai rire de son régime, et je t'en dirai mille choses divertissantes: tu ne t'ennuieras point avec moi. Ma sœur Psyché n'étoit qu'un enfant qui ne savoit rien; moi je suis un esprit fait. O dieux! je sens déja une douce haleine. C'est celle de ton serviteur Zéphyre. Que ne l'as-tu envoyé lui-même? il m'auroit plus tôt enlevée; j'en serois plus tôt entre tes bras, et tu en serois plus tôt entre les miens: je prétends que tu trouves la chose égale; et, puisque tu as de l'amour, tu dois avoir aussi de l'impatience. Adieu, misérables mortelles que les hommes aiment: vous voudriez bien être aimées comme moi d'un dieu qui n'eût point de poil au menton: ce n'est pas

pour vous; qu'il vous suffise de m'invoquer, et je pourvoirai à vos nécessités amoureuses.

Disant ces paroles, elle s'abandonna dans les airs à son ordinaire; et, au lieu d'être enlevée dans le palais de l'Amour, elle tomba premièrement sur une pointe de rocher, et puis sur une autre, de roc en roc: chacun d'eux emporta sa pièce; ils se la renvoyoient les uns aux autres comme un jouet, de manière qu'elle arriva le plus joliment du monde au royaume de Proserpine.

Quelques jours après, son aînée se vint planter sur le même roc: celle-ci fit sa harangue au Zéphyre. Amant de Flore, lui cria-t-elle, quitte tes amours, et me viens porter dans le palais de ton maître. Ne me blesse point en chemin; je suis délicate. Que si tu ne veux envoyer que ton haleine, cela suffira; aussi bien n'aimé-je pas qu'on me touche, principalement les hommes: pour l'Amour, tant qu'il lui plaira. Prends garde sur-tout à ne point gâter ma coiffure. Ayant dit ces mots, elle tira un miroir de sa poche, et fut quelque temps à se regarder, raccommodant un cheveu en un endroit, puis un en un autre, quelquefois rien; non sans se mouiller les lèvres, et tant de façons que si l'Amour avoit été là il en auroit ri. Elle remit son miroir, accusant, le plus agréablement qu'elle put, le Zéphyre d'être un paresseux, qui ne se soucioit que de ses amours, et négligeoit celles de son maître: se moquoit-il, de

la laisser au soleil? Justement comme elle achevoit ces reproches, un petit Eurus qui s'étoit fortuitement égaré vint passer à quatre pas d'elle: jugez la joie. Notre prétendue fiancée se donne le branle à soi-même; mais, au lieu d'aller trouver l'Amour, comme elle pensoit, elle va trouver sa sœur, droit par le chemin que l'autre lui avoit tracé, sans se détourner d'un pas.

Ce sont les échos de ces rochers qui nous ont appris la mort des deux sœurs. Ils la contèrent quelque temps après au Zéphyre. Lui, incontinent, en alla porter la nouvelle au fils de Vénus, qui le régala d'un fort beau présent.

Psyché cependant continuoit de chercher l'Amour, toujours en son habit de bergère. Il avoit une telle grace sur elle, que, si son ennemie l'eût vue avec cet habit, elle lui en auroit donné un de déesse en la place. Les afflictions, le travail, la crainte, le peu de repos et de nourriture, avoient toutefois diminué ses appas; si bien que, sans une force de beauté extraordinaire, ce n'auroit plus été que l'ombre de cet objet qui avoit tant fait parler de lui dans le monde. Bien lui prit d'avoir des charmes à moissonner pour le temps et pour la douleur, et encore de reste pour elle. Le plus cruel de son aventure étoit les craintes qu'on lui donnoit. Tantôt elle entendoit dire que Vénus la faisoit chercher par d'autres gens; quelquefois même qu'elle étoit tombée entre les mains de son

ennemie, qui, à force de tourments, l'avoit rendue méconnoissable.

Un jour elle eut une telle alarme, qu'elle se jeta dans une chapelle de Cérès, comme en un asile qui de bonne fortune se présentoit. Cette chapelle étoit près d'un champ dont on venoit de couper les blés. Là les laboureurs des environs offroient tous les ans les prémices de leur récolte. Il y avoit un grand monceau de javelles à l'entrée du temple. Notre bergère se prosterna devant l'image de la déesse; puis lui mit au bras un chapeau de fleurs, lesquelles elle venoit de cueillir en courant et sans aucun choix: c'étoit de ces fleurs qui croissent parmi les blés. Psyché avoit ouï dire aux sacrificateurs de son pays qu'elles plaisoient à Cérès, et qu'une personne qui vouloit obtenir des dieux quelque chose ne devoit point entrer dans leurs maisons les mains vides. Après son offrande, elle se remit à genoux, et fit ainsi sa prière:

Divinité la plus nécessaire qui soit au monde, nourrice des hommes, protége-moi contre celle que je n'ai jamais offensée: souffre seulement que je me cache pour quelques jours entre les javelles qui sont à la porte de ton temple, et que je vive du blé qui en tombera. Cythérée se plaint de ce que son fils m'a voulu du bien; mais puisqu'il ne m'en veut plus, n'est-ce pas assez de satisfaction pour elle, et assez de peine pour moi? Faut-il que

la colère des dieux soit si grande? S'il est vrai que la Justice se soit retirée parmi eux, ils doivent considérer l'innocence d'une personne qui leur a obéi en se mariant. Ai-je corrompu l'oracle? ai-je usé d'aucun artifice pour me faire aimer? puis-je mais si un dieu me voit? quand je m'enfermerois dans une tour, ne me verroit-il pas? Tant s'en faut qu'en l'épousant je crusse faire du déplaisir à sa mère; car je croyois épouser un monstre. Il s'est trouvé que c'étoit l'Amour, et que j'avois plu à ce dieu. C'est donc un crime d'être agréable! Hélas! je ne le suis plus, et ne l'ai jamais été par ma faute. Il ne se trouvera point que j'aie employé ni afféterie ni paroles ensorcelantes. Vénus a encore sur le cœur l'indiscrétion des mortels qui ont quitté son culte pour m'honorer. Qu'elle se plaigne donc des mortels; mais de moi, c'est une injustice. Je leur ai dit qu'ils me faisoient tort. Si les hommes sont imprudents, ce n'est pas à dire que je sois coupable.

C'est ainsi que notre bergère se justifioit à Cérès. Soit que les déesses s'entendent, ou que celle-ci fût fâchée de ce qu'on l'avoit appelée nourrice, ou que le ciel veuille que nos prières soient véritablement des prières, et non des apologies, celle de Psyché ne fut nullement écoutée. Cérès lui cria de la voûte de sa chapelle qu'elle se retirât au plus vite, et laissât le tas de javelles comme il étoit; sinon Vénus en auroit l'avis. Pourquoi

rompre en faveur d'une mortelle avec une déesse de ses amies? Vénus ne lui en avoit donné aucun sujet. Qu'on dît tout ce qu'on voudroit de sa conduite, c'étoit une bonne femme qui lui avoit obligation, à la vérité, ainsi qu'à Bacchus; mais elle le savoit bien reconnoître, et le publioit par-tout.

Ce fut beaucoup de déplaisir à Psyché de se voir exclue d'un asile où elle auroit cru être mieux venue qu'en pas un autre qui fût au monde. En effet, si Cérès, bienfaisante de son naturel, et qui ne se piquoit pas de beauté, lui refusoit sa protection, il n'y avoit guère d'apparence que les déesses tant soit peu galantes et d'humeur jalouse lui accordassent la leur. D'y intéresser des dieux, c'étoit s'exposer à quelque chose de pis que la persécution de Vénus: il falloit savoir auparavant quelle sorte de reconnoissance ils exigeroient de la belle. Encore le plus à propos étoit-il de ne s'adresser qu'aux divinités de son sexe, tant pour empêcher la médisance que pour ne donner aucun ombrage à son mari. Junon là-dessus lui vint en l'esprit.

Psyché crut qu'y ayant quelque sorte d'émulation entre Cythérée et cette déesse, et pour le crédit et pour la beauté, la reine des dieux seroit bien aise de trouver une occasion de nuire à sa concurrente, suivant l'usage de la cour, et le serment que font les femmes en venant au monde.

Il ne fut pas difficile à notre bergère de trouver

Junon : la jalouse femme de Jupiter descend souvent sur la terre, et vient demander aux mortels des nouvelles de son mari.

Psyché l'ayant rencontrée lui chanta un hymne où il n'étoit fait mention que de la puissance de cette déesse ; en quoi elle commit une faute : il valoit bien mieux s'étendre sur sa beauté ; la louange en est tout autrement agréable. Ce sont les rois que l'on n'entretient que de leur grandeur : pour les reines, il faut les féliciter d'autre chose, qui veut bien faire. Aussi l'épouse de Cupidon fut-elle éconduite encore une fois. La différence qu'il y eut fut que celle-ci se passa quelque peu plus mal que la première. Car, outre les considérations de Cérès, Junon ajouta qu'il falloit punir ces mortelles à qui les dieux font l'amour, et obliger leurs galants à demeurer au logis. Que venoient-ils faire parmi les hommes? comme s'il n'y avoit pas dans le ciel assez de beautés pour eux! Non qu'elle en parlât pour son intérêt, se souciant peu de ces choses, et ne craignant du côté des charmes qui que ce fût.

La reine des dieux ne disoit pas tout : il y avoit encore une raison plus pressante que cela, comme on pourroit dire quelque étincelle de ce feu dont on n'avertit les voisins que le moins qu'on peut. Une femme judicieuse ne doit point désobliger le fils de Vénus : sait-elle si quelque jour elle n'aura point affaire de lui? Apparemment le courroux

du dieu duroit encore contre Psyché : ainsi le plus sûr étoit de ne point entrer dans leurs différents.

Notre bergère, rebutée de tant de côtés, ne sut plus à qui s'adresser. Il restoit véritablement Diane et Pallas ; mais l'une et l'autre, ayant fait vœu de virginité, n'auroient pas les prières d'une femme pour agréables, et croiroient souiller leurs oreilles en les écoutant.

Toutefois, comme Diane rendoit des oracles, la bergère crut que pour le moins cette déesse ne seroit pas si farouche que de lui en refuser un, et elle ne lui demanderoit autre chose. Aussi bien s'en rendoit-il en un lieu tout proche : ce ne seroit pas pour elle un fort grand détour. Le lieu étoit à l'entrée d'une forêt extrêmement solitaire et propre à la chasse. Diane y avoit un temple dont elle faisoit une de ses maisons de plaisir. On faisoit environ deux mille pas dans le bois ; puis on rencontroit une clairière qui servoit comme de parvis au temple. Il étoit petit, mais d'une fort belle architecture. Au milieu de la clairière on avoit placé un obélisque de marbre blanc, à quatre faces, posé sur autant de boules, et élevé sur un piédestal ayant de hauteur moitié de celle de l'obélisque. Sur chaque côté du plinthe qui regardoit directement, aussi bien que les faces de la pyramide, le midi, le septentrion, le couchant, et le levant, étoient entaillés ces mots :

« QUI QUE TU SOIS, QUI AS SACRIFIÉ A L'AMOUR

OU A L'HYMÉNÉE, GARDE-TOI D'ENTRER DANS MON SANCTUAIRE. »

Psyché, qui avoit sacrifié à l'un et à l'autre, n'osa entrer dans le temple; elle demeura à la porte, où la prêtresse lui apporta cet oracle:

« CESSE D'ÊTRE ERRANTE: CE QUE TU CHERCHES A DES AILES: QUAND TU SAURAS COMME LUI MARCHER DANS LES AIRS, TU SERAS HEUREUSE. »

Ces paroles ne démentoient point l'ambiguïté et l'obscurité ordinaire des réponses que font les dieux. Psyché se tourmenta fort pour en tirer quelque sens, et n'en put venir à bout. Que le ciel, dit-elle, me prescrive ce qu'il voudra, il faut mourir, ou trouver l'Amour. Nous ne le saurions trouver; il faut donc mourir: allons nous livrer à notre ennemie; c'en est le moyen. Mais l'oracle m'a assurée que je serois quelque jour heureuse: allons nous jeter aux pieds de Vénus; nous la servirons, nous endurerons patiemment ses outrages; cela l'émouvra à compassion; elle nous pardonnera, nous recevra pour sa fille, fera ma paix elle-même avec son fils.

C'étoient là les plus belles espérances du monde, et bien enchaînées, comme vous voyez: un moment de réflexion les détruisoit toutes.

Psyché se confirma toutefois dans son dessein. Elle s'informa du plus prochain temple de Cythérée, résolue, si la déesse n'y étoit présente, de s'embarquer et d'aller en Cypre. On lui dit qu'à

trois ou quatre journées de là il y en avoit un fort fameux et fort fréquenté, portant pour inscription:

A LA DÉESSE DES GRACES.

Apparemment Vénus s'y plaisoit, et y tenoit souvent en personne son tribunal, vu les miracles qui s'y faisoient, et le grand concours de gens qui y accouroient de tous les côtés. Il y en avoit même qui se vantoient de l'y avoir vue plusieurs fois.

Notre bergère se met en chemin, plus heureuse, ce lui sembloit, que devant l'oracle: car elle savoit du moins ce qu'elle avoit envie de faire; sortiroit d'irrésolution et d'incertitude, qui sont les pires de tous les maux; pourroit voir l'Amour, n'y ayant pas d'apparence que sa mère vînt si souvent en un lieu sans l'y amener. Supposé que la pauvre épouse n'eût cette satisfaction qu'en présence d'une belle-mère qui la haïssoit, et qui, bien loin de la reconnoître pour sa bru, la traiteroit en esclave; c'étoit toujours quelque chose: les affaires pourroient changer; la compassion, la vue de la belle, son humilité, sa douceur, le peu de liberté de l'entretenir, tout cela seroit capable de rallumer le desir du dieu. En tout cas elle le verroit, et c'étoit beaucoup: toutes peines lui seroient douces, quand elles lui pourroient procurer un quart d'heure de plaisir.

Psyché se flattoit ainsi: pauvre infortunée qui ne songeoit pas combien les haines des femmes

sont violentes! Hélas! la belle ne savoit guère ce que le destin lui préparoit. Le cœur lui battit pourtant dès qu'elle approcha de la contrée où étoit le temple. Long-temps devant que l'on y arrivât, on respiroit un air embaumé, tant à cause des personnes qui venoient offrir des parfums à la déesse, et qui étoient parfumées elles-mêmes, que parceque le chemin étoit bordé d'orangers, de jasmins, de myrtes, et tout le pays parsemé de fleurs.

On découvroit le temple de loin, quoiqu'il fût situé dans une vallée; mais cette vallée étoit spacieuse, plus longue que large, ceinte de coteaux merveilleusement agréables. Ils étoient mêlés de bois, de champs, de prairies, d'habitations qui se ressentoient d'un long calme. Vénus avoit obtenu de Mars une sauvegarde pour tous ces lieux. Les animaux même ne s'y faisoient point la guerre; jamais de loups; jamais d'autres piéges que ceux que l'Amour fait tendre. Dès qu'on avoit atteint l'âge de discernement, on se faisoit enregistrer dans la confrérie de ce dieu; les filles à douze ans, les garçons à quinze. Il y en avoit à qui l'amour venoit devant la raison. S'il se rencontroit une indifférente, on en purgeoit le pays; sa famille étoit séquestrée pour un certain temps: le clergé de la déesse avoit soin de purifier le canton où ce prodige étoit survenu. Voilà quant aux mœurs et au gouvernement du pays. Il abondoit en oiseaux de

joli plumage. Quelques tourterelles s'y rencontroient : on en comptoit jusqu'à trois espèces ; tourterelles oiseaux, tourterelles nymphes, et tourterelles bergères. La seconde espèce étoit rare.

Au milieu de la vallée couloit un canal de même longueur que la plaine, large comme un fleuve, et d'une eau si transparente, qu'un atome se fût vu au fond ; en un mot, vrai cristal fondu. Force nymphes et force sirènes s'y jouoient ; on les prenoit à la main. Les personnes riches avoient coutume de s'embarquer sur ce canal, qui les conduisoit jusqu'aux degrés du parvis. Ils louoient je ne sais combien d'Amours ; qui plus, qui moins, selon la charge qu'avoit le vaisseau ; chaque Amour avoit son cygne, qu'il atteloit à la barque ; et, monté dessus, il le conduisoit avec un ruban. Deux autres nacelles suivoient ; l'une chargée de musique, l'autre de bijoux et d'oranges douces. Ainsi s'en alloit la barque fort gaiement.

De chaque côté du canal s'étendoit une prairie verte comme fine émeraude, et bordée d'ombrages délicieux.

Il n'y avoit point d'autres chemins : ceux-là étoient tellement fréquentés, que Psyché jugea à propos de ne marcher que de nuit. Sur le point du jour elle arriva à un lieu nommé les deux sépultures. Je vous en dirai la raison, parceque l'origine du temple en dépend.

Un roi de Lydie, appelé Philocharès, pria au-

trefois les Grecs de lui donner femme. Il ne lui importoit de quelle naissance, pourvu que la beauté s'y trouvât : une fille est noble quand elle est belle. Ses ambassadeurs disoient que leur prince avoit le goût extrêmement délicat.

On lui envoya deux jeunes filles; l'une s'appeloit Myrtis, l'autre Megano. Celle-ci étoit fort grande, de belle taille, les traits du visage très beaux, et si bien proportionnés qu'on n'y trouvoit que reprendre; l'esprit fort doux. Avec cela, son esprit, sa beauté, sa taille, sa personne, ne touchoient point, faute de vénus [1] qui donnât le sel à ces cho-

[1] *Faute de grace, d'agrément.* Richelet, dans son Dictionnaire (Genève, 1679, in-4°, p. 116), dit que le mot *vénus* se prend au figuré, et qu'en parlant du style et du langage il signifie agrément, beauté. Puis il cite cette phrase de Gilles Boileau de l'Académie françoise, dans sa *Réponse à Costar*, 1659, in-4° : « Voilà, mon-« sieur, cet air inimitable, cette gaieté et cette *vénus* que vous ne « trouvez pas dans les écrits de Balzac. » On n'emploie plus ce mot en ce sens, mais on fait quelquefois usage de celui de *vénusté*, que Richelet n'admettoit qu'avec réserve dans son Dictionnaire, ne trouvant pas d'exemple qu'il eût été employé par aucun bon écrivain. L'Académie françoise a rejeté également ces deux mots, et on ne les trouve ni dans la première ni dans la dernière édition de son Dictionnaire. On peut consulter la discussion qui eut lieu à ce sujet entre Ménage et le père Bouhours. Voyez Ménage, *sur la Langue françoise*, 1675, in-12, p. 538, ou p. 409 de la première édition du même ouvrage, 1672, in-12. — Bouhours, *Doutes sur la langue françoise*, 1675, seconde édition, p. 6 et 7. — Et *Remarques nouvelles sur la langue françoise*, troisième édition, 1692, p. 323. — Et enfin Ménage, *Sur la langue françoise*, seconde partie, 1676, ch. 64, p. 233.

ses. Myrtis, au contraire, excelloit en ce point-là. Elle n'avoit pas une beauté si parfaite que Megano : même un médiocre critique y auroit trouvé matière de s'exercer. En récompense, il n'y avoit si petit endroit sur elle qui n'eût sa vénus, et plutôt deux qu'une, outre celle qui animoit tout le corps en général. Aussi le roi la préféra-t-il à Megano, et voulut qu'on la nommât Aphrodisée, tant à cause de ce charme que parceque le nom de Myrtis sentoit sa bergère, ou sa nymphe au plus, et ne sonnoit pas assez pour une reine.

Les gens de sa cour, afin de plaire à leur prince, appelèrent Megano Anaphrodite. Elle en conçut un tel déplaisir, qu'elle mourut peu de temps après. Le roi la fit enterrer honorablement.

Aphrodisée vécut fort long-temps, et toujours heureuse, possédant le cœur de son mari tout entier : on lui en offrit beaucoup d'autres qu'elle refusa. Comme les Graces étoient cause de son bonheur, elle se crut obligée à quelque reconnoissance envers leur déesse, et persuada à son mari de lui faire bâtir un temple, disant que c'étoit un vœu qu'elle avoit fait.

Philocharès approuva la chose : il y consuma tout ce qu'il avoit de richesses ; puis ses sujets y contribuèrent. La dévotion fut si grande, que les femmes consentirent que l'on vendît leurs colliers, et, n'en ayant plus, elles suivirent l'exemple de Rhodope.

Myrtis eut la satisfaction de voir, avant que de mourir, le parachèvement de son vœu. Elle ordonna par son testament qu'on lui bâtit un tombeau le plus près du temple qu'il se pourroit, hors du parvis toutefois, joignant le chemin le plus fréquenté. Là ses cendres seroient enfermées, et son aventure écrite à l'endroit le plus en vue.

Philocharès, qui lui survécut, exécuta cette volonté. Il fit élever à son épouse un mausolée digne d'elle et de lui aussi; car son cœur y devoit tenir compagnie à celui d'Aphrodisée. Et, pour rendre plus célèbre la mémoire de cette chose, et la gloire de Myrtis plus grande, on transporta en ce lieu les cendres de Megano. Elles furent mises dans un tombeau presque aussi superbe que le premier, sur l'autre côté du chemin: les deux sépulcres se regardoient. On voyoit Myrtis sur le sien, entourée d'Amours qui lui accommodoient le corps et la tête sur des carreaux. Megano, de l'autre part, se voyoit couchée sur le côté, un bras sous la tête, versant des larmes, en la posture où elle étoit morte. Sur la bordure du mausolée où reposoit la reine des Lydiens, ces mots se lisoient:

« ICI REPOSE MYRTIS, QUI PARVINT A LA ROYAUTÉ PAR SES CHARMES, ET QUI EN ACQUIT LE SURNOM D'APHRODISÉE. »

A l'une des faces, qui regardoit le chemin, ces autres paroles étoient:

« VOUS QUI ALLEZ VISITER CE TEMPLE, ARRÊTEZ UN PEU, ÉCOUTEZ-MOI. DE SIMPLE BERGÈRE QUE J'ÉTOIS NÉE, JE ME SUIS VUE REINE. CE QUI M'A PROCURÉ CE BIEN, CE N'EST PAS TANT LA BEAUTÉ QUE CE SONT LES GRACES. J'AI PLU, ET CELA SUFFIT. C'EST CE QUE J'AVOIS A VOUS DIRE. HONOREZ MA TOMBE DE QUELQUES FLEURS; ET, POUR RÉCOMPENSE, VEUILLE LA DÉESSE DES GRACES QUE VOUS PLAISIEZ! »

Sur la bordure de l'autre tombe étoient ces paroles :

« ICI SONT LES CENDRES DE MEGANO, QUI NE PUT GAGNER LE COEUR QU'ELLE CONTESTOIT, QUOIQU'ELLE EUT UNE BEAUTÉ ACCOMPLIE. »

A la face du tombeau ces autres paroles se rencontroient :

« SI LES ROIS NE M'ONT AIMÉE, CE N'EST PAS QUE JE NE FUSSE ASSEZ BELLE POUR MÉRITER QUE LES DIEUX M'AIMASSENT; MAIS JE N'ÉTOIS PAS, DIT-ON, ASSEZ JOLIE. CELA SE PEUT-IL? OUI, CELA SE PEUT, ET SI BIEN QU'ON ME PRÉFÉRA MA COMPAGNE. ELLE EN ACQUIT LE SURNOM D'APHRODISÉE, MOI CELUI D'ANAPHRODITE. J'EN SUIS MORTE DE DÉPLAISIR. ADIEU, PASSANT; JE NE TE RETIENS PAS DAVANTAGE. SOIS PLUS HEUREUX QUE JE N'AI ÉTÉ, ET NE TE METS POINT EN PEINE DE DONNER DES LARMES A MA MÉMOIRE. SI JE N'AI FAIT LA JOIE DE PERSONNE, DU MOINS NE VEUX-JE TROUBLER LA JOIE DE PERSONNE AUSSI. »

Psyché ne laissa pas de pleurer. Mégano, dit-elle, je ne comprends rien à ton aventure. Je veux que Myrtis eût des graces : n'est-ce pas en avoir aussi que d'être belle comme tu étois? Adieu, Mégano : ne refuse point mes larmes, je suis accoutumée d'en verser. Elle alla ensuite jeter des fleurs sur la tombe d'Aphrodisée.

Cette cérémonie étant faite, le jour se trouva assez grand pour lui faire considérer le temple à son aise. L'architecture en étoit exquise, et avoit autant de grace que de majesté. L'architecte s'étoit servi de l'ordre ionique à cause de son élégance. De tout cela il résultoit une vénus que je ne saurois vous dépeindre. Le frontispice répondoit merveilleusement bien au corps. Sur le tympan du fronton se voyoit la naissance de Cythérée en figures de haut relief. Elle étoit assise dans une conque, en l'état d'une personne qui viendroit de se baigner, et qui ne feroit que sortir de l'eau. Une des Graces lui épreignoit les cheveux encore tout mouillés : une autre tenoit des habits tout prêts pour les lui vêtir dès que la troisième auroit achevé de l'essuyer. La déesse regardoit son fils, qui menaçoit déja l'univers d'une de ses fléches. Deux sirènes tiroient la conque ; mais, comme cette machine étoit grande, le Zéphyre la poussoit un peu. Des légions de Jeux et de Ris se promenoient dans les airs ; car Vénus naquit avec tout son équipage, toute grande, toute formée, toute

prête à recevoir de l'amour et à en donner. Les gens de Paphos se voyoient de loin sur la rive, tendant les mains, les levant au ciel, et ravis d'admiration. Les colonnes et l'entablement étoient d'un marbre plus blanc qu'albâtre. Sur la frise une table de marbre noir portoit pour inscription du temple :

« A LA DÉESSE DES GRACES. »

Deux enfants à demi couchés sur l'architrave laissoient pendre à des cordons une médaille à deux têtes : c'étoient celles des fondateurs. A l'entour de la médaille on voyoit écrit :

« PHILOCHARÈS, ET MYRTIS APHRODISÉE SON ÉPOUSE, ONT DÉDIÉ CE TEMPLE A VÉNUS. »

Sur chaque base des deux colonnes les plus proches de la porte, étoient entaillés ces mots :

« OUVRAGE DE LYSIMANTE ; »

nom de l'architecte apparemment.

Avant que d'entrer dans le temple, je vous dirai un mot du parvis. C'étoient des portiques ou galeries basses ; et au-dessus, des appartements fort superbes, chambres dorées, cabinets et bains ; enfin mille lieux où ceux qui apportoient de l'argent trouvoient de quoi l'employer ; ceux qui n'en apportoient point, on les renvoyoit.

Psyché, voyant ces merveilles, ne se put tenir de soupirer : elle se souvint du palais dont elle avoit été la maîtresse.

Le dedans du temple étoit orné à proportion.

Je ne m'arrêterai pas à vous le décrire: c'est assez que vous sachiez que toutes sortes de vœux, dont toutes sortes de personnes s'étoient acquittées, s'y voyoient en des chapelles particulières, pour éviter la confusion, et ne rien cacher de l'architecture du temple. Là quelques auteurs avoient envoyé des offrandes pour reconnoissance de la vénus[1] que leur avoit départie le ciel. Ils étoient en petit nombre. Les autres arts, comme la peinture et ses sœurs, en fournissoient beaucoup davantage. Mais la multitude venoit des belles et de leurs amants: l'un pour des faveurs secrètes, l'autre pour un mariage, celle-ci pour avoir enlevé un amant à cette autre-là. Une certaine Callinicé, qui s'étoit jusqu'à soixante ans bien maintenue avec les Graces, et encore mieux avec les Plaisirs, avoit donné une lampe de vermeil doré, et la peinture de ses amours. Je ne vous aurois jamais spécifié ces dons: il s'en trouvoit même de capitaines, dont les exploits, comme dit le bon Amyot, avoient cette grace de soudaineté[2] qui les rendoit encore plus agréables.

L'architecture du tabernacle n'étoit guère plus ornée que celle du temple, afin de garder la proportion, et de crainte aussi que la vue, étant dissipée par une quantité d'ornements, ne s'en arrêtât

[1] De la grace. — Voyez ci-dessus, p. 190.

[2] Voyez ci-dessus, p. 127.

d'autant moins à considérer l'image de la déesse, laquelle étoit véritablement un chef-d'œuvre. Quelques envieux ont dit que Praxitèle avoit pris la sienne sur le modèle de celle-là. On l'avoit placée dans une niche de marbre noir, entre des colonnes de cette même couleur; ce qui la rendoit plus blanche, et faisoit un bel effet à la vue.

A l'un des côtés du sanctuaire on avoit élevé un trône où Vénus, à demi couchée sur des coussins de senteurs, recevoit, quand elle venoit en ce temple, les adorations des mortels, et distribuoit ses graces ainsi que bon lui sembloit. On ouvroit le temple assez matin, afin que le peuple fût écoulé quand les personnes qualifiées entreroient.

Cela ne servit de rien cette journée-là; car dès que Psyché parut, on s'assembla autour d'elle. On crut que c'étoit Vénus qui, pour quelque dessein caché ou pour se rendre plus familière, peut-être aussi par galanterie, avoit un habit de simple bergère. Au bruit de cette merveille, les plus paresseux accoururent incontinent.

La pauvre Psyché s'alla placer dans un coin du temple, honteuse et confuse de tant d'honneurs dont elle avoit grand sujet de craindre la suite, et ne pouvoit pourtant s'empêcher d'y prendre plaisir. Elle rougissoit à chaque moment, se détournoit quelquefois le visage, témoignoit qu'elle eût bien voulu faire sa prière: tout cela

en vain; elle fut contrainte de dire qui elle étoit. Quelques uns la crurent; d'autres persistèrent dans l'opinion qu'ils avoient.

La foule étoit tellement grande autour d'elle, que quand Vénus arriva, cette déesse eut de la peine à passer. On l'avoit déja avertie de cette aventure; ce qui la fit accourir le visage en feu comme une Mégère, et non plus la reine des Graces, mais des Furies. Toutefois, de peur de sédition, elle se contint. Ses gardes lui ayant fait faire passage, elle s'alla placer sur son trône, où elle écouta quelques suppliants avec assez de distraction.

La meilleure partie des hommes étoit demeurée auprès de Psyché avec les femmes les moins jolies, ou qui étoient sans prétention et sans intérêt. Les autres avoient pris d'abord le parti de la déesse; étant de la politique, parmi les personnes de ce sexe qui se sont mises sur le bon pied, de faire la guerre aux survenantes, comme à celles qui leur ôtent, pour ainsi dire, le pain de la main. Je ne saurois vous assurer bien précisément si elles tiennent cette coutume-là des auteurs, ou si les auteurs la tiennent d'elles.

Notre bergère n'osant approcher, la déesse la fit venir. Une foule d'hommes l'accompagna; et la chose ressembloit plutôt à un triomphe qu'à un hommage. La pauvre Psyché n'étoit nullement coupable de ces honneurs: au contraire, si on

l'eût crue, on n'auroit pas regardée : elle faisoit, de sa part, tout ce qu'une suppliante doit faire. La présence de Vénus lui avoit fait oublier sa harangue. Il est vrai qu'elle n'en eut pas besoin : car, dès que Vénus la vit, à peine lui donna-t-elle le loisir de se prosterner : elle descendit de son trône. Je vous veux, dit-elle, entendre en particulier : venez à Paphos ; je vous donnerai place en mon char.

Psyché se défia de cette douceur ; mais quoi ! il n'étoit plus temps de délibérer ; et puis c'étoit à Paphos principalement qu'elle espéroit revoir son époux.

De crainte qu'elle n'échappât, Vénus la fit sortir avec elle ; les hommes donnant mille bénédictions à leurs deux déesses, et une partie des femmes disant entre elles : C'est encore trop que d'en avoir une : établissons parmi nous une république où les vœux, les adorations, les services, les biens d'Amour, seront en commun. Si Psyché s'en vient encore une fois amuser les gens qui nous serviront à quelque chose, et qu'elle prétende réunir ainsi tous les cœurs sous une même domination, il nous la faut lapider. On se moqua des républicaines, et on souhaita bon voyage à notre bergère.

Cythérée la fit monter effectivement sur son char ; mais ce fut avec trois divinités de sa suite peu gracieuses : il y a de toutes sortes de gens à

la cour. Ces divinités étoient la Colère, la Jalousie, et l'Envie; monstres sortis de l'abyme, impitoyables licteurs qui ne marchoient point sans leurs fouets, et dont la vue seule étoit un supplice. Vénus s'en alla par un autre endroit.

Quand Psyché se vit dans les airs, en si mauvaise compagnie que celle-là, un tremblement la saisit; ses cheveux se hérissèrent, la voix lui demeura au gosier. Elle fut long-temps sans pouvoir parler, immobile, changée en pierre, et plutôt statue que personne véritablement animée: on l'auroit crue morte, sans quelques soupirs qui lui échappèrent. Les diverses peines des condamnés lui passèrent devant les yeux; son imagination les lui figura encore plus cruelles qu'elles ne sont: il n'y en eut point que la crainte ne lui fit souffrir par avance. Enfin, se jetant aux pieds de ces trois furies: Si quelque pitié, dit-elle, loge en vos cœurs, ne me faites pas languir davantage: dites-moi à quel tourment je suis condamnée. Ne vous auroit-on point donné ordre de me jeter dans la mer? Je vous en épargnerai la peine, si vous voulez, et m'y précipiterai moi-même. Les trois filles de l'Achéron ne lui répondirent rien, et se contentèrent de la regarder de travers.

Elle étoit encore à leurs genoux lorsque le char s'abattit. Il posa sa charge en un désert, dans l'arrière-cour d'un palais que Vénus avoit fait bâtir entre deux montagnes, à mi-chemin d'Amathonte

et de Paphos. Quand Cythérée étoit lasse des embarras de sa cour, elle se retiroit en ce lieu avec cinq ou six de ses confidentes. Là, qui que ce soit ne l'alloit voir. Des médisants disent toutefois que quelques amis particuliers avoient la clef du jardin.

Vénus étoit déja arrivée quand le char parut. Les trois satellites menèrent Psyché dans la chambre où la déesse se rajustoit. Cette même crainte qui avoit fait oublier à notre bergère la harangue qu'elle avoit faite, lui en rafraîchit la mémoire. Bien que les grandes passions troublent l'esprit, il n'y a rien qui rende éloquent comme elles.

Notre infortunée se prosterna à quatre pas de la déesse, et lui parla de la sorte : Reine des Amours et des Graces, voici cette malheureuse esclave que vous cherchez. Je ne vous demande pour récompense de l'avoir livrée que la permission de vous regarder. Si ce n'est point sacrilége à une misérable mortelle comme je suis de jeter les yeux sur Vénus, et de raisonner sur les charmes d'une déesse, je trouve que l'aveuglement des hommes est bien grand d'estimer en moi de médiocres appas, après que les vôtres leur ont paru. Je me suis opposée inutilement à cette folie : ils m'ont rendu des honneurs que j'ai refusés, et que je ne méritois pas. Votre fils s'est laissé prévenir en ma faveur par les rapports fabuleux qu'on lui a faits. Les destins m'ont donnée à lui sans me

demander mon consentement. En tout cela j'ai failli, puisque vous me jugez coupable. Je devois cacher des traits qui étoient cause de tant d'erreurs, je devois les défigurer; il falloit mourir, puisque vous m'aviez en aversion: je ne l'ai pas fait. Ordonnez-moi des punitions si sévères que vous voudrez, je les souffrirai sans murmure; trop heureuse si je vois votre divine bouche s'ouvrir pour prononcer l'arrêt de ma destinée!

Oui, Psyché, repartit Vénus, je vous en donnerai le plaisir. Votre feinte humilité ne me touche point. Il falloit avoir ces sentiments et dire ces choses devant que vous fussiez en ma puissance. Lorsque vous étiez à couvert des atteintes de ma colère, votre miroir vous disoit qu'il n'y avoit rien à voir après vous: maintenant que vous me craignez, vous me trouvez belle. Nous verrons bientôt qui remportera l'avantage. Ma beauté ne sauroit périr, et la vôtre dépend de moi: je la détruirai quand il me plaira. Commençons par ce corps d'albâtre dont mon fils a publié les merveilles, et qu'il appelle le temple de la blancheur. Prenez vos scions, filles de la Nuit, et me l'empourprez si bien, que cette blancheur ne trouve pas même un asile en son propre temple.

A cet ordre si cruel Psyché devint pâle, et tomba aux pieds de la déesse, sans donner aucune marque de vie. Cythérée se sentit émue; mais quelque dé-

mon s'opposa à ce mouvement de pitié, et la fit sortir.

Dès qu'elle fut hors, les ministres de sa vengeance prirent des branches de myrte; et, se bouchant les oreilles ainsi que les yeux, elles déchirèrent l'habit de notre bergère: innocent habit, hélas! celle qui l'avoit donné lui croyoit procurer un sort que tout le monde envieroit. Psyché ne reprit ses sens qu'aux premières atteintes de la douleur. Le vallon retentit des cris qu'elle fut contrainte de faire: jamais les échos n'avoient répété de si pitoyables accents. Il n'y eut aucun endroit d'épargné dans tout ce beau corps, qui devant ces moments-là se pouvoit dire en effet le temple de la blancheur: elle y réguoit avec un éclat que je ne saurois vous dépeindre.

Là les lis lui servoient de trône et d'oreillers:
Des escadrons d'Amours, chez Psyché familiers
Furent chassés de cet asile.
Le pleurer leur fut inutile:
Rien ne put attendrir les trois filles d'enfer;
Leurs cœurs furent d'acier, leurs mains furent de fe
La belle eut beau souffrir: il fallut que ses peines
Allassent jusqu'au point que les sœurs inhumaines
Craignirent que Clothon ne survînt à son tour.
Ah! trop impitoyable Amour!
En quels lieux étois-tu? dis, cruel! dis, barbare!
C'est toi, c'est ton plaisir qui causa sa douleur:
Oui, tigre! c'est toi seul qui t'en dois dire auteur;
Psyché n'eût rien souffert sans ton courroux bizarre

Le bruit de ses clameurs s'est au loin répandu;
Et tu n'en as rien entendu!
Pendant tous ces tourments, tu dormois, je le gage;
Car ta brûlure n'étoit rien:
La belle en a souffert mille fois davantage
Sans l'avoir mérité si bien.
Tu devois venir voir empourprer cet albâtre;
Il falloit amener une troupe de Ris:
Des souffrances d'un corps dont tu fus idolâtre
Vous vous seriez tous divertis.
Hélas! Amour, j'ai tort: tu répandis des larmes
Quand tu sus de Psyché la peine et le tourment;
Et tu lui fis trouver un baume pour ses charmes
Qui la guérit en un moment.

Telle fut la première peine que Psyché souffrit. Quand Cythérée fut de retour, elle la trouva étendue sur les tapis dont cette chambre étoit ornée, près d'expirer, et n'en pouvant plus. La pauvre Psyché fit un effort pour se lever, et tâcha de contenir ses sanglots. Cythérée lui commanda de baiser les cruelles mains qui l'avoient mise en cet état. Elle obéit sans tarder, et ne témoigna nulle répugnance. Comme le dessein de la déesse n'étoit pas de la faire mourir sitôt, elle la laissa guérir.

Parmi les servantes de Vénus il y en avoit une qui trahissoit sa maîtresse, et qui alloit redire à l'Amour le traitement que l'on faisoit à Psyché, et les travaux qu'on lui imposoit. L'Amour ne manquoit pas d'y pourvoir. Cette fois-là il lui

envoya un baume excellent par celle qui étoit de l'intelligence, avec ordre de ne point dire de quelle part, de peur que Psyché ne crût que son mari étoit apaisé, et qu'elle n'en tirât des conséquences trop avantageuses. Le dieu n'étoit pas encore guéri de sa brûlure, et tenoit le lit. L'opération de son baume irrita Vénus, à l'insu de qui la chose se conduisoit, et qui, ne sachant à quoi imputer ce miracle, résolut de se défaire de Psyché par une autre voie.

Sous l'une des deux montagnes qui couvroient à droite et à gauche cette maison, étoit une voûte aussi ancienne que l'univers. Là sourdoit une eau qui avoit la propriété de rajeunir; c'est ce qu'on appelle encore aujourd'hui la fontaine de Jouvence. Dans les premiers temps du monde il étoit libre à tous les mortels d'y aller puiser. L'abus qu'ils firent de ce trésor obligea les dieux de leur en ôter l'usage. Pluton, prince des dieux souterrains, commit à la garde de cette eau un dragon énorme. Il ne dormoit point, et dévoroit ceux qui étoient si téméraires que d'en approcher. Quelques femmes se hasardoient, aimant mieux mourir que de prolonger une carrière où il n'y avoit plus ni beaux jours ni amants pour elles.

Cinq ou six jours étant écoulés, Cythérée dit à son esclave: Va-t'en tout-à-l'heure à la fontaine de Jouvence, et m'en rapporte une cruchée d'eau. Ce n'est pas pour moi, comme tu peux croire,

mais pour deux ou trois de mes amies qui en ont besoin. Si tu reviens sans apporter de cette eau, je te ferai encore souffrir le même supplice que tu as souffert.

Cette suivante, dont j'ai parlé, qui étoit aux gages de Cupidon, l'alla avertir. Il lui commanda de dire à Psyché que le moyen d'endormir le monstre étoit de lui chanter quelques longs récits qui lui plussent premièrement, et puis l'ennuyassent; et sitôt qu'il dormiroit, qu'elle puisât de l'eau hardiment.

Psyché s'en va donc avec sa cruche. On n'osoit approcher de l'antre de plus de vingt pas. L'horrible concierge de ce palais en occupoit la plupart du temps l'entrée. Il avoit l'adresse de couler sa queue entre des broussailles, en sorte qu'elle ne paroissoit point; puis, aussitôt que quelque animal venoit à passer, fût-ce un cerf, un cheval, un bœuf, le monstre la ramenoit en plusieurs retours, et en entortilloit les jambes de l'animal avec tant de soudaineté [1] et de force, qu'il le faisoit trébucher, se jetoit dessus, puis s'en repaissoit. Peu de voyageurs s'y trouvoient surpris: l'endroit étoit plus connu et plus diffamé que le voisinage de Scylla et Charybde. Lorsque Psyché alla à cette fontaine, le monstre se réjouissoit au soleil, qui tantôt doroit ses écailles, tantôt les faisoit paroître de cent couleurs.

[1] Voyez ci-dessus, p. 127.

Psyché, qui savoit quelle distance il falloit laisser entre lui et elle, car il ne pouvoit s'étendre fort loin, le Sort l'ayant attaché avec des chaînes de diamant; Psyché, dis-je, ne s'effraya pas beaucoup: elle étoit accoutumée à voir des dragons. Elle cacha le mieux qu'il lui fut possible sa cruche, et commença mélodieusement ce récit:

Dragon, gentil dragon à la gorge béante,
Je suis messagère des dieux:
Ils m'ont envoyée en ces lieux
T'annoncer que bientôt une jeune serpente,
Et qui change au soleil de couleur comme toi,
Viendra partager ton emploi.
Tu te dois ennuyer à faire cette vie;
Amour t'enverra compagnie.
Dragon, gentil dragon, que te dirai-je encor
Qui te chatouille et qui te plaise?
Ton dos reluit comme fin or:
Tes yeux sont flambants comme braise.
Tu te peux rajeunir sans dépouiller ta peau.
Quelle félicité d'avoir chez toi cette eau!
Si tu veux t'enrichir, permets que l'on y puise;
Quelque tribut qu'il faille, il te sera porté:
J'en sais qui, pour avoir cette commodité,
Donneront jusqu'à leur chemise.

Psyché chanta beaucoup d'autres choses qui n'avoient aucune suite, et que les oiseaux de ces lieux ne purent par conséquent retenir ni nous les apprendre. Le dragon l'écouta d'abord avec un très grand plaisir. A la fin il commença à bâiller,

et puis s'endormit. Psyché prend vite l'occasion. Il falloit passer entre le dragon et l'un des bords de l'entrée : à peine y avoit-il assez de place pour une personne. Peu s'en fallut que la belle, de frayeur qu'elle eut, ne laissât tomber sa cruche ; ce qui eût été pire que la goutte d'huile. Ce dormeur-ci n'étoit pas fait comme l'autre : son courroux et ses remontrances, c'étoit de mettre les gens en pièces. Notre héroïne vint à bout de son entreprise par un grand bonheur. Elle emplit sa cruche, et s'en retourne triomphante.

Vénus se douta que quelque puissance divine l'avoit assistée. De savoir laquelle, c'étoit le point. Son fils ne bougeoit du lit. Jupiter ni aucun des dieux n'auroit laissé Psyché dans cet esclavage : les déesses seroient les dernières à la secourir. Ne t'imagine pas en être quitte, lui dit Vénus : je te ferai des commandements si difficiles, que tu manqueras à quelqu'un ; et pour châtiment tu endureras la mort. Va me querir de la laine de ces moutons qui paissent au-delà du fleuve ; je m'en veux faire faire un habit. C'étoient les moutons du soleil ; tous avoient des cornes, furieux au dernier point, et qui poursuivoient les loups. Leur laine étoit d'une couleur de feu si vif qu'il éblouissoit la vue. Ils passoient alors de l'autre côté d'une rivière extrêmement large et profonde, qui traversoit le vallon à mille pas ou peu plus de ce château.

De bonne fortune pour notre belle, Junon et Cérès vinrent voir Vénus dans le moment qu'elle venoit de donner cet ordre. Elles lui avoient déja rendu deux autres visites depuis la maladie de son fils, et avoient aussi vu l'Amour. Cette dernière visite empêcha Vénus de prendre garde à ce qui se passeroit, et donna une facilité à notre héroïne d'exécuter ce commandement. Sans cela il auroit été impossible, n'y ayant ni pont, ni bateau, ni gondole sur la rivière.

Cette suivante, qui étoit de l'intelligence, dit à Psyché : Nous avons ici des cygnes que les Amours ont dressés à nous servir de gondoles : j'en prendrai un ; nous traverserons la rivière par ce moyen. Il faut que je vous tienne compagnie, pour une raison que je vas vous dire : c'est que ces moutons sont gardés par deux jeunes enfants sylvains qui commencent déja à courir après les nymphes. Je passerai la première, et amuserai les deux jeunes faunes, qui ne manqueront pas de me poursuivre sans autre dessein que de folâtrer ; car ils me connoissent, et savent que j'appartiens à Vénus : au pis aller j'en serai quitte pour deux baisers ; vous passerez cependant. Jusque-là voilà qui va bien, repartit Psyché ; mais comment approcherai-je des moutons ? me connoissent-ils aussi ? savent-ils que j'appartiens à Vénus ? Vous prendrez de leur laine parmi les ronces, répliqua cette suivante ; ils y en laissent quand elle est mûre et qu'elle

commence à tomber : tout ce canton-là en est plein. Comme la chose avoit été concertée, elle réussit. Seulement, au lieu de deux baisers que l'on avoit dit, il en coûta quatre.

Pendant que notre bergère et sa compagne exécutent leur entreprise, Vénus prie les deux déesses de sonder les sentiments de son fils. Il semble, à l'entendre, leur dit-elle, qu'il soit fort en colère contre Psyché; cependant il ne laisse pas sous main de lui donner assistance : au moins y a-t-il lieu de le croire. Vous m'êtes amies toutes deux; détournez-le de cet amour : représentez-lui le devoir d'un fils; dites-lui qu'il se fait tort. Il s'ouvrira bien plutôt à vous qu'il ne feroit à sa mère.

Junon et Cérès promirent de s'y employer. Elles allèrent voir le malade. Il ne les satisfit point, et leur cacha le plus qu'il put sa pensée. Toutefois, autant qu'elles purent conjecturer, cette passion lui tenoit encore au cœur. Même il se plaignit de ce qu'on prétendoit le gouverner ainsi qu'un enfant. Lui un enfant! on ne considéroit donc pas qu'il terrassoit les Hercules, et qu'il n'avoit jamais eu d'autres toupies que leurs cœurs. Après cela, disoit-il, on me tiendra encore en tutèle! on croira me contenter de moulinets et de papillons, moi qui suis le dispensateur d'un bien près de qui la gloire et les richesses sont des poupées! C'est bien le moins que je puisse faire que de retenir ma part de cette félicité-là. Je

ne me marierai pas, moi qui en marie tant d'autres!

Les déesses entrèrent en ses sentiments, et retournèrent dire à Vénus comme leur légation s'étoit passée. Nous vous conseillons en amies, ajoutèrent-elles, de laisser agir votre fils comme il lui plaira: il est désormais en âge de se conduire. Qu'il épouse Hébé, repartit Vénus: qu'il choisisse parmi les Muses, parmi les Graces, parmi les Heures; je le veux bien. Vous moquez-vous? dit Junon. Voudriez-vous donner à votre fils une de vos suivantes pour femme? et encore Hébé qui nous sert à boire? Pour les Muses, ce n'est pas le fait de l'Amour qu'une précieuse: elle le feroit enrager. La beauté des Heures est fort journalière: il ne s'en accommodera pas non plus. Mais enfin, répliqua Vénus, toutes ces personnes sont des déesses, et Psyché est simple mortelle. N'est-ce pas un parti bien avantageux pour mon fils que la cadette d'un roi de qui les états tourneroient dans la basse-cour de ce château? Ne méprisez pas tant Psyché, dit Cérès: vous pourriez pis faire que de la prendre pour votre bru. La beauté est rare parmi les dieux; les richesses et la puissance ne le sont pas. J'ai bien voyagé, comme vous savez; mais je n'ai point vu de personne si accomplie. Junon fut contrainte d'avouer qu'elle avoit raison; et toutes deux conseillèrent Cythérée

de pourvoir son fils. Quel plaisir quand elle tiendroit entre les bras un petit Amour qui ressembleroit à son père! Vénus demeura piquée de ce propos-là: le rouge lui monta au front. Cela vous siéroit mieux qu'à moi, reprit-elle brusquement. Je me suis regardée tout ce matin, mais il ne m'a point semblé que j'eusse encore l'air d'une aïeule. Ces mots ne demeurèrent pas sans réponse; et les trois amies se séparèrent en se querellant.

Cérès et Junon étant montées sur leurs chars, Vénus alla faire des remontrances à son fils; et le regardant avec un air dédaigneux:

Il vous sied bien, lui dit-elle, de vouloir vous marier, vous qui ne cherchez que le plaisir! Depuis quand vous est venue, dites-moi, une si sage pensée? Voyez, je vous prie, l'homme de bien et le personnage grave et retiré que voilà! Sans mentir, je voudrois vous avoir vu père de famille pour un peu de temps: comment vous y prendriez-vous? Songez, songez à vous acquitter de votre emploi, et soyez le dieu des amants: la qualité d'époux ne vous convient pas. Vous êtes accablé d'affaires de tous côtés; l'empire d'Amour va en décadence; tout languit; rien ne se conclut: et vous consumez le temps en des propositions inutiles de mariage! Il y a tantôt trois mois que vous êtes au lit, plus malade de fantaisie que d'une brûlure. Certes, vous avez été blessé dans une occasion bien glorieuse pour vous! Le bel honneur,

lorsque l'on dira que votre femme aura été cause de cet accident! Si c'étoit une maîtresse, je ne dis pas. Quoi! vous m'amènerez ici une matrone qui sera neuf mois de l'année à toujours se plaindre! je la traînerai au bal avec moi! Savez-vous ce qu'il y a? ou renoncez à Psyché, ou je ne veux plus que vous passiez pour mon fils. Vous croyez peut-être que je ne puis faire un autre Amour, et que j'ai oublié la manière dont on les fait: je veux bien que vous sachiez que j'en ferai un quand il me plaira. Oui, j'en ferai un, plus joli que vous mille fois, et lui remettrai entre les mains votre empire. Qu'on me donne tout-à-l'heure cet arc et ces flèches, et tout l'attirail dont je vous ai équipé; aussi bien vous est-il inutile désormais: je vous le rendrai quand vous serez sage.

L'Amour se mit à pleurer; et prenant les mains de sa mère, il les lui baisa. Ce n'étoit pas encore parler comme il faut. Elle fit tout son possible pour l'obliger à donner parole qu'il renonceroit à Psyché; ce qu'il ne voulut jamais faire. Cythérée sortit en le menaçant.

Pour achever le chagrin de cette déesse, Psyché arriva avec un paquet de laine aussi pesant qu'elle. Les choses s'étoient passées de ce côté-là avec beaucoup de succès. Le cygne avoit merveilleusement bien fait son devoir, et les deux sylvains le leur: de voir, de courir, et rien davantage; hormis qu'ils dansèrent quelques chansons avec la

suivante, lui dérobèrent quelques baisers, lui donnèrent quelques brins de thym et de marjolaine, et peut-être la cotte verte; le tout avec la plus grande honnêteté du monde. Psyché cependant faisoit sa main. Pas un des moutons ne s'écarta du troupeau pour venir à elle. Les ronces se laissèrent ôter leurs belles robes sans la piquer une seule fois. Psyché repassa la première.

A son retour, Cythérée lui demanda comme elle avoit fait pour traverser la rivière. Psyché répondit qu'il n'en avoit pas été besoin, et que le vent avoit envoyé des flocons de laine de son côté. Je ne croyois pas, reprit Cythérée, que la chose fût si facile: je me suis trompée dans mes mesures, je le vois bien; la nuit nous suggérera quelque chose de meilleur.

Le fils de Vénus, qui ne songeoit à autre chose qu'à tirer Psyché de tous ces dangers, et qui n'attendoit peut-être pour se raccommoder avec elle que sa guérison et le retour de ses forces, avoit remandé premièrement le Zéphyre, et fait venir dans le voisinage une fée qui faisoit parler les pierres. Rien ne lui étoit impossible: elle se moquoit du destin, disposoit des vents et des astres, et faisoit aller le monde à sa fantaisie.

Cythérée ne savoit pas qu'elle fût venue. Quant au Zéphyre, elle l'aperçut, et ne douta nullement que ce ne fût lui qui eût assisté Psyché. Mais, s'étant la nuit avisée d'un commandement qu'elle

croyoit hors de toute possibilité, elle dit le lendemain à son fils : L'agent général de vos affaires n'est pas loin de ce château ; vous lui avez défendu de s'écarter : je vous défie tous tant que vous êtes. Vous serez habiles gens l'un et l'autre si vous empêchez que votre belle ne succombe au commandement que je lui ferai aujourd'hui.

En disant ces mots, elle fit venir Psyché, lui ordonna de la suivre, et la mena dans la basse-cour du château. Là, sous une espèce de halle, étoient entassés pêle-mêle quatre différentes sortes de grains, lesquels on avoit donnés à la déesse pour la nourriture de ses pigeons. Ce n'étoit pas proprement un tas, mais une montagne. Il occupoit toute la largeur du magasin, et touchoit le faîte. Cythérée dit à Psyché : Je ne veux dorénavant nourrir mes pigeons que de mil ou de froment pur : c'est pourquoi sépare ces quatre sortes de grains ; fais-en quatre tas aux quatre coins du monceau, un tas de chaque espèce. Je m'en vais à Amathonte pour quelques affaires de plaisir : je reviendrai sur le soir. Si à mon retour je ne trouve la tâche faite, et qu'il y ait seulement un grain de mêlé, je t'abandonnerai aux ministres de ma vengeance. A ces mots elle monte sur son char, et laisse Psyché désespérée. En effet, ce commandement étoit un travail, non pas d'Hercule, mais de démon.

Sitôt que l'Amour le sut, il en envoya avertir la

fée, qui, par ses suffumigations, par ses cercles, par ses paroles, contraignit tout ce qu'il y avoit de fourmis au monde d'accourir à l'entour du tas, autant celles qui habitoient aux extrémités de la terre que celles du voisinage. Il y eut telle fourmi qui fit ce jour-là quatre mille lieues. C'étoit un plaisir que d'en voir des hordes et des caravanes arriver de tous les côtés.

Il en vient des climats où commande l'Aurore,
De ceux que ceint Téthys, et l'Océan encore;
L'Indien dégarnit toutes ses régions;
Le Garamante envoie aussi ses légions;
Il en part du couchant des nations entières;
Le nord ni le midi n'ont plus de fourmilières;
Il semble qu'on en ait épuisé l'univers:
Les chemins en sont noirs, le champs en sont couverts;
Maint vieux chêne en fournit des cohortes nombreuses;
Il n'est arbre mangé qui sous ses voûtes creuses
Souffre que de ce peuple il reste un seul essaim:
Tout déloge; et la terre en tire de son sein.

L'éthiopique gent arrive, et se partage.
On crée en chaque troupe un maître de l'ouvrage.
Il a l'œil sur sa bande; aucun n'ose faillir.
On entend un bruit sourd; le mont semble bouillir.
Déja son tour décroît, sa hauteur diminue.
A la soudaineté[1] l'ordre aussi contribue.
Chacun a son emploi parmi les travailleurs:
L'un sépare le grain que l'autre emporte ailleurs.

[1] Voyez ci-dessus, p. 127.

Le monceau disparoît ainsi que par machine.
Quatre tas différents réparent sa ruine :
De blé, riche présent qu'à l'homme ont fait les cieux
De mil, pour les pigeons manger délicieux ;
De seigle, au goût aigret ; d'orge rafraîchissante,
Qui donne aux gens du nord la cervoise engraissante.
Telles l'on démolit les maisons quelquefois :
La pierre est mise à part ; à part se met le bois ;
On voit comme fourmis gens autour de l'ouvrage.
En son être premier retourne l'assemblage :
Là sont des tas confus de marbres non gravés,
Et là les ornements qui se sont conservés.

Les fourmis s'en retournèrent aussi vite qu'elles étoient venues, et n'attendirent pas le remercîment. Vivez heureuses, leur dit Psyché ; je vous souhaite des magasins qui ne désemplissent jamais. Si c'est un plaisir de se tourmenter pour les biens du monde, tourmentez-vous, et vivez heureuses.

Quand Vénus fut de retour, et qu'elle aperçut les quatre monceaux, son étonnement ne fut pas petit ; son chagrin fut encore plus grand. On n'osoit approcher d'elle, ni seulement la regarder. Il n'y eut ni Amours ni Graces qui ne s'enfuissent. Quoi ! dit Cythérée en elle-même, une esclave me résistera ! je lui fournirai tous les jours une nouvelle matière de triompher ! Et qui craindra désormais Vénus ? qui adorera sa puissance ? car, pour la beauté, je n'en parle plus ; c'est Psyché qui en est déesse. O destins, que vous ai-je fait ?

Junon s'est vengée d'Io et de beaucoup d'autres; il n'est femme qui ne se venge: Cythérée seule se voit privée de ce doux plaisir! si [1] faut-il que j'en vienne à bout. Vous n'êtes pas encore à la fin, Psyché; mon fils vous fait tort; plus il s'opiniâtre à vous protéger, plus je m'opiniâtrerai à vous perdre.

Cette résolution n'eut pas tout l'effet que Vénus s'étoit promis. A deux jours de là elle fit appeler Psyché; et, dissimulant son dépit: Puisque rien ne vous est impossible, lui dit-elle, vous irez bien au royaume de Proserpine. Et n'espérez pas m'échapper quand vous serez hors d'ici: en quelque lieu de la terre que vous soyez, je vous trouverai. Si vous voulez toutefois ne point revenir des enfers, j'en suis très contente. Vous ferez mes compliments à la reine de ces lieux-là, et vous lui direz que je la prie de me donner une boîte de son fard; j'en ai besoin, comme vous voyez: la maladie de mon fils m'a toute changée. Rapportez-moi, sans tarder, ce que l'on vous aura donné, et n'y touchez point.

Psyché partit tout-à-l'heure. On ne la laissa parler à qui que ce soit. Elle alla trouver la fée que son mari avoit fait venir: cette fée étoit dans le voisinage, sans que personne en sût rien. De

[1] *Pourtant il faut*, etc. Cet emploi de la particule *si* est bien fréquent dans La Fontaine.

peur de soupçon, elle ne tint pas long discours à notre héroïne. Seulement elle lui dit : Vous voyez d'ici une vieille tour; allez-y tout droit, et entrez dedans : vous y apprendrez ce qu'il vous faut faire. N'appréhendez point les ronces qui bouchent la porte ; elles se détourneront d'elles-mêmes.

Psyché remercie la fée, et s'en va au vieux bâtiment. Entrée qu'elle fut, la tour lui parla. Bonjour, Psyché, lui dit-elle; que votre voyage vous soit heureux! Ce m'est un très grand honneur de vous recevoir en mes murs : jamais rien de si charmant n'y étoit entré. Je sais le sujet qui vous amène. Plusieurs chemins conduisent aux enfers; n'en prenez aucun de ceux qu'on prend d'ordinaire. Descendez dans cette cave que vous voyez, et garnissez-vous auparavant de ce qui est à vos pieds : ce panier à anse vous aidera à le porter.

Psyché baissa aussitôt la vue; et, comme le faîte de la tour étoit découvert, elle vit à terre une lampe, six boules de cire, un gros paquet de ficelle, un panier, avec deux deniers.

Vous avez besoin de toutes ces choses, poursuivit la tour. Que la profondeur de cette cave ne vous effraie point, quoique vous ayez près de mille marches à descendre : cette lampe vous aidera. Vous suivrez à sa lueur un chemin voûté qui est dans le fond, et qui vous conduira jusqu'au bord du Styx. Il vous faudra donner à Ca-

ron un de ces deniers pour le passage, aussi bien en revenant qu'en allant. C'est un vieillard qui n'a aucune considération pour les belles, et qui ne vous laissera pas monter dans sa barque sans payer le droit. Le fleuve passé, vous rencontrerez un âne boiteux et n'en pouvant plus de vieillesse, avec un misérable qui le chassera. Celui-ci vous priera de lui donner, par pitié, un peu de ficelle, si vous en avez dans votre panier, afin de lier certains paquets dont son âne sera chargé. Gardez-vous de lui accorder ce qu'il vous demandera. C'est un piége que vous tend Vénus. Vous avez besoin de votre ficelle à une autre chose; car vous entrerez incontinent dans un labyrinthe dont les routes sont fort aisées à tenir en allant; mais, quand on en revient, il est impossible de les démêler; ce que vous ferez toutefois par le moyen de cette ficelle. La porte de deçà du labyrinthe n'a point de portier; celle de delà en a un: c'est un chien qui a trois gueules, plus grand qu'un ours. Il discerne, à l'odorat, les morts d'avec les vivants; car il se rencontre des personnes qui ont affaire aussi bien que vous en ces lieux. Le portier laisse passer les premiers, et étrangle les autres devant qu'ils passent. Vous lui empâterez ses trois gueules en lui jetant dans chacune une de vos boules de cire, autant au retour. Elles auront aussi la force de l'endormir. Dès que vous serez sortie du labyrinthe, deux démons des Champs-

Élysées viendront au-devant de vous, et vous conduiront jusqu'au trône de Proserpine. Adieu, charmante Psyché : que votre voyage vous soit heureux !

Psyché remercie la tour, prend le panier avec l'équipage, descend dans la cave; et, pour abréger, elle arrive saine et sauve au-delà du labyrinthe, malgré les spectres qui se présentèrent sur son passage.

Il ne sera pas hors de propos de vous dire qu'elle vit sur les bords du Styx gens de tous états arrivant de tous les côtés. Il y avoit dans la barque, lorsque la belle passa, un roi, un philosophe, un général d'armée, je ne sais combien de soldats, avec quelques femmes. Le roi se mit à pleurer de ce qu'il lui falloit quitter un séjour où étoient de si beaux objets. Le philosophe, au contraire, loua les dieux de ce qu'il en étoit sorti avant que de voir un objet si capable de le séduire, et dont il pouvoit alors approcher sans aucun péril. Les soldats disputèrent entre eux à qui s'asseoiroit le plus près d'elle, sans aucun respect du roi, ni aucune crainte du général, qui n'avoit pas son bâton de commandement. La chose alloit à se battre, et à renverser la nacelle, si Caron n'eût mis le holà à coups d'aviron. Les femmes environnèrent Psyché, et se consolèrent des avantages qu'elles avoient perdus, voyant que notre héroïne en perdoit bien d'autres : car elle ne dit

à personne qu'elle fût vivante. Son habit étonna pourtant la compagnie, tous les autres n'ayant qu'un drap.

Aussitôt qu'elle fut sortie du labyrinthe, les deux démons l'abordèrent, et lui firent voir les singularités de ces lieux. Elles sont tellement étranges, que j'ai besoin d'un style extraordinaire pour vous les décrire.

Polyphile se tut à ces mots; et, après quelques moments de silence, il reprit d'un ton moins familier:

Le royaume des morts a plus d'une avenue
Il n'est route qui soit aux humains si connue.
Des quatre coins du monde on se rend aux enfers;
Tisiphone les tient incessamment ouverts.
La faim, le désespoir, les douleurs, le long âge,
Mènent par tous endroits à ce triste passage;
Et quand il est franchi, les filles du Destin
Filent aux habitants une nuit sans matin.
Orphée a toutefois mérité par sa lyre
De voir impunément le ténébreux empire.
Psyché par ses appas obtint même faveur:
Pluton sentit pour elle un moment de ferveur:
Proserpine craignit de se voir détrônée,
Et la boîte de fard à l'instant fut donnée.
L'esclave de Vénus, sans guide et sans secours,
Arriva dans les lieux où le Styx fait son cours.
Sa cruelle ennemie eut soin que le Cerbère
Lui lançât des regards enflammés de colère.
Par les monstres d'enfer rien ne fut épargné.
Elle vit ce qu'en ont tant d'auteurs enseigné.

Mille spectres hideux, les hydres, les harpyes,
Les triples Géryons, les mânes des Tityes,
Présentoient à ses yeux maint fantôme trompeur
Dont le corps retournoit aussitôt en vapeur.
Les cantons destinés aux ombres criminelles,
Leurs cris, leur désespoir, leurs douleurs éternelles,
Tout l'attirail qui suit tôt ou tard les méchants,
Là remplirent de crainte et d'horreur pour ces champs.
Là, sur un pont d'airain, l'orgueilleux Salmonée,
Triste chef d'une troupe aux tourments condamnée,
S'efforçoit de passer en des lieux moins cruels,
Et par-tout rencontroit des feux continuels.
Tantale aux eaux du Styx portoit en vain sa bouche,
Toujours proche d'un bien que jamais il ne touche.
Et Sisyphe en sueur essayoit vainement
D'arrêter son rocher pour le moins un moment.
Là les sœurs de Psyché, dans l'importune glace
D'un miroir que sans cesse elles avoient en face,
Revoyoient leur cadette heureuse, et dans les bras,
Non d'un monstre effrayant, mais d'un dieu plein d'appas.
En quelque lieu qu'allât cette engeance maudite,
Le miroir se plaçoit toujours à l'opposite.
Pour les tirer d'erreur, leur cadette accourut;
Mais ce couple s'enfuit sitôt qu'elle parut.
Non loin d'elles Psyché vit l'immortelle tâche
Où les cinquante sœurs s'exercent sans relâche.
La belle les plaignit, et ne put sans frémir
Voir tant de malheureux occupés à gémir.
Chacun trouvoit sa peine au plus haut point montée:
Ixion souhaitoit le sort de Prométhée;
Tantale eût consenti, pour assouvir sa faim,
Que Pluton le livrât à des flammes sans fin.
En un lieu séparé l'on voit ceux de qui l'ame
A violé les droits de l'amoureuse flamme,

Offensé Cupidon, méprisé ses autels,
Refusé le tribut qu'il impose aux mortels.
Là souffre un monde entier d'ingrates, de coquettes.
Là Mégère punit les langues indiscrètes,
Sur-tout ceux qui, tachés du plus noir des forfaits,
Se sont vantés d'un bien qu'on ne leur fit jamais.
Par de cruels vautours l'inhumaine est rongée;
Dans un fleuve glacé la volage est plongée;
Et l'insensible expie en des lieux embrasés,
Aux yeux de ses amants, les maux qu'elle a causés.
Ministres, confidents, domestiques perfides,
Y lassent sous les fouets les bras des Euménides.
Près d'eux sont les auteurs de maint hymen forcé,
L'amant chiche, et la dame au cœur intéressé;
La troupe des censeurs, peuple à l'amour rebelle;
Ceux enfin dont les vers ont noirci quelque belle.

Vénus avoit obligé Mercure, par ses caresses, de prier, de la part de cette déesse, toutes les puissances d'enfer d'effrayer tellement son ennemie par la vue de ces fantômes et de ces supplices, qu'elle en mourût d'appréhension, et mourût si bien, que la chose fût sans retour, et qu'il ne restât plus de cette beauté qu'une ombre légère. Après quoi, disoit Cythérée, je permets à mon fils d'en être amoureux, et de l'aller trouver aux enfers pour lui renouveler ses caresses.

Cupidon ne manqua pas d'y pourvoir; et, dès que Psyché eut passé le labyrinthe, il la fit conduire, comme je crois vous avoir dit, par deux démons des Champs-Élysées: ceux-là ne sont pas

méchants. Ils la rassurèrent, et lui apprirent quels étoient les crimes de ceux qu'elle voyoit tourmentés. La belle en demeura toute consolée, n'y trouvant rien qui eût du rapport à son aventure. Après tout, la faute qu'elle avoit commise ne méritoit pas une telle punition. Si la curiosité rendoit les gens malheureux jusqu'en l'autre monde, il n'y auroit pas d'avantage à être femme.

En passant auprès des Champs-Élysées, comme le nombre des bienheureux a de tout temps été fort petit, Psyché n'eut pas de peine à y remarquer ceux qui jusqu'alors avoïent fait valoir la puissance de son époux, gens du Parnasse pour la plupart. Ils étoient sous de beaux ombrages, se récitant les uns aux autres leurs poésies, et se donnant des louanges continuelles sans se lasser.

Enfin la belle fut amenée devant le tribunal de Pluton. Toute la cour de ce dieu demeura surprise. Depuis Proserpine ils ne se souvenoient point d'avoir vu d'objet qui leur eût touché le cœur, que celui-là seul. Proserpine même en eut de la jalousie; car son mari regardoit déja la belle d'une autre sorte qu'il n'a coutume de faire ceux qui approchent de son tribunal, et il ne tenoit pas à lui qu'il ne se défît de cet air terrible qui fait partie de son apanage. Sur-tout il y avoit du plaisir à voir Rhadamanthe se radoucir. Pluton fit cesser pour quelques moments les souffrances et

les plaintes des malheureux, afin que Psyché eût une audience plus favorable.

Voici à-peu-près comme elle parla, adressant sa voix tantôt à Pluton et à Proserpine conjointement, tantôt à cette déesse seule :

Vous sous qui tout fléchit, déités dont les lois
Traitent également les bergers et les rois;
Ni le desir de voir, ni celui d'être vue,
Ne me font visiter une cour inconnue:
J'ai trop appris, hélas! par mes propres malheurs,
Combien de tels plaisirs engendrent de douleurs.
Vous voyez devant vous l'esclave infortunée
Qu'à des larmes sans fin Vénus a condamnée.
C'est peu pour son courroux des maux que j'ai soufferts:
Il faut chercher encore un fard jusqu'aux enfers.
Reine de ces climats, faites qu'on me le donne.
Il porte votre nom; et c'est ce qui m'étonne.
Ne vous offensez point, déesse aux traits si doux;
On s'aperçoit assez qu'il n'est pas fait pour vous.
Plaire sans fard est chose aux déesses facile:
A qui ne peut vieillir cet art est inutile.
C'est moi qui dois tâcher, en l'état où je suis,
A réparer le tort que m'ont fait les ennuis.
Mais j'ai quitté le soin d'une beauté fatale.
La nature souvent n'est que trop libérale.
Plût au sort que mes traits, à présent sans éclat,
N'eussent jamais paru que dans ce triste état!
Mes sœurs les envioient: que mes sœurs étoient folles!
D'abord je me repus d'espérances frivoles.
Enfin l'Amour m'aima: je l'aimai sans le voir.
Je le vis, il s'enfuit, rien ne put l'émouvoir;
Il me précipita du comble de la gloire.

Souvenirs de ces temps, sortez de ma mémoire.
Chacun sait ce qui suit. Maintenant dans ces lieux
Je viens pour obtenir un fard si précieux.
Je n'en mérite pas la faveur singulière;
Mais le nom de l'Amour se joint à ma prière.
Vous connoissez ce dieu : qui ne le connoît pas?
S'il descend pour vous plaire au fond de ces climats,
D'une boîte de fard récompensez sa femme :
Ainsi durent chez vous les douceurs de sa flamme.
Ainsi votre bonheur puisse rendre envieux
Celui qui pour sa part eut l'empire des cieux!

Cette harangue eut tout le succès que Psyché pouvoit souhaiter. Il n'y eut ni démon ni ombre qui ne compatît au malheur de cette affligée, et qui ne blâmât Vénus. La pitié entra, pour la première fois, au cœur des Furies; et ceux qui avoient tant de sujets de se plaindre eux-mêmes mirent à part le sentiment de leurs propres maux, pour plaindre l'épouse de Cupidon. Pluton fut sur le point de lui offrir une retraite dans ses états; mais c'est un asile où les malheureux n'ont recours que le plus tard qu'il leur est possible. Proserpine empêcha ce coup : la jalousie la possédoit tellement, que, sans considérer qu'une ombre seroit incapable de lui nuire, elle recommanda instamment aux Parques de ne pas trancher à l'étourdie les jours de cette personne, et de prendre si bien leurs mesures qu'on ne la revît aux enfers que vieille et ridée. Puis, sans tarder davantage, elle mit entre les mains de Psyché une boîte bien fer-

mée, avec défense de l'ouvrir, et avec charge d'assurer Vénus de son amitié. Pour Pluton, il ne put voir sans déplaisir le départ de notre héroïne, et le présent qu'on lui faisoit. Souvenez-vous, lui dit-il, de ce qu'il vous a coûté d'être curieuse. Allez, et n'accusez pas Pluton de votre destin.

Tant que le pays des morts continua, la boîte fut en assurance, Psyché n'avoit garde d'y toucher : elle appréhendoit que, parmi un si grand nombre de gens qui n'avoient que faire, il n'y en eût qui observassent ses actions.

Aussitôt qu'elle eut atteint notre monde, et que, se trouvant sous ce conduit souterrain, elle crut n'avoir pour témoins que les pierres qui le soutenoient, la voilà tentée à son ordinaire. Elle eut envie de savoir quel étoit ce fard dont Proserpine l'avoit chargée. Le moyen de s'en empêcher? Elle seroit femme, et laisseroit échapper une telle occasion de se satisfaire! A qui le diroient ces pierres? Possible personne qu'elle n'étoit descendue sous cette voûte depuis qu'on l'avoit bâtie. Puis ce n'étoit pas une simple curiosité qui la poussoit; c'étoit un desir naturel et bien innocent de remédier au déchet où étoient tombés ses appas. Les ennuis, le hâle, mille autres choses l'avoient tellement changée, qu'elle ne se connoissoit plus elle-même. Il falloit abandonner les prétentions qui lui restoient sur le cœur de son mari, ou bien réparer ces pertes par quelque

moyen. Où en trouveroit-elle un meilleur que celui qu'elle avoit en sa puissance, que de s'appliquer un peu de ce fard qu'elle portoit à Vénus? Non qu'elle eût dessein d'en abuser, ni de plaire à d'autres qu'à son mari; les dieux le savoient: pourvu seulement qu'elle imposât à l'Amour, cela suffiroit. Tout artifice est permis quand il s'agit de regagner un époux. Si Vénus l'avoit crue si simple que de n'oser toucher à ce fard, elle s'étoit fort trompée: mais, qu'elle y touchât ou non, Cythérée l'en soupçonneroit toujours; ainsi il lui seroit inutile de s'abstenir.

Psyché raisonna si bien, qu'elle s'attira un nouveau malheur. Une certaine appréhension toutefois la retenoit: elle regardoit la boîte, y portoit la main, puis l'en retiroit, et l'y reportoit aussitôt. Après un combat qui fut assez long, la victoire demeura, selon sa coutume, à cette malheureuse curiosité. Psyché ouvrit la boîte en tremblant, et à peine l'eut-elle ouverte, qu'il en sortit une vapeur fuligineuse, une fumée noire et pénétrante qui se répandit en moins d'un moment par tout le visage de notre héroïne, et sur une partie de son sein. L'impression qu'elle y fit fut si violente, que Psyché soupçonna d'abord quelque sinistre accident, d'autant plus qu'il ne restoit dans la boîte qu'une noirceur qui la teignoit toute.

Psyché alarmée, et se doutant presque de ce qui lui étoit arrivé, se hâta de sortir de cette cave,

impatiente de rencontrer quelque fontaine, dans laquelle elle pût apprendre l'état où cette vapeur l'avoit mise. Quand elle fut dans la tour, et qu'elle se présenta à la porte, les épines qui la bouchoient, et qui s'étoient d'elles-mêmes détournées pour laisser passer Psyché la première fois, ne la reconnoissant plus, l'arrêtèrent. La tour fut contrainte de lui demander son nom. Notre infortunée le lui dit en soupirant. Quoi! c'est vous, Psyché! Qui vous a teint le visage de cette sorte? Allez vite vous laver, et gardez bien de vous présenter en cet état à votre mari. Psyché court à un ruisseau qui n'étoit pas loin, le cœur lui battant de telle manière que l'haleine lui manquoit à chaque pas. Enfin elle arriva sur le bord de ce ruisseau, et, s'étant penchée, elle y aperçut la plus belle More du monde. Elle n'avoit ni le nez ni la bouche comme l'ont celles que nous voyons, mais enfin c'étoit une More. Psyché, étonnée, tourna la tête pour voir si quelque Africaine ne se regardoit point derrière elle. N'ayant vu personne, et certaine de son malheur, les genoux commencèrent à lui faillir, les bras lui tombèrent. Elle essaya toutefois inutilement d'effacer cette noirceur avec l'onde.

Après s'être lavée long-temps sans rien avancer: O destins! s'écria-t-elle, me condamnerez-vous à perdre aussi la beauté? Cythérée, Cythérée, quelle satisfaction vous attend! Quand je me

presenterai parmi vos esclaves, elles me rebuteront; je serai le déshonneur de votre cour. Qu'ai-je fait qui méritât une telle honte? ne vous suffisoit-il pas que j'eusse perdu mes parents, mon mari, les richesses, la liberté, sans perdre encore l'unique bien avec lequel les femmes se consolent de tous malheurs? Quoi! ne pouviez-vous attendre que les années vous vengeassent? c'est une chose sitôt passée que la beauté des mortelles! la mélancolie seroit venue au secours du temps. Mais j'ai tort de vous accuser: c'est moi seule qui suis la cause de mon infortune; c'est cette curiosité incorrigible qui, non contente de m'avoir ôté les bonnes graces de votre fils, m'ôte aussi le moyen de les regagner. Hélas! ce sera ce fils le premier qui me regardera avec horreur, et qui me fuira. Je l'ai cherché par tout l'univers, et j'appréhende de le trouver. Quoi! mon mari me fuira! mon mari qui me trouvoit si charmante! Non, non, Vénus, vous n'aurez pas ce plaisir; et, puisqu'il m'est défendu d'avancer mes jours, je me retirerai dans quelque désert où personne ne me verra! j'achéverai mes destins parmi les serpents et parmi les loups: il s'en trouvera quelqu'un d'assez pitoyable[1] pour me dévorer.

Dans ce dessein elle court à une forêt voisine,

[1] *Assez sensible à la pitié.* Le mot *pitoyable* s'emploie actuellement rarement dans ce sens, qui est cependant le sens propre.

s'enfonce dans le plus profond, choisit pour principale retraite un antre effroyable. Là son occupation est de soupirer et de répandre des larmes: ses joues s'aplatissent, ses yeux se cavent; ce n'étoit plus celle de qui Vénus étoit devenue jalouse: il y avoit au monde telle mortelle qui l'auroit regardée sans envie.

L'Amour commençoit alors à sortir; et, comme il étoit guéri de sa colère aussi bien que de sa brûlure, il ne songeoit plus qu'à Psyché. Psyché devoit faire son unique joie; il devoit quitter ses temples pour servir Psyché: résolutions d'un nouvel amant. Les maris ont de ces retours, mais ils les font peu durer. Ce mari-ci ne se proposoit plus de fin dans sa passion, ni dans le bon traitement qu'il avoit résolu de faire à sa femme. Son dessein étoit de se jeter à ses pieds, de lui demander pardon, de lui protester qu'il ne retomberoit jamais en de telles bizarreries. Tant que la journée duroit il s'entretenoit de ces choses: la nuit venue, il continuoit, et continuoit encore pendant son sommeil. Aussitôt que l'aurore commençoit à poindre, il la prioit de lui ramener Psyché; car la fée l'avoit assuré qu'elle reviendroit des enfers. Dès que le soleil étoit levé, notre époux quittoit le lit, afin d'éviter les visites de sa mère, et s'alloit promener dans le bois où la belle Éthiopienne avoit choisi sa retraite: il le trouvoit propre à entretenir les rêveries d'un amant.

Un jour Psyché s'étoit endormie à l'entrée de sa caverne. Elle étoit couchée sur le côté, le visage tourné vers la terre, son mouchoir dessus, et encore un bras sur le mouchoir pour plus grande précaution; et pour s'empêcher plus assurément d'être vue. Si elle eût pu s'envelopper de ténébres, elle l'auroit fait. L'autre bras étoit couché le long de la cuisse; il n'avoit pas la même rondeur qu'autrefois: le moyen qu'une personne qui ne vivoit que de fruits sauvages, et laquelle ne mangeoit rien qui ne fût mouillé de ses pleurs, eût de l'embonpoint? la délicatesse et la blancheur y étoient toujours.

L'Amour l'aperçut de loin: il sentit un tressaillement qui lui dit que cette personne étoit Psyché. Plus il approchoit, et plus il se confirmoit dans ce sentiment; car quelle autre qu'elle auroit eu une taille si bien formée? Quand il se trouva assez près pour considérer le bras et la main, il n'en douta plus: non que la maigreur ne l'arrêtât; mais il jugeoit bien qu'une personne affligée ne pouvoit être en meilleur état. La surprise de ce dieu ne fut pas petite; pour sa joie, je vous la laisse à imaginer. Un amant que nos romanciers auroient fait seroit demeuré deux heures à considérer l'objet de sa passion sans l'oser toucher, ni seulement interrompre son sommeil: l'Amour s'y prit d'une autre manière. Il s'agenouilla d'abord auprès de Psyché, et lui souleva une main, laquelle il étendit sur la

sienne; puis, usant de l'autorité d'un dieu et de celle d'un mari, il y imprima deux baisers.

Psyché étoit si fort abattue, qu'elle s'éveilla seulement au second baiser. Dès qu'elle aperçut l'Amour, elle se leva, s'enfuit dans son antre, s'alla cacher à l'endroit le plus profond, tellement émue qu'elle ne savoit à quoi se résoudre. L'état où elle avoit vu le dieu, cette posture de suppliant, ce baiser dont la chaleur lui faisoit connoître que c'étoit un véritable baiser d'Amour, et non un baiser de simple galanterie, tout cela l'enhardissoit: mais de se montrer ainsi noire et défigurée à celui dont elle vouloit regagner le cœur, il n'y avoit pas d'apparence.

Cependant l'Amour s'étoit approché de la caverne; et, repensant à l'ébène de cette personne qu'il avoit vue, il croyoit s'être trompé, et se vouloit quelque mal d'avoir pris une Éthiopienne pour son épouse. Quand il fut dans l'antre: Belle More, lui cria-t-il, vous ne savez guère ce que je suis, de fuir ainsi; ma rencontre ne fait pas peur. Dites-moi ce que vous cherchez dans ces provinces; peu de gens y viennent que pour aimer: si c'est là ce qui vous amène, j'ai de quoi vous satisfaire. Avez-vous besoin d'un amant? je suis le dieu qui les fais. Quoi! vous dédaignez de me répondre! vous me fuyez! Hélas! dit Psyché, je ne vous fuis point, j'ôte seulement de devant vos yeux un objet que j'appréhende que vous ne fuyiez vous-même.

Cette voix si douce, si agréable, et autrefois familière au fils de Vénus, fut aussitôt reconnue de lui. Il courut au coin où s'étoit réfugiée son épouse. Quoi! c'est vous! dit-il, quoi! ma chère Psyché, c'est vous! Aussitôt il se jeta aux pieds de la belle. J'ai failli, continua-t-il en les embrassant: mon caprice est cause qu'une personne innocente, qu'une personne qui étoit née pour ne connoître que les plaisirs, a souffert des peines que les coupables ne souffrent point: et je n'ai pas renversé le ciel et la terre pour l'empêcher! je n'ai pas ramené le chaos au monde! je ne me suis point donné la mort, tout dieu que je suis! Ah! Psyché, que vous avez de sujets de me détester! Il faut que je meure et que j'en trouve les moyens, quelque impossible que soit la chose.

Psyché chercha une de ses mains pour la lui baiser. L'Amour s'en douta; et se relevant: Ah! s'écria-t-il, que vous ajoutez de douceur à vos autres charmes! Je sais les sentiments que vous avez eus; toute la nature me les a dits: il ne vous est pas échappé un seul mot de plainte contre ce monstre qui étoit indigne de votre amour. Et comme elle lui avoit trouvé la main, Non, poursuivit-il, ne m'accordez point de telles faveurs; je ne demande pour toute grace que quelque punition que vous m'imposiez vous-même. Ma Psyché, ma chère Psyché, dites-moi, à quoi me condamnez-vous? Je vous condamne à être aimé de votre

Psyché éternellement, dit notre héroïne; car que vous l'aimiez, elle auroit tort de vous en prier: elle n'est plus belle.

Ces paroles furent prononcées avec un ton de voix si touchant, que l'Amour ne put retenir ses larmes. Il noya de pleurs l'une des mains de Psyché; et, pressant cette main entre les siennes, il se tut long-temps, et par ce silence il s'exprima mieux que s'il eût parlé: les torrents de larmes firent ce que ceux de paroles n'auroient su faire. Psyché, charmée de cette éloquence, y répondit comme une personne qui en savoit tous les traits. Et considérez, je vous prie, ce que c'est d'aimer: le couple d'amants le mieux d'accord et le plus passionné qu'il y eût au monde employoit l'occasion à verser des pleurs et à pousser des soupirs. Amants heureux, il n'y a que vous qui connoissiez le plaisir!

A cette exclamation, Polyphile, tout transporté, laissa tomber l'écrit qu'il tenoit; et Acanthe, se souvenant de quelque chose, fit un soupir. Gelaste leur dit avec un sourire moqueur: Courage, messieurs les amants! voilà qui est bien, et vous faites votre devoir. Oh! les gens heureux, et trois fois heureux que vous êtes! Moi, misérable! je ne saurois soupirer après le plaisir de verser des pleurs. Puis, ramassant le papier de Polyphile: Tenez, lui dit-il, voilà votre écrit; achevez Psy-

ché, et remettez-vous. Polyphile reprit son cahier, et continua ainsi :

Cette conversation de larmes devint à la fin conversation de baisers : je passe légèrement cet endroit. L'Amour pria son épouse de sortir de l'antre, afin qu'il apprît le changement qui étoit survenu en son visage, et pour y apporter remède s'il se pouvoit. Psyché lui dit en riant : Vous m'avez refusé, s'il vous en souvient, la satisfaction de vous voir lorsque je vous l'ai demandée ; je vous pourrois rendre la pareille à bien meilleur droit, et avec bien plus de raison que vous n'en aviez : mais j'aime mieux me détruire dans votre esprit, que de ne pas vous complaire. Aussi bien faut-il que vous cherchiez un remède à la passion qui vous occupe : elle vous met mal avec votre mère, et vous fait abandonner le soin des mortels et la conduite de votre empire. En disant ces mots, elle lui donna la main pour le mener hors de l'antre.

L'Amour se plaignit de la pensée qu'elle avoit, et lui jura par le Styx qu'il l'aimeroit éternellement, blanche ou noire, belle ou non belle ; car ce n'étoit pas seulement son corps qui le rendoit amoureux, c'étoit son esprit, et son ame par-dessus tout.

Quand ils furent sortis de l'antre, et que l'Amour eut jeté les yeux sur son épouse, il recula

trois ou quatre pas, tout surpris et tout étonné. Je vous l'avois bien promis, lui dit-elle, que cette vue seroit un remède pour votre amour: je ne m'en plains pas, et n'y trouve point d'injustice. La plupart des femmes prennent le ciel à témoin quand cela arrive: elles disent qu'on doit les aimer pour elles, et non pas pour le plaisir de les voir; qu'elles n'ont point d'obligation à ceux qui cherchent seulement à se satisfaire; que cette sorte de passion qui n'a pour objet que ce qui touche les sens ne doit point entrer dans une belle ame, et est indigne qu'on y réponde; c'est aimer comme aiment les animaux, au lieu qu'il faudroit aimer comme les esprits détachés des corps. Les vrais amants, les amants qui méritent que l'on les aime, se mettent le plus qu'ils peuvent dans cet état: ils s'affranchissent de la tyrannie du temps; ils se rendent indépendants du hasard et de la malignité des astres: tandis que les autres sont toujours en transe, soit pour le caprice de la fortune, soit pour celui des saisons. Quand ils n'auroient rien à craindre de ce côté-là, les années leur font une guerre continuelle; il n'y a pas un moment au jour qui ne détruise quelque chose de leur plaisir; c'est une nécessité qu'il aille toujours en diminuant: et d'autres raisons très belles et très peu persuasives. Je n'en veux opposer qu'une à ces femmes. Leur beauté et leur jeunesse ont fait naître la passion que l'on a pour

elles, il est naturel que le contraire l'anéantisse. Je ne vous demande donc plus d'amour; ayez seulement de l'amitié, ou, si je n'en suis pas digne, quelque peu de compassion. Il est de la qualité d'un dieu comme vous d'avoir pour esclaves des personnes de mon sexe: faites-moi la grace que j'en sois une.

L'Amour trouva sa femme plus belle après ce discours qu'il ne l'avoit encore trouvée. Il se jeta à son cou. Vous ne m'avez, lui repartit-il, demandé que de l'amitié, je vous promets de l'amour. Et consolez-vous; il vous reste plus de beauté que n'en ont toutes les mortelles ensemble. Il est vrai que votre visage a changé de teint, mais il n'a nullement changé de traits: et ne comptez-vous pour rien le reste du corps? Qu'avez-vous perdu de lis et d'albâtre en comparaison de ce qui vous en est demeuré? Allons voir Vénus. Cet avantage qu'elle vient de remporter, quoiqu'il soit petit, la rendra contente, et nous réconciliera les uns et les autres: sinon j'aurai recours à Jupiter, et je le prierai de vous rendre votre vrai teint. Si cela dépendoit de moi, vous seriez déja ce que vous étiez lorsque vous me rendîtes amoureux; ce seroit ici le plus beau moment de vos jours: mais un dieu ne sauroit défaire ce qu'un autre dieu a fait; il n'y a que Jupiter à qui ce privilége soit accordé. S'il ne vous rend tous vos lis, sans qu'il y en ait un seul de perdu, je ferai périr la race des animaux et des

hommes. Que feront les dieux après cela? Pour les roses, c'est mon affaire; et pour l'embonpoint, la joie le ramènera. Ce n'est pas encore assez, je veux que l'Olympe vous reconnoisse pour mon épouse.

Psyché se fût jetée à ses pieds, si elle n'eût su comme on doit agir avec l'Amour. Elle se contenta donc de lui dire en rougissant: Si je pouvois être votre femme sans être blanche, cela seroit bien plus court et bien plus certain.

Ce point-là vous est assuré, repartit l'Amour; je l'ai juré par le Styx: mais je veux que vous soyez blanche. Allons nous présenter à Vénus.

Psyché se laissa conduire, bien qu'elle eût beaucoup de répugnance à se montrer, et peu d'espérance de réussir. La soumission aux volontés de son époux lui fermoit les yeux: elle se seroit résolue, pour lui complaire, à des choses plus difficiles. Pendant le chemin elle lui conta les principales aventures de son voyage, la merveille de cette tour qui lui avoit donné des adresses; l'Achéron, le Styx, l'âne boiteux, le labyrinthe, et les trois gueules de son portier; les fantômes qu'elle avoit vus, la cour de Pluton et de Proserpine; enfin son retour, et sa curiosité qu'elle-même jugeoit très digne d'être punie.

Elle achevoit son récit quand ils arrivèrent à ce château qui étoit à mi-chemin de Paphos et d'Amathonte. Vénus se promenoit dans le parc. On

lui alla dire de la part de l'Amour qu'il avoit une Africaine assez bien faite à lui présenter : elle en pourroit faire une quatrième Grace, non seulement brune comme les autres, mais toute noire.

Cythérée rêvoit alors à sa jalousie ; à la passion dont son fils étoit malade, et qui, tout considéré, n'étoit pas un crime ; aux peines à quoi elle avoit condamné la pauvre Psyché, peines très cruelles, et qui lui faisoient à elle-même pitié. Outre cela, l'absence de son ennemie avoit laissé refroidir sa colère, de façon que rien ne l'empêchoit plus de se rendre à la raison. Elle étoit dans le moment le plus favorable qu'on eût pu choisir pour accommoder les choses.

Cependant toute la cour de Vénus étoit accourue pour voir ce miracle, cette nouvelle façon de More : c'étoit à qui la regarderoit de plus près. Quelque étonnement que sa vue causât, on y prenoit du plaisir ; et on auroit bien donné une demi-douzaine de blanches pour cette noire. Au reste, soit que la couleur eût changé son air, soit qu'il y eût de l'enchantement, personne ne se souvint d'avoir rien vu qui lui ressemblât. Les Jeux et les Ris firent connoissance avec elle d'abord, sans se la remettre, admirant les graces de sa personne, sa taille, ses traits, et disant tout haut que la couleur n'y faisoit rien. Néanmoins ce visage d'Éthiopienne enté sur un corps de Grecque sembloit quelque chose de fort étrange. Toute cette cour

la considéroit comme un très beau monstre, et très digne d'être aimé. Les uns assuroient qu'elle étoit fille d'un blanc et d'une noire; les autres, d'un noir et d'une blanche.

Quand elle fut à quatre pas de Vénus, elle mit un genou en terre. Charmante reine de la beauté, lui dit-elle, c'est votre esclave qui revient des lieux où vous l'avez envoyée.

Tout le monde la reconnut aussitôt. On demeura fort surpris. Les Jeux et les Ris, qui sont un peuple assez étourdi, eurent de la discrétion cette fois-là, et dissimulèrent leur joie de peur d'irriter Vénus contre leur nouvelle maîtresse. Vous ne sauriez croire combien elle étoit aimée dans cette cour. La plupart des gens avoient résolu de se cantonner, à moins que Cythérée ne la traitât mieux.

Psyché remarqua fort bien les mouvements que sa présence excitoit dans le fond des cœurs, et qui paroissoient même sur les visages; mais elle n'en témoigna rien, et continua de cette sorte: Proserpine m'a donné charge de vous faire ses compliments, et de vous assurer de la continuation de son amitié. Elle m'a mis entre les mains une boîte que j'ai ouverte, bien que vous m'eussiez défendu de l'ouvrir. Je n'oserois vous prier de me pardonner, et je me viens soumettre à la peine que ma curiosité a méritée.

Vénus, jetant les yeux sur Psyché, ne sentit pas

tout le plaisir et la joie que sa jalousie lui avoit promis. Un mouvement de compassion l'empêcha de jouir de sa vengeance et de la victoire qu'elle remportoit, si bien que, passant d'une extrémité en une autre, à la manière des femmes, elle se mit à pleurer, releva elle-même notre héroïne, puis l'embrassa. Je me rends, dit-elle, Psyché; oubliez le mal que je vous ai fait. Si c'est effacer les sujets de haine que vous avez contre moi, et vous faire une satisfaction assez grande, que de vous recevoir pour ma fille, je veux bien que vous la soyez. Montrez-vous meilleure que Vénus, aussi bien que vous êtes déja plus belle; ne soyez pas si vindicative que je l'ai été, et allez changer d'habit. Toutefois, ajouta-t-elle, vous avez besoin de repos. Puis, se tournant vers les Graces: Mettez-la au bain qu'on a préparé pour moi, et faites-la reposer ensuite; je l'irai voir en son lit.

La déesse n'y manqua pas, et voulut que notre héroïne couchât avec elle cette nuit-là; non pour l'ôter à son fils: mais on résolut de célébrer un nouvel hymen, et d'attendre que notre belle eût repris son teint. Vénus consentit qu'il lui fût rendu; même qu'un brevet de déesse lui fût donné, si tout cela se pouvoit obtenir de Jupiter.

L'Amour ne perd point de temps, et, pendant que sa mère étoit en belle humeur, s'en va trouver

le roi des dieux. Jupiter, qui avoit appris l'histoire de ses amours, lui en demanda des nouvelles; comme il se portoit de sa brûlure; pourquoi il abandonnoit les affaires de son état. L'Amour répondit succinctement à ces questions, et vint au sujet qui l'amenoit.

Mon fils, lui dit Jupiter en l'embrassant, vous ne trouverez plus d'Éthiopienne chez votre mère: le teint de Psyché est aussi blanc que jamais il fut: j'ai fait ce miracle dès le moment que vous m'avez témoigné le souhaiter. Quant à l'autre point, le rang que vous demandez pour votre épouse n'est pas une chose si aisée à accorder qu'il vous semble. Nous n'avons parmi nous que trop de déesses. C'est une nécessité qu'il y ait du bruit où il y a tant de femmes. La beauté de votre épouse étant telle que vous dites, ce sera des sujets de jalousie et de querelles, lesquelles je ne viendrai jamais à bout d'apaiser. Il ne faudra plus que je songe à mon office de foudroyant; j'en aurai assez de celui de médiateur pour le reste de mes jours. Mais ce n'est pas ce qui m'arrête le plus. Dès que Psyché sera déesse, il lui faudra des temples aussi bien qu'aux autres. L'augmentation de ce culte nous diminuera notre portion. Déjà nous nous morfondons sur nos autels, tant ils sont froids et mal encensés. Cette qualité de dieu deviendra à la fin si commune, que les mortels ne se mettront plus en peine de l'honorer.

Que vous importe? reprit l'Amour: votre félicité dépend-elle du culte des hommes? Qu'ils vous négligent, qu'ils vous oublient, ne vivez-vous pas ici heureux et tranquille, dormant les trois quarts du temps, laissant aller les choses du monde comme elles peuvent, tonnant et grêlant lorsque la fantaisie vous en vient? Vous savez combien quelquefois nous nous ennuyons: jamais la compagnie n'est bonne s'il n'y a des femmes qui soient aimables. Cybèle est vieille; Junon, de mauvaise humeur; Cérès sent sa divinité de province, et n'a nullement l'air de la cour; Minerve est toujours armée; Diane nous rompt la tête avec sa trompe: on pourroit faire quelque chose d'assez bon de ces deux dernières; mais elles sont si farouches, qu'on ne leur oseroit dire un mot de galanterie. Pomone est ennemie de l'oisiveté, et a toujours les mains rudes. Flore est agréable, je le confesse; mais son soin l'attache plus à la terre qu'à ces demeures. L'Aurore se lève de trop grand matin, on ne sait ce qu'elle devient tout le reste de la journée. Il n'y a que ma mère qui nous réjouisse; encore a-t-elle toujours quelque affaire qui la détourne, et demeure une partie de l'année à Paphos, Cythère, ou Amathonte. Comme Psyché n'a aucun domaine, elle ne bougera de l'Olympe. Vous verrez que sa beauté ne sera pas un petit ornement pour votre cour. Ne craignez point que les autres lui portent envie: il y a trop d'inéga-

lité entre ses charmes et les leurs. La plus intéressée c'est ma mère, qui y consent.

Jupiter se rendit à ces raisons, et accorda à l'Amour ce qu'il demandoit. Il témoigna qu'il apportoit son consentement à l'apothéose, par une petite inclination de tête qui ébranla légèrement l'univers, et le fit trembler seulement une demi-heure.

Aussitôt l'Amour fit mettre les cygnes à son char, descendit en terre, et trouva sa mère qui elle-même faisoit office de Grace autour de Psyché, non sans lui donner mille louanges et presque autant de baisers. Toute cette cour prit le chemin de l'Olympe, les Graces se promettant bien de danser aux noces.

Je n'en décrirai point la cérémonie, non plus que celle de l'apothéose: je décrirai encore moins les plaisirs de nos époux; il n'y a qu'eux seuls qui pussent être capables de les exprimer. Ces plaisirs leur eurent bientôt donné un doux gage de leur amour, une fille qui attira les dieux et les hommes dès qu'on la vit. On lui a bâti des temples sous le nom de la Volupté.

O douce Volupté, sans qui, dès notre enfance,
Le vivre et le mourir nous deviendroient égaux;
Aimant universel de tous les animaux,
Que tu sais attirer avecque violence!
Par toi tout se meut ici-bas.
C'est pour toi, c'est pour tes appas,

Que nous courons après la peine :
Il n'est soldat, ni capitaine,
Ni ministre d'état, ni prince, ni sujet,
Qui ne t'ait pour unique objet.
Nous autres nourrissons, si, pour fruit de nos veilles,
Un bruit délicieux ne charmoit nos oreilles,
Si nous ne nous sentions chatouillés de ce son
Ferions-nous un mot de chanson ?
Ce qu'on appelle gloire en termes magnifiques,
Ce qui servoit de prix dans les jeux olympiques,
N'est que toi proprement, divine Volupté.
Et le plaisir des sens n'est-il de rien compté ?
Pourquoi sont faits les dons de Flore,
Le Soleil couchant et l'Aurore,
Pomone et ses mets délicats,
Bacchus, l'ame des bons repas,
Les forêts, les eaux, les prairies,
Mères des douces rêveries ?
Pourquoi tant de beaux-arts, qui tous sont tes enfants ?
Mais pourquoi les Chloris aux appas triomphants,
Que pour maintenir ton commerce ?
J'entends innocemment : sur son propre desir
Quelque rigueur que l'on exerce,
Encore y prend-on du plaisir.

Volupté, Volupté, qui fus jadis maîtresse
Du plus bel esprit de la Grèce,
Ne me dédaigne pas, viens-t'en loger chez moi ;
Tu n'y seras pas sans emploi :
J'aime le jeu, l'amour, les livres, la musique,
La ville et la campagne, enfin tout ; il n'est rien
Qui ne me soit souverain bien,
Jusqu'au sombre plaisir d'un cœur mélancolique
Viens donc ; et de ce bien, ô douce Volupté,

Veux-tu savoir au vrai la mesure certaine?
Il m'en faut tout au moins un siècle bien compté;
Car trente ans ce n'est pas la peine.

Polyphile cessa de lire. Il n'avoit pas cru pouvoir mieux finir que par l'hymne de la Volupté, dont le dessein ne déplut pas tout-à-fait à ses trois amis.

Après quelques courtes réflexions sur les principaux endroits de l'ouvrage: Ne voyez-vous pas, dit Ariste, que ce qui vous a donné le plus de plaisir, ce sont les endroits où Polyphile a tâché d'exciter en vous la compassion?

Ce que vous dites est fort vrai, repartit Acanthe; mais je vous prie de considérer ce gris de lin, ce couleur d'aurore, cet orangé, et sur-tout ce pourpre, qui environnent le roi des astres. En effet, il y avoit très long-temps que le soir ne s'étoit trouvé si beau. Le Soleil avoit pris son char le plus éclatant et ses habits les plus magnifiques.

Il sembloit qu'il se fût paré
Pour plaire aux filles de Nérée;
Dans un nuage bigarré
Il se coucha cette soirée.
L'air étoit peint de cent couleurs:
Jamais parterre plein de fleurs
N'eut tant de sortes de nuances.
Aucune vapeur ne gâtoit,

Par ses malignes influences,
Le plaisir qu'Acanthe goûtoit.

On lui donna le loisir de considérer les dernières beautés du jour: puis, la lune étant en son plein, nos voyageurs et le cocher qui les conduisoit la voulurent bien pour leur guide.

FIN DES AMOURS DE PSYCHÉ.

ADONIS,

POÈME.

1669.

AVIS DE L'ÉDITEUR
SUR LE POÈME D'ADONIS.

Le poëme d'Adonis est une des premières productions de La Fontaine. Il le présenta en manuscrit à Fouquet en 1658, avec une épître dédicatoire en prose, que l'on trouvera dans le tome VI. C'est sur la poésie héroïque, qui étoit alors en vogue, que se dirigèrent les premiers efforts de la muse naissante de notre poëte. Depuis, ayant mieux connu la nature de son génie, il publia des contes et des fables, et ne fit paroître son poëme d'Adonis qu'à la suite du roman de Psyché, et en 1669, lorsqu'il étoit âgé de quarante-huit ans. Voilà pourquoi il dit, dans son avertissement, que lorsqu'il conçut le dessein du poëme d'Adonis, il s'étoit toute sa vie exercé au genre de poésie qu'on nomme héroïque. Grosley, ne considérant que la date d'impression du poëme d'Adonis, et croyant que ce poëme avoit été composé après les fables et les contes, demande, dans une lettre écrite au rédacteur du *Mercure de France* (1785, n° 38, 17 septembre, p. 183), quelles étoient les compositions héroïques qui avoient occupé toute la vie de La Fontaine jusqu'en 1669 : et il croit ne pouvoir se tirer de cette difficulté qu'en supposant que notre fabuliste étoit si simple, qu'il ignoroit la valeur des termes dont il se servoit, et que Racine, par malice, lui avoit suggéré le mot *héroïque* au lieu du mot *érotique*. Il étoit difficile d'imaginer une supposition plus ridicule. Un M. de Saint-Georges, lieutenant des maréchaux de France, arrière petit-fils de Pintrel parent et ami de La Fontaine, crut devoir écrire au rédacteur du Mercure, pour répondre à la letrte de Grosley. Il en appelle sérieu-

sement à toute la famille de notre poëte, et à toutes les personnes qui ont connu ses anciens amis, pour prouver qu'il n'étoit ni aussi simple ni aussi ignorant que le prétend Grosley; mais cependant il ne trouve lui-même d'autre moyen de justifier le mot *héroïque* qu'en supposant une faute d'impression; et, comme Grosley, il propose d'y substituer le mot *érotique*. (Voyez *Mercure de France*, 1785, nº 47, 19 novembre, p. 137.)

Avec un peu d'attention, Grosley auroit vu, par les premiers mots de l'avertissement d'Adonis, que La Fontaine avoit composé ce poëme dans sa jeunesse, ou du moins long-temps avant l'époque à laquelle il le publia. Il le réimprima de nouveau deux ans après, en 1671, dans le recueil des *Fables nouvelles et autres poésies*, avec un avertissement différent de celui de la première édition, mais dont le commencement et la fin sont semblables. Ce second avertissement a été inconnu à tous les éditeurs de La Fontaine, et se trouve réimprimé ici pour la première fois dans ses œuvres complètes. Nous avons aussi collationné soigneusement le texte de ce poëme avec la seconde et dernière édition donnée par La Fontaine, et nous avons, par ce moyen, fait disparoître quelques fautes que les éditeurs y avoient introduites. Nous avons aussi donné en notes les variantes du manuscrit qui contient ce poëme tel qu'il fut présenté à Fouquet en 1658. La copie qui avoit été faite de ce manuscrit a été livrée par nous à l'impression en janvier 1825, et cette édition n'a été tirée qu'au nombre de cinquante exemplaires. Elle est précédée d'un avertissement dans lequel nous avons décrit au long le manuscrit original, chef-d'œuvre du fameux Jarry. Nous y renvoyons les lecteurs curieux de ces sortes de particularités, et nous les prévenons seulement ici que c'est aux pages de cette édition que se rapportent les citations relatives aux variantes.

AVERTISSEMENT

DE LA PREMIÈRE ÉDITION EN 1669.

Il y a long-temps que cet ouvrage est composé; et peut-être n'en est-il pas moins digne de voir la lumière. Quand j'en conçus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai aujourd'hui. Je m'étois toute ma vie exercé en ce genre de poésie que nous nommons héroïque : c'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornements, et de ces figures nobles et hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des anciens, soit par celle de quelques uns de nos modernes, s'est presque entièrement consumé dans l'embellissement de ce poëme, bien que l'ouvrage soit court, et qu'à proprement parler il ne mérite que le nom d'idylle. En quelque rang qu'on le mette, il m'a semblé à propos de ne le point séparer de Psyché. Je joins aux amours du fils celles de la mère, et j'ose espérer que mon présent sera bien reçu. Nous sommes en un siècle

où on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille. Pour moi, qui lui dois les plus doux moments que j'aie passés jusqu'ici, j'ai cru ne pouvoir moins faire que de célébrer ses aventures de la façon la plus agréable qu'il m'est possible.

AVERTISSEMENT

DE LA SECONDE ÉDITION EN 1671.

Il y a long-temps que cet ouvrage est composé; et peut-être n'en est-il pas moins digne de voir la lumière. Quand j'en conçus le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai aujourd'hui. Je m'étois toute ma vie exercé à ce genre de poésie que nous nommons héroïque: c'est assurément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornements, et de ces figures nobles et hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des anciens, soit par celle de quelques uns de nos modernes, s'est presque entièrement consumé dans l'embellissement de ce poëme, bien que l'ouvrage soit court, et qu'à proprement parler il ne mérite que le nom d'idylle. Je l'avois fait marcher à la suite de Psyché, croyant qu'il étoit à propos de joindre aux amours du fils celles de la mère. Beaucoup de personnes m'ont dit que je faisois tort à l'Adonis. Les raisons qu'ils en apportent sont bonnes; mais je m'imagine que le public

se soucie très peu d'en être informé; ainsi je les laisse à part. On est tellement rebuté des poëmes à présent, que j'ai toujours craint que celui-ci ne reçût un mauvais accueil et ne fût enveloppé dans la commune disgrace : il est vrai que la matière n'y est pas sujette. Si d'un côté le goût du temps m'est contraire, de l'autre il m'est favorable. Combien y a-t-il de gens aujourd'hui qui ferment l'entrée de leur cabinet aux divinités que j'ai coutume de célébrer? il n'est pas besoin que je les nomme, on sait assez que c'est l'Amour et Vénus; ces puissances ont moins d'ennemis qu'elles n'en ont jamais eus. Nous sommes en un siécle où on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille; pour moi qui lui dois les plus doux moments que j'aie passés jusqu'ici, j'ai cru ne pouvoir moins faire que de raconter ses aventures de la façon la plus agréable qu'il m'est possible.

ADONIS,

POÈME.

Je n'ai pas entrepris de chanter dans ces vers [1]
Rome ni ses enfants vainqueurs de l'univers,
Ni les fameuses tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des dieux aux rives du Scamandre:
Ces sujets sont trop hauts, et je manque de voix;
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Écho, les zéphyrs, et leurs molles haleines,
Le vert tapis des prés et l'argent des fontaines.
C'est parmi les forêts qu'a vécu mon héros;
C'est dans les bois qu'Amour a troublé son repos.
Ma muse en sa faveur de myrte s'est parée;
J'ai voulu célébrer l'amant de Cythérée [2],

[1] VARIANTES. *Adonis, poëme, par J. de La Fontaine, tel qu'il fut présenté à Fouquet en* 1658, *publié pour la première fois, d'après le manuscrit original, par C. A. Walckenaer,* 1825, *in*-8°, p. 13, vers 1 :

Que l'on n'attende pas que je chante en ces vers.

[2] VAR. Dans le manuscrit de 1658, imprimé en 1825, les quatre vers qu'on vient de lire sont ainsi, p. 13, vers 9-12 :

Cependant aujourd'hui ma voix veut s'élever :
Dans un plus noble champ je me vais éprouver;
D'ornements précieux ma muse s'est parée,
J'entreprends de chanter l'amant de Cythérée.

Adonis, dont la vie eut des termes si courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.

Aminte, c'est à vous que j'offre cet ouvrage;
Mes chansons et mes vœux, tout vous doit rendre hommage:
Trop heureux si j'osois compter à l'univers
Les tourments infinis que pour vous j'ai soufferts!
Quand vous me permettrez de chanter votre gloire,
Quand vos yeux, renommés par plus d'une victoire,
Me laisseront vanter le pouvoir de leurs traits,
Et l'empire d'Amour accru par vos attraits,
Je vous peindrai si belle et si pleine de charmes,
Que chacun bénira le sujet de mes larmes.
Voilà l'unique but où tendent mes souhaits.
Cependant recevez le don que je vous fais;
Ne le dédaignez pas: lisez cette aventure,
Dont, pour vous divertir, j'ai tracé la peinture[1].

[1] Var. Dans le manuscrit de 1658, imprimé en 1825, p. 13 et 14, vers 15-28, on lit les vers suivants au lieu des quatorze qui précèdent:

Fouquet, l'unique but des faveurs d'Uranie,
Digne objet de nos chants, vaste et noble génie,
Qui seul peut embrasser tant de soins à-la-fois,
Honneur du nom public, défenseur de nos lois,
Toi, dont l'ame s'élève au-dessus du vulgaire,
Qui connois les beaux-arts, qui sais ce qui doit plaire,
Et de qui le pouvoir, quoique peu limité,
Par le rare mérite est encor surmonté,
Vois de bon œil cet œuvre, et consens pour ma gloire
Qu'avec toi l'on le place au temple de mémoire.
Par toi je me promets un éternel renom:
Mes vers ne mourront pas assistés de ton nom.

Aux monts idaliens un bois délicieux
De ses arbres chenus semble toucher les cieux.
Sous ces [1] ombrages verts loge la Solitude.
Là le jeune Adonis, exempt d'inquiétude,
Loin du bruit des cités, s'exerçoit à chasser,
Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y blesser [2]
A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage,
Qu'aux plus fiers animaux il montre [3] son courage.
Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçu des cieux :
Il semble être formé pour le plaisir des yeux [4].
Qu'on ne nous vante point le ravisseur d'Héléne,

Ne les dédaigne pas, et lis cette aventure,
Dont pour te divertir j'ai tracé la peinture.

Ces vers ayant été imprimés dans un journal comme étant une épître dédicatoire à Fouquet, j'en avois augmenté le nombre des épîtres dans l'édition de 1823, t. VI, p. 59, après les avoir publiés pour la première fois dans les *OEuvres de La Fontaine*, 1820, in-18, p. 258.

[1] Var. Page 14, vers 31 :

Sous leurs ombrages, etc.

[2] Var. Page 14, vers 34 :

..... l'y pût venir blesser

[3] Var. Page 14, vers 36 :

..... il fait voir son coura

[4] Var. Page 14, vers 38-42. Ce vers et les quatre qui suivent, dans notre manuscrit de 1658, sont différents, et on y lit :

Et bien qu'enfant du crime il plaît à tous les yeux.
Cupidon prend chez lui ses plus certaines armes,
Ce que Narcisse aimoit n'eut jamais tant de charmes.
Aussi sait-il ranger mille cœurs sous ses lois.
Le bruit de sa beauté sort bientôt de ces bois.

Ni celui qui jadis aimoit une ombre vaine,
Ni tant d'autres héros fameux par leurs appas ;
Tous ont cédé le prix au fils de Cyniras [1].
Déja la Renommée, en naissant inconnue,
Nymphe qui cache enfin sa tête dans la nue [2],
Par un charmant récit amusant l'univers,
Va parler d'Adonis à cent peuples divers,
A ceux qui sont sous l'Ourse, aux voisins de l'Aurore,
Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More.
Paphos sur ses autels le voit presque élever,
Et le cœur de Vénus ne sait où se sauver.
L'image du héros, qu'elle a toujours présente,
Verse au fond de son ame une ardeur violente :
Elle invoque son fils, elle implore ses traits,
Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits.
Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire ;
Rien ne lui semble bien, les Graces ont beau faire [3].

[1] Selon la tradition la plus commune, Adonis fut le fruit du commerce incestueux de Myrrha avec son père Cynire. (Voyez Ovide, *Métam.*, liv. X, fab. x, v. 503.) Hygin, fable LVIII, nomme Smyrne la fille de Cynire, mère d'Adonis. Une autre tradition nommoit Theios le père d'Adonis ; mais toutes disent que ce père étoit roi d'Assyrie : ce qui prouve que cette fable a une origine orientale. (Voyez Apollodore, liv. III, § IV, Antoninus liberalis, *Narrat.* 34 ; Oppien, *Halieut.* III, v. 403 ; Lucien, *de la Déesse de Syrie*, c. VI ; et Pindare, *Pyth.* II, v. 27 et 28.)

[2] VAR. Page 14, vers 43 et 44 :

Déja la Renommée à courir toute prête,
Monstre qui jusqu'au ciel enfin porte sa tête.

[3] VAR. Page 14, vers 51 et 52. Au lieu des six vers qui précè-

Enfin, s'accompagnant des plus discrets Amours,
Aux monts idaliens elle dresse son cours.
Son char, qui trace en l'air de longs traits de lumière,
A bientôt achevé l'amoureuse carrière.
Elle trouve Adonis près des bords d'un ruisseau ;
Couché sur des gazons, il rêve, au bruit de l'eau [1].
Il ne voit presque pas l'onde qu'il considère :
Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythère
L'a bientôt retiré d'un penser si profond.
Cet objet le surprend, l'étonne, et le confond [2] ;
Il admire les traits de la fille de l'onde.
Un long tissu de fleurs, ornant sa tresse blonde,
Avoit abandonné ses cheveux aux zéphyrs ;
Son écharpe, qui vole au gré de leurs soupirs,
Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre.
Jadis en cet état Mars en fut idolâtre,
Quand aux champs de l'Olympe on célébra des jeux
Pour les Titans défaits par son bras valeureux.
Rien ne manque à Vénus, ni les lis, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,

dent, dans le manuscrit de 1658, imprimé en 1825, on ne lit que les deux derniers :

Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire ;
Rien ne lui semble bien, les Graces ont beau faire.

[1] VAR. Page 15, vers 56 et 57 :

Elle trouve Adonis qui rêve au bruit de l'eau,
Couché négligemment sur les bords d'un ruisseau.

[2] VAR. Page 15, vers 63 et 64. Les seize vers qui suivent, et qui sont au nombre des plus beaux de tout le poëme, ne se trouvent pas dans le manuscrit de 1658, imprimé en 1825.

Ni ce charme secret dont l'œil est enchanté,
Ni la grace, plus belle encor que la beauté:
Telle on vous voit, Aminte: une glace fidèle
Vous peut de tous ces traits présenter un modèle;
Et, s'il falloit juger de l'objet le plus doux,
Le sort seroit douteux entre Vénus et vous.

Tandis que le héros admire Cythérée,
Elle rend par ces mots son ame rassurée[1]:
Trop aimable mortel, ne crains point mon aspect;
Que de la part d'Amour rien ne te soit suspect:
En ces lieux écartés c'est lui seul qui m'amène.
Le ciel est ma patrie, et Paphos mon domaine[2].
Je les quitte pour toi; vois si tu veux m'aimer.
Le transport d'Adonis ne se peut exprimer[3].
O dieux! s'écria-t-il, n'est-ce point quelque songe?

[1] VAR. Page 15, vers 63 et 64:

La charmante Vénus d'éclat environnée,
Rend par ces mots le calme à son ame étonnée.

VAR. Page 15, vers 66 et 67:

Dans ces sombres forêts c'est lui seul qui m'amène.
Encor qu'il soit mon fils, c'est l'auteur de ma peine.

[3] VAR. Page 15, vers 69, au lieu de ces deux vers, dans le manuscrit de 1658, on trouve les suivants:

Il m'oblige à quitter les cieux où je ne voi
Rien de si grand que lui, ni de si beau que moi.
Pour toi je viens chercher un séjour solitaire,
Et renonce aux autels à moins que de te plaire.
Je pourrois employer mon fils et tous ses traits;
Mais je ne veux devoir ton cœur qu'à mes attraits;
Tu ne le peux, du moins, refuser à ma flamme.

Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me plonge?
Charmante déité, vous dois-je ajouter foi?
Quoi! vous quittez les cieux, et les quittez pour moi!
Il me seroit permis d'aimer une immortelle!
Amour rend ses sujets tous égaux, lui dit-elle;
La beauté, dont les traits même aux dieux sont si doux,
Est quelque chose encor de plus divin que nous.
Nous aimons, nous aimons, ainsi que toute chose:
Le pouvoir de mon fils de moi-même dispose:
Tout est né pour aimer. Ainsi parle Vénus;
Et ses yeux éloquents en disent beaucoup plus,
Ils persuadent mieux que ce qu'a dit sa bouche.
Ses regards, truchements de l'ardeur qui la touche,
Sa beauté souveraine, et les traits de son fils,
Ont contraint Mars d'aimer: que peut faire Adonis?
Il aime, il sent couler un brasier dans ses veines;
Les plaisirs qu'il attend sont accrus par ses peines:
Il desire, il espère, il craint, il sent un mal
A qui les plus grands biens n'ont rien qui soit égal.
Vénus s'en aperçoit, et feint qu'elle l'ignore:
Tous deux de leur amour semblent douter encore;
Et, pour s'en assurer, chacun de ces amants
Mille fois en un jour fait les mêmes serments [1].

[1] Var. A la place des vingt-sept vers qui précèdent on lit ceux-ci dans le manuscrit de 1658, p. 15, vers 76-90:

Déesse, répond-il, que j'adore en mon ame,
Regardez quels honneurs votre divinité
Peut exiger de moi dans un bois écarté.
Je sais votre puissance à Paphos souveraine:
Celle de votre fils sans vous eût été vaine,

Quelles sont les douceurs qu'en ces bois ils goûtèrent!
O vous de qui les voix jusqu'aux astres montèrent,
Lorsque par vos chansons tout l'univers charmé
Vous ouït célébrer ce couple bien aimé,
Grands et nobles esprits, chantres incomparables,
Mêlez parmi ces sons vos accords admirables [1].
Écho, qui ne tait rien, vous conta ces amours;
Vous les vîtes gravés au fond des antres sourds:
Faites que j'en retrouve au temple de mémoire
Les monuments sacrés, source de votre gloire [2],
Et que, m'étant formé sur vos savantes mains,
Ces vers puissent [3] passer aux derniers des humains!

Et si je n'eusse vu vos célestes attraits,
J'eusse empêché mon cœur d'être en butte à ses traits;
Mais nous est-il permis d'aimer une immortelle?
Tous les sujets d'Amour sont égaux, lui dit-elle:
Et même la beauté, dont les traits sont si doux,
Est quelque chose encor de plus divin que nous.
Cependant que Vénus par ces mots l'encourage,
Il admire son port, sa taille, et son visage:
Leurs yeux, qui pour témoins n'ont que les yeux du Jour,
Ne se rencontrent pas sans se parler d'amour.
Quels sont, etc....

[1] Var. Au lieu des quatre vers qui précèdent on lit ceux qui suivent, dans le manuscrit de 1658, p. 16, vers 93-97:

Quand, par vous-même instruits de tels ravissements,
Vous chantez les plaisirs goûtés par nos amants,
Si jamais j'ai besoin des faveurs du Parnasse,
Faites que je réponde à vos chants pleins de grace.

[2] Var. Page 16, vers 100:

Les monuments sacrés, auteurs de votre gloire.

[3] Var. Page 16, vers 102:

Ceci puisse passer....

Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soupire,
Et que, de la contrainte ayant banni les lois,
On se peut assurer au silence des bois,
Jours devenus moments, moments filés de soie,
Agréables soupirs, pleurs enfants de la joie,
Vœux, serments et regards, transports, ravissements,
Mélange dont se fait le bonheur des amants;
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
Tantôt ils choisissoient l'épaisseur d'un ombrage:
Là, sous des chênes vieux où leurs chiffres gravés
Se sont avec les troncs accrus et conservés,
Mollement étendus ils consumoient les heures,
Sans avoir pour témoins, en ces sombres demeures,
Que les chantres des bois, pour confidents qu'Amour,
Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux séjour [1].
Tantôt sur des tapis [2] d'herbe tendre et sacrée
Adonis s'endormoit auprès de Cythérée,
Dont les yeux, enivrés par des charmes puissants,
Attachoient au héros leurs regards languissants [3].

[1] Var. Page 17, vers 116 et 118, au lieu des trois vers qui précèdent on lit dans notre manuscrit :

Tandis que Philomèle, en ces sombres demeures,
Se plaignoit aux échos, et d'une triste voix
Accusoit de son sort le silence des bois.

[2] Var. Page 17, vers 119 :

.... sur des gazons....

[3] Var. Page 17, vers 121 et 122 :

Qui repaissoit ses yeux des beautés du héros,
Pendant qu'il jouissoit d'un paisible repos.

Bien souvent ils chantoient les douceurs de leurs peines;
Et quelquefois assis sur le bord des fontaines,
Tandis que cent cailloux, luttant[1] à chaque bond,
Suivoient les longs replis du cristal vagabond,
Voyez, disoit Vénus, ces ruisseaux et leur course;
Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source:
Vainement pour les dieux[2] il fuit d'un pas léger;
Mais vous autres mortels le devez ménager,
Consacrant à l'Amour la saison la plus belle[3].
Souvent, pour divertir leur ardeur mutuelle,
Ils dansoient aux chansons, de nymphes entourés.
Combien de fois la lune a leurs pas éclairés,
Et, couvrant de ses rais[4] l'émail d'une prairie[5],
Les a vus à l'envi fouler l'herbe fleurie!
Combien de fois le jour a vu les antres creux

[1] Var. Page 17, vers 125, et dans les éditions de 1669 et de 1671:

.... luitants...

C'est ainsi qu'on écrivoit à cette époque. Voyez ci-après, p. 275.

[2] Var. Page 17, vers 124:

En vain à notre égard....

[3] Var. Page 17, vers 130:

Et pendant vos beaux jours employer votre zélé.

[4] Rayons.

Et, regardant le soleil, elle va
Dire ces mots: Par la lumière sainte,
Des luisants *raiz* environnée et ceinte.
Marot, *Métamorphoses d'Ovide*, liv. I, [illegible], p. [illegible].

[5] Var. Page 17, vers 135:

Et sur le tendre émail d'une verte prairie.

Complices des larcins de ce couple amoureux[1] !
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence et de l'ombre.

Il est temps de passer au funeste moment
Où la triste Vénus doit quitter son amant.
Du bruit de ses amours Paphos est alarmée ;
On dit qu'au fond d'un bois la déesse charmée,
Inutile aux mortels, et sans soins de leurs vœux,
Renonce au culte vain de ses temples fameux.
Pour dissiper ce bruit, la reine de Cythère
Veut quitter pour un temps ce séjour solitaire.
Que ce cruel dessein lui causa de douleurs[2] !
Un jour que son amant la voyoit tout en pleurs,
Déesse, lui dit-il, qui causez mes alarmes,
Quel ennui si profond vous oblige à ces larmes?
Vous aurois-je offensée, ou ne m'aimez-vous plus?
Ah! dit-elle, quittez ces soupçons superflus ;
Adonis tâcheroit en vain de me déplaire[3] :
Ces pleurs naissent d'amour, et non pas de colère.
D'un déplaisir secret mon cœur se sent atteint :

[1] Var. Page 17, vers 137 et 138 :

Combien de fois le jour a vu les antres sourds
Complices des larcins qu'ont produits leurs amours!

[2] Var. Page 18, vers 149 à 151, ce vers et les deux suivants sont ainsi :

Et faire qu'Adonis souhaite ses faveurs.
Un jour que le héros, la voyant tout en pleurs,
Lui dit : Objet divin, dont j'adore les charmes.

[3] Var. Page 18, vers 155 :

Vous vous efforceriez en vain de me déplaire.

Il faut que je vous quitte, et le sort m'y contraint;
Il le faut. Vous pleurez! Du moins, en mon absence,
Conservez-moi toujours un cœur plein de constance[1];
Ne pensez qu'à moi seule, et qu'un indigne choix
Ne vous attache[2] point aux nymphes de ces bois:
Leurs fers après les miens ont pour vous de la honte[3].
Sur-tout de votre sang il me faut rendre compte.
Ne chassez point aux ours, aux sangliers, aux lions;
Gardez-vous d'irriter tous ces monstres félons:
Laissez les animaux qui, fiers et pleins de rage,
Ne cherchent leur salut qu'en montrant leur courage;
Les daims et les chevreuils, en fuyant devant vous[4],
Donneront à vos sens des plaisirs bien plus doux.
Je vous aime, et ma crainte a d'assez justes causes.
Il sied bien en amour de craindre toutes choses.
Que deviendrois-je, hélas! si le sort rigoureux
Me privoit pour jamais de l'objet de mes vœux[5]!...

[1] VAR. Page 18, vers 160:

Au moins soyez fidèle, ayez de la constance.

[2] VAR. Page 18, vers 162:

Ne vous soumette....

[3] VAR. Page 18, vers 163:

.... sont pour vous pleins de honte.

[4] VAR. Page 18, vers 169, ce vers et le suivant sont ainsi

Et coupables qu'ils sont de cent cruels repas,
Ne veulent point mourir qu'en vengeant leur trépas.
Je vous aime, etc.

[5] VAR. Page 18, vers 173 et 174, ces deux vers sont ainsi

Si quelque coup fatal vous forçoit à périr,
Que deviendroit Vénus en ne pouvant mourir?

Là, se fondant en pleurs, on voit croître ses charmes [1]:
Adonis lui répond seulement par des larmes.
Elle ne peut partir de ces aimables lieux;
Cent humides baisers achèvent ses adieux.
O vous, tristes plaisirs où leur ame se noie,
Vains et derniers efforts d'une imparfaite joie,
Moments pour qui le sort rend leurs vœux superflus,
Délicieux moments, vous ne reviendrez plus!
Adonis voit un char descendre de la nue:
Cythérée y montant disparoît à sa vue.

C'est en vain que des yeux il la suit dans les airs [2].
Rien ne s'offre à ses sens que l'horreur des déserts.
Les Vents, sourds à ses cris, renforcent leur haleine:
Tout ce qu'il vient de voir lui semble une ombre vaine.
Il appelle Vénus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un écho qui répond à sa voix.
C'est lors que, repassant dans [3] sa triste mémoire

Il nous semble que ces deux vers sont meilleurs que ceux que La Fontaine leur a préférés.

[1] *Mœsta erat in vultu, mœsta decenter erat.*
OVID. (*Am.* II, v. 44.)

La Fontaine a dit depuis dans la Matrone d'Éphèse:

Jeune et belle elle avoit sous les pleurs de l'éclat.

Fénelon, livre I, a dit de Télémaque, t. I, p. 14, édition de M. Boissonade: « Les larmes qui couloient le long de ses joues « donnèrent un nouveau lustre à sa beauté. »

[2] VAR. Page 19, vers 185:

En vain d'un regard fixe il la suit dans les airs.

[3] VAR. Page 19, vers 191:

.... repassant en....

Ce que naguère il eut de plaisir et de gloire,
Il tâche à rappeler ce bonheur sans pareil :
Semblable à ces amants trompés par le sommeil,
Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure
Le souvenir confus d'une douce imposture.
Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu ;
Il le conte aux forêts, et n'est point entendu :
Tout ce qui l'environne est privé de tendresse [1] ;
Et, soit que des douleurs la nuit enchanteresse
Plonge les malheureux au suc de ses pavots,
Soit que l'astre du jour raméne leurs travaux,
Adonis sans relâche aux plaintes s'abandonne,
De sanglots redoublés sa demeure résonne [2].
Cet amant toujours pleure, et toujours les zéphyrs
En volant vers Paphos sont chargés de soupirs.
La molle oisiveté, la triste solitude,
Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,
Le livrent tout entier au vain ressouvenir [3]
Qui le vient malgré lui sans cesse entretenir.

[1] Var. Page 19, vers 199 :

.... est exempt de tendresse.

[2] Var. Pages 19 et 20, vers 201 à 205. Les cinq vers qui précèdent, et le commencement de celui qui suit, sont ainsi :

Sous les profonds replis d'un voile ténébreux,
Cache aux yeux des mortels le sort des malheureux,
Soit que l'astre brillant qui le jour nous envoie,
De ceux qui sont heureux ressuscite la joie,
Le héros toujours pleure....

[3] Var. Page 20, vers 209 :

.... au cruel souvenir.

Enfin, pour divertir l'ennui qui le possède,
On lui dit que la chasse est un puissant remède[1].
Dans ces lieux pleins de paix, seul avecque l'amour,
Ce plaisir occupoit les héros d'alentour.
Adonis les assemble, et se plaint de l'outrage
Que ces champs ont reçu d'un sanglier[2] plein de rage.
Ce tyran des forêts porte par-tout l'effroi;
Il ne peut rien souffrir de sûr autour de soi:
L'avare laboureur se plaint à sa famille[3]
Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille:
L'un craint pour ses vergers, l'autre pour ses guérets;
Il foule aux pieds les dons de Flore et de Cérès:
Monstre énorme et cruel, qui souille les fontaines,
Qui fait bruire les monts, qui désole les plaines[4],
Et, sans craindre l'effort des voisins alarmés,
S'apprête à recueillir les grains qu'ils ont semés.
Tâcher de le surprendre est tenter l'impossible;
Il habite en un fort, épais, inaccessible.
Tel on voit qu'un brigand fameux et redouté
Se cache après ses vols en un antre écarté,
Fait des champs d'alentour de vastes cimetières,
Ravage impunément des provinces entières,

[1] Var. Page 20, vers 212:

La chasse lui semble être un souverain remède.

[2] On faisoit alors *sanglier* de deux syllabes.

[3] Var. Page 20, vers 219:

Maint et maint laboureur....

[4] Var. Page 20, vers 224:

.... qui ravage les plaines.

Laisse gronder les lois, se rit de leur courroux,
Et ne craint point la mort, qu'il porte au sein de tous:
L'épaisseur des forêts le dérobe aux supplices.
C'est ainsi que le monstre a ces bois pour complices.
Mais le moment fatal est enfin arrivé
Où, malgré sa fureur, en son sang abreuvé,
Des dégâts qu'il a faits il va payer l'usure.
Hélas! qu'il vendra cher sa mortelle blessure!

Un matin que l'Aurore au teint frais et riant
A peine avoit ouvert les portes d'orient,
La jeunesse voisine autour du bois s'assemble:
Jamais tant de héros ne s'étoient vus ensemble.
Anténor le premier sort des bras du sommeil,
Et vient au rendez-vous attendre le soleil;
La déesse des bois n'est point si matinale:
Cent fois il a surpris l'amante de Céphale;
Et sa plaintive épouse a maudit mille fois
Les veneurs et les chiens, le gibier et les bois.
Il est bientôt suivi du satrape Alcaméne,
Dont le long attirail couvre toute la plaine.
C'est en vain que ses gens se sont chargés de rets;
Leur nombre est assez grand pour ceindre les forêts.
On y voit arriver Bronte au cœur indomptable,
Et le vieillard Capys, chasseur infatigable,
Qui, depuis son jeune âge ayant aimé les bois [1],
Rend et chiens et veneurs attentifs à sa voix.

[1] VAR. Page 21, vers 257:

.... ayant suivi les bois.

Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire,
Il n'auroit pas sitôt traversé l'onde noire.
Comment l'auroit-il cru, puisqu'en vain ses amours
L'avoient sollicité d'avoir soin de ses jours?
Par le beau Callion la troupe est augmentée.
Gilippe vient après, fils du riche Acantée.
Le premier, pour tous biens, n'a que les dons du corps
L'autre, pour tous appas, possède des trésors.
Tous deux aiment Chloris, et Chloris n'aime qu'elle:
Ils sont pourtant parés des faveurs de la belle.
Phlègre accourt, et Mimas, Palmire aux blonds cheveux,
Le robuste Crantor aux bras durs et nerveux,
Le Lycien Télame, Agénor de Carie,
Le vaillant Triptolème, honneur de la Syrie,
Paphe expert à lutter [1], Mopse à lancer le dard,
Lycaste, Palémon, Glauque, Hilus, Amilcar;
Cent autres que je tais, troupe épaisse et confuse:
Mais peut-on oublier la charmante Aréthuse,
Aréthuse au teint vif, aux yeux doux et perçants,
Qui pour le blond Palmire a des feux innocents?
On ne l'instruisit point à manier la laine;
Courir dans les forêts, suivre un cerf dans la plaine,
Ce sont tous ses plaisirs: heureuse si son cœur

[1] Var. Page 22, vers 273:

.... à luiter....

Cette même orthographe se retrouve dans l'édition de 1669, p. 472; et en effet, Nicot, dans son Dictionnaire, écrit *luitte* et *luitter*, au lieu de lutte et de lutter. — Dans Brantôme on trouve toujours le mot *luite* pour lutte. Voyez *Dames galantes*, Disc. V, édit. de La Haye, t. III, p. 187 et p. 207.

Eût pu se garantir [1] d'amour comme de peur!
On la voit arriver sur un cheval superbe
Dont à peine les pas sont imprimés sur l'herbe;
D'une charge si belle il semble glorieux:
Et, comme elle, Adonis attire tous les yeux:
D'une fatale ardeur déja son front s'allume;
Il marche avec un air plus fier que de coutume.
Tel Apollon marchoit quand l'énorme Python
L'obligea de quitter l'ombre de l'Hélicon [2].
Par l'ordre de Capys la troupe se partage.
De tant de gens épars le nombreux équipage,
Leurs cris, l'aboi des chiens, les cors mêlés de voix,
Annoncent l'épouvante aux hôtes de ces bois.
Le ciel en retentit, les échos se confondent,
De leurs palais voûtés tous ensemble ils répondent.
Les cerfs, au moindre bruit à se sauver si prompts,
Les timides troupeaux des daims aux larges fronts,
Sont contraints de quitter leurs demeures secrètes:
Le bois n'a plus pour eux d'assez sombres retraites.
On court dans les sentiers, on traverse les forts;
Chacun, pour les percer, redouble ses efforts.

Au fond du bois croupit une eau dormante et sale:

[1] Var. Page 22, vers 282 :

Eût pu se rendre exempt....

[2] Var. Page 22, vers 289 et 290, les deux vers qui précèdent sont ainsi :

Tel autrefois marchoit, de son double vallon,
Contre un vaste serpent le divin Apollon.

Là le monstre se plaît aux vapeurs qu'elle exhale ;
Il s'y vautre sans cesse, et chérit un séjour
Jusqu'alors ignoré des mortels et du jour.
On ne l'en peut chasser ; du souci de sa vie
Bien plus à sa valeur qu'à sa fuite il se fie.
Les cors ont beau sonner, l'air a beau retentir ;
Rien ne sauroit encor l'obliger à partir.
Cependant les destins hâtent sa dernière heure.
Dryope la première [1] évente sa demeure :
Les autres chiens, par elle aussitôt avertis,
Répondent à sa voix, frappent l'air de leurs cris,
Entraînent les chasseurs, abandonnent leur quête ;
Toute la meute accourt, et vient lancer la bête,
S'anime en la voyant, redouble son ardeur :
Mais le fier animal n'a point encor de peur.

Le coursier d'Adonis, né sur les bords du Xanthe,
Ne peut plus retenir son ardeur violente :
Une jument d'Ida l'engendra d'un des Vents ;
Les forêts l'ont nourri pendant ses premiers ans.
Il ne craint point des monts les puissantes barrières,
Ni l'aspect étonnant des profondes rivières,
Ni le penchant affreux des rocs et des vallons ;
D'haleine en le suivant manquent les aquilons.
Adonis le retient pour mieux suivre la chasse.

Enfin le monstre est joint par deux chiens dont la race

[1] Var. Page 23, vers 312 :

Dryope au sage nez....

Vient du vite Lélaps, qui fut l'unique prix
Des larmes dont Céphale apaisa sa Procris:
Ces deux chiens sont Mélampe et l'ardente Sylvage.
Leur sort fut différent, mais non pas leur courage:
Par l'homicide dent Mélampe est mis à mort;
Sylvage au poil de tigre attendoit même sort,
Lorsque l'un des chasseurs se présente à la bête.
Sur lui tourne aussitôt l'effort de la tempête:
Il connoît, mais trop tard, qu'il s'est trop avancé;
Son visage pâlit, son sang devient glacé;
L'image du trépas en ses yeux est empreinte:
Sur le teint des mourants la mort n'est pas mieux peinte.
Sa peur est pourtant vaine, et, sans être blessé,
Du monstre qui le heurte il se sent terrassé.
Nisus, ayant cherché son salut sur un arbre,
Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un marbre[1]:
Mais lui-même a sujet de trembler à son tour.
Le sanglier coupe l'arbre; et les lieux d'alentour
Résonnent du fracas dont sa chute est suivie:
Nisus encore en l'air fait des vœux pour sa vie.
Conterai-je en détail tant de puissants efforts,
Des chiens et des chasseurs les différentes morts,
Leurs exploits avec eux cachés sous l'ombre noire?
Seules vous les savez, ô filles de Mémoire:
Venez donc m'inspirer; et, conduisant ma voix,
Faites-moi dignement célébrer ces exploits.

[1] Var. Page 24, vers 344:

Contemple ce chasseur étendu comme un marbre.

Deux lices d'Anténor, Lycoris et Niphale,
Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur se signale.
Le vieux Capys lui-même eut soin de les dresser :
Au sanglier l'une et l'autre est[1] prête à se lancer.
Un mâtin les devance, et se jette en leur place ;
C'est Phlégon, qui souvent aux loups donne la chasse.
Armé d'un fort collier qu'on a semé de clous,
A l'oreille du monstre il s'attache en courroux :
Mais il sent aussitôt le redoutable ivoire ;
Ses flancs sont décousus ; et, pour comble de gloire,
Il combat en mourant, et ne veut point lâcher
L'endroit où sur le monstre il vient de s'attacher.

Cependant le sanglier[2] passe à d'autres trophées :
Combien voit-on sous lui de trames étouffées !
Combien en coupe-t-il ! Que d'hommes terrassés !
Que de chiens abattus, mourants, morts, et blessés !
Chevaux, arbres, chasseurs, tout éprouve sa rage.
Tel passe un tourbillon messager de l'orage ;
Telle descend la foudre, et d'un soudain fracas
Brise, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la bête :
Elle en frémit de rage, écume, et tourne tête,
Et son poil hérissé semble de toutes parts
Présenter au chasseur une forêt de dards.
Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte.

[1] Solécisme que La Fontaine auroit pu facilement éviter.
[2] Var. Page 25, vers 367 :

Cependant l'animal....

Par deux fois du sanglier il évite l'atteinte;
Deux fois le monstre passe, et ne brise en passant
Que l'épieu dont Crantor se couvre en cet instant.
Il revient au chasseur : la fuite est inutile;
Crantor aux environs n'aperçoit point d'asile [1] :
En vain du coup fatal il veut se détourner;
Ne pouvant que mourir, il meurt sans s'étonner.
Pour punir son vainqueur toute la troupe approche;
L'un lui présente un dard, l'autre un trait lui décoche :
Le fer ou se rebouche [2], ou ne fait qu'entamer
Sa peau, que d'un poil dur le ciel voulut armer.
Il se lance aux épieux, il prévient leur atteinte;
Plus le péril est grand, moins il montre de crainte.
C'est ainsi qu'un guerrier pressé de toutes parts

[1] Var. Page 25, vers 382 à 384, les trois vers qui précèdent sont ainsi :

Que l'épieu dont Crantor arme son bras puissant;
La fuite en cet instant lui devient inutile;
Dans les lieux d'alentour il ne voit point d'asile.

[2] Ou s'émousse. Le mot reboucher a actuellement une tout autre signification; mais celle que lui donne ici La Fontaine est la seule qui se trouve indiquée dans la première édition du Dictionnaire de l'Académie.

Garde-toy de descocher
Jeune archer
Pour à son cueur faire bresche,
Car elle feroit la fleche
Reboucher.
Marot, *Estrene* xxviii, t. III, p. 215.

Trois mois entiers le brésil indompté
Fait *reboucher* le rabot et la scie.
Sénécé, dans le *Présent ruineux*, conte; édit. 1805, in-12, p. 52.

Ne songe qu'à périr au milieu des hasards :
De soldats entassés son bras jonche la terre ;
Il semble qu'en lui seul se termine la guerre :
Certain de succomber, il fait pourtant effort,
Non pour ne point mourir, mais pour venger sa mort.
Tel et plus valeureux le monstre se présente [1].
Plus le nombre s'accroît, plus sa fureur s'augmente :
L'un a les flancs ouverts, l'autre les reins rompus ;
Il mâche et foule aux pieds ceux qui sont abattus.
La troupe des chasseurs en devient moins hardie
L'ardeur qu'ils témoignoient est bientôt refroidie.

Palmire toutefois s'avance malgré tous :
Ce n'est pas du sanglier que son cœur craint les coups,
Aréthuse lui fut jadis plus redoutable ;
Jadis sourde à ses vœux, mais alors favorable,
Elle voit son amant poussé d'un beau desir,
Et le voit avec crainte autant qu'avec plaisir.
Quoi ! mes bras, lui dit-il, sont conduits par les vôtres,
Et vous me verriez fuir aussi bien que les autres !
Non, non ; pour redouter le monstre et son effort,
Vos yeux m'ont trop appris à mépriser la mort.
Il dit, et ce fut tout : l'effet suit la parole ;
Il ne va pas au monstre, il y court, il y vole,
Tourne de tous côtés, esquive en l'approchant,
Hausse le bras vengeur, et d'un glaive tranchant
S'efforce de punir le monstre de ses crimes.

[1] Var. Page 26, vers 399 :

Tel et plus fier encor l'animal se présente.

Sa dent alloit d'un coup s'immoler deux victimes:
L'une eût senti le mal que l'autre en eût reçu,
Si son cruel espoir n'eût point été déçu.
Entre Palmire et lui l'amazone se lance :
Palmire craint pour elle, et court à sa défense.
Le sanglier ne sait plus sur qui d'eux se venger;
Toutefois à Palmire il porte un coup léger;
Léger pour le héros, profond pour son amante.
On l'emporte; elle suit, inquiète et tremblante.
Le coup est sans danger; cependant les esprits [1],
En foule avec le sang de leurs prisons sortis,
Laissent faire à Palmire [2] un effort inutile.
Il devient aussitôt pâle, froid, immobile;
Sa raison n'agit plus, son œil se sent voiler:
Heureux s'il pouvoit voir les pleurs qu'il fait couler
La moitié des chasseurs, à le plaindre employée,
Suit la triste Aréthuse en ses larmes noyée.

Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours,
Adonis s'y repose après mille détours.
Les nymphes, de qui l'œil voit les choses futures,
L'avoient fait égarer en des routes obscures.
Le son des cors se perd par un charme inconnu;
C'est en vain que leur bruit à ses sens est venu.
Ne sachant où porter sa course vagabonde

[1] Var. Page 27, vers 434:

Le coup rompt un artère, et déja les esprits.

[2] Var. Page 27, vers 436 :

.... à ses sens ...

Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.
Mais les nymphes ont beau s'opposer aux destins,
Contre un ordre fatal tous leurs charmes sont vains.
Adonis en ce lieu voit apporter Palmire;
Ce spectacle l'émeut, et redouble son ire[1]:
A tarder plus long-temps on ne peut l'obliger;
Il regarde la gloire, et non pas le danger.
Il part, se fait guider, rencontre le carnage.
Cependant le sanglier s'étoit fait un passage;
Et, courant vers son fort, il se lançoit parfois
Aux chiens, qui dans le ciel poussoient de vains abois.
On ne l'ose approcher; tous les traits qu'on lui lance,
Étant poussés de loin, perdent leur violence.
Le héros seul s'avance, et craint peu son courroux:
Mais Capys l'arrêtant s'écrie : Où courez-vous?
Quelle bouillante ardeur au péril vous engage?
Il est besoin de ruse, et non pas de courage.
N'avancez pas, fuyez; il vient à vous, ô dieux!
Adonis, sans répondre, au ciel lève les yeux.
Déesse, ce dit-il, qu'adore ma pensée,
Si je cours au péril, n'en sois point offensée;
Guide plutôt mon bras, redouble son effort;
Fais que ce trait lancé donne au monstre la mort.
A ces mots dans les airs le trait se fait entendre:
A l'endroit où le monstre a la peau le plus tendre
Il en reçoit le coup, se sent ouvrir les flancs,

[1] Var. Page 28, vers 453:

Adonis en ce lieu voit Palmire qu'on porte;
Sa colère en devient plus ardente et plus forte.

De rage et de douleur frémit, grince les dents,
Rappelle sa fureur, et court à la vengeance.
Plein d'ardeur et léger, Adonis le devance.
On craint pour le héros; mais il sait éviter
Les coups qu'à cet abord la dent lui veut porter.
Tout ce que peut l'adresse étant jointe au courage,
Ce que pour se venger tente l'aveugle rage,
Se fit lors remarquer par les chasseurs épars[1].
Tous ensemble au sanglier voudroient lancer leurs dards,
Mais peut-être Adonis en recevroit l'atteinte.
Du cruel animal ayant chassé la crainte,
En foule ils courent tous droit aux fiers assaillants.
Courez, courez, chasseurs un peu trop tard vaillants;
Détournez de vos noms un éternel reproche:
Vos efforts sont trop lents, déja le coup approche.
Que n'en ai-je oublié les funestes moments!
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monuments!
Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire!

Enfin de ces forêts l'ornement et la gloire,
Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux,
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ses armes,
Et d'un coup aussitôt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne sont pas impunis;
Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis,
Et, lui poussant au flanc sa défense cruelle,

[1] Var. Page 29, vers 482:

Se fit lors aux chasseurs remarquer des deux parts.

Meurt, et porte en mourant une atteinte mortelle.
D'un sang impur et noir il purge l'univers :
Ses yeux d'un somme dur sont pressés et couverts ;
Il demeure plongé dans la nuit la plus noire ;
Et le vainqueur à peine a connu sa victoire,
Joui de la vengeance et goûté ses transports,
Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps.
De ses yeux si brillants la lumière est éteinte ;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche étoit peinte,
On n'en voit que les traits ; et l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits où régnoient tant d'appas.
Ainsi l'honneur des prés, les fleurs, présents de Flore,
Filles du blond Soleil et des pleurs de l'Aurore,
Si la faux les atteint, perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.

La troupe des chasseurs, au héros accourue,
Par des cris redoublés lui fait ouvrir la vue :
Il cherche encore un coup la lumière des cieux ;
Il pousse un long soupir, il referme les yeux,
Et le dernier moment qui retient sa belle ame
S'emploie au souvenir de l'objet qui l'enflamme.
On fait pour l'arrêter des efforts superflus ;
Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.

Prêtez-moi des soupirs, ô Vents, qui sur vos ailes
Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles.
Elle accourt aussitôt, et, voyant son amant,
Remplit les environs d'un vain gémissement.
Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle,

Quand l'adroit giboyeur a, d'une main cruelle,
Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours ;
Elle passe à gémir et les nuits et les jours,
De moment en moment renouvelant sa plainte,
Sans que d'aucun remords la Parque soit atteinte.
Tout ce bruit, quoique juste, au vent est répandu ;
L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a perdu :
On ne le peut fléchir ; les cris dont il est cause
Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose.
Vénus l'implore en vain par de tristes accents ;
Son désespoir éclate en regrets impuissants ;
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de larmes ;
Sous d'humides torrents ils resserrent leurs charmes.
Comme on voit au printemps les beautés du soleil
Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.
Après mille sanglots enfin elle s'écrie :
Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie !
Tu me quittes, cruel ! Au moins ouvre les yeux,
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux ;
Vois de quelles douleurs ton amante est atteinte !
Hélas ! j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte :
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter [1] ;
Mes pleurs ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres !
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !
Destins, si vous vouliez le voir sitôt périr [2],

[1] VAR. Page 31, vers 550 :

Le cruel ne veut pas seulement m'écouter.

[2] VAR. Page 31, vers 554 à 558, après le vers qui précède sont,

Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir?
Malheureuse Vénus, que te servent ces larmes?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes:
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours;
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, et ne puis l'obtenir.
Noires divinités du ténébreux empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Rois des peuples légers, souffrez que mon amant
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point; le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure[1].

dans le manuscrit, les quatre suivants que l'auteur a supprimés:

Mais l'enfer à mes yeux se cache vainement,
Je le trouve par-tout où n'est point mon amant;
Destins, qui me l'ôtez, que vos lois sont barbares!
Avez-vous pu toucher à des trésors si rares!
Et puisque vous vouliez le voir sitôt périr.

[1] Ceci est imité d'Ovide, dans le discours que ce poëte prête à Orphée, lorsqu'il supplie les divinités de l'enfer de lui rendre son épouse, *Métam.*, l. X, vers 29.

Per ego hæc loca plena timoris,
Per Chaos hoc ingens, vastique silentia regni,
Eurydices, oro, properata retexite fila.
Omnia debemur vobis: paulumque morati,
Serius aut citius sedem properamus ad unam.
Tendimus huc omnes, hæc est domus ultima: vosque
Humani generis longissima regna tenetis.
Hæc quoque, cum justos matura peregerit annos,
Juris erit vestri.

Quoi! vous me refusez un présent si léger[1]!
Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, antres cachés, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes;
Grottes, qui tant de fois avez vu mon amant
Me raconter des yeux son fidèle tourment,
Lieux amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires,
Déserts, rendez-le-moi[2]: deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monstre auteur de mon ennui?
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle ame;
Emporte chez les morts ce baiser tout de flamme:
Je ne te verrai plus; adieu, cher Adonis!

Ainsi Vénus cessa. Les rochers, à ses cris,
Quittant leur dureté, répandirent des larmes:
Zéphyre en soupira: le jour voila ses charmes;
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit,
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.

[1] VAR. Page 32, vers 374 à 377, avant ce vers sont les quatre suivants qui ont été retranchés:

Je sais que l'Achéron, de nos plaisirs jaloux,
Ne fait que nous prêter les biens qui sont à nous.
Ses eaux assez long-temps verront cette belle ombre,
Que peut faire un moment sur des siècles sans nombre?

[2] VAR. Page 32, vers 586:

Représentez-le moi....

FIN DU POÈME D'ADONIS.

LA CAPTIVITÉ
DE SAINT MALC,

POÈME.

1673.

A SON ALTESSE MONSEIGNEUR

LE CARDINAL DE BOUILLON[1],

GRAND-AUMÔNIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

Votre Altesse éminentissime ne refusera pas sa protection au poëme que je lui dédie : tout ce qui porte le caractère de piété est auprès de vous d'une recommandation trop puissante. C'est pour moi un juste sujet d'espérer dans l'occasion qui s'offre aujourd'hui : mais, si j'ose dire la vérité, mes souhaits ne se bornent point à cet avantage ; je voudrois que cette idylle, outre la sainteté du sujet, ne vous parût pas entièrement dénuée des beautés de la poésie. Vous ne les dédaignez pas ces beautés divines, et les graces de cette langue que parloit le peuple prophète. La

[1] Il étoit duc d'Albret, et beau-frère de la duchesse de Bouillon. Voyez sur ce qui le concerne notre *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine.*

lecture des livres saints vous en a appris les principaux traits. C'est là que la sagesse divine rend ses oracles avec plus d'élévation, plus de majesté, et plus de force, que n'en ont les Virgile et les Homère. Je ne veux pas dire que ces derniers vous soient inconnus: ignorez-vous rien de ce qui mérite d'être su par une personne de votre rang? Le Parnasse n'a point d'endroits où vous soyez capable de vous égarer. Certes, MONSEIGNEUR, *il est glorieux pour vous de pouvoir ainsi démêler les diverses routes d'une contrée où vous vous êtes arrêté si peu. Que si votre goût peut donner le prix aux beautés de la poésie, il le peut bien mieux donner à celles de l'éloquence. Je vous ai entendu juger de nos orateurs avec un discernement qu'on ne peut assez admirer; tout cela sans autre secours que celui d'une bienheureuse naissance, et par des talents que vous ne tenez ni des précepteurs ni des livres. C'est aux lumières nées avec vous que vous êtes redevable de ces progrès dont tout le monde s'est étonné. Ce qui consume la vie de plusieurs vieillards enchaînés aux livres dès leur enfance, la jeunesse d'un prince l'a fait; et nous l'avons vu, et la renommée l'a publié. Elle a joint au bruit de votre savoir celui de ces mœurs si pures, et d'une sagesse qui est la fille du temps chez les autres, et qui le devance chez vous. Un mérite si singulier a été universellement reconnu. Celui qui dispense les trésors du ciel, et le monarque qui par ses armes victorieuses s'est rendu l'arbitre de l'Eu-*

rope, ont concouru de faveurs et d'estime pour vous élever. Après des témoignages d'un si grand poids, mes louanges seroient inutiles à votre gloire. Je ne dois ajouter ici qu'une protestation respectueuse d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME [1],

Le très humble, et très obéissant serviteur,
DE LA FONTAINE.

[1] Chardon de La Rochette assure que La Fontaine fut obligé de supprimer la première édition de son poëme de Saint-Malc, parceque dans la souscription de cette épître dédicatoire il avoit indûment donné au cardinal de Bouillon le titre d'*altesse sérénissime*. Cette assertion peu probable nous montre du moins que les choses les plus indifférentes en apparence ont leur degré d'importance, et que les éditeurs de notre poëte ont eu tort de retrancher cette souscription, que nous rétablissons ici d'après la première édition; Paris, 1673, in-8° de cinquante pages, chez Claude Barbin. Le savant Adry, dans une note manuscrite qui se trouve en tête de notre exemplaire de cette première édition, nous apprend que ce fut La Fontaine lui-même qui la supprima, parcequ'il se proposoit de retoucher ce poëme et de le publier de nouveau sous le format in-4°, projet qu'il n'a jamais exécuté. Ceci explique parfaitement pourquoi ce livret est si rare.

LA CAPTIVITÉ
DE SAINT MALC,
POÈME.

Reine des esprits purs, protectrice puissante,
Qui des dons de ton fils rends l'ame jouissante,
Et de qui la faveur se fait à tous sentir,
Procurant l'innocence, ou bien le repentir;
Mère des bienheureux, Vierge, enfin, je t'implore.
Fais que dans mes chansons aujourd'hui je t'honore;
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs
Que j'allois mendier jadis chez les neuf sœurs.
Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire[1];
Je chante d'un héros la vertu solitaire,
Ces déserts, ces forêts, ces antres écartés,
Des favoris du ciel autrefois habités.
Les lions et les saints ont eu même demeure.

[1] La Fontaine, qui avoit déja consenti à laisser paroître sous son nom le recueil de *Poésies chrétiennes et diverses* de M. de Brienne, composa le poëme de Saint-Malc d'après les instances de Messieurs de Port-Royal. Voyez à ce sujet notre *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine.*

Là Malc prioit, jeûnoit, soupiroit à toute heure;
Pleuroit, non ses péchés, mais ceux qu'en notre cœur
A versés le serpent dont Christ est le vainqueur.
Malc avoit dans ces lieux confiné sa jeunesse,
Vivoit sous les conseils d'un saint plein de sagesse,
Conservoit avec soin le trésor précieux
Que nous tenons d'une eau dont la source est aux cieux.
Les auteurs de ses jours descendus sous la tombe,
Aux trésors temporels le jeune saint succombe;
Croit qu'on en peut jouir sans être criminel;
Que souvent on tient d'eux l'héritage éternel;
Qu'on n'a qu'à faire entrer, par un pieux usage,
Les membres du Seigneur et leur chef en partage.
Funeste appât de l'or, moteur de nos desseins,
Que ne peux-tu sur nous, si tu plais même aux saints!

Malc annonce au vieillard censeur de sa jeunesse
Qu'il va de ses aïeux recueillir la richesse;
Qu'il tâche d'empêcher que des biens assez grands
Ne soient mal dispensés par d'avares parents;
Qu'il veut fonder un cloître, et destine le reste
A vivre sans éclat, toujours simple et modeste,
Donnant un saint exemple, et par ses soins pieux
Peut-être plus utile au siècle qu'en ces lieux.

Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchise
Je vous ouvre mon cœur touchant votre entreprise.
Où vous exposez-vous? et qu'allez-vous tenter?
En de nouveaux périls pourquoi vous rejeter?
De triompher toujours seriez-vous bien capable?

Ah! si vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable;
Sinon votre imprudence a déja mérité
Les reproches d'un Dieu justement irrité.
Fuyez, fuyez, mon fils, le monde et ses amorces:
Il est plein de dangers qui surpassent vos forces.
Fuyez l'or; mais fuyez encor d'autres appas:
On ne sort, qu'en fuyant, vainqueur de ces combats.
La paix que nous goûtons a-t-elle moins de charmes?
Quoi! vous hasarderiez le fruit de tant de larmes,
Et celui de ce sang qu'un Dieu versa pour vous!
A ces mots le vieillard se jette à ses genoux.

Malc le quitte en pleurant; triste et funeste absence!
Il abandonne au sort sa fragile innocence;
S'engage en des chemins pleins de périls et longs.
D'Édesse à Béroé sont de vastes sablons:
L'astre dont les clartés sont esclaves du monde
Parcourt avec ennui cette plaine inféconde:
S'il y voit quelque objet, c'est un objet d'horreur.
Maint Arabe voisin y portoit la terreur.
Du passant égorgé le corps sans sépulture
D'un ventre carnassier devenoit la pâture.
On voyoit succéder, en ces cruels séjours,
Aux brigands les lions, aux lions les vautours.
Marcher seul en ces lieux eût eu de l'imprudence.
La fortune joint Malc à des gens sans défense:
Peu de jeunesse entre eux, force vieillards craintifs,
Femmes, famille, enfants aux cœurs déja captifs.
Ils traversoient la plaine aux zéphyrs inconnue:
Un gros de Sarrasins vient s'offrir à leur vue,

Milice du démon, gens hideux et hagards,
Engeance qui portoit la mort dans ses regards.
La cohorte du saint d'abord est dispersée:
Équipages, trésors, jeune épouse est laissée.
Telle fuit la colombe, oubliant ses amours,
A l'aspect du milan qui menace ses jours.
Telle l'ombre d'un loup dans les verts pâturages
Écarte les troupeaux attentifs aux herbages.
Les compagnons de Malc, épandus par ces champs,
Tomboient sans résister sous le fer des brigands.
De toutes parts l'horreur régnoit en ce spectacle;
La proie apportoit seule au meurtre de l'obstacle.
Ceux que l'amour du gain tira de leur foyer
Perdoient d'un an de peine en un jour le loyer.
Les pères chargés d'ans, laissant leurs tendres gages,
Fuyoient leur propre mort en ces funestes plages,
Et pour deux jours de vie abandonnoient un bien
Près de qui vivre un siècle aux vrais pères n'est rien.
L'amant et la compagne à ses vœux destinée
Quittoient le doux espoir d'un prochain hyménée:
Malheureux! l'un fuyoit; on eût vu ses amours
Lui tendre en vain les bras implorant son secours.

Une dame encor jeune, et sage en sa conduite,
Aux yeux de son époux dans les fers fut réduite.
Le mari se sauva regrettant sa moitié:
La femme alla servir un maître sans pitié;
Au chef de ces brigands elle échut en partage.
Cet homme possédoit un fertile héritage,
Et de plusieurs troupeaux dans l'ardente saison

Vendoit à ses voisins le croît et la toison.
Notre héros suivit la dame en servitude.
Ce fut lors, mais trop tard, que pour sa solitude,
Pour son cher directeur et ses sages avis,
Il reprit des transports de pleurs en vain suivis.
Forêts, s'écrioit-il, retraites du silence,
Lieux dont j'ai combattu la douce violence,
Angéliques cités d'où je me suis banni,
Je vous ai méprisés, déserts, j'en suis puni.
Ne vous verrai-je plus? Quoi! Songe, tu t'envoles!
O Malc! tu vois le fruit de tes desseins frivoles!
Verse des pleurs amers, puisque tu t'es privé
De ces pleurs bienheureux où ton cœur s'est lavé.
Ainsi Malc regrettoit sa fortune passée.
Cependant des brigands la proie est entassée.
On l'emporte à grand bruit: ils s'en vont triomphants.
Leur chef voulut que Malc adorât ses enfants,
Honneur dont on ne doit s'attribuer les marques
Qu'en voyant sous ses pieds les têtes des monarques.
Un Arabe exigea ce superbe tribut.
Si Malc s'en défendit, s'il l'osa, s'il le put,
S'il en subit la loi sans peine et sans scrupule,
C'est ce qu'en ce récit l'histoire dissimule [1].

[1] Il nous semble que le récit de saint Malc, tel que saint Jérôme le rapporte, ne dissimule rien. Le voici: *Pervenimus ad interiorem solitudinem ubi dominam liberosque ex more gentis adorare jussi, cervices flectimus.* Nous faisons cette remarque précisément parceque La Fontaine a suivi très exactement le récit de saint Malc. Il s'est montré en vers historien exact, et n'a pas usé ici du privilège qu'Horace accorde aux poëtes.

Bien qu'à peine la dame achevât son printemps,
Que son teint eût des jours aussi frais qu'éclatants,
L'Arabe n'en fit voir qu'une estime légère :
Il lui donna l'emploi d'une simple bergère,
Avec Malc l'envoya pour garder ses troupeaux.
Bientôt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.

Le saint couple cherchoit les lieux les plus sauvages,
S'approchoit des rochers, s'éloignoit des rivages ;
Lui-même il se fuyoit ; et jamais dans ces bois
Les échos n'ont formé de concerts de leurs voix.
Aux jours où l'on faisoit des vœux pour l'abondance,
Ils ne paroissoient point aux jeux ni dans la danse :
On ne les voyoit point à l'entour des hameaux
Mollement étendus dormir sous les ormeaux.
Les entretiens oisifs et féconds en malices,
Du mercenaire esclave ordinaires délices,
Étoient fuis avec soin de nos nouveaux bergers ;
Ils n'envioient point l'heur des troupeaux étrangers.
Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prières,
Ni la main du Sommeil n'abaissa leurs paupières.
La nuit se passoit toute en vœux, en oraison.

Dès que l'aube empourproit les bords de l'horizon,
Ils menoient leurs troupeaux loin de toutes approches.
Malc aimoit un ruisseau coulant entre des roches.
Des cédres le couvroient d'ombrages toujours verts :
Ils défendoient ce lieu du chaud et des hivers.
De degrés en degrés l'eau tombant sur des marbres,
Mêloit son bruit aux vents engouffrés dans les arbres.
Jamais désert ne fut moins connu des humains ;

A peine le soleil en savoit les chemins.
La bergère cherchoit les plus vastes campagnes :
Là ses seules brebis lui servoient de compagnes :
Les vents en sa faveur leur offroient un air doux :
Le ciel les préservoit de la fureur des loups,
Et gardant leurs toisons exemptes de rapines,
Ne leur laissoit payer nul tribut aux épines.
Dans les dédales verts que formoient les halliers,
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers,
Présentoient aux troupeaux une pâture exquise.
En des lieux découverts notre bergère assise
Aux injures du hâle exposoit ses attraits,
Et des pensers d'autrui se vengeoit sur ses traits.
Sa beauté lui donnoit d'éternelles alarmes.
Ses mains avec plaisir auroient détruit ses charmes
Mais, n'osant attenter contre l'œuvre des cieux,
Le soleil se chargeoit de ce crime pieux.
O vous, dont la blancheur est souvent empruntée,
Que d'un soin différent votre ame est agitée!
Si vous ne vous voulez priver d'un bien si doux,
De ses dons naturels au moins contentez-vous.

Tandis que la bergère en extase ravie
Prioit le saint des saints de veiller sur sa vie,
Les ministres divins veilloient sur son troupeau.
Quelquefois la quenouille et l'artiste fuseau
Lui délassoient l'esprit, et pour reprendre haleine
De ses propres moutons elle filoit la laine.
Pendant qu'elle goûtoit ce plaisir innocent,
Tournant parfois les yeux sur son troupeau paissant,

Que vous êtes heureux, peuple doux! disoit-elle;
Vous passez sans pécher cette course mortelle.
On loue en vous voyant celui qui vous a faits:
Et nous, de qui les cœurs sont enclins aux forfaits,
Laissons languir sa gloire, et d'un foible suffrage
Ne daignons relever son nom ni son ouvrage.
Chères brebis, paissez; cueillez l'herbe et les fleurs.
Pour vous l'aube nourrit la terre de ses pleurs.
Vivez de leurs présents: inspirez-nous l'envie
D'éviter les repas qui vous coûtent la vie.
Misérables humains, semence de tyrans,
En quoi différez-vous des monstres dévorants?
Tels étoient les pensers de la sainte héroïne.

Pour Malc, il méditoit sur la triple origine
De l'homme florissant, déchu, puis rétabli.
Du premier des mortels la faute est en oubli:
Le ciel pour Lucifer garde toujours sa haine.
Dieu tout bon, disoit Malc, si ton fils par sa peine
M'a sauvé de l'enfer, m'a remis dans mes droits,
Garde-moi de les perdre une seconde fois.
Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se couronnent.
Je suis dans les périls, mille maux m'environnent,
L'esclavage, la crainte, un maître menaçant;
Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant.
Tu m'as donné pour aide au fort de la tourmente
Une compagne sainte, il est vrai, mais charmante;
Son exemple est puissant; ses yeux le sont aussi:
De conduire les miens, Seigneur, prends le souci.

Le ciel combloit de dons cette humble modestie.

L'âme de nos bergers du péché garantie
Ne se contentoit pas de l'avoir évité.
Qu'avons-nous, disoient-ils, jusque-là mérité?
Nous te sommes, Seigneur, serviteurs inutiles.
Aide-nous, rends nos cœurs en vertus plus fertiles.
Fais-nous suivre la main qui nous a secourus.
Tu combattis pour nous, tu souffris, tu mourus;
Nous vivons, nous passons nos jours dans l'espérance:
Nos délices feront le prix de ta souffrance.
Ne nous feras-tu point imiter ces travaux?
Quand auras-tu, Seigneur, tes enfants pour rivaux?
Si cette ambition te semble condamnable,
C'est l'amour qui la cause; il rend tout pardonnable.
Oui, Seigneur, nous t'aimons, nous l'osons protester:
Mais si l'effet ne suit, que sert de s'en vanter?
Il faut porter ta croix, goûter de ton calice,
Couvrir son front de cendre, et son corps d'un cilice.

Tandis qu'ils se matoient par ces saintes rigueurs,
Leurs troupeaux prospéroient aussi bien que leurs cœurs.
L'Arabe en profitoit sans en savoir la cause.
Ce brigand, pour le gain employant toute chose,
Voulut les engager par de plus forts liens.
Il crut que de s'enfuir ayant mille moyens,
Ils se pourroient enfin soustraire à l'esclavage;
Qu'il falloit joindre aux fers les nœuds du mariage:
Leur amour lui seroit un gage suffisant.
Les doux fruits dont l'hymen leur feroit un présent
Augmenteroient ses biens, l'auroient encor pour maître.
Humains, cruels humains, faut-il procurer l'être

Afin que ce bienfait enchaîne un innocent?
Et ne se sauroit-il affranchir en naissant?
L'Arabe, ayant ainsi double profit en vue,
Donne aux chastes bergers une alarme imprévue;
Leur propose à tous deux un lien plein d'horreur.

Ne nous fais point, dit Malc, tomber dans cette erreur:
Celle que tu me veux joindre par l'hyménée
D'un légitime époux suivoit la destinée.
Tu la lui vins ravir; tu le pus par ta loi.
Nous ne nous plaignons point de nos fers ni de toi.
Redouble la rigueur d'un joug involontaire:
Mais puisque notre Dieu nous défend l'adultère,
Laisse-nous résister à ton vouloir impur.
Notre innocence t'est un gage bien plus sûr.
Quel service attends-tu de nous, quand notre zèle
N'aura pour fondement qu'une ardeur criminelle?
Si tu crains qu'étant bons nous ne quittions tes champs,
Te fieras-tu sur nous quand nous serons méchants?

L'Arabe à ce discours se sent transporté d'ire.
Vil esclave, dit-il, tu m'oses contredire!
Meurs ou cède; obéis, et garde désormais
De m'alléguer ton Dieu, que je ne crus jamais.
Aussitôt de son glaive il dépouille la lame:
Et Malc épouvanté s'approche de la dame.
Le soir on les enferme en un lieu sans clartés:
Leur mariage n'eut que ces formalités.
On n'y vit point d'Hymen ni de Junon paroître.
Frivoles déités qui nous devez votre être,

Vous n'accourûtes pas : comment l'auriez-vous pu?
Vous n'êtes que des noms dont le charme est rompu.
Notre couple étant seul eut recours aux prières.
Tous deux avoient besoin de graces singulières.
Ils ne s'étoient point vus encor dans ces dangers :
Non que portant leurs pas loin des autres bergers,
L'enfer n'eût quelquefois leur perte conspirée ;
Mais des yeux du Seigneur leur conduite éclairée
Ne s'écartoit jamais de la divine loi.
Le berger cette nuit se défia de soi.
Sa crainte, incontinent de désespoir suivie,
Pour sauver sa pudeur mit en danger sa vie :
Et le même couteau qui dans mille besoins
L'aidoit à s'acquitter de ses champêtres soins ;
Ce couteau, dis-je, alloit du saint couper la trame :
L'imprudent Malc, voulant mettre à couvert son ame,
S'en alloit de sa main la livrer au démon ;
Fureur qui n'étoit pas indigne de pardon.

La lueur de l'acier avertit la bergère.
Que vois-je? cria-t-elle. O ciel ! qu'allez-vous faire?
Je vais, répondit Malc, prévenir les combats
D'un œil toujours présent, et toujours plein d'appas.
Nous ne nous fuirons plus : notre ame est condamnée
Aux dangers qu'à sa suite entraîne l'hyménée.
Malgré nous désormais nous vivrons en commun :
Deux parcs nous hébergeoient, nous n'en aurons plus qu'
Hélas ! qui l'auroit cru que cette inquiétude
Nous chercheroit au fond d'une âpre solitude !
J'appréhende à la fin que le ciel irrité

N'abandonne nos cœurs à leur fragilité.
Cette faute entre époux nous semblera légère.

Il faut espérer mieux, dit la chaste bergère :
Dieu ne quittera pas ses enfants au besoin.
Si mon sexe est fragile, il en prendra le soin.
Vous ai-je donné lieu d'en être en défiance?
Qu'ai-je fait pour causer cette injuste croyance?
Votre soupçon m'outrage ; et vous avez dû voir
Que je sais sur mes sens garder quelque pouvoir.
Quand mon cœur auroit peine à s'en rendre le maître,
Êtes-vous mon époux? et le pouvez-vous être?
Nous a-t-on pu lier sans savoir si la mort
M'a ravi ce mari qui m'attache à son sort?
Vous vous alarmez trop pour un vain hyménée.
Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.
Dissimulez pourtant, feignez, comportez-vous
Comme frère en secret, en public comme époux.
Ainsi vécut toujours mon mari véritable ;
Et si la qualité de vierge est souhaitable,
Je la suis[1] : j'en fis vœu toute petite encor.
Malgré les lois d'hymen j'ai gardé ce trésor.
Après l'avoir sauvé d'un amour légitime,
Voudrois-je maintenant le perdre par un crime?

[1] Il y a *je la suis* dans la première édition, et dans celle des *OEuvres diverses* de 1729, et c'est ainsi qu'a écrit La Fontaine. Dans les éditions modernes on a mis *je le suis*, ce qui est plus conforme à la règle des grammairiens ; mais on sait que madame de Sévigné, malgré les remontrances de Ménage, se montroit sciemment rebelle à cette règle.

Non, Malc; je ne crois pas que le ciel le souffrît.
Il m'en empêcheroit, quelque appât qui s'offrît.
Ne craignez plus, vivez; l'Éternel vous l'ordonne.
Estimez-vous si peu cet être qu'il vous donne?
Votre corps est à lui; ses mains l'ont façonné:
Le droit d'en disposer ne vous est point donné.
Quelle imprudence à vous de finir votre course
Par le seul des péchés qui n'a point de ressource!
Toute faute s'expie; on peut pleurer encor:
Mais on ne peut plus rien, s'étant donné la mort.
Vivez donc; et tâchons de tromper ces barbares.

Le saint ne put trouver de termes assez rares
Pour rendre grace au ciel, et louer cette sœur
Dont la sagesse étoit égale à la douceur.
Cette nuit s'acheva comme les précédentes:
Dieu leur fit employer en prières ardentes
Des moments que l'on croit innocemment perdus,
Quand le somme a sur nous ses charmes répandus.

Le lendemain l'Arabe en ses champs les renvoie.
Là montrant aux bergers une apparente joie,
Les larmes, les soupirs, et les austérités,
Quand ils se trouvoient seuls faisoient leurs voluptés.
En eux-mêmes souvent ils cherchoient des retraites.
On ne s'aperçut point de ces peines secrètes.
Chacun crut qu'ils s'aimoient d'un amour conjugal.
Aucun plaisir au leur ne sembloit être égal.
On se le proposoit tous les jours pour exemple;
Et lorsque deux époux étoient conduits au temple,

Que le ciel, disoit-on, afin de vous combler,
Fasse à l'hymen de Malc le vôtre ressembler!

Le saint couple à la fin se lasse du mensonge;
En de nouveaux ennuis l'un et l'autre se plonge.
Toute feinte est sujet de scrupule à des saints:
Et, quel que soit le but où tendent leurs desseins,
Si la candeur n'y règne ainsi que l'innocence,
Ce qu'ils font pour un bien leur semble être une offense.
Malc à ces sentiments donnoit un jour des pleurs:
Les larmes qu'il versoit faisoient courber les fleurs.
Il vit auprès d'un tronc des légions nombreuses
De fourmis qui sortoient de leurs cavernes creuses.
L'une poussoit un faix; l'autre prêtoit son dos:
L'amour du bien public empêchoit le repos.
Les chefs encourageoient chacun par leur exemple.
Un du peuple étant mort, notre saint le contemple,
En forme de convoi soigneusement porté
Hors les toits fourmillants de l'avare cité[1].
Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre.
Ce n'est pas pour soi seul qu'ici-bas on doit vivre;
Vos greniers sont témoins que chacune de vous
Tâche à contribuer au commun bien de tous.
Dans mon premier désert j'en pouvois autant faire;
Et sans contrevenir aux vœux d'un solitaire,

[1] Cette description du travail des fourmis est traduite du récit de saint Malc dans saint Jérôme. Mathieu Marais, qui ignoroit cela, y a vu une preuve du génie observateur de La Fontaine. Voyez à ce sujet notre *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine.*

L'exemple, le conseil, et le travail des mains,
Me pouvoient rendre utile à des troupes de saints :
Aujourd'hui je languis dans un lâche esclavage ;
Je sers pour conserver des jours de peu d'usage.
Le monde a bien besoin que Malc respire encor!
Vil esclave, tu mens pour éviter la mort!
Que ne résistois-tu, quand on força ton ame
A se voir exposée aux beautés d'une femme?
Lorsqu'il ne fut plus temps tu courus au trépas.
Quitte, quitte des lieux où Christ n'habite pas.
Avec ses ennemis veux-tu passer ta vie?

Il déclare à la sainte aussitôt son envie,
Va s'asseoir auprès d'elle, et lui parle en ces mots :
Ma sœur, je me souviens que vos sages propos
Déja plus d'une fois m'ont retiré de peine.
Naguère, en conduisant mon troupeau dans la plaine,
Je songeois à l'état où le sort nous réduit.
Quelle est de nos travaux l'espérance et le fruit?
Rien que de prolonger le cours de nos misères,
Et vieillir, s'il se peut, sous des ordres sévères.
Voilà dedans ces lieux le but de notre emploi.
Nous y vivons pour vivre ; est-ce assez? dites-moi.
Faut-il pas consacrer à l'auteur de son être
Tous ses soins, tout son temps, enfin tout ce qu'un maître
Et qu'un père à-la-fois uniquement chéri
Exige de devoirs d'un couple favori?
Dieu nous comble tous deux de ses faveurs célestes :
Il nous a dégagés de cent piéges funestes.
Sa grace est notre guide ainsi que notre appui :

Nous ne persévérons dans le bien que par lui.
Allons nous acquitter de ce bienfait immense.
Ici le jour finit, et puis il recommence,
Sans que nous bénissions le saint nom qu'à demi,
Ne vivant pas pour Dieu, mais pour son ennemi.
Ma sœur, si nous cherchions de plus douces demeures?
Je vous ai fait récit quelquefois de ces heures
Qu'en des lieux séparés de tout profane abord
Je passois à louer l'arbitre de mon sort:
Alors j'avois pitié des heureux de ce monde.
Maintenant j'ai perdu cette paix si profonde:
Mon cœur est agité malgré tous vos avis.
Je ne me repens pas de les avoir suivis.
Mais enfin jetez l'œil sur l'état où nous sommes.
Vous êtes exposée aux malices des hommes.
Je n'ai plus de mes bois les saintes voluptés.
Ne reviendront-ils point ces biens que j'ai quittés?
Ah! si vous jouissiez de leur douceur exquise!
La fuite, direz-vous, ne nous est pas permise:
De notre liberté l'Arabe est possesseur.
Et quel droit a sur nous un cruel ravisseur?
Brisons ses fers; fuyons sans avoir de scrupule:
Le mal est bien plus grand lorsque l'on dissimule.
Quelque prétexte qu'ait un mensonge pieux,
Il est toujours mensonge, et toujours odieux.
Allons vivre sans feinte en ces forêts obscures
Où j'ai trouvé jadis des retraites si sûres.
Ne tentons plus le ciel: ayons une humble peur.
Je vous promets des jours tout remplis de douceur.

Il se tut. Aussitôt la prudente bergere
Approuve les conseils que le saint lui suggère.
Il fait choix de deux boucs les plus grands du troupeau,
Les tue, ôte les chairs, change en outre leur peau.
Notre couple s'en sert à traverser des ondes
Dont il falloit franchir les barrières profondes.
Le courant les poussa bien loin sur l'autre bord.
Tous deux marchent en hâte où les guide leur sort.
Ils avoient achevé quatre stades à peine,
Quand, trahis par leurs pas imprimés sur l'arène,
Ils entendent de loin des chameaux et du bruit,
Tournent tête; et, voyant que leur maître les suit,
Se pressent, mais en vain; tout ce qu'ils purent faire
Fut de gagner un antre affreux et solitaire,
Triste séjour de l'ombre: en ses détours obscurs
Régnoit une lionne hôtesse de ses murs.
Elle y conçut un faon, unique et tendre gage
Des brûlantes ardeurs du roi de cette plage.
Mère nouvellement, on l'eût vue allaiter
Celui qu'elle venoit en ces lieux d'enfanter.
Mais comment l'eût-on vue? A peine la lumière
Osoit franchir du seuil la démarche première.
Par cent cruels repas cet antre diffamé
Se trouvoit en tout temps de carnage semé.
Le saint couple frémit, et s'arrête à l'entrée:
Ils n'osent pénétrer cette horrible contrée;
Ils cherchent quelque coin en tâtant et craintifs.
L'Arabe croit déja tenir ses fugitifs.
Il n'avoit avec lui pour escorte et pour guide
Qu'un esclave fidèle, adroit, et peu timide.

Va me querir, dit-il, ce couple qui s'enfuit.
Le cimeterre au poing l'esclave entre avec bruit.
La lionne l'entend, rugit, et pleine d'ire
Accourt, se lance à lui, l'abat, et le déchire.
De son séjour si long le maître est étonné;
Et d'un courroux aveugle aussitôt entraîné,
Est-ce crainte ou pitié, dit-il, qui te retarde?
Quoi! je n'ai pas encor cette troupe fuyarde!
Enfants de l'infortune, esprits nés pour les fers,
Je vous irai chercher tous trois jusqu'aux enfers.
Dans le gouffre à ces mots l'ardeur le précipite.
Sa colère a bientôt le sort qu'elle mérite.
A peine il est entré que les cruelles dents
Et les ongles félons s'impriment dans ses flancs.
Les saints, loin d'en avoir une secrète joie,
Du parti le plus fort craignent d'être la proie,
Font des vœux pour l'Arabe, et tous deux soupirants
Souhaitent un remords du moins à leurs tyrans:
Mais des suppôts de Bel l'ame aux feux consacrée,
Victime nécessaire à l'enfer est livrée.
Le maître et son esclave, attendant le trépas,
Gisent ensanglantés, la mort leur tend les bras.
La cruelle moitié du monstre de Libye
Traîne en ses magasins leurs deux corps où la vie
Cherche encore un refuge, et quitte en gémissant
Les hôtes que du ciel elle obtint en naissant.
Le lionceau se baigne en leur sang avec joie.
Il ne sait pas rugir, et s'instruit à la proie.
Digne de ces leçons il commence à goûter
Les meurtres qu'il ne peut encore exécuter.

Après qu'il a joui du crime de sa mère,
Et qu'ils ont assouvi leur faim et leur colère,
La lionne repense à ces actes sanglants,
Emporte en d'autres lieux son faon avec les dents,
Quitte l'obscur séjour; et se sentant coupable,
Encor que faite au meurtre et de crainte incapable,
Elle fuit, et confie aux plus âpres rochers
Du cruel nourrisson les jours qui lui sont chers.

Malc cherche aussi bien qu'elle un plus certain asile:
L'abord de ce séjour lui semble trop facile.
L'odeur des animaux, la piste de leurs pas,
La vengeance et le bruit de ces cruels trépas,
Tout lui fait redouter qu'une troupe infidèle
N'évente les secrets que cet antre recèle,
Ne trouve l'innocent, en cherchant les auteurs
De l'attentat commis sur ses persécuteurs.
La faim même, qui rend les saints ses tributaires,
Fait sortir nos héros de ces lieux solitaires.
Loin du peuple profane ils vont finir leurs jours.
Un bourg de peu de nom fait enfin leurs amours.
Là le couple pieux aussitôt se sépare.
De leur mensonge saint l'offense se répare.
Cet hymen se dissout. La dame entre en un lieu
Où cent vierges ont pris pour époux le vrai Dieu.

Dans un cloître éloigné Malc s'occupe au silence;
Et s'il n'alloit parfois régler la violence
Dont la chaste recluse embrasse l'oraison,
Sa retraite pourroit s'appeler sa prison.

Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence:
C'est le seul dont ses vœux demandent l'abondance.
Plus ange que mortel, il se prive des biens
Qui sont de notre corps agréables soutiens.
Ce jeûne rigoureux n'accourcit point sa vie.
Des deux flambeaux du ciel la course entre-suivie
A long-temps ramené la peine et le repos,
Le repos aux humains, la peine au saint héros,
Sans qu'il semble approcher du terme de sa course.
De son zèle fervent l'inépuisable source
Fomente la chaleur qui retarde sa mort:
Près d'un siècle d'hivers n'a pu l'éteindre encor.

Jérôme en est témoin, ce grand saint dont la plume
Des faits du Dieu vivant expliqua le volume [1].
Il vit Malc, il apprit ces merveilles de lui [2];
Et mes légers accords les chantent aujourd'hui.
Qui voudra les savoir d'une bouche plus digne,
Lise chez d'Andilly cette aventure insigne [3].

[1] Saint Jérôme a traduit la Bible de l'hébreu en latin. C'est cette version qui a été consacrée par le concile de Trente sous le nom de *Vulgate*. Il a en outre composé des commentaires sur le Nouveau Testament.

[2] Saint Jérôme dit avoir entendu le récit de cette aventure de la bouche même de Malc, dans un petit bourg de Syrie nommé Maronie, à trente milles d'Antioche. Voyez D. HIERONYMI *Epistolæ selectæ*, lib. III, epist. III, de VITA MALCHI, *captivi monachi*.

[3] Arnauld d'Andilly a donné une traduction de la lettre de saint Jérôme dans les *Vies des saints pères des déserts et de quelques saints*. Voyez les *OEuvres diverses de M. Arnauld d'Andilly*, in-fol., 1675, t. II, p. 188 à 195.

Jérôme l'écrivoit lorsque le peuple franc
Du bonheur des Romains arrêtoit le torrent[1].

Je la chante en un temps où sur tous les monarques
Louis de sa valeur donne d'illustres marques[2],
Cependant qu'à l'envi sa rare piété
Fait au sein de l'erreur régner la vérité.
Prince, qui par son choix remis le culte aux temples,
Qui t'acquis cet honneur par tes pieux exemples,
Et que le haut savoir, le sang, et la vertu,
Ont dès tes jeunes ans de pourpre revêtu[3],
Je t'offre ce récit, foible fruit de mes veilles:
Mais s'il faut que nos dons égalent tes merveilles,
Quel Homère osera placer devant ses vers
Ton nom, digne de vivre autant que l'univers?

[1] Saint Jérôme a déploré en prose éloquente les funestes effets des invasions des Francs et des autres nations de barbares qui de son temps dévastoient l'empire romain. Voyez dans ses œuvres, *edit. Parisiis in-folio*, t. IV, p. 748, *Epistol. ad Ageruchiam*. Cette épître est de l'an 409.

[2] Ce poëme parut en 1673, et l'année précédente Louis XIV avoit fait la conquête de la Hollande.

[3] Lorsque le duc d'Albret eut été nommé cardinal, il étoit si jeune que dans le monde on l'appeloit par dérision l'*enfant rouge*.

FIN DE LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC.

LE QUINQUINA,

POÈME

1682.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Louis XIV avoit acheté en 1679, du chevalier Talbot, Anglois, le secret d'un remède pour la guérison des fièvres, qui n'étoit que le quinquina diversement préparé. Malgré les preuves réitérées de l'efficacité de ce spécifique, plusieurs médecins se refusoient à l'employer, et traitoient de charlatans ceux qui en faisoient usage. Divers écrits parurent pour et contre le quinquina. La duchesse de Bouillon, qui avoit épousé, avec la chaleur qu'elle mettoit en toutes choses, la cause de cette écorce salutaire, desira que la muse populaire de La Fontaine en préconisât les vertus. Il ne put résister à ses instances, et il composa son poëme sur le quinquina. Déja d'autres poëtes avoient célébré la prévoyance et la générosité de Louis XIV, qui, non content d'avoir magnifiquement récompensé l'étranger qui lui avoit donné le secret de la préparation du quinquina, en avoit fait acheter à Lisbonne et à Cadix une quantité considérable pour les hôpitaux de son royaume. Mallement de Mésange avoit composé sur ce sujet un sonnet adressé au roi, auquel il dit :

Ton bras armé d'un foudre a-t-il semé l'effroi,
D'un mot tu calmes tout, et ta bonté préfère
Le favorable nom de protecteur, de père,
Aux titres glorieux de conquérant, de roi.
C'est peu pour ta vertu qu'une gloire si belle

Brave des temps jaloux l'atteinte criminelle,
Et se voie en tous lieux ériger des autels;
Déja vainqueur du Styx et du sombre monarque,
Tu viens pour nous encore anéantir la parque,
Et tu veux qu'avec toi nous soyons immortels.

Nous avons donné, dans notre *Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, des détails sur la découverte du *quinquina*, et sur le volume de La Fontaine qui renferme le poëme consacré à la louange de ce puissant spécifique. Nous y renvoyons les lecteurs qui desireroient sur ce sujet de plus amples éclaircissements.

Nous remarquerons seulement ici que La Fontaine s'est servi principalement, pour la composition de son poëme, du traité d'un médecin de ses amis, intitulé: *De la Guérison des fièvres par le quinquina.* Ce traité eut une grande vogue, et il s'en fit en peu d'années cinq éditions, savoir, une à Lyon en 1679, et quatre à Paris en 1680, 1681, 1683, et 1688. Comme elles parurent toutes sous le voile de l'anonyme, le nom de l'auteur, malgré une si grande publicité, étoit resté inconnu, jusqu'à ce que nos recherches nous eussent fait découvrir une traduction latine de ce même traité, avec le nom de son auteur. Elle est imprimée dans le *Zodiacus Medico-Gallicus*, quatrième édition, in-4°, 1682, p. 61; et intitulée: *Tractatus de febrium curatione per usum quinquinæ*, auctore Monginot. Dans nos notes, nous avons jugé utile de faire le rapprochement de ce traité, et d'autres de la même époque, avec le poëme de La Fontaine. Nous avons aussi fait usage, pour éclaircir plusieurs passages obscurs, d'un travail que le docteur Breschet a bien voulu, d'après notre invitation, entreprendre sur ce poëme.

LE QUINQUINA,

POÈME.

A Mme LA DUCHESSE DE BOUILLON.

CHANT PREMIER.

Je ne voulois chanter que les héros d'Ésope:
Pour eux seuls en mes vers j'invoquois Calliope;
Même j'allois cesser, et regardois le port.
La raison me disoit que mes mains étoient lasses:
Mais un ordre est venu plus puissant et plus fort
Que la raison; cet ordre accompagné de graces,
Ne laissant rien de libre au cœur ni dans l'esprit,
M'a fait passer le but que je m'étois prescrit.
Vous vous reconnoissez à ces traits, Uranie[1]:
C'est pour vous obéir, et non point par mon choix,
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,
Disciple de Lucrèce une seconde fois[2].

[1] La duchesse de Bouillon.

[2] Ce vers fait allusion au discours adressé à madame de La Sablière (fable première, livre X), où La Fontaine a traité de l'ame des bêtes.

Favorisez cet œuvre; empêchez qu'on ne die
Que mes vers sous le poids languiront abattus:
Protégez les enfants d'une muse hardie;
Inspirez-moi; je veux qu'ici l'on étudie
D'un présent d'Apollon la force et les vertus.

Après que les humains, œuvre de Prométhée,
Furent participants du feu qu'au sein des dieux
Il déroba pour nous d'une audace effrontée,
Jupiter assembla les habitants des cieux.
Cette engeance, dit-il, est donc notre rivale!
Punissons des humains l'infidèle artisan:
Tâchons par tout moyen d'altérer son présent.
Sa main du feu divin leur fut trop libérale:
Désormais nos égaux, et tout fiers de nos biens,
Ils ne fréquenteront vos temples ni les miens.
Envoyons-leur de maux une troupe fatale,
Une source de vœux, un fonds pour nos autels.
Tout l'Olympe applaudit: aussitôt les mortels
Virent courir sur eux avecque violence
Pestes, fièvres, poisons répandus dans les airs.
Pandore ouvrit sa boîte; et mille maux divers
S'en vinrent au secours de notre intempérance.
Un des dieux fut touché du malheur des humains:
C'est celui qui pour nous sans cesse ouvre les mains;
C'est Phébus Apollon. De lui vient la lumière,
La chaleur qui descend au sein [1] de notre mère,
Les simples, leur emploi, la musique, les vers,

[1] Var. Du sein.

Et l'or, si c'est un bien que l'or pour l'univers.
Ce dieu, dis-je, touché de l'humaine misère,
Produisit un remède au plus grand de nos maux :
C'est l'écorce du kin [1], seconde panacée.
Loin des peuples connus Apollon l'a placée.
Entre elle et nous s'étend tout l'empire des flots [2].
Peut-être il a voulu la vendre à nos travaux ;
Peut-être il la devoit donner pour récompense
Aux hôtes d'un climat où règne l'innocence.
O toi qui produisis ce trésor sans pareil,
Cet arbre ainsi que l'or digne fils du soleil,
Prince du double mont, commande aux neuf pucelles
Que leur chœur pour m'aider députe deux d'entre elles.
J'ai besoin aujourd'hui de deux talents divers :
L'un est l'art de ton fils [3] ; et l'autre, les beaux vers.

Le mal le plus commun, et quelqu'un même assure
Que seul on le peut dire un mal, à bien parler,

[1] La Fontaine a écrit *kin* et *quin*. On écrivoit alors *kinkina* ou *quinquina* indifféremment.

[2] La Fontaine indique une contrée lointaine, mais n'en désigne aucune en particulier, parceque de son temps on étoit encore incertain sur le pays d'où l'on tiroit le *quinquina*. Les uns soutenoient qu'il venoit de la Chine, et que c'étoit par cette raison qu'on le nommoit *china* ou *kina* ; ils le désignoient en latin par les mots de *cortex chinensis*, écorce de la Chine ; d'autres, mieux instruits, assuroient que c'étoit une production du Pérou, et le nommoient *cortex peruviensis*, écorce du Pérou. (Voyez de Blegny, *Remède anglois pour la guérison des fièvres*, 1682, in-12, p. 18.) Le premier quinquina paroît avoir été tiré de la montagne de Loxa, près de Quito, dans le Pérou.

[3] Esculape, fils d'Apollon, et dieu de la médecine.

C'est la fièvre, autrefois espérance trop sûre
A Cloton, quand ses mains se lassoient de filer.
Nous en avions en vain l'origine cherchée.
On prédisoit son cours, on savoit son progrès,
On déterminoit ses effets;
Mais la cause en étoit cachée.
La fièvre, disoit-on, a son siége aux humeurs
Il se fait un foyer qui pousse ses vapeurs
Jusqu'au cœur, qui les distribue
Dans le sang dont la masse en est bientôt imbue.
Ces amas enflammés, pernicieux trésors,
Sur l'aile des esprits aux familles errantes,
S'en vont infecter tout le corps,
Source de fièvres différentes.
Si l'humeur bilieuse a causé ces transports,
Le sang, véhicule fluide
Des esprits ainsi corrompus,
Par des accès de tierce à peine interrompus,
Va d'artère en artère attaquer le solide[1].
Toutes nos actions souffrent un changement.
Le test et le cerveau piqués violemment
Joignent à la douleur les songes, les chimères,

[1] Tout ceci appartient à la doctrine médicale de Galien, qui attribuoit toutes les fièvres à une dégénérescence des humeurs produite par une affection particulière du *pneuma*, ou gaz qui circule dans les vaisseaux. Galien avoit lui-même emprunté ces idées à la philosophie du médecin Érasistrate. Elles étoient encore en vigueur du temps de La Fontaine, qui ne connoissoit ni les écrits de Galien, ni la doctrine d'Érasistrate. (*Extrait des notes manuscrites du docteur Breschet*, sur ce poëme.)

L'appétit de parler, effets trop ordinaires.
Que si le venin dominant
Se puise en la mélancolie,
J'ai deux jours de repos, puis le mal survenant
Jette un long ennui sur ma vie.

Ainsi parle l'école et tous ses sectateurs[1].
Leurs malades debout après force lenteurs
Donnoient cours à cette doctrine :
La nature, ou la médecine,
Ou l'union des deux, sur le mal agissoit.
Qu'importe qui? l'on guérissoit.
On n'exterminoit pas la fièvre, on la laissoit.
Le bon tempérament, le séné, la saignée;
Celle-ci, disoient-ils, ôtant le sang impur,
Et non comme aujourd'hui des mortels dédaignée;
Celui-là, purgatif innocent et très sûr
(Ils l'ont toujours cru tel), et le plus nécessaire,
J'entends le bon tempérament,
Rendu meilleur encor par le bon aliment,
Remettoient le malade en son train ordinaire.
On se rétablissoit, mais toujours lentement.
Une cure plus prompte étoit une merveille.
Cependant la longueur minoit nos facultés.
S'il restoit des impuretés,

[1] Le poëte frappe ici tour-à-tour sur la folie et le ridicule de l'école, et sur le jargon des Galiénistes. Ce tableau est d'une grande vérité, et l'on trouve encore dans la pratique soit des médecins, soit des bonnes femmes, qui font ce qu'indique notre auteur. (*Extrait des notes manuscrites du docteur Breschet.*)

Les remèdes alors de nouveau répétés,
Casse, rhubarbe, enfin mainte chose pareille,
Et sur-tout la diète, achevoient le surplus,
Chassoient ces restes superflus,
Relâchoient, resserroient, faisoient un nouvel homme:
Un nouvel homme! un homme usé.
Lorsqu'avec tant d'apprêts cet œuvre se consomme,
Le trésor de la vie est bientôt épuisé [1].
Je ne veux pour témoins de ces expériences
Que les peuples sans lois, sans arts, et sans sciences:
Les remèdes fréquents n'abrégent point leurs jours,
Rien n'en hâte le long et le paisible cours.
Telle est des Iroquois la gent presque immortelle:
La vie après cent ans chez eux est encor belle.
Ils lavent leurs enfants aux ruisseaux les plus froids.
La mère au tronc d'un arbre, avecque son carquois,
Attache la nouvelle et tendre créature;
Va sans art apprêter un mets non acheté.
Ils ne trafiquent point des dons de la nature;
Nous vendons cher les biens qui nous ont peu coûté.
L'âge où nous sommes vieux est leur adolescence.
Enfin il faut mourir; car sans ce commun sort
Peut-être ils se mettroient à l'abri de la mort
Par le secours de l'ignorance.

[1] Le traitement des fièvres étoit tel que La Fontaine l'indique ici avant le chevalier Talbot, qui fit à cet égard une révolution en médecine, et qui défendit, comme choses dangereuses, la diète, la saignée, et les purgations, pendant qu'on prenoit son remède. (Voyez *Les admirables qualités du kinkina*, seconde édition, 1694, in-12, p. 17 et 22.) La première édition de ce livre parut en 1689.

Pour nous, fils du savoir, ou, pour en parler mieux,
Esclaves de ce don que nous ont fait les dieux,
Nous nous sommes prescrit une étude infinie.
L'art est long, et trop courts les termes de la vie.
Un seul point négligé fait errer aisément.
Je prendrai de plus haut tout cet enchaînement,
Matière non encor par les Muses traitée,
Route qu'aucun mortel en ses vers n'a tentée:
Le dessein en est grand, le succès malaisé;
Si je m'y perds, au moins j'aurai beaucoup osé.
Deux portes sont au cœur; chacune a sa valvule [1]
Le sang, source de vie, est par l'une introduit;
L'autre huissière permet qu'il sorte et qu'il circul
Des veines sans cesser aux artères conduit.
Quand le cœur l'a reçu, la chaleur naturelle
En forme ces esprits qu'animaux on appelle.
Ainsi qu'en un creuset il est raréfié.
Le plus pur, le plus vif, le mieux qualifié,
En atomes extrait quitte la masse entière,
S'exhale, et sort enfin par le reste attiré.
Ce reste rentre encore, est encore épuré;
Le chyle y joint toujours matière sur matière.
Ces atomes font tout; par les uns nous croissons;
Les autres, des objets touchés en cent façons,
Vont porter au cerveau les traits dont ils s'empreignent,

[1] Notre poëte décrit ici d'une manière très exacte la circulation du sang découverte par le docteur Harvey, ce qui exclut la doctrine de la présence du gaz ou des esprits dans les vaisseaux artériels, qu'il a exposée plus haut, et à laquelle plusieurs médecins de ce temps étoient encore attachés. (*Notes mss. du docteur Breschet.*)

Produisent la sensation.
Nulles prisons ne les contraignen
Ils sont toujours en action.
Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuent;
C'est l'état de la veille; et réciproquement,
Sitôt que moins nombreux en force ils diminuent,
Les fils des nerfs lâchés font l'assoupissement.
Le sang s'acquitte encor chez nous d'un autre office.
En passant par le cœur il cause un battement;
C'est ce qu'on nomme pouls, sûr et fidèle indice
Des degrés du fiévreux tourment.
Autant de coups qu'il réitère,
Autant et de pareils vont d'artère en artère
Jusqu'aux extrémités porter ce sentiment.
Notre santé n'a point de plus certaine marque
Qu'un pouls égal et modéré;
Le contraire fait voir que l'être est altéré;
Le foible et l'étouffé confine avec la Parque,
Et tout est alors déploré.

Que l'on ait perdu la parole,
Ce truchement pour nous dit assez notre mal,
Assez il fait trembler pour le moment fatal:
Esculape en fait sa boussole.
Si toujours le pilote a l'œil sur son aimant,
Toujours le médecin s'attache au battement,
C'est sa guide; ce point l'assure et le console
En cette mer d'obscurités
Que son art dans nos corps trouve de tous côtés.

Ayant parlé du pouls, le frisson se présente.

Un froid avant-coureur s'en vient nous annoncer
Que le chaud de la fièvre aux membres va passer.
Le cœur le fomentoit, c'est au cœur qu'il s'augmente,
Et qu'enfin parvenant jusqu'à certain excès
Il acquiert un degré qui forme les accès.

Si j'excellois en l'art où je m'applique,
Et que l'on pût tout réduire à nos sons,
J'expliquerois par raison mécanique
Le mouvement convulsif des frissons:
Mais le talent des doctes nourrissons
Sur ce sujet veut une autre manière.
Il semble alors que la machine entière
Soit le jouet d'un démon furieux.
Muse, aide-moi; viens sur cette matière
Philosopher en langage des dieux.

Des portions d'humeur grossière,
Quelquefois compagnes du sang,
Le suivent dans le cœur, sans pouvoir, en passant,
Se subtiliser de manière
Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé.
Un sang plus pur s'échauffe avec plus de vitesse:
L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hôtesse;
Le temps l'y sait aussi beaucoup mieux imprimer.
Le bois vert, plein d'humeurs, est long à s'allumer:
Quand il brûle, l'ardeur en est plus véhémente.
Ainsi ce sang chargé repassant par le cœur
S'embrase d'autant plus que c'est avec lenteur,

Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente[1].
Ce degré c'est la fièvre. A l'égard des retours
A certaine heure, en certains jours,
C'est un point inscrutable, à moins qu'on ne le fonde
Sur les moments prescrits à cuire ou consumer
L'aliment ou l'humeur qui s'en est pu former.
Il n'est merveille qui confonde
Notre raison aveugle en mille autres effets
Comme ces temps marqués où nos maux sont sujets.
Vous qui cherchez dans tout une cause sensible,
Dites-nous comme il est possible
Qu'un corps dans le désordre amène réglément
L'accès, ou le redoublement.
Pour moi, je n'oserois entrer dans ce dédale;
Ainsi de ces retours je laisse l'intervalle:
Je reviens au frisson, qui du défaut d'esprits
Tient sans doute son origine.
Les muscles moins tendus, comme étant moins remplis,
Ne peuvent lors dans la machine
Tirer leurs opposés de même qu'autrefois,
Ni ceux-ci succéder à de pareils emplois.
Tout le peuple mutin, léger, et téméraire,
Des vaisseaux mal fermés en tumulte sortant,

[1] C'est la doctrine de François de Monginot, telle qu'il l'expose dans son traité intitulé *De la guérison des fièvres par le quinquina*, 1688, in-12, p. 32-44. Je citerai toujours cette dernière édition du traité de Monginot, parceque c'est la seule que je possède; mais il en avoit paru trois éditions avant la publication du poëme de La Fontaine, en 1682; et il fut traduit en latin cette année même. (Voyez ci-dessus l'avertissement, p. 320.)

Cause chez nous dans cet instant
Un mouvement involontaire.
Le peu qui s'en produit sort du lieu non gonflé,
Comme on voit l'air sortir d'un ballon mal enflé.
La valvule en la veine, au ballon la languette,
Geôlière peu soigneuse à fermer la prison,
Laisse enfin échapper la matière inquiète:
Aussitôt les esprits agitent sans raison,
Deçà, delà, par-tout où le hasard les pousse,
Notre corps qui frémit à leur moindre secousse.
Le malade ressemble alors à ces vaisseaux
Que des vents opposés et de contraires eaux
Ont pour but du débris que leurs fureurs méditent;
Les ministres d'Éole et le flot les agitent;
Maint coup, maint tourbillon les pousse à tous moments,
Frêle et triste jouet de la vague et des vents.
En tel et pire état le frisson vient réduire
Ceux qu'un chaud véhément menace de détruire.
Il n'est muscle ni membre en l'assemblage entier
Qui ne semble être près du naufrage dernier.
De divers ennemis à l'envi nous traversent,
Malheureuse carrière où ces démons s'exercent.

Si le mal continue, et que d'aucun repos
La fièvre n'ait borné ses funestes complots,
Dans les fébricitants il n'est rien qui ne pèche:
Le palais se noircit, et la langue se sèche;
On respire avec peine, et d'un fréquent effort:
Tout s'altère; et bientôt la raison prend l'essor.
Le médecin confus redouble les alarmes.

Une famille tout en larmes
Consulte ses regards : il a beau déguiser,
Aucun des assistants ne s'y laisse abuser.
Le malade lui-même a l'œil sur leur visage.
Tout ce qui l'environne est d'un triste présage ;
Sa moitié, des enfants, l'un l'appui de ses jours,
Un autre entre les bras de ses chastes amours,
Une fille pleurante, et déja destinée
Aux prochaines douceurs d'un heureux hyménée.
Alors, alors, il faut oublier ces plaisirs.
L'ame en soi se ramène, encor que nos desirs
Renoncent à regret à des restes de vie.
Douce lumière, hélas ! me seras-tu ravie ?
Ame, où t'envoles-tu sans espoir de retour ?
Le malade arrivé près de son dernier jour,
Rappelle ces moments où personne ne songe
Aux remords trop tardifs où cet instant nous plonge
Sur ce qu'il a commis il tâche à repasser :
En vain ; car le transport à ce foible penser
Fait bientôt succéder les folles rêveries,
Le délire, et souvent le poison des furies.
On tente l'émétique alors infructueux,
Puis l'art nous abandonne au remède des vœux.

Pandore, que ta boîte en maux étoit féconde !
Que tu sus tempérer les douceurs de ce monde !
A peine en sommes-nous devenus habitants,
Qu'entourés d'ennemis dès les premiers instants,
Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carrière.
On n'a pas le loisir de goûter la lumière.

Misérables humains, combien possédez-vous
Un présent si cher et si doux?
Retranchez-en le temps dont Morphée est le maître;
Retranchez ces jours superflus
Où notre ame ignorant son être
Ne se sent pas encore, ou bien ne se sent plus:
Otez le temps des soins, celui des maladies,
Interméde fatal qui partage nos vies.
La fiévre quelquefois fait que dans nos maisons
Nous passons sans soleil trois retours de saisons.
Ce mal a le pouvoir d'étendre
Autant et plus encor son long et triste cours;
Un de ces trois cercles de jours
Se passe à le souffrir, deux autres à l'attendre.
Mais c'est trop s'arrêter à des sujets de pleurs:
Allons quelques moments dormir sur le Parnasse;
Nous en célébrerons avecque plus de grace
Le présent qu'Apollon oppose à ces malheurs.

FIN DU PREMIER CHANT.

CHANT SECOND.

Enfin, grace au démon [1] qui conduit mes ouvrages,
Je vais offrir aux yeux de moins tristes images;
Par lui j'ai peint le mal, et j'ai lieu d'espérer
Qu'en parlant du remède il viendra m'inspirer.
On ne craint plus cette hydre aux têtes renaissantes,
La fièvre exerce en vain ses fureurs impuissantes:
D'autres temps sont venus, Louis règne; et les dieux
Réservoient à son siècle un bien si précieux;
A son siècle ils gardoient l'heureuse découverte
D'un bois qui tous les jours cause au Styx quelque perte.
Nous n'avons pas toujours triomphé de nos maux:
Le ciel nous a souvent envoyé des travaux.
D'autres temps sont venus : Louis règne; et la Parque
Sera lente à trancher nos jours sous ce monarque.
Son mérite a gagné les arbitres du sort;
Les destins avec lui semblent être d'accord.
Durez, bienheureux temps; et que sous ses auspices
Nous portions chez les morts plus tard nos sacrifices.
J'en conjure le dieu qui m'inspire ces vers;
Je t'en conjure aussi, père de l'univers.
Et vous, divinités aux hommes bienfaisantes,

[1] Le mot est ici pris dans son ancienne acception, et signifie le génie de la poésie.

Qui tempérez les airs, qui régnez sur les plantes,
Concourez pour lui plaire, empêchez les humains
D'avancer leur tribut au roi des peuples vains.
J'enseigne là-dessus une nouvelle route :
C'est le bien des mortels ; que tout mortel m'écoute.

J'ai fait voir ce que croit l'école et ses suppôts :
On a laissé long-temps leur erreur en repos.
Le quina l'a détruite, on suit des lois nouvelles.
Arrière les humeurs ; qu'elles pèchent ou non,
La fièvre est un levain qui subsiste sans elles :
Ce mal si craint n'a pour raison
Qu'un sang qui se dilate, et bout dans sa prison [1].

On s'est formé jadis une semblable idée
Des eaux dont tous les ans Memphis est inondée.
Plus d'un naturaliste a cru
Que les esprits nitreux d'un ferment prétendu
Faisoient croître le Nil, quand toute eau se renferme
Et n'ose outre-passer le terme
Que d'invisibles mains sur ses bords ont écrit.
Celle-ci seule échappe, et dédaigne son lit :
Les nymphes de ce fleuve errent dans les campagnes
Sous les signes brûlants, et pendant plusieurs jours.
D'où vient, dit un auteur, qu'il enfle alors son cours ?
Le climat est sans pluie ; on n'entend aux montagnes
Bruire en ces lieux aucuns torrents :

[1] Cet alinéa, et celui qui suit, ne sont que la doctrine de François Monginot, mise en vers. (Voyez *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 32-37.)

En ces lieux nuls ruisseaux courants
N'augmentent le tribut dont s'arrosent les plaines.
Si l'on croit cet auteur, certain bouillonnement
Par le nitre causé fait ce débordement.
C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,
Qu'il y bout, qu'il s'y meut, dilaté par le cœur.
Les esprits alors en fureur
Tâchent par tous moyens d'ébranler la machine.
On frissonne, on a chaud. J'ai déduit ces effets
Selon leur ordre et leur progrès.
Dès qu'un certain acide en notre corps domine[1],
Tout fermente, tout bout, les esprits, les liqueurs;
Et la fièvre de là tire son origine
Sans autre vice des humeurs.
Que faisoient nos aïeux pour rendre plus tranquille
Ce sang ainsi bouillant? ils saignoient, mais en vain:
L'eau qui reste en l'éolipyle
Ne se refroidit pas quand il devient moins plein.
L'airain soufflant fait voir que la liqueur enclose
Augmente de chaleur, déchue en quantité:
Le souffle alors redouble, et cet air irrité
Ne trouve du repos qu'en consumant sa cause.
Du sentiment fiévreux on tranche ainsi le cours;
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours.

Tout mal a son remède au sein de la nature.

[1] Dans Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 38, on lit, « ce que je viens d'avancer de ce ferment ou levain acide comme de la principale cause de la fièvre, etc.; » et plus loin, p. 44, « ayant supposé ce que je viens de dire, que c'est un levain acide qui est la principale cause des fièvres. »

Nous n'avons qu'à chercher : de là nous sont venus
L'antimoine avec le mercure,
Trésors autrefois inconnus.
Le quin [1] règne aujourd'hui : nos habiles s'en servent.
Quelques uns encore conservent,
Comme un point de religion,
L'intérêt de l'école et leur opinion [2].
Ceux-là même y viendront ; et désormais ma veine
Ne plaindra plus des maux dont l'art fait son domaine.
Peu de gens, je l'avoue, ont part à ce discours :
Ce peu c'est encor trop. Je reviens à l'usage
D'une écorce fameuse, et qui va tous les jours
Rappeler des mortels jusqu'au sombre rivage.
Un arbre en est couvert, plein d'esprits odorants,
Bas de tige, étendu, protecteur de l'ombrage :
Apollon a doué de cent dons différents
Son bois, son fruit, et son feuillage.
Le premier sert à maint ouvrage ;
Il est ondé d'aurore ; on en pourroit orner
Les maisons où le luxe a droit de dominer.
Le fruit a pour pepins une graine onctueuse,
D'ample volume, et précieuse :
Elle a l'effet du baume, et fournit aux humains,
Sans le secours du temps, sans l'adresse des mains,
Un remède à mainte blessure.
Sa feuille est semblable en figure

[1] Précédemment il y a le *kin*. Cette variation existe aussi dans l'édition originale.

[2] Voyez l'avertissement de l'éditeur en tête de ce poëme.

Aux trésors toujours verts [1] que mettent sur leur front
Les héros de la Thrace et ceux du double mont [2].

Cet arbre ainsi formé se couvre d'une écorce
Qu'au cinnamome on peut comparer en couleur [3].
Quant à ses qualités principes de sa force,
C'est l'âpre, c'est l'amer, c'est aussi la chaleur.
Celle-ci cuit les sucs de qualité louable,
Dissipe ce qui nuit ou n'est point favorable;
Mais la principale vertu
Par qui soit ce ferment dans nos corps combattu
C'est cet amer, cet âpre, ennemis de l'acide [4],
Double frein qui, domptant sa fureur homicide,

[1] C'est-à-dire aux feuilles de laurier.

[2] C'est-à-dire les guerriers et les poëtes : Apollon et le dieu Mars étoient également couronnés de laurier.

[3] Ce n'est que depuis un petit nombre d'années que les botanistes ont bien fait connoître les diverses espèces du genre des quinquinas; et, malgré leurs travaux, il existe encore une très grande incertitude pour déterminer les espèces auxquelles appartiennent les noms de ces plantes que l'on vend dans le commerce, et pour distinguer les meilleures. Voici les indications que donnoient à ce sujet les gens de l'art du temps de La Fontaine : « Il faut « choisir les écorces noires par-dehors, et de couleur de cannelle « par-dedans. Le moins bon a l'écorce blanche par-dehors et jau- « nâtre par-dedans. Les petites écorces, particulièrement celles de « la racine, sont les plus excellentes : on les connoît par de petites « lignes dont elles sont traversées. » (*Les admirables qualités du kinkina*, 1694, in-12, p. 29.)

[4] « Son amertume combat et mortifie le levain des fièvres, l'amer « et l'acide ne pouvant compatir ensemble. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 44 à 46.

Apaise les esprits de colère agités.
Non qu'enfin toutes âpretés
Causent le même effet, ni toutes amertumes :
La nature, toujours diverse en ses coutumes,
Ne fait point dans l'absinthe un miracle pareil ;
Il n'est dû qu'à ce bois, digne fils du Soleil [1].

De lui dépend tout l'effet du remède ;
Seul il commande aux ferments ennemis,
Bien que souvent on lui donne pour aide
La centaurée, en qui le ciel a mis
Quelque âpreté, quelque force astringente,
Non d'un tel prix, ni de l'autre approchante,
Mais quelquefois fébrifuge certain [2].
C'est une fleur digne aussi qu'on la chante ;
J'ai dit sa force, et voici son destin.
Fille jadis, maintenant elle est plante.
Aide-moi, Muse, à rappeler
Ces fastes qu'aux humains tu daignas révéler.
On dit, et je le crois, qu'une nymphe savante
L'eut du sage Chiron, et qu'ils lui firent part
Des plus beaux secrets de leur art.
Si quelque fièvre ardente attaquoit ses compagnes,
Si courant parmi les campagnes

[1] Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 56.

[2] « On peut dire en quelque façon la même chose de la centaurée « que du quinquina ; elle est amère, apéritive, et légèrement astrin- « gente... On a même vu plusieurs fois la simple décoction de la « centaurée guérir des fièvres assez opiniâtres. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 48 et 49.

Un levain trop bouillant en vouloit à leurs jours,
La belle à ses secrets avoit alors recours.
Il ne s'en trouva point qui pût guérir son ame
Du ferment obstiné de l'amoureuse flamme.
Elle aimoit un berger qui causa son trépas.
Il la vit expirer, et ne la plaignit pas.
Les dieux pour le punir en marbre le changèrent.
L'ingrat devint statue; elle fleur, et son sort
Fut d'être bienfaisante encore après sa mort;
Son talent et son nom toujours lui demeurèrent.
Heureuse si quelque herbe eût su calmer ses feux!
Car de forcer un cœur il est bien moins possible:
Hélas! aucun secret ne peut rendre sensible;
Nul simple n'adoucit un objet rigoureux;
Il n'est bois, ni fleur, ni racine,
Qui dans les tourments amoureux
Puisse servir de médecine.

La base du remède étant ce divin bois,
Outre la centaurée on y joint le genièvre[1];
Foible secours, et secours toutefois.
De prescrire à chacun le mélange et le poids,
Un plus savant l'a fait[2]: examinez la fièvre,

[1] « De quelque manière qu'on donne le quinquina, il est toujours « la principale chose à laquelle est due la guérison. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 13.

[2] Le chevalier Talbot, soit pour déguiser le secret de son remède, soit pour en augmenter l'efficacité, mêloit au quinquina les fleurs de la petite centaurée, et un sel extrait de cette plante; il y mêloit encore de la graine de genièvre, et beaucoup d'autres mé-

Regardez le tempérament;
Doublez, s'il est besoin, l'usage de l'écorce;
Selon que le malade a plus ou moins de force[1],
Il demande un quina plus ou moins véhément.
Laissez un peu de temps agir la maladie[2]:
Cela fait, tranchez court; quelquefois un moment
Est maître de toute une vie[3].
Ce détail est écrit; il en court un traité.
Je louerois l'auteur et l'ouvrage[4]:
L'amitié le défend, et retient mon suffrage;
C'est assez à l'auteur de l'avoir mérité.
Je lui dois seulement rendre cette justice,
Qu'en nous découvrant l'art il laisse l'artifice,
Le mystère[5], et tous ces chemins
Que suivent aujourd'hui la plupart des humains.

Nulle liqueur au quina n'est contraire:

dicaments dont on trouvera l'énumération dans l'ouvrage intitulé *Les admirables qualités du kinkina*, p. 123 à 127; et dans Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 21.

[1] Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 65 à 72.

[2] *Ibid.*, p. 80. — [3] *Ibid.*, p. 77.

[4] François de Monginot, dont *le Traité sur la guérison des fièvres par le quinquina* avoit paru en 1679, l'année même que Louis XIV avoit acheté ce remède au chevalier Talbot, et qui eut un tel succès qu'on le réimprimoit tous les ans.

[5] « On doit être persuadé que les préparations les plus simples « ne sont pas moins sûres que les autres, et que les mystères sont « plus utiles à ceux qui distribuent les remèdes qu'à ceux qui s'en « servent. » Monginot, Avertissement du *Traité sur la guérison des fièvres par le quinquina*.

L'onde insipide et la cervoise amère[1],
Tout s'en imbibe; il nous permet d'user
D'une boisson en tisane apprêtée[2].
Diverses gens l'ayant su déguiser,
Leur intérêt en a fait un Protée.
Même on pourroit ne le pas infuser,
L'extrait suffit[3]: préférez l'autre voie,
C'est la plus sûre[4]; et Bacchus vous envoie
De pleins vaisseaux d'un jus délicieux,
Autre antidote, autre bienfait des cieux.
Le moût sur-tout[5], lorsque le bon Silène,
Bouillant encor, le puise à tasse pleine,
Sait au reméde ajouter quelque prix;
Soit qu'étant plein de chaleur et d'esprits
Il le sublime, et donne à sa nature
D'autres degrés qu'une simple teinture;
Soit que le vin par ce chaud véhément

[1] « On peut aussi composer une bière avec le même remède; « elle aura les mêmes vertus que le vin. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 26.

[2] « On peut faire enfin l'infusion avec des tisanes communes. » Monginot, p. 29 et 44; et à la page 27 et 28 se trouve la composition de cette tisane.

[3] Monginot, p. 18, *De la Guérison des fièvres par le quinquina*, donne la préparation de cet extrait.

[4] C'est-à-dire en boisson. Monginot, p. 106 de son Traité, dit: « Quand les accès sont longs et violents, la boisson doit être pré- « férée aux bols. »

[5] « Cette même préparation sera encore meilleure et moins dés- « agréable, si on la fait dans le temps des vendanges, mêlant les « mêmes choses avec le vin lorsqu'il cuvera. » Monginot, *De la guérison des fièvres par le quinquina*, p. 26.

S'imprégne alors beaucoup plus aisément,
Ou que bouillant il rejette avec force
Tout l'inutile et l'impur de l'écorce :
Ce jus enfin pour plus d'une raison
Partagera les honneurs d'Apollon.
Nés l'un pour l'autre ils joindront leur puissance :
Entre Bacchus et le sacré vallon
Toujours on vit une étroite alliance.
Mais, comme il faut au quina quelque choix,
Le vin en veut aussi bien que ce bois :
Le plus léger convient mieux au remède[1] ;
Il porte au sang un baume précieux,
C'est le nectar que verse Ganymède
Dans les festins du monarque des dieux.
Ne nous engageons point dans un détail immense ;
Les longs travaux pour moi ne sont plus de saison ;
Il me suffit ici de joindre à la raison
Les succès de l'expérience.
Je ne m'arrête point à chercher dans ces vers
Qui des deux amena les arts dans l'univers ;
Nos besoins proprement en font leur apanage :
Les arts sont les enfants de la nécessité ;
Elle aiguise le soin, qui, par elle excité,

[1] Monginot est le seul qui conseille cela, et qui recommande de prendre le remède dans le temps des vendanges. C'est tout le contraire dans les traités de ce temps que j'ai consultés : dans tous on recommande de préparer le quinquina avec du bon vin de Bourgogne, et même du vin d'Espagne. Cette dernière méthode est celle que l'on suit encore aujourd'hui. (Voyez *Les admirables qualités du kinkina*, p. 124 à 137.)

Met aussitôt tout en usage.
Et qui sait si dans maint ouvrage
L'instinct des animaux, précepteurs des humains,
N'a point d'abord guidé notre esprit et nos mains?
Rendons grace au hasard. Cent machines sur l'onde
Promenoient l'avarice en tous les coins du monde:
L'or entouré d'écueils avoit des poursuivants;
Nos mains l'alloient chercher au sein de sa patrie:
Le quina vint s'offrir à nous en même temps,
Plus digne mille fois de notre idolâtrie.
Cependant près d'un siècle[1] on l'a vu sans honneurs.
Depuis quelques étés qu'on brigue ses faveurs,
Quel bruit n'a-t-il point fait! de quoi fument nos temples
Que de l'encens promis au succès de ses dons?
Sans me charger ici d'une foule d'exemples,
Je me veux seulement attacher aux grands noms.
Combien a-t-il sauvé de précieuses têtes!
Nous lui devons Condé, prince dont les travaux,
L'esprit, le profond sens, la valeur, les conquêtes,
Serviroient de matière à former cent héros.
Le quin fera long-temps durer ses destinées.
Son fils, digne héritier d'un nom si glorieux,
Eût aussi sans ce bois langui maintes journées.
J'ai pour garants deux demi-dieux:
Arbitres de nos jours, prolongez les années
De ce couple vaillant et né pour les hasards,
De ces chers nourrissons de Minerve et de Mars.

[1] Tout au plus près d'un demi-siècle, puisque les indigènes d'Amérique ne révélèrent aux Espagnols le secret de ce remède qu'en 1638: il ne fut apporté en Europe par les jésuites qu'en 1649.

Puisse mon ouvrage leur plaire!
Je toucherai du front les bords du firmament[1].
Et toi que le quina guérit si promptement,
Colbert, je ne dois point te taire;
Je laisse tes travaux, ta prudence, et le choix
D'un prince que le ciel prendra pour exemplaire
Quand il voudra former de grands et sages rois.
D'autres que moi diront ton zèle et ta conduite,
Monument éternel aux ministres suivants;
Ce sujet est trop vaste, et ma muse est réduite
A dire les faveurs que tu fais aux savants.
Un jour j'entreprendrai cette digne matière;
Car pour fournir encore une telle carrière
Il faut reprendre haleine : aussi bien aujourd'hui
Dans nos chants les plus courts on trouve un long ennui.
J'ajouterai sans plus que le quina dispense
De ce régime exact dont on suivoit la loi :
Sa chaleur contre nous agit faute d'emploi;
Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence[2].
Si le quina servoit à nourrir nos défauts,
Je tiendrois un tel bien pour le plus grand des maux.

Les muses m'ont appris que l'enfance du monde[3],

[1] *Sublimi feriam sidera vertice.*
(HORAT. *Od. l.* I, od. 1.)

[2] Le chevalier Talbot permettoit bien, quand il administroit son remède, une nourriture légère, et même du poulet et des perdrix; mais il défendoit le laitage, les fruits crus, les viandes salées et épicées, et les pâtisseries. (Voyez *les admirables qualités du kinkina*, page 48.)

[3] L'apologue qui suit a été inséré, d'après notre indication, dans plusieurs éditions récentes des fables de notre poëte.

Simple, sans passion, en désirs inféconde,
Vivant de peu, sans luxe, évitoit les douleurs:
Nous n'avions pas en nous la source des malheurs
Qui nous font aujourd'hui la guerre:
Le ciel n'exigeoit lors nuls tributs de la terre:
L'homme ignoroit les dieux, qu'il n'apprend qu'au besoin.
De nous les enseigner Pandore prit le soin:
Sa boîte se trouva de poisons trop remplie.
Pour dispenser les biens et les maux de la vie,
En deux tonneaux à part l'un et l'autre fut mis.
Ceux de nous que Jupin regarde comme amis
Puisent à leur naissance en ces tonnes fatales
Un mélange des deux, par portions égales:
Le reste des humains abonde dans les maux.
Au seuil de son palais Jupin mit ces tonneaux[1].
Ce ne fut ici-bas que plainte et que murmure;
On accusa des maux l'excessive mesure.
Fatigué de nos cris le monarque des dieux
Vint lui-même éclaircir la chose en ces bas lieux.
La Renommée en fit aussitôt le message.
Pour lui représenter nos maux et nos langueurs,
On députa deux harangueurs,
De tout le genre humain le couple le moins sage,
Avec un discours ampoulé

[1] La Fontaine paroît avoir pris cette idée dans la Satire Ménippée.

Jupiter de ses tonneaux
Le bien et le mal nous verse;
Mais par ceux-ci tous nouveaux
Il met tout à la renverse.

Satire Ménippée, édit. 1824, in-8°, p. 33.

Exagérant nos maladies :
Jupiter en fut ébranlé :
Ils firent un portrait si hideux de nos vies,
Qu'il inclina d'abord à réformer le tout.
Momus alors présent reprit de bout en bout
De nos deux envoyés les harangues frivoles :
N'écoutez point, dit-il, ces diseurs de paroles ;
Qu'ils imputent leurs maux à leur déréglement,
Et non point aux auteurs de leur tempérament ;
Cette race pourroit avec quelque sagesse
Se faire de nos biens à soi-même largesse.
Jupiter crut Momus ; il fronça les sourcils :
Tout l'Olympe en trembla sur ses pôles assis.
Il dit aux orateurs : Va, malheureuse engeance,
C'est toi seule qui rends ce partage inégal ;
En abusant du bien, tu fais qu'il devient mal,
Et ce mal est accru par ton impatience.

Jupiter eut raison, nous nous plaignons à tort :
La faute vient de nous aussi bien que du sort.
Les dieux nous ont jadis deux vertus députées,
La constance aux douleurs, et la sobriété :
C'étoit rectifier cette inégalité.
Comment les avons-nous traitées ?
Loin de loger en nos maisons
Ces deux filles du ciel, ces sages conseillères,
Nous fuyons leur commerce, elles n'habitent guères
Qu'en des lieux que nous méprisons.
L'homme se porte en tout avecque violence,
A l'exemple des animaux,

Aveugle jusqu'au point de mettre entre les maux
Les conseils de la tempérance.
Corrigez-vous, humains; que le fruit de mes vers
Soit l'usage réglé des dons de la nature.
Que si l'excès vous jette en ces ferments divers,
Ne vous figurez pas que quelqu'humeur[1] impure
Se doive avec le sang épuiser dans nos corps.
Le quina s'offre à vous, usez de ses trésors.
Éternisez mon nom: qu'un jour on puisse dire:
Le chantre de ce bois sut choisir ses sujets;
Phébus, ami des grands projets,
Lui prêta son savoir aussi bien que sa lyre.
J'accepte cet augure à mes vers glorieux:
Tout concourt à flatter là-dessus mon génie;
Je les ai mis au jour sous Louis, et les dieux
N'oseroient s'opposer au vouloir d'Uranie.

[1] Var. Flamme.

Cette variante ne se trouve que dans les éditions modernes. L'édition originale et celle de 1729 portent la leçon que nous avons adoptée. On doit faire ici élision de la lettre *h*, sans quoi le vers auroit une syllabe de trop.

FIN DU POÈME DU QUINQUINA.

FRAGMENTS
DU
SONGE DE VAUX.
1671.

AVERTISSEMENT

DU RECUEIL INTITULÉ FABLES NOUVELLES ET AUTRES POÉSIES.

PARIS, 1671, in-12.

Parmi les ouvrages dont ce recueil [1] est composé, le lecteur verra trois fragments d'une description de Vaux, laquelle j'entrepris de faire il y a environ douze ans. J'y consumai près de trois années. Il est depuis arrivé des choses [2] qui m'ont empêché de continuer. Je reprendrois ce dessein

[1] J'ai fait connoître en détail le contenu de ce recueil dans l'*Histoire de la vie et des ouvrages de Jean de La Fontaine.* Les pièces qui s'y trouvent sont réparties, dans la présente édition, dans les fables et dans les œuvres diverses; mais cet avertissement, qui concerne presque en entier les fragments du Songe de Vaux, a dû être placé ici.

[2] Ces choses étoient l'arrestation et la condamnation de Fouquet, pour qui La Fontaine a composé cet ouvrage, et qui lui avoit fait remettre, pour cet effet, des mémoires descriptifs par les différents artistes qu'il avoit employés à l'embellissement de Vaux. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine.*

si j'avois quelque espérance qu'il réussît, et qu'un tel ouvrage pût plaire aux gens d'aujourd'hui: car la poésie lyrique ni l'héroïque, qui doivent y régner, ne sont plus en vogue comme elles étoient alors. J'expose donc au public trois morceaux de cette description : ce sont des échantillons de l'un et de l'autre style. Que j'aie bien fait ou non de les employer tous deux dans un même poëme, je m'en dois remettre au goût du lecteur, plutôt qu'aux raisons que j'en pourrois dire. Selon le jugement qu'on fera de ces trois morceaux, je me résoudrai. Si la chose plaît, j'ai dessein de continuer; sinon, je n'y perdrai pas de temps davantage. Le temps est chose de peu de prix, quand on ne s'en sert pas mieux que je fais; mais, puisque j'ai résolu de m'en servir, je dois reconnoître qu'à mon égard la saison de le ménager est tantôt venue.

Passons à ce qu'il est nécessaire qu'on sache pour l'intelligence de ces fragments. Je ne la saurois donner au lecteur sans exposer à ses yeux presque tout le plan de l'ouvrage. C'est ce que je m'en vas faire, moins succinctement à la vérité que je ne voudrois, mais utilement pour moi; car par ce moyen j'apprendrai le sentiment du pu-

blic, aussi bien sur l'invention et sur la conduite de mon poëme en gros, que sur l'exécution de chaque endroit en détail, et sur l'effet que le tout ensemble pourra produire.

Comme les jardins de Vaux étoient tout nouveau plantés[1], je ne les pouvois décrire en cet état, à moins que je n'en donnasse une idée peu agréable, et qui, au bout de vingt ans, auroit été sans doute peu ressemblante. Il falloit donc prévenir le temps: cela ne se pouvoit faire que par trois moyens: l'enchantement, la prophétie, et le songe. Les deux premiers ne me plaisoient pas; car, pour les amener avec quelque grace, je me serois engagé dans un dessein de trop d'étendue: l'accessoire auroit été plus considérable que le principal. D'ailleurs il ne faut avoir recours au miracle que quand la nature est impuissante pour nous servir. Ce n'est pas qu'un songe soit si suivi, ni même si long que le mien sera; mais il est permis de passer le cours ordinaire dans ces rencontres; et j'avois pour me défendre, outre le Roman

[1] Ceci nous donne à-peu-près la date de cette composition; car l'on sait que Fouquet fit commencer en 1653 les travaux du palais et des jardins de Vaux-le-Vicomte, près de Melun, et sur les bords de la Seine. Ils coûtèrent dix-huit millions, qui valent près de trente-six millions de notre monnoie actuelle.

de la Rose, le Songe de Polyphile, et celui même de Scipion.

Je feins donc qu'en une nuit du printemps m'étant endormi, je m'imagine que je vas trouver le Sommeil, et le prie que par son moyen je puisse voir Vaux en songe: il commande aussitôt à ses ministres de me le montrer. Voilà le sujet du premier fragment.

A peine les Songes ont commencé de me représenter Vaux, que tout ce qui s'offre à mes sens me semble réel: j'oublie le dieu du Sommeil, et les démons qui l'entourent; j'oublie enfin que je songe. Les cours du château de Vaux me paroissent jonchées de fleurs; je découvre de tous les côtés l'appareil d'une grande cérémonie: j'en demande la raison à deux guides qui me conduisent. L'un d'eux me dit qu'en creusant les fondements de cette maison on avoit trouvé, sous des voûtes fort anciennes, une table de porphyre, et sur cette table un écrin plein de pierreries, qu'un certain sage, nommé Zirzimir, fils du soudan Zarzafiel, avoit autrefois laissé à un druide de nos provinces. Au milieu de ces pierreries, un diamant d'une beauté extraordinaire, et taillé en cœur, se faisoit d'abord remarquer; et, sur

les bords d'un compartiment qui le séparoit d'avec les autres joyaux, se lisoit en lettres d'or cette devise, que l'on n'avoit pu entendre:

Je suis constant, quoique j'en aime deux.

On avoit porté à Oronte[1] l'écrin ouvert, et au même état qu'il s'étoit trouvé. Il l'avoit laissé fermer en le maniant, sans que depuis il eût été possible de le rouvrir, tant la force de l'enchantement étoit grande. Sur le couvercle de cet écrin, se voyoit le portrait du roi, et autour étoit écrit: SOIT DONNÉ A LA PLUS SAVANTE DES FÉES. Sous l'écrin cette prophétie étoit gravée:

Quand celle-là qui plus vaut qu'on la prise
En fait de charme, et plus a de pouvoir,
Aux assistants, dans Vaux en mainte guise
De son bel art aura fait apparoir,
Lors s'ouvrira l'écrin de forme exquise
Que Zirzimir forgea par grand savoir,
Et l'on verra le sens de la devise
Qu'aucun mortel n'aura jamais su voir.

Pour satisfaire à l'intention du mage, et pour l'accomplissement de la prophétie, mais plus en-

[1] Fouquet.

core pour attirer les maîtresses de tous les arts, et leur donner par ce moyen l'occasion d'embellir la maison de Vaux, Oronte avoit fait publier que tout ce qu'il y avoit de savantes fées dans le monde pouvoient venir contester le prix proposé; et ce prix étoit le portrait du roi, qui seroit donné par des juges, sur les raisons que chacune apporteroit pour prouver les charmes et l'excellence de son art. Plusieurs étoient accourues; mais, la plupart ne pouvant contribuer aux beautés de Vaux, et, par conséquent, le prix n'étant pas pour elles apparemment; la plupart, dis-je, persuadées que la prophétie ne les regardoit en aucune sorte, s'étoient retirées. Il n'en étoit demeuré que quatre, l'architecture, la peinture, l'intendante du jardinage, et la poésie: je les appelle Palatiane, Apellanire, Hortésie, et Calliopée. Le lendemain ce grand différent se devoit juger en la présence d'Oronte et de force demi-dieux. Voilà ce que l'un de mes deux guides me dit, et le sujet du second fragment: il contient les harangues des quatre fées.

Et, pour égayer mon poëme, et le rendre plus agréable (car une longue suite de descriptions historiques seroit une chose fort ennuyeuse), je

les voulois entremêler d'épisodes d'un caractère galant. Il y en a trois d'achevés: l'aventure d'un écureuil, celle d'un cygne près de mourir, celle d'un saumon et d'un esturgeon qui avoient été présentés vifs à Oronte. Cette dernière aventure fait le sujet de mon troisième fragment.

Le reste de ce recueil[1] contient des ouvrages que j'ai composés en divers temps sur divers sujets. S'ils ne plaisent par leur bonté, leur variété suppléera peut-être à ce qui leur manque d'ailleurs.

[1] Il y avoit en effet beaucoup de variété dans ce recueil, puisque, outre ces fragments du Songe de Vaux, il contenoit des fables, des épîtres, des odes, des épigrammes, des madrigaux, une ballade, un rondeau, des élégies, et enfin le poëme d'Adonis.

AVERTISSEMENT

QUI PRÉCÈDE IMMÉDIATEMENT LE SONGE DE VAUX DANS LE RECUEIL DE 1671.

Des pièces suivantes, les trois premières sont des fragments de la description de Vaux, laquelle j'ai fait venir en un songe, à l'exemple d'autres sujets que l'on a ainsi traités. Ce n'est pas ici le lieu ni l'occasion de faire savoir les raisons que j'en ai eues. L'avertissement les contient: il est nécessaire de le lire pour bien entendre ces trois morceaux, et pour pouvoir tirer de leur lecture quelque sorte de plaisir. Le premier est le commencement de l'ouvrage. Le lecteur, si bon lui semble, peut croire que l'Aminte dont j'y parle représente une personne particulière; si bon lui semble, que c'est la beauté des femmes en général; s'il lui plaît même, que c'est celle de toutes sortes d'objets. Ces trois explications sont libres. Ceux qui cherchent en tout du mystère, et qui veulent que cette sorte de poëme ait un sens allé-

gorique, ne manqueront pas de recourir aux deux dernières. Quant à moi, je ne trouverai pas mauvais qu'on s'imagine que cette Aminte est telle ou telle personne: cela rend la chose plus passionnée, et ne la rend pas moins héroïque.

FRAGMENTS
DU
SONGE DE VAUX.

I[1].

Acanthe s'étant endormi une nuit du printemps, songea qu'il étoit allé trouver le Sommeil, pour le prier que, par son moyen, il pût voir le palais de Vaux avec ses jardins : ce que le Sommeil lui accorda, commandant aux Songes de les lui montrer.

Lorsque l'an se renouvelle,
En cette aimable saison
Où Flore amène avec elle
Les Zéphyrs sur l'horizon ;
Une nuit que le silence
Charmoit tout [sa présence,

[1] La Fontaine, dans son recueil de 1671, a mis en tête de ce fragment *chapitre premier;* mais comme dans les fragments qui suivent il ne fait plus mention de chapitre, nous avons supprimé ce titre.

Je conjurai le Sommeil
De suspendre mon réveil
Bien loin par-delà l'aurore.
Le Sommeil n'y manqua pas;
Et je dormirois encore,
Sans Aminte et ses appas.
Cette fière beauté, qui s'érige un trophée
Du cruel souvenir de mes vœux impuissants,
Souffrit que cette nuit les charmes de Morphée
Aussi bien que les siens régnassent sur mes sens.
Il me fit voir en songe un palais magnifique,
Des grottes, des canaux, un superbe portique,
Des lieux que pour leurs beautés
J'aurois pu croire enchantés,
Si Vaux n'étoit point au monde:
Ils étoient tels, qu'au soleil
Ne s'offre au sortir de l'onde
Rien que Vaux qui soit pareil.

C'étoit aussi cette maison magnifique, avec ses accompagnements et ses jardins, lesquels Sylvestre m'avoit montrés, et que ma mémoire conservoit avec un grand soin, comme étant les plus précieuses pièces de son trésor. Ce fut sur ce fondement que le Songe éleva son frêle édifice, et tâcha de me faire voir les choses en leur plus grande perfection. Il choisit pour cela tout ce qu'il y avoit de plus beau dans ses magasins; et, afin que mon plaisir durât davantage, il voulut que cette apparition fût mêlée d'aventures très remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des cristaux liquides, je vis des ani-

maux, et des hommes. Au commencement de mon songe il m'arriva une chose qui m'étoit arrivée plusieurs autres fois, et qui arrive souvent à chacun; c'est qu'une partie des objets sur la pensée desquels je venois de m'endormir me repassa d'abord en l'esprit. Je m'imaginai que j'étois allé trouver le Sommeil, pour le prier de me montrer Vaux, dont on m'avoit dit des choses presque incroyables. Le logis du dieu est au fond d'un bois où le silence et la solitude font leur séjour: c'est un antre que la nature a taillé de ses propres mains, et dont elle a fortifié toutes les avenues contre la clarté et le bruit.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
Écho ne répond point, et semble être assoupie:
La molle Oisiveté, sur le seuil accroupie,
N'en bouge nuit et jour, et fait qu'aux environs
Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons,
Ne viennent au travail inviter la nature;
Un ruisseau coule auprès, et forme un doux murmure.
Les simples dédiés au dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour:
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.
Il a presque toujours la paupière fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots:
Les Songes l'entouroient sans troubler son repos:
De fantômes divers une cour mensongère,
Vains et frêles enfants d'une vapeur légère,
Troupe qui sait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du dieu, voloit autour de lui.
Là, cent figures d'air en leurs moules gardées,

Là, des biens et des maux les légères idées,
Prévenant nos destins, trompant notre desir,
Formoient des magasins de peine ou de plaisir.
Je regardois sortir et rentrer ces merveilles:
Telles vont au butin les nombreuses abeilles;
Et tel, dans un état de fourmis composé,
Le peuple rentre et sort en cent parts divisé.
Confus, je m'écriai: Toi que chacun réclame,
Sommeil, je ne viens pas t'implorer dans ma flamme;
Conte à d'autres que moi ces mensonges charmants
Dont tu flattes les vœux des crédules amants;
Les merveilles de Vaux me tiendront lieu d'Aminte:
Fais que par ces démons [1] leur beauté me soit peinte.
Tu sais que j'ai toujours honoré tes autels;
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels:
Doux Sommeil, rends-toi donc à ma juste prière.
A ces mots, je lui vis entr'ouvrir la paupière;
Et, refermant les yeux presque au même moment:
Contentez ce mortel, dit-il languissamment.
Tout ce peuple obéit sans tarder davantage:
Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image;
Comme marbres taillés leur troupe s'entassa;
En colonne aussitôt celui-ci se plaça;
Celui-là chapiteau vint s'offrir à ma vue;
L'un se fit piédestal, l'autre se fit statue:
Artisans qui peu chers, mais qui prompts et subtils,
N'ont besoin pour bâtir de marbre ni d'outils,
Font croître en un moment des fleurs et des ombrages,
Et, sans l'aide du temps, composent leurs ouvrages.

[1] Par ces génies. Le mot démons est pris ici dans l'acception que les anciens donnoient à ce mot.

II.

Les vers suivants ne sont pas de la description de Vaux : je les envoyai à une personne qui en vouloit voir de moi, et lui envoyai en même temps le fragment qui suit. Comme ces vers y peuvent servir d'argument en quelque façon, j'ai cru qu'il ne seroit pas hors de propos de les mettre en tête.

Ariste[1], vous voulez voir des vers de ma main,
Vous qui du chantre grec ainsi que du romain
Pourriez nous étaler les beautés et les graces,
Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.
Vous ne trouverez point chez moi cet heureux art
Qui cache ce qu'il est, et ressemble au hasard[2] :
Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable
Qui rend le dieu des vers sur tous autres aimable :
C'est ce qu'il faut avoir, si l'on veut être admis
Parmi ceux qu'Apollon compte entre ses amis.
Homère épand toujours ses dons avec largesse ;
Virgile à ses trésors sait joindre la sagesse :
Mes vers vous pourroient-ils donner quelque plaisir,

[1] Sous ce nom je crois que La Fontaine désigne Pellisson, qui faisoit aussi de très bons vers.

[2] Nul n'a au contraire mieux possédé cet art que La Fontaine, et ce vers exprime admirablement bien le caractère de son talent.

Lorsque l'antiquité vous en offre à choisir?
Je ne l'espère pas; et cependant ma muse
N'aura jamais pour vous de secret ni d'excuse;
Ce que vous souhaitez, il faut vous l'accorder;
C'est à moi d'obéir, à vous de commander.
Je vous présente donc quelques traits de ma lyre
Elle les a dans Vaux répétés au Zéphyre.
J'y fais parler quatre arts fameux dans l'univers,
Les palais, les tableaux, les jardins, et les vers.
Ces arts vantent ici tour-à-tour leurs merveilles.
Je soupire en songeant au sujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariste, et d'un cœur généreux
Vous plaignez comme moi le sort d'un malheureux.
Il déplut à son roi; ses amis disparurent:
Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.
Malgré tout ce torrent, je lui donnai des pleurs;
J'accoutumai chacun à plaindre ses malheurs [1].
Jadis en sa faveur j'assemblai quatre fées;
Il voulut que ma main leur dressât des trophées:
OEuvre long, et qu'alors jeune encor j'entrepris [2].
Écoutez ces quatre arts, et décidez du prix.

L'Architecture, la Peinture, le Jardinage, et la Poésie, haranguent leurs juges, et contestent le prix proposé.

[1] La Fontaine fait ici allusion à Fouquet et à l'élégie adressée aux nymphes de Vaux. Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, édit. in-18, t. I, p. 83; édit. in-8°, p. 51.

[2] Les travaux que Fouquet fit exécuter à Vaux-le-Vicomte n'ayant commencé qu'en 1653, La Fontaine avoit au moins trente-quatre ans lorsqu'il commença cet ouvrage: mais il s'étoit adonné tard à la poésie; et après la traduction de l'Eunuque de Térence, le Songe de Vaux fut le premier ouvrage qu'il entreprit.

. . . . . .

. . . . . .

Un riche balustre faisoit la séparation de la chambre d'avec l'alcove; l'estrade en étoit au moins élevée d'un pied, ce qui donnoit encore plus d'éclat à cette action. Là, sur des tapis de Perse, on avoit placé les siéges des demi-dieux; ceux des juges y étoient aussi, mais à part, et un peu éloignés de la compagnie. Hors de l'alcove étoient assises l'une près de l'autre les quatre fées. Ariste, Gelaste, et moi, nous étions debout vis-à-vis d'elles. On tira au sort pour savoir en quel rang elles parleroient. Ce fut à Palatiane de haranguer la première: elle se leva donc; et, après s'être approchée du balustre, elle se retourna à demi vers ses rivales, et leur adressant la voix, elle commença de cette sorte:

Quoi! par vous ces honneurs sont aussi contestés?
Vous prétendez le prix qu'on doit à mes beautés?
Ingrates, deviez-vous en avoir la pensée?

A ces mots d'ingrates toutes se levèrent, et témoignèrent avoir quelque chose à dire; mais les juges, pour éviter la confusion, ayant ordonné qu'elles ne s'interrompoient point, Palatiane continua en ces termes:

Juges, pardonnez-moi cette plainte forcée,
Je sais qu'en suppliante il falloit commencer;

C'est à vous que ma voix se devoit adresser;
Mais le dépit m'emporte, et puisqu'il faut tout dire,
Enfin voilà le fruit, trop vaine Apellanire,
Dont vous reconnoissez mes bienfaits aujourd'hui.
Contre les aquilons mon art vous sert d'appui:
N'en ayez point de honte; en sauvant votre ouvrage,
J'oblige aussi les dieux dont vous tracez l'image.
Hé bien! vous la tracez, mais imparfaitement;
Et moi je leur bâtis un second firmament.
Ce que je dis pour vous, je le dis pour les autres;
Tout ce qu'ont fait dans Vaux les Le Bruns, les Le Nôtres,
Jets, cascades, canaux, et plafonds si charmants,
Tout cela tient de moi ses plus beaux ornements.
Contempler les efforts de quelque main savante,
Juger d'une peinture, ou muette, ou parlante,
Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher sur des fleurs, respirer leur haleine,
Écouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celui d'un ruisseau roulant sur des cailloux,
Tout cela, je l'avoue, a des charmes bien doux:
Mais enfin on s'en passe, et je suis nécessaire.
Ce fut le seul besoin qui d'abord me fit plaire.
Les antres se trouvoient des humains habités;
Avec les animaux ils formoient des cités:
Je bâtis des maisons, je composai des villes.
On ne vouloit alors que de simples asiles;
Sur la nécessité se régloient les souhaits:
Aujourd'hui, que l'on veut de superbes palais,
Je contente chacun en plus d'une manière:
Des cinq ordres divers la grace singulière
Fait voir comme il me plaît l'éclat, la majesté,
Ou les charmes divins de la simplicité.
Je ne doute donc point qu'en présence d'Oronte

Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte:
Confuses, vous allez recevoir cette loi,
Si c'est honte pour vous d'être moindres que moi.
Tant d'œuvres, dont je rends les savants idolâtres,
Colosses, monuments, cirques, amphithéâtres,
Mille temples par moi bâtis en mille lieux,
Les demeures des rois, celles même des dieux,
Rome, et tout l'univers, pour mon art sollicite.
Juges, accordez-moi le prix que je mérite;
Car on n'auroit pas droit d'y vouloir parvenir,
Si de la faveur seule il falloit l'obtenir.

Peu de temps après qu'elle eut cessé de parler, elle retourna s'asseoir. Sa fierté et le caractère de sa harangue n'avoient pas déplu: je le remarquai au visage des assistants. Les seules fées témoignoient beaucoup d'indignation, et secouoient la tête à chacune de ses raisons; je vis même l'heure qu'Apellanire l'interromproit. Pour moi, ce qui me toucha le plus de tout son discours, ce fut l'épilogue. Apellanire, qui devoit parler la seconde, prit la place que l'autre venoit de quitter, et puis elle commença ainsi sa harangue:

Juges, si j'ai souffert des reproches frivoles,
Ce n'est point pour manquer de droit ni de paroles:
Le respect seulement a retenu ma voix.
Palatiane veut vous imposer des lois;
Les honneurs ne sont faits que pour ses mains savantes;
Ce seroit trop pour nous que d'être ses suivantes:
Elle m'appelle ingrate, et pense m'ébranler;
Mais qui l'est de nous deux, puisqu'il en faut parler?
Sans tous ses ornements, serois-je pas la même?

Et quant à sa beauté, qui lui semble suprême,
Bien souvent sans la mienne on n'y penseroit pas;
Seule je sais donner du lustre à ses appas.
Contre les aquilons elle m'est nécessaire;
Il n'est point de couvert qui n'en pût autant faire.
Où va-t-elle chercher le premier des humains?
Quels chefs-d'œuvres alors sont sortis de ses mains?
Qu'importe qu'elle serve aux dieux mêmes d'asile?
Car il ne s'agit pas d'être la plus utile;
C'est assez de causer le plaisir seulement,
Pour satisfaire aux lois de cet enchantement;
En termes assez clairs la chose est exprimée:
Soit donné, dit le mage, à la plus grande fée.
En est-il de plus grande, ayant tout bien pesé,
Que celle par qui l'œil est sans cesse abusé?
A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'ame, et de la vie:
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps:
J'évoque, quand je veux, les absents et les morts;
Quand je veux, avec l'art je confonds la nature.
De deux peintres fameux qui ne sait l'imposture?
Pour preuve du savoir dont se vantoient leurs mains,
L'un trompa les oiseaux, et l'autre les humains.
Je transporte les yeux aux confins de la terre:
Il n'est évènement ni d'amour, ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystères profonds des enfers et des cieux
Sont par moi révélés, par moi l'œil les découvre:
Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre,
Que le soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sais représenter les images brillantes:
Mon art s'étend sur tout; c'est par mes mains savantes
Que les champs, les déserts, les bois, et les cités,

Vont en d'autres climats étaler leurs beautés.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages,
Et les malheurs de Troie ont plu dans mes ouvrages :
Tout y rit, tout y charme ; on y voit sans horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumaine Cloton qui marche sur leurs traces :
Jugez avec quels traits je sais peindre les Graces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours :
Je console un amant privé de ses amours,
Chacun par mon moyen possède sa cruelle.
Si vous avez jamais adoré quelque belle
(Et je n'en doute point, les sages ont aimé),
Vous savez ce que peut un portrait animé :
Dans les cœurs les plus froids il entretient des flammes.
Je pourrois vous prier par celui de vos dames ;
En faveur de ses traits, qui n'obtiendroit le prix?
Mais c'est assez de Vaux pour toucher vos esprits :
Voyez, et puis jugez ; je ne veux autre grace.

Les raisons de cette seconde me semblèrent encore plus pressantes que celles de la première ; sur-tout ce qu'elle dit de l'intention du mage fit beaucoup d'effet. Il s'éleva là-dessus un secret murmure, qui lui donna quelque espérance de la victoire ; et le chagrin qu'en ce moment-là témoignèrent les autres fées, fit une partie de sa joie, aussi bien que la satisfaction qui parut sur le visage des écoutants. Palatiane, ne jugeant pas à propos de laisser plus long-temps dans les esprits une impression si favorable pour sa rivale, se leva encore une fois, et, de la place où elle étoit, elle représenta aux juges que si l'art de la

peinture trompoit les yeux, celui de l'architecture leur faisoit voir des merveilles bien plus étonnantes. Tel pouvoit-on appeler le puissant effort des machines qu'elle inventoit; telle, la pesanteur des colosses élevés comme par enchantement; tels, tous ces ouvrages hardis dont l'imagination se trouve effrayée; tels, enfin, ces amas de pierres qui font croire que l'Égypte a été peuplée de géants, et qui ont épuisé les forces de plusieurs millions d'hommes, aussi bien que les trésors d'une longue suite de rois. Palatiane ayant ainsi répliqué, ces deux fées reprirent leurs places; et incontinent après, Hortésie, dont le tour étoit venu, approcha des juges, mais avec un abord si doux, qu'auparavant qu'elle ouvrît la bouche ils demeurèrent plus d'à demi persuadés, et ils eurent beaucoup de peine à ne se pas laisser corrompre aux charmes mêmes de son silence. Voici les propres paroles de sa harangue:

J'ignore l'art de bien parler,
Et n'emploierai pour tout langage
Que ces moments qu'on voit couler
Parmi des fleurs et de l'ombrage.
Là luit un soleil tout nouveau;
L'air est plus pur, le jour plus beau,
Les nuits sont douces et tranquilles;
Et ces agréables séjours
Chassent le soin hôte des villes,
Et la crainte hôtesse des cours.

Mes appas sont les alcyons
Par qui l'on voit cesser l'orage
Que le souffle des passions
A fait naître dans un courage:
Seule, j'arrête ses transports;
La raison fait de vains efforts
Pour en calmer la violence;
Et si rien s'oppose à leur cours,
C'est la douceur de mon silence,
Plus que la force du discours.

Mes dons ont occupé les mains
D'un empereur [1] sur tous habile,
Et le plus sage des humains
Vint chez moi chercher un asile:
Charles [2], d'un semblable dessein
Se venant jeter dans mon sein,
Fit voir qu'il étoit plus qu'un homme:
L'un d'eux pour mes ombrages verts
A quitté l'empire de Rome,
L'autre celui de l'univers.

Ils étoient las des vains projets
De conquérir d'autres provinces:
Que s'ils se firent mes sujets,
De mes sujets je fais des princes.
Tel, égalant le sort des rois,
Aristée erroit autrefois
Dans les vallons de Thessalie;
Et tel, de mets non achetés,
Vivoit sous les murs d'OEbalie [3]
Un amateur de mes beautés.

[1] Dioclétien. — [2] Charles-Quint.
[3] *Namque sub OEbaliæ....* VIRG. *Georg.* IV.

Libre de soins, exempt d'ennuis,
Il ne manquoit d'aucunes choses;
Il détachoit les premiers fruits,
Il cueilloit les premières roses;
Et quand le ciel armé de vents
Arrêtoit le cours des torrents
Et leur donnoit un frein de glace,
Ses jardins remplis d'arbres verts
Conservoient encore leur grace,
Malgré la rigueur des hivers.

Je promets un bonheur pareil
A qui voudra suivre mes charmes;
Leur douceur lui garde un sommeil
Qui ne craindra point les alarmes:
Il bornera tous ses desirs
Dans le seul retour des zéphyrs;
Et, fuyant la foule importune,
Il verra du fond de ses bois
Les courtisans de la fortune
Devenus esclaves des rois.

J'embellis les fruits et les fleurs;
Je sais parer Pomone et Flore:
C'est pour moi que coulent les pleurs
Qu'en se levant verse l'Aurore:
Les vergers, les parcs, les jardins,
De mon savoir et de mes mains
Tiennent leurs graces nonpareilles;
Là j'ai des prés, là j'ai des bois;
Et j'ai par-tout tant de merveilles,
Que l'on s'égare dans leur choix.

Je donne au liquide cristal
Plus de cent formes différentes,

Et le mets tantôt en canal,
Tantôt en beautés jaillissantes;
On le voit souvent par degrés
Tomber à flots précipités;
Sur des glacis je fais qu'il roule,
Et qu'il bouillonne en d'autres lieux;
Parfois il dort, parfois il coule,
Et toujours il charme les yeux.

Je ne finirois de long-temps
Si j'exprimois toutes ces choses:
On auroit plus tôt au printemps
Compté les œillets et les roses.
Sans m'écarter loin de ces bois,
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages:
Pourriez-vous bien m'ôter le prix,
Après avoir par mes ouvrages
Si souvent charmé vos esprits?

Le discours d'Hortésie acheva de gagner tous les assistants: Oronte et les demi-dieux se regardèrent comme ravis; les juges n'en firent pas moins. Hortésie considéroit tous ces signes extérieurs avec la joie que l'on peut penser, quand Apellanire, ayant parlé tout bas quelque peu de temps aux deux fées qui étoient près d'elle, déploya une toile que les plis de sa robe tenoient cachée, et, la montrant de la main aux juges, elle s'écria du lieu où elle étoit:

Juges, attendez un moment,
Et voyez quelle est cette fée

Qui de son visage charmant
Devant Oronte fait trophée;
En voilà les traits éclatants;
Elle étoit telle avant que le printemps
Lui rendît ses cheveux avec ses autres charmes:
Lorsque les jours sont inconstants,
Elle n'est jamais sans alarmes.

Après ces paroles, elle alla jusque dans l'alcove présenter aux juges la toile qu'elle tenoit déployée, et leur dit que c'étoit le portrait d'Hortésie, qu'elle avoit fait depuis quelques mois. Ils en demeurèrent étonnés; et jetant la vue sur Hortésie, ils la tournèrent ensuite sur sa peinture. La meilleure partie de ses graces y sembloit éteinte, il n'y avoit ni roses, ni lis sur son teint; tout y étoit languissant et à demi mort; on ne voyoit que de la neige et des glaçons où on avoit vu les plus florissantes marques de la jeunesse. Les juges auroient soupçonné la fidélité du portrait, s'ils ne se fussent souvenus d'avoir vu Hortésie en cet état-là. Chacun commença de douter qu'on voulût accorder le prix à une beauté si frêle et si journalière: elle-même abandonna sa propre défense, et ne sut que répondre sur ce reproche. Si bien qu'Apellanire s'en retournoit toute triomphante, lorsque Palatiane lui dit: N'insultez point à une beauté qui craint tout, à ce que vous dites: si elle languit tous les ans, elle reprend aussi tous les ans de nouvelles forces; quant à vous, qu'est-il de-

meuré de ce qu'ont fait autrefois vos Apelles et vos Zeuxis, que le nom de leurs ouvrages, et les choses incroyables que l'on en dit? Les miens vivent plus de siécles que les vôtres ne sauroient vivre d'années. Apellanire ne s'étonna point, et se douta bien que Palatiane elle-même se verroit bientôt confondue. Cela ne manqua pas d'arriver.

Ce fut par Calliopée.
Montrez-moi, dit cette fée,
Quelque chose de plus vieux
Que la chronique immortelle
De ces murs pour qui les dieux
Eurent dix ans de querelle.

Bien que par les flots amers
On aille au-delà des mers
Voir encor vos pyramides,
J'ai laissé des monuments
Et plus beaux et plus solides
Que ces vastes bâtiments.

Mes mains ont fait des ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner:
Le temps a beau les combattre[1];
L'eau ne les sauroit miner,
Le vent ne peut les abattre.

Sans moi tant d'œuvres fameux,

[1] Horat. Carm. 4, od. xxx.

Ignorés de nos neveux,
Périroient sous la poussière :
Au Parnasse seulement
On emploie une matière
Qui dure éternellement.

Si l'on conserve les noms,
Ce doit être par mes sons,
Et non point par vos machines :
Un jour, un jour l'univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes vers.

Aussitôt elle s'approcha du balustre, et laissant Palatiane toute confuse, elle adoucit quelque peu sa voix, et parla ainsi :

Juges, vous le savez, et dans tout cet empire
Mon charme est plus connu que l'air qu'on y respire;
C'est le seul entretien que l'on prise aujourd'hui :
Pour comble de bonheur, Alcandre[1] en est l'appui.
Je n'en dirai pas plus, de peur que sa puissance
N'oblige vos esprits à quelque déférence.
Vous jugez bien pourtant quelle est une beauté
Qui possède son cœur, et qui l'a mérité;
Mais, sans vous prévenir par les traits du bien dire,
Je répondrai par ordre, et cela doit suffire.

On diroit que ces arts méritent tous le prix.
Chaque fée a sans doute ébranlé les esprits;
Toutes semblent d'abord terminer la querelle.

[1] Louis XIV.

La première a fait voir le besoin qu'on a d'elle.
Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits,
Elle loge les dieux, et moi je les ai faits.
Ce mot est un peu vain, et pourtant véritable :
Ceux qui se font servir le nectar à leur table,
Sous le nom de héros ont mérité mes vers ;
Je les ai déclarés maîtres de l'univers.
O vous qui m'écoutez, troupe noble et choisie,
Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'ambrosie ;
Mais Alcandre lui-même auroit beau l'espérer,
S'il n'imploroit mon art pour la lui préparer.
Ce point tout seul devroit me donner gain de cause :
Rendre un homme immortel, sans doute est quelque chose :
Apellanire peut par ses savantes mains
L'exposer pour un temps aux regards des humains :
Pour moi, je lui bâtis un temple en leur mémoire ;
Mais un temple plus beau, sans marbre et sans ivoire,
Que ceux où d'autres arts, avec tous leurs efforts,
De l'univers entier épuisent les trésors.
Par le second discours on voit que la peinture
Se vante de tenir école d'imposture,
Comme si de cet art les prestiges puissants
Pouvoient seuls rappeler les morts et les absents !
Ce sont pour moi des jeux : on ne lit point Homère,
Sans que tantôt Achille à l'ame si colère,
Tantôt Agamemnon au front majestueux,
Le bien-disant Ulysse, Ajax l'impétueux,
Et maint autre héros offre aux yeux son image :
Je les fais tous parler, c'est encor davantage.
La peinture après tout n'a droit que sur les corps ;
Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts
Qui font mouvoir une ame, et la rendent visible :
Seule j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible,
Et, des mêmes couleurs qu'on peint la vérité,

Je leur expose encor ce qui n'a point été.
Si pour faire un portrait Apellanire excelle,
On m'y trouve du moins aussi savante qu'elle;
Mais je fais plus encore, et j'enseigne aux amants
A fléchir leurs amours en peignant leurs tourments.
Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres ouvrages;
Elle embellit les fleurs de traits moins éclatants:
C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du printemps.
Enfin, j'imite tout par mon savoir suprême;
Je peins, quand il me plaît, la peinture elle-même.
Oui, beaux-arts, quand je veux, j'étale vos attraits:
Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits?
Si donc j'ai mis les dieux au-dessus de l'envie;
Si je donne aux mortels une seconde vie;
Si maint œuvre de moi, solide autant que beau,
Peut tirer un héros de la nuit du tombeau;
Si, mort en ses neveux, dans mes vers il respire;
Si je le rends présent bien mieux qu'Apellanire;
Si de Palatiane, au prix de mes efforts,
Les monuments ne sont ni durables, ni forts;
Si souvent Hortésie est peinte en mes ouvrages,
Et si je fais parler ses fleurs et ses ombrages,
Juges, qu'attendez-vous? et pourquoi consulter?
Quel art peut mieux que moi cet écrin mériter?
Ce n'est point sa valeur où j'ai voulu prétendre:
Je n'ai considéré que le portrait d'Alcandre.
On sait que les trésors me touchent rarement;
Mes veilles n'ont pour but que l'honneur seulement:
Gardez ce diamant dont le prix est extrême,
Je serai riche assez pourvu qu'Alcandre m'aime[1].

[1] Il faut se rappeler ici ce que La Fontaine a dit dans son avertissement, que l'écrin qui devoit être donné en prix à l'une des

La harangue de Calliopée produisit un merveilleux changement dans les esprits. Les autres fées l'avoient bien prévu; car, auparavant que l'on s'assemblât, elles demandèrent qu'il fût défendu de se servir des traits de la rhétorique; que cela n'étoit pas sans exemple; qu'une pareille défense s'étoit observée long-temps dans Athènes, parceque les orateurs faisoient prendre de telles résolutions que bon leur sembloit; et qu'enfin le métier de leur rivale étant de séduire, il n'étoit pas juste qu'elle eût cet avantage sur elles. Mais, comme il étoit question de charmes, ces juges leur représentèrent qu'ils ne voyoient pas pourquoi ceux de l'éloquence dussent être exclus, et que leur propre requête leur faisoit tort, parcequ'il sembloit qu'elles donnassent déja gain de cause à leur concurrente. Ainsi chacune employa tous les artifices dont elle se put aviser.

Après que l'applaudissement qu'on donna à la harangue de Calliopée fut un peu cessé, Apellanire, comme la seule qui pouvoit avoir quelque chose de commun avec elle, et comme celle aussi qui jusque-là croyoit avoir la meilleure part à l'écrin, prit la parole, et avoua que les charmes de sa rivale étoient à la vérité fort puissants; mais en quoi cela pouvoit-il regarder la maison de

fées renfermoit un diamant d'une beauté extraordinaire, et sur le couvercle le portrait du roi.

Vaux? au lieu que tout y brilloit des enrichissements qu'elle avoit trouvés. Combien de plafonds qui surpassoient non seulement tout ce qu'on avoit jamais fait en ce genre, mais aussi l'imagination même des regardants! combien d'ornements judicieux, agréables, et bien inventés! Étoit-il possible qu'en la présence de ces merveilles on adjugeât le prix à quelque autre qu'elle? Quand elle eut fini, Calliopée tomba d'accord de ce dernier point, et rendit un pareil témoignage à la vérité. Mais se peut-il faire que vous ignoriez, ajouta-t-elle en s'adressant à Apellanire, ce que mon art a de commun avec Vaux? La dernière main n'y sera que quand mes louanges l'y auront mise; et vous-même, ne devriez-vous pas consentir que j'eusse l'écrin, comme le plus digne prix de la gloire que mes ouvrages vous ont donnée? Je demandai tout bas à Gelaste ce que cela vouloit dire. Il me répondit que plusieurs personnes avoient déja fait la description de quelques endroits de ce beau séjour; sur-tout qu'il m'en vouloit montrer une du salon, laquelle on ne pouvoit assez estimer.

Cette contestation des deux fées, et le souvenir de ce que les autres avoient dit, embarrassèrent les juges de telle sorte, qu'ils se parlèrent près d'un quart d'heure sans rien résoudre. Cependant le reste de la compagnie s'entretenoit aussi de cette action, au moins il me le sembla; car les

uns et les autres parloient trop bas, et nous étions trop éloignés pour en rien entendre. Enfin les juges ordonnèrent pour tout résultat, que, puisque les choses étoient tellement égales, ces quatre fées feroient paroître sur-le-champ quelque échantillon de leur art, afin qu'on sût laquelle de toutes étoit la plus savante dans la magie. Cela fut prononcé par l'un des trois juges: chacun témoigna en être content. Aussi étoit-ce une nouvelle occasion de plaisir. Oronte lui-même sembla l'approuver par un léger mouvement de tête. Il se fit ensuite un fort grand silence, les esprits étant demeurés comme suspendus, dans l'attente d'autres merveilles.

III.

AVERTISSEMENT.

C'est assez de ces deux échantillons pour consulter le public sur ce qu'il y a de sérieux dans mon songe; il faut maintenant que je le consulte sur ce qu'il y a de galant; et, selon le jugement qu'il fera de l'un et de l'autre, je me règlerai si je continue cet ouvrage. Le lecteur saura, pour l'intelligence du fragment qui suit, qu'un saumon et un esturgeon, qui apparemment suivoient un bateau de sel, furent pris dans la rivière de Seine. On les présenta vifs à M. Fouquet, qui les fit mettre en un fort grand carré d'eau, où je les trouvai pleins de santé et de vie quand je commençai ma description. Je m'imagine donc, dans mon songe, que ce sont deux ambassadeurs envoyés à M. Fouquet par le dieu Neptune, pour lui offrir de sa part tous les trésors de l'empire maritime, des morceaux pétrifiés, du corail de toutes sortes, des conques, afin que M. Fouquet pût faire embellir certains rochers qui sont dans un avant-corps d'architecture, vis-à-vis de la cascade de

Vaux. Je feins aussi qu'un de ces poissons (c'est l'esturgeon) me parle par truchement, et me conte son aventure et celle de son camarade, avec l'origine et le motif de leur députation.

AVENTURE
D'UN SAUMON
ET
D'UN ESTURGEON.

. . . . . .
. . . . . .

Me promenant vers un carré d'eau qui est au-dessus d'une cascade, j'aperçus un saumon et un esturgeon s'approchant du bord, comme s'ils eussent voulu me parler. Cela me surprit tout-à-fait; car je ne croyois pas que la rivière d'Anqueuil entretînt commerce avec l'Océan. Je demandai donc à ces animaux pour quel sujet et par quel motif ils avoient quitté leur patrie. L'esturgeon me répondit par un truchement:

Cela vous semble nouveau
Que des poissons, qui nagent en grande eau,
S'en aillent si loin se faire
Une prison volontaire,
Et renoncent pour elle à leur pays natal,
Quand la prison seroit un palais de cristal.
En effet, il n'est personne

Qui d'abord ne s'en étonne;
Car ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir
Du lieu de notre naissance;
Sans nous vanter, et sans mentir,
Nous y trouvions en abondance
De quoi soûler nos appétits:
Si les gros nous mangeoient, nous mangions les petits,
Ainsi que l'on fait en France.
Et pour ne pas tenir votre esprit en balance,
Je vais vous dire la raison
Qui nous a fait choisir cette aimable prison
Qu'avec moi ce saumon habite.
Un jour, nous promenant sur le dos d'Amphitrite,
Nous aperçûmes deux marchands
A qui le fier Borée, auteur de maint orage,
Avoit fait faire au milieu de nos champs
Un cruel et piteux naufrage.
Tout en nageant, ils imploroient le dieu
De l'humide et vaste lieu,
Le priant d'être sensible
Au sort qu'ils alloient courir,
Et faisoient tout leur possible
Afin de ne pas mourir.
Le dieu les poussa sur l'heure
Vers un rocher dont il fait sa demeure;
Et là d'abord il leur dit:
Pauvres humains qui vous fiez à l'onde,
Que cherchez-vous en notre monde?
Un des marchands répondit:
Monarque de l'eau salée,
Dans une région de ces flots reculée
Est un lieu nommé Vaux, gloire de l'univers:
Son nom vole déja dans cent climats divers:
Oronte y fait bâtir un palais magnifique,

Où règne l'ordre ionique
Avec beaucoup d'agrément.
On a placé justement
Vis-à-vis du bâtiment
Deux grottes, dont la structure
Est de telle architecture
Qu'elle plaît sans ornement.
Nous cherchions toutefois sur l'humide élément
Les conques les plus exquises,
Et du corail de toutes guises;
Mais les vents, ennemis du plaisir de nos yeux,
Par des complots odieux
Ont traversé nos voyages:
Dites-leur qu'ils soient plus sages,
Et respectent désormais
Oronte et tous ses palais.
Téthys de ce récit sembla toute ravie;
Et, la harangue finie,
Nous fûmes envoyés par le maître des vents
Pour offrir de sa part, en termes obligeants,
Au possesseur de Vaux, Oronte son intime,
Ce que dans ses pays on voit de raretés,
Ambre, nacre, corail, marbre, diversités,
Enfin tous les trésors de la cour maritime.
Après cent périls évités,
Nageant de mer en fleuve, et de fleuve en rivière,
Non loin d'ici, d'une adroite manière,
Par des pêcheurs nous fûmes arrêtés,
Et par bonheur chez Oronte portés.
Là je lui fis ma petite harangue,
Petite certainement,
Car c'étoit en notre langue,
Laconique extrêmement.
On l'apprend fort aisément:

Venez nous voir seulement
Au fond du moite élément,
Vous saurez comme nous parler en un moment.
Pour achever notre histoire,
Monsieur Courtois, si j'ai bonne mémoire,
Avec mon compagnon m'a logé dans ces lieux:
Quant à moi, j'ai bonne envie
De n'en bouger de ma vie;
On y voit souvent les yeux
De l'adorable Sylvie [1].

IV [2].

Comme Sylvie honora de sa présence les dernières chansons d'un cygne qui se mouroit, et des aventures du cygne.

J'eusse continué mes plaintes, si le son d'un luth ne les eût interrompues. Comme j'aime extrêmement l'harmonie, je quittai le lieu où j'étois pour aller du côté que le son se faisoit entendre.

[1] Madame Fouquet.

[2] Ce fragment et tous ceux qui suivent, jusqu'au neuvième exclusivement, n'ont point été publiés par La Fontaine, et n'ont été imprimés qu'après sa mort dans le recueil de ses œuvres diverses publié en 1729, page 320 à 346. Le neuvième fragment avoit paru même avant les trois qui précèdent, et fut inséré à la suite du premier recueil de contes que publia La Fontaine en 1665.

Lycidas me suivit; et lui ayant demandé ce que ce pouvoit être, il me dit que Sylvie, ayant appris qu'un cygne de Vaux s'en alloit mourir, avoit envoyé querir Lambert[1] en diligence, afin de faire comparaison de son chant avec celui de ce pauvre cygne. Ce n'est pas, ajouta Lycidas, que tous les cygnes chantent en mourant. Bien que cette tradition soit fort ancienne parmi les poëtes, on en peut douter sans impiété, aussi bien que de plusieurs autres articles de leur croyance. Afin de t'expliquer ceci, tu as lu sans doute que Jupiter emprunta autrefois le corps d'un cygne pour approcher plus facilement de Léda; et parceque, lui ayant chanté son amour sous cette figure, elle en fut touchée, et que Jupiter reprit incontinent la forme de dieu, il ordonna, en mémoire de cette aventure, qu'autant de fois que l'ame du cygne où il avoit logé passeroit d'un animal de la même espéce en quelque autre corps, cet animal chanteroit si mélodieusement que chacun en seroit charmé. Or, je m'imagine que, quelque ancien poëte en ayant entendu chanter un, cela a donné lieu à l'opinion qui est répandue dans leurs livres pour tous les autres.

Tandis que Lycidas m'entretenoit de la sorte, nous vîmes arriver Sylvie, accompagnée des Graces et d'un très grand nombre d'Amours de

[1] Musicien célèbre. Voyez le tome VI.

toutes les manières. Elle s'assit dans un fauteuil, sur les bords du canal où étoit le cygne; et aussitôt Lambert, ayant accordé son téorbe [1], chanta un air de sa façon qui étoit admirablement beau, et le chanta si bien, qu'il mérita d'être loué de Sylvie, et fut ensuite abandonné aux louanges de tous ceux qui étoient présents. L'un l'appeloit Orphée; l'autre, Amphion: il y en eut même qui s'étonnèrent de ce qu'Oronte, voulant faire bâtir un palais, n'avoit pas fait marché avec lui, disant que les pierres se seroient venues ranger d'elles-mêmes au son de sa voix, sans qu'il eût été besoin de tant de bras et de machines. Enfin on crut que le cygne n'oseroit chanter après lui. Il chanta toutefois, et chanta véritablement assez bien; mais, outre que c'étoit en une langue qu'on n'entendoit point, il fut jugé de beaucoup inférieur à Lambert; et Sylvie, ne jugeant pas à propos de le voir mourir, se fut promener d'un autre côté.

Chacun la suivit, hormis Lycidas et moi. Si bien qu'étant demeurés seuls, je le remis sur le discours qu'il avoit quitté, et lui demandai s'il

[1] Le téorbe est une sorte de luth à deux manches, dont le second, qui est plus long que le premier, soutient les deux dernières cordes qui rendent le son plus grave. On se servoit souvent de cet instrument sous Louis XIV pour accompagner la voix. Le Dictionnaire de l'Académie françoise de 1696, t. II, p. 318, nous apprend qu'alors on prononçoit communément *tuorbe*.

étoit possible que le cygne eût été autre chose qu'il n'étoit, et s'il seroit encore autre chose dorénavant. Pour te faire entendre tout ce mystère, me répondit-il, il faut que je le prenne d'un peu plus haut. Et, après avoir toussé trois ou quatre fois, il commença de cette sorte :

Ce que tu vois d'animaux et d'humains
Troque sans cesse, et devient autre chose;
Toute ame passe en différentes mains :
Telle est la loi de la métempsycose,
Que le Sort tient en ses livres enclose.
Car ici-bas il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits héberger.
L'ame, d'habit bien ou mal assortie,
D'un roi se vêt en sortant d'un berger,
Puis d'un berger, étant du roi sortie.

Je le sais d'Apollon, vrai trésor de doctrine,
Berger, devin, architecte, et chanteur,
Et docteur
En médecine;
Tantôt portant le jour en différents quartiers.
Tantôt faisant des vers en l'honneur de Sylvie
Je ne m'étonne pas, ayant trop de métiers,
S'il a peine à gagner sa vie.

Il m'a donc dit ce matin,
Venant voir notre malade :
Ce pauvre cygne achéve son destin;
Ne lui donnez plus rien qu'un petit de panade;
Car il est mort, autant vaut.
J'entends mort selon vous, que sert-il qu'on vous flatte?
Comment, monsieur! ai-je dit aussitôt,

Ne remuer ni pied ni patte
N'est pas, selon vous-même, être mort comme il faut?
Non, m'a-t-il répondu : puis, faisant une pause,
Il m'a déduit au long cette métempsycose;
Or voici comme va la chose.

Sans user de fiction,
Ce cygne étoit Amphion
Qui bâtit Thèbe au doux son de sa lyre.
On ne m'a pas voulu dire
Ce qu'il étoit avant ce jour;
C'est un trop grand secret : il te doit donc suffire
Que son ame a depuis animé tour-à-tour
Des corps mâles et femelles,
Des plus beaux et des plus belles;
Des animaux fort jolis,
Mignons, bien faits, et polis;
De fort aimables personnes,
Bien faites, douces, mignonnes;
Point de nains, point d'avortons;
Peu de loups, force moutons;
Certain oiseau qui caquette,
Un héros, une coquette;
Un amant qui de tristesse
La tête en quatre se fendit;
Un autre qui se pendit
A la porte de sa maîtresse;
Des philosophes, des badins;
Deux ou trois jeunes blondins,
Cinq ou six beautés insignes
Ayant de beaux cheveux blonds,
Et les cous non pas si longs
Que des cygnes,
Mais aussi blancs, sans mentir.

Enfin cette ame, au partir
Du corps d'une beauté qui chantoit comme un ange,
En entrant dans ce cygne eut une peur étrange,
Croyant avoir pour maison
Un oison;
Sans se souvenir à l'heure
D'une semblable demeure
Où jadis le roi des dieux,
Pour loger avec elle ayant quitté les cieux,
Se fit blanc comme un cygne, et donna dans la vue
De Lède aux yeux si charmants.
Comment s'en fût souvenue
L'ame au bout de deux mille ans?
Et comment de chaque aventure
Se pourra-t-elle souvenir,
Ne devant pas sitôt finir,
A ce qu'Apollon assure?
Elle doit, ce dit-il, entrer auparavant
Au corps du premier enfant
Que fera certaine belle,
Que Phyllis pour le présent
On appelle.
Mais quand le cygne mourra,
L'enfant, pourra-t-on dire, encor fait ne sera.
En ce cas, l'ame au plus vite,
En attendant que ce gîte
Se rencontre en son chemin,
Peut loger dans des corps qui dès le lendemain,
Dans six mois, dans une année,
Verront leur fin terminée.
Voilà ce qu'il m'en a dit:
Qu'on en fasse son profit.

Cela me suffit, dis-je à Lycidas; mais le dieu

que vous me donnez pour caution de votre métempsycose auroit-il bien pris la peine de visiter un cygne malade? Comment! repartit Lycidas moitié en colère, y a-t-il quelque chose dans Vaux dont Apollon ne doive avoir soin? Sais-tu qu'il a fait résolution de demander à Oronte le même emploi qu'il eut autrefois chez Admète? Car, pour t'en parler franchement,

Il est las des vains travaux,
Il se rit des beaux ouvrages,
Et veut par monts et par vaux,
Dans nos prés, sur nos rivages,
Garder les moutons de Vaux;
Car on y gagne gros gages:
Aucun labeur n'y manque de guerdon [1].
Ce ne sont point les murs du roi Laomédon,
Qui voulut pour néant, si j'ai bonne mémoire,
Bâtir ces murs détruits par un décret fatal:
C'étoit un roi qui payoit mal.
Il n'est pas le seul en l'histoire.

Enfin Apollon a juré de ne plus faire de vers, que quand Oronte et Sylvie le souhaiteront. Il gouvernera leurs troupeaux; il sera contrôleur de leurs bâtiments; il conduira la main de nos peintres, de nos statuaires, de nos sculpteurs; il t'inspirera toi-même, si tu écris pour plaire au héros ou à l'héroïne, et non autrement. Je souris là-

[1] Récompense.

dessus, et je priai Lycidas de me mener en des lieux où je pusse voir encore d'autres merveilles.

V.

Acanthe, au sortir de l'apothéose d'Hercule, est mené dans une chambre où les Muses lui apparoissent.

Mes conducteurs se lassant de me répondre sur tout, et voyant qu'ils n'étoient pas sortis d'une question que je les faisois rentrer dans une autre, me tirèrent de ce lieu-là malgré que j'en eusse, et me firent passer dans une chambre voisine, dont les peintures et les divers ornements me parurent encore plus riches que ceux qui venoient de nous arrêter. Il y avoit une alcôve à l'opposite des fenêtres; le haut de la chambre étoit à l'italienne, et formoit une espéce de voûte ouverte par le milieu, où l'on voyoit un tableau qui représentoit plusieurs figures s'élevant au ciel. Aux quatre coins de la voûte étoient comme quatre chœurs de musique, composés chacun de deux muses si bien peintes, que je crus voir ces déesses en propre personne. J'y fus moi-même trompé, moi qui ne bouge de l'Hélicon. Ce lieu où je les

trouvois, bien différent de leur séjour ordinaire, fit que je ne me pus empêcher de leur dire:

Quoi! je vous trouve ici, mes divines maîtresses!
De vos monts écartés vous cessez d'être hôtesses!
Quel charme ont eu pour vous les lambris que je vois?
Vous aimiez, disoit-on, le silence des bois;
Qui vous a fait quitter cette humeur solitaire?
D'où vient que les palais commencent à vous plaire?
J'avois beau vous chercher sur les bords d'un ruisseau.
Mais quelle fête cause un luxe si nouveau?
Pourquoi vous vêtez-vous de robes éclatantes?
Muses, qu'avez-vous fait de ces jupes volantes
Avec quoi dans les bois, sans jamais vous lasser,
Parmi la cour de Faune on vous voyoit danser?
Un si grand changement a de quoi me confondre.
Pas une des neuf Sœurs ne daigna me répondre.
Oronte, dit Ariste, occupe leurs esprits:
Tantôt dans les forêts, tantôt sous les lambris,
Elles font résonner sa gloire et son mérite.
Voyez comme pour lui Melpomène médite;
Thalie en est jalouse, et ses paisibles sons
Valent bien quelquefois les tragiques chansons.
Toutes deux au héros ont consacré leurs veilles:
Elles n'ont ni beautés, ni graces, ni merveilles,
Que pour le divertir leur art ne mette au jour;
Et chacune a pour but de lui plaire à son tour.
Melpomène pour lui peint les vertus romaines;
L'autre imite toujours les actions humaines:
Ces couronnes, ce masque, expriment leurs emplois,
Présentent à ses yeux ou le peuple ou les rois.
La scène, lui montrant les héros ses semblables,
Évoque leurs esprits enterrés sous les fables,

Des climats de l'histoire en fait souvent venir,
Et se va chez les morts de spectacles fournir.

Il y a ici une lacune de quatre pages dans le manuscrit de l'auteur.

. . . . . .

. . . . . .

Pendant cela je considérois toute la chambre; et entre les deux objets, celui des Muses me remplissoit l'ame d'une douceur que je ne saurois exprimer. Elle étoit telle que celle que j'ai quelquefois ressentie, me voyant au milieu de ces déesses, sous le plus bel ombrage de l'Hélicon, favorisé comme à l'envi de toute la troupe. J'étois ravi de les voir si fort en honneur, et tellement considérées chez Oronte, qu'on les avoit logées dans l'une des plus belles chambres de son palais. Ce n'est pas qu'il y eût rien en cela qui me surprît, et qu'elles ne m'eussent entretenu dès auparavant de l'estime que ce héros avoit pour elles; mais elles ne m'avoient point encore dit qu'il leur en eût donné cette marque: je témoignai la joie que j'en avois à mes conducteurs. Ariste, qui croyoit être obligé de faire les honneurs de la maison, me dit qu'elles méritoient bien cet appartement. Nous ne savons pas, ajouta-t-il, si nous n'aurons point quelque jour besoin d'elles. Après tout, elles sont filles de Jupiter: nous ne voudrions, pour quoi que ce fût, qu'elles s'allassent plaindre de nous en

plein consistoire des dieux. Vous n'avez jamais vu qu'on se soit repenti de l'accueil avec lequel on les a reçues. N'ont-elles pas fait de leur part tout ce qu'elles ont pu pour plaire à Oronte?

Leur troupe, en sa faveur, pleine d'un doux ennui,
Quand tout dort ici-bas, travaille encor pour lui:
Il semble que le peintre ait eu cette pensée.
Voyez l'autre plafond où la Nuit est tracée:
Cette divinité, digne de vos autels,
Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement soutenue,
La tête sur son bras, et son bras sur la nue,
Laisse tomber des fleurs, et ne les répand pas;
Fleurs que les seuls Zéphyrs font voler sur leurs pas.
Ces pavots qu'ici-bas pour leur suc on renomme,
Tout fraîchement cueillis dans les jardins du Somme,
Sont moitié dans les airs, et moitié dans sa main;
Moisson plus que toute autre utile au genre humain.
Quelle est belle à mes yeux cette Nuit endormie!
Sans doute de l'Amour son ame est ennemie;
Et ce frais embonpoint sur son teint sans pareil
Marque un fard appliqué par les mains du Sommeil.
Avec tous ses appas, l'aimable enchanteresse
Laisse souvent veiller les peuples du Permesse;
Cent doctes nourrissons surmontent son effort.
Hélas! dis-je, pour moi je n'ai rien fait encor[1];
Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles:
Me sera-t-il permis d'y joindre aussi mes veilles?
Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien?
Veillez, Muses, veillez; le sujet le vaut bien.

[1] La Fontaine n'avoit encore fait paroître que la traduction de l'Eunuque de Térence, ouvrage médiocre, et qui n'avoit produit aucune sensation.

VI.

DANSE DE L'AMOUR.

Je dormois d'un profond sommeil, et, en dormant, il me sembla que je me promenois à Mainsy[1], qui n'est pas loin de Vaux; et que, dans un pré tout bordé de saules, j'apercevois Cythérée, l'Amour et les Graces, avec les plus belles nymphes des environs, dansant au clair de la lune. L'assemblée me parut fort belle, et le bal fort bien éclairé: un million d'étoiles servoient de lustres. Pour les violons, je n'y en entendis pas un: c'étoit aux chansons que l'on dansoit. J'arrivai sur le point que l'Amour commença ces paroles:

L'autre jour deux belles
Tout haut se vantoient
Que, malgré mes ailes,
Elles me prendroient.
Gageant que non, je perdis,
Car l'une m'eut bientôt pris.

[1] Mainsy est proprement le village de Vaux, qui n'est qu'un domaine. La population de ce village est d'environ mille habitants. Le parc de Mainsy étoit limitrophe de celui de Vaux.

Aminte et Sylvie,
Ce sont leurs beaux noms :
Le ciel porte envie
A mille beaux dons,
A mille rares trésors
Qu'ont leur esprit et leur corps.

Tout mortel, de l'une
Craint les blonds cheveux,
De sa tresse brune
L'autre fait des nœuds,
Par qui les dieux attachés
Se trouvent fort empêchés.

Sylvie a la gloire
De m'avoir dompté,
Et cette victoire
A fort peu coûté :
La belle n'eut seulement
Qu'à se montrer un moment.

Autour de ses charmes
Me voyant voler,
Vénus tout en larmes
Eut beau m'appeler :
Celui qui brûle les dieux
Se brûle à de si beaux yeux.

Leur éclat extrême
A su m'enflammer.
Le sort veut que j'aime,
Moi qui fais aimer ;
On m'entend plaindre à mon tour,
Et l'Amour a de l'amour.

Ainsi dans la danse
Cupidon pleuroit,
Et tout en cadence
Parfois soupiroit,
Priant tout bas les Zéphyrs
D'aller porter ses soupirs.

VII.

Acanthe se promène à la cascade : singulières faveurs qu'il y reçut du Sommeil.

Après que les Graces se furent retirées, je me trouvai en état de continuer mes promenades, et d'achever de voir les raretés de ce beau séjour : il me fut pourtant impossible de quitter sitôt un endroit où il m'étoit arrivé des choses si étonnantes. J'y passai donc tout le reste de la nuit, repensant tantôt à la chanson de l'Amour, tantôt aux beautés de Vénus et à celles des nymphes, et rappelant en ma mémoire leurs paroles, leurs actions, toutes les circonstances de l'aventure. Enfin je dis adieu à ces prés, et sortis du parc de Mainsy, non point par le chemin qui m'y avoit amené : j'en pris un autre, que je crus me devoir conduire en des lieux où je trouverois des beautés nouvelles. Cependant la nuit avoit reployé partie de ses voiles,

et s'en alloit les étendre chez d'autres peuples Quelques rayons s'apercevoient déja vers l'orient.

Les premiers traits du jour sortant du sein de l'onde
Commençoient d'émailler les bords de notre monde;
Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissoit;
Aux portes du matin la clarté paroissoit;
De sa robe d'hymen l'Aurore étoit vêtue:
Jamais telle à Céphale elle n'est apparue.
Je voyois sur son char éclater les rubis,
Sur son teint le cinabre, et l'or sur ses habits:
D'un vase de vermeil elle épanchoit des roses.

Qui n'eût jugé qu'elle s'étoit fardée tout exprès dans le dessein de me débaucher du service que j'ai voué au dieu du sommeil? Les hôtes des bois, qui avoient chanté toute la nuit pour me plaire, n'étant pas encore éveillés, je crus qu'il étoit de mon devoir de saluer en leur place ce beau séjour; ce que je fis par cette chanson:

Fontaines, jaillissez;
Herbe tendre, croissez
Le long de ces rivages;
Venez, petits oiseaux,
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

Vous vous levez trop tard;
L'Aurore est sur son char,
Et s'en vient voir ma belle:

Oiseaux, chantez pour moi;
Le dieu d'amour m'appelle,
Je ne sais pas pourquoi.

Tandis que je faisois résonner ainsi les échos, soleil s'approchoit très sensiblement de notre hémisphère, et me découvroit, les unes après les autres, toutes les beautés du canton où mes pas s'étoient adressés.

Dans la plus large de ces allées, j'aperçois de loin une nymphe (ce me sembloit) couchée sous un arbre, en la posture d'une personne qui dort. J'étois tellement accoutumé à la vue des divinités, que, sans m'effrayer en aucune sorte de la rencontre de celle-ci, je résolus de m'approcher d'elle: mais, à la première démarche, un battement de cœur me présagea quelque chose d'extraordinaire. Je ne sais quelle émotion, dont je ne pouvois deviner la cause, me courut par toutes les veines. Et quand je fus assez près de ce rare objet pour le reconnoître, je trouvai que c'étoit Aminte, sur qui le sommeil avoit répandu le plus doux charme de ses pavots. Certes, mon étonnement ne fut pas petit; mais ma joie fut encore plus grande. Cette belle nymphe étoit couchée sur des plantes de violettes; sa tête à demi penchée sur un de ses bras, et l'autre étendu le long de sa jupe. Ses manches, qui s'étoient un peu retroussées par la situation que le sommeil lui avoit fait

prendre, me découvroient à moitié ses bras si polis. Je ne sus à laquelle de leurs beautés donner l'avantage, à leur forme ou à leur blancheur, bien que cette dernière fît honte à l'albâtre. Ce ne fut pas le seul trésor que je découvris en cette merveilleuse personne. Les Zéphyrs avoient détourné de dessus son sein une partie du linomple qui le couvroit, et s'y jouoient quelquefois parmi les ondes de ses cheveux. Quelquefois aussi, comme s'ils eussent voulu m'obliger, ils les repoussoient. Je laisse à penser si mes yeux surent profiter de leur insolence: c'étoit même une faveur singulière de pouvoir goûter ces plaisirs sans manquer au respect. Je n'entreprendrai de décrire ni la blancheur ni les autres merveilles de ce beau sein, ni l'admirable proportion de la gorge, qu'il étoit aisé de remarquer malgré le linomple, et qu'une respiration douce contraignoit parfois de s'enfler. Encore moins ferai-je la description du visage; car que pourrois-je dire qui approchât de la délicatesse des traits, de la fraîcheur du teint, et de son éclat? En vain j'emploierois tout ce qu'il y a de lis et de roses; en vain je chercherois des comparaisons jusque dans les astres: tout cela est foible, et ne peut représenter qu'imparfaitement les charmes de cette beauté divine. Je les considérai long-temps avec des transports qui ne peuvent s'imaginer que par ceux qui aiment. Encore est-ce peu de dire transport; car, si ce n'étoit vé-

ritable enchantement, c'étoit au moins quelque chose qui en avoit l'apparence: il sembloit que mon ame fût accourue tout entière dans mes yeux. Je ne songeai plus ni à cascades ni à fontaines; et comme, au commencement de mon songe, j'avois oublié Aminte pour Vaux, il m'arriva en échange d'oublier Vaux pour Aminte, dans ce moment. Tandis que mes yeux étoient occupés à un exercice si agréable, je ne sais quel démon (le dois-je appeler bon ou mauvais?) je ne sais, dis-je, quel démon me mit en l'esprit qu'il n'étoit pas juste que tout le plaisir fût pour eux; que ma bouche méritoit bien d'en avoir sa part; enfin, qu'un baiser cueilli sur celle d'Aminte devoit être une chose infiniment douce, et aussi douce que pas une de ces délices dont l'Amour récompense ceux qui le servent fidèlement. D'un autre côté, la raison me représentoit que c'étoit se mettre au hasard de fâcher Aminte, et que, l'éveillant, je détruirois mon plaisir moi-même. Ces dernières considérations furent les plus fortes: le respect et la crainte ne m'abandonnèrent point dans cette occasion périlleuse.

Enfin un rossignol éveilla la belle, qui, s'étant levée avec précipitation, me regarda d'un œil de colère, et voulut s'enfuir sans daigner me dire aucune chose. Je crois que l'étonnement et la honte lui fermoient la bouche, car elle s'aperçut incontinent du désordre que les Zéphyrs avoient fait

autour de son sein. Je la retins par la jupe; et après avoir fléchi un genou : Je ne sais pas, dis-je, en quoi mes yeux peuvent vous avoir offensée: il n'y a que vous au monde qui vouliez défendre jusqu'aux regards. Les dieux, qui savent le plaisir que j'ai à vous contempler, m'en ont donné des commodités que je n'avois point encore eues: aurois-je négligé cette faveur? Encore n'en ai-je pas tiré tout l'avantage que je pouvois: il m'étoit aisé de cueillir un baiser sur vos yeux et sur votre bouche.

Ces lèvres où les cieux ont mis tant de merveilles
Auroient pu m'excuser;
Et tout autre que moi, les voyant si vermeilles,
Eût voulu les baiser.

Pour voir de ce bel œil briller toutes les armes,
On l'auroit éveillé.
Je n'ai point cru l'Amour, le Sommeil, et vos charmes,
Qui me l'ont conseillé.

Pourquoi donc voulez-vous m'ôter votre présence?
Attendez un moment;
Car enfin je prétends mériter récompense,
Et non pas châtiment.

Que je sache du moins quelle heureuse aventure
Vous amène en ces lieux:
L'art y brille par-tout; cependant la nature
Est plus belle en vos yeux.

Flore, au prix des appas de vos lèvres écloses,

N'a rien que de commun :
Telle n'est la beauté ni la fraîcheur des roses,
Ni même leur parfum.

Le soleil peint les fleurs, en la saison nouvelle,
De traits moins éclatants;
Et votre bouche, Aminte, efface la plus belle
Des filles du printemps.

Mais n'avez-vous point vu dans Vaux une merveille,
Qui fait, ainsi que vous, admirer son pouvoir?
Si vous ne l'avez vue, Acanthe vous conseille
De ne point partir sans la voir.

Vous voulez, dit Aminte, parler de Sylvie. C'est elle-même que j'entends, répondis-je. Aminte rasséréna aussitôt son visage. Rendez graces, me dit-elle, au souvenir de cette incomparable personne, et relevez-vous; car, non seulement je vous pardonne en sa considération, mais je veux bien aussi vous apprendre le sujet de mon voyage. On vous aura dit infailliblement ce qu'Oronte a fait publier touchant un écrin qui se doit donner aujourd'hui en sa présence: c'est à la plus grande fée de l'univers qu'on l'adjuge. J'ai cru que le charme dont je me sers étoit assez puissant pour mériter une telle gloire; et, dans cet espoir, je suis accourue des climats où il est particulièrement reconnu. D'abord je n'ai pas voulu me déclarer, ni me mettre sur les rangs comme ont fait les autres: mon dessein a été d'attendre que la

cérémonie fût commencée, et de surprendre les juges et toute l'assistance par ma beauté: Mais, après avoir examiné les paroles d'une prophétie qui doit être la règle du différent, j'ai jugé qu'elles regardoient seulement les merveilles que l'art produit: or vous savez que je ne mets point d'art en usage. Il y en a bien un pour se faire aimer; il y en a un aussi pour paroître belle; mais ces sortes d'arts ne sont pratiqués que par des beautés médiocres: jamais la mienne n'en eut besoin. Si bien que de me présenter inutilement, vous ne me le conseilleriez pas, outre que le charme qui est en Sylvie m'en empêche. Je ne l'avois point encore vue qu'hier; et, comme elle se promenoit dans ces jardins, je l'aperçus d'un endroit où j'étois cachée. J'en devins d'abord amoureuse, et dis en moi-même: Ou il ne s'agit pas ici de ce charme qui est particulièrement fait pour les cœurs, ou, s'il en est question, c'est à Sylvie que le prix est dû. De façon ou d'autre, il est inutile à moi de le disputer. J'avois donc fait résolution de m'en retourner dès aujourd'hui; et si vous aviez attendu encore quelques moments, je crois que vous ne m'auriez pas rencontrée.

Je combattis long-temps les raisons d'Aminte, sans pouvoir lui persuader qu'elle demeurât, et que, si elle ne vouloit demander le prix, tout au moins elle fît dans Vaux quelque épreuve de ses appas, puisque l'occasion en étoit si belle, et qu'il

y avoit tant de gloire à acquérir. Ce n'est pas, ajoutai-je, que rien m'empêche de vous suivre dès à présent, ni le desir de voir toutes les merveilles de ce séjour, ni celui d'assister à un jugement si célèbre. Que si je veux vous accompagner, c'est moins pour ma satisfaction que parceque vous êtes en des lieux éloignés de votre demeure. Je ne suis pas venue seule, repartit-elle; ma compagnie doit être dans ces jardins, et assez près du lieu où nous sommes; ainsi je me passerai de vous aisément. Néanmoins, comme je ne serai pas fâchée de savoir à laquelle des quatre fées le prix sera adjugé, soyez présent à cette action, et me la venez tantôt raconter; je vous attendrai dans Mainsy.

Je trouvai une bonté si extraordinaire dans le procédé d'Aminte, que je crus pouvoir cette fois l'entretenir sérieusement de ma passion. Je lui demandai donc si elle seroit toujours insensible. Eh quoi! me répondit-elle, osez-vous renouveler un propos que je vous ai défendu sur toutes choses de me tenir? Je n'avois pas voulu jusque-là vous dire franchement ma pensée; mais, puisque vous m'en donnez sujet, sachez que l'Amour est un hôte trop dangereux pour me résoudre à le recevoir.

Acanthe, voulez-vous que je verse des larmes,
Et soupire à mon tour,

Et, lasse d'être belle, abandonne mes charmes
Aux tourments de l'Amour?

Il détruit l'embonpoint, et rend la couleur blême;
Il donne du souci.
J'aime trop mes appas, je m'aime trop moi-même
Pour vous aimer aussi.

Hélas! repris-je, que ne vous êtes-vous contentée de le penser, sans me le dire si ouvertement? Au moins me devriez-vous laisser la liberté de me plaindre; car enfin, puisque vous êtes tellement confirmée dans la résolution de ne point aimer, qu'appréhendez-vous de tous mes propos? J'y suis véritablement confirmée, répondit Aminte; mais je ne ferai que bien de me défier de moi-même. Je vous ai dit que l'Amour étoit un dangereux hôte; mais je ne vous ai pas dit que ce ne fût un hôte agréable, malgré toutes les peines qu'il peut causer. J'ai encore une meilleure raison pour ne le pas loger en mon cœur, que toutes celles que je vous ai dites. Quelle seroit-elle, cette raison? dis-je en soupirant; y en peut-il avoir d'assez bonnes? C'est, reprit Aminte, qu'il n'est pas toujours bienséant à notre sexe d'avoir de l'amour. Voilà le plus grand obstacle que vous ayez, et peut-être que j'aie aussi. Ah! lui dis-je, ne faites point passer une erreur pour une raison. C'est une erreur, je vous l'avoue, repartit Aminte; mais elle a pris racine dans les esprits, et je n'entreprendrai

pas la première de la réformer. C'est pourquoi contentez-vous, si vous le pouvez, de mon amitié, et de mon estime par conséquent; car jamais l'une ne va sans l'autre. Je vous ai dit cent fois les moyens de les acquérir, et ne vous ai point dit, si j'en ai mémoire, qu'il fût besoin pour cela de me regarder si attentivement quand je dormirai. Mais je demeure avec vous plus long-temps que je n'avois résolu; il faut que j'aille chercher les personnes que j'ai quittées: ne me suivez point, et que je ne vous voie d'aujourd'hui qu'après la cérémonie.

A ces mots, elle s'en alla; et je la suivis seulement des yeux, ne croyant pas que cela fût compris encore dans la défense. J'étois même fort satisfait des dernières choses qu'elle avoit dites; soit qu'elles vinssent de son mouvement, soit que quelque dieu les lui eût fait dire. En m'entretenant de cette pensée, je descendis vers la tête du canal, où je trouvai Ariste et Gelaste qui me cherchoient. Ils s'étonnèrent de ce que j'avois voulu passer la nuit au serein: je leur dis que de ma vie je n'en avois eu une meilleure. Là-dessus, je commençai de leur raconter ce qui m'étoit arrivé depuis que je les avois quittés; et, bien que j'abrégeasse mon récit, il nous fournit d'entretien jusqu'au château.

VIII.

NEPTUNE A SES TRITONS.

. . . . . .

. . . . . .

« Vous savez tous l'alliance qui est entre Oronte et votre monarque: aussi ne suis-je point fâché que d'autres divinités contribuent au plaisir d'un héros si chéri du ciel. Je considère sans jalousie toutes les statues que Minerve lui a données. Apollon, qui s'est fait architecte, aussi bien que moi, pour un roi avaricieux et ingrat, n'a pas eu mauvaise raison de se faire peintre pour un héros très reconnoissant et très libéral. Je ne lui envie pas sa fortune; et c'est la seule émulation qui est cause que je vous assemble. Il ne faut pas que vous souffriez que le palais où nous sommes donne moins de plaisir aux yeux que cet autre qui le regarde. On peut dire, à la vérité, que les avenues de celui-ci sont si belles, qu'il seroit bien malaisé d'y rien ajouter; on peut dire aussi que sa face a je ne sais quoi de grand et de noble: mais les niches qu'on y a faites n'étant encore rem-

plies que par des rochers tout secs, je crois que s'il en sortoit de l'eau, cela seroit un grand ornement. Que quelqu'un de vous y travaille; et, s'il réussit, je lui donnerai pour récompense la plus belle des Néréides. »

Grand roi, dit un Triton, qui par droit d'héritage
Avez de l'Océan les plaines en partage,
Et qui voulez dans Vaux un empire fonder,
C'est à nous d'obéir, à vous de commander.
Rien ne semble impossible alors qu'on veut vous plaire:
Pour moi je vous dirai ce que l'art me suggère.
A garder vos trésors des monstres destinés,
Et par les mains du sort sous ce mont enchaînés,
Veillent sur le cristal en des grottes profondes
Lâchons ces animaux venus de divers mondes;
Je les dompterai tous, et de nuire empêchés
Par des liens de bronze ils seront attachés;
Mon art en ornera ces rochers et ces niches
Pour qui vous réservez vos trésors les plus riches.

Le conseil plut au dieu du liquide univers.
D'un seul coup de trident cent cachots sont ouverts:
On voit sortir en foule un amas de reptiles,
Dragons, monstres marins, lézards, et crocodiles,
Hydres à sept gosiers, escadrons de serpents,
La gent aux ailes d'or, et les peuples rampants,
Limas aux dos armés, écrevisses cornues,
Des formes d'animaux aux mortels inconnues.
A peine ils sont sortis de leurs antres obscurs,
Qu'ils font bruire le mont, se lancent à ces murs,
Et remettroient par-tout le chaos en peu d'heures,
Sans la fatale main qui règle leurs demeures.

Sous un roc, par son ordre, un limas s'établit,
Et de son vaste corps tout un antre remplit.

Quand le sage Triton les vit tous en leur place,
Avec jus de corail, quintessence de glace,
Et Gorgone dissoute en cristal du Mainsi,
Il arrosa ce peuple aussitôt endurci.
Chacun d'eux toutefois conserve sa figure;
Chacun, sans s'émouvoir, siffle, gronde, murmure,
Fait que de son fracas tout le mont retentit,
Et pense avoir encor le gosier trop petit.
On diroit que parfois l'escadron se mutine,
Enivré du nectar d'une source divine;
Il pousse l'onde au ciel, il la darde aux passants,
Semble garder ces lieux en charmes si puissants,
Et défendre l'accès des beautés qu'il nous montre:
L'eau se croise, se joint, s'écarte, se rencontre,
Se rompt, se précipite au travers des rochers,
Et fait comme alambics distiller leurs planchers.

IX [1].

LES AMOURS DE MARS ET DE VÉNUS.

Gelaste montre à Acanthe une tapisserie où sont représentées les amours de Mars et de Vénus, et lui parle ainsi :

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une flèche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cythérée.
Le siége ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire,
Par tous moyens tâcha de plaire,
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière;
Il se fait attacher son plus riche harnois :
Quand ce seroit pour des jours de tournois,

[1] Voyez ci-dessus la note qui est à la page 390.

On ne le verroit pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour;
Sans cela, fît-on mordre aux géants la poussière,
Il est bien malaisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être en lui contant sa flamme:
Peut-être conta-t-il ses sièges, ses combats,
Parla de contrescarpe, et cent autres merveilles
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus, en ces lieux écartés,
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés!
Quels longs baisers! La gloire a bien des charmes,
Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
Son harnois est sur l'herbe: Amour pour toutes armes
Veut des soupirs et des larmes;
C'est ce qui triomphe des cœurs.

Phébus pour la déesse avoit même dessein,
Et, charmé de l'espoir d'une telle conquête,
Couvoit plus de feux dans son sein
Qu'on n'en voyoit à l'entour de sa tête.
C'étoit un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il étoit beau; mais il faisoit des vers,
Avoit un peu trop de doctrine,
Et, qui pis est, savoit la médecine.
Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée et l'homme de science,
Les dames au premier inclineront toujours,
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.
Phébus, outré de déplaisir,
Apprit à Vulcain ce mystère;

Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour
Lui fit voir avec Mars la reine de Cythère,
Qui n'avoient en ces lieux pour témoin que l'Amour.

La peine de Vulcan se voit représentée,
Et l'on ne diroit pas que les traits en sont feints :
Il demeure immobile, et son ame agitée
Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints ;
Son marteau lui tombe des mains ;
Il a martel en tête, et ne sait que résoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici, dans cet autre endroit,
Qui querelle et qui bat sa femme.
Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt?
Au palais de Vénus il s'en alloit tout droit,
Espérant y trouver le sujet qui l'enflamme.

La dame d'un logis, quand elle fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu sait si les galants lui font aussi la cour!
Ce ne sont que jeux et fleurettes,
Plaisants devis et chansonnettes :
Mille bons mots, sans compter les bons tours,
Font que sans s'ennuyer chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportoit une lyre,
Ne songeant qu'à se réjouir ;
Mais Vénus pour le coup ne la sauroit ouïr ;
Elle est trop empêchée, et chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan
A mis l'alarme au camp.

Mais, avec tout ce bruit, que gagne le pauvre homme?
Quand les cœurs ont goûté les délices d'Amour,
Ils iroient plutôt jusqu'à Rome
Que de s'en passer un seul jour.

Sur un lit de repos voyez Mars et sa dame :
Quand l'hymen les joindroit de son nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourroit entre eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Graces pleurantes ;
La maîtresse a failli, l'on punit les suivantes ;
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillants
Pourroient contre tant d'assaillants
Garder une toison si chère?
Il accuse sur-tout l'enfant qui fait aimer ;
Et, se prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'est pas tout : plein d'un dépit extrême,
Le voilà qui se plaint au monarque des dieux,
Et de ce qu'il devroit se cacher à soi-même
Importune sans cesse et la terre et les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur est pure fantaisie,
Et que de s'en troubler les esprits sont bien fous.
Plaise au ciel que jamais je n'entre en jalousie!
Car c'est le plus grand mal, et le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan? car, pour se voir vengé,
Encor faut-il qu'il fasse quelque chose :
Un rets d'acier par ses mains est forgé ;
Ce fut Momus qui, je pense, en fut cause.
Avec ce rets le galant lui propose
D'envelopper nos amants bien et beau.
L'enclume sonne, et maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'assemble,
Prépare aux dieux un spectacle nouveau
De deux amants qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêtèrent le lit ;

Et nos amants trouvant l'heure opportune,
Sous le réseau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune :
Tout en clopant le vieillard éclopé
Semond les dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands et petits, et toute la séquelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé :
Ce fut, je crois, le galant et la belle.

Cet ouvrage est demeuré imparfait pour de secrètes raisons; et, par malheur, ce qui y manque est l'endroit le plus important: je veux dire les réflexions que firent les dieux, même les déesses, sur une si plaisante aventure. Quand j'aurai repris l'idée et le caractère de cette pièce, je l'achèverai. Cependant, comme le dessein de ce *recueil*[1] a été fait à plusieurs reprises, je me suis souvenu d'une ballade[2] qui pourra encore trouver sa place parmi ces contes, puisqu'elle en contient un en quelque façon. Je l'abandonne donc, ainsi que le reste, au jugement du public. Si l'on trouve qu'elle soit hors de son lieu, et qu'il y ait du manquement en cela, je prie le lecteur de l'excuser, avec les autres fautes que j'aurai faites.

[1] Contes et Nouvelles en vers, 1665, in-12.

[2] Cette ballade a été insérée en son lieu dans le volume suivant.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE.

LES AMOURS DE PSYCHÉ ET DE CUPIDON.

Avertissement de l'Éditeur. Page 3
Notice sur la fable de Psyché. 7
A madame la duchesse de Bouillon. 11
Préface. 15
Livre premier. 23
Livre second. 129

ADONIS, poëme.

Avis de l'Éditeur sur le poëme d'Adonis. 253
Avertissement de la première édition en 1669. 255
Avertissement de la seconde édition en 1671. 257
Adonis. 259

LA CAPTIVITÉ DE SAINT-MALC, poëme.

A S. A. monseigneur le cardinal de Bouillon, grand-aumônier de France. 291
La Captivité de Saint-Malc, 297

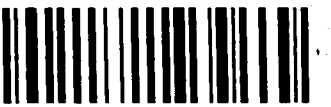
LE QUINQUINA, poëme.

Avertissement de l'Éditeur. 319
Chant premier. 321
Chant second. 334

FRAGMENTS DU SONGE DE VAUX.

Avertissement du recueil intitulé Fables Nouvelles. 351
Avertissement qui précède immédiatement le Songe de Vaux dans le recueil de 1671. 359
Fragments du Songe de Vaux. 361

FIN.


00100258

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 06 February, 2016